GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.
DEC 28 1900

7e Année. N° 24 15 Décembre 1900.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages
Ernest Lavisse	*Dialogues entre Louis XIV et Colbert.* — I.	677
Pierre de Coulevain	*Ève victorieuse* (1re partie)	697
Michel Bréal	*Un nouveau Dictionnaire de la Langue française.*	755
Frantz Funck-Brentano.	*Le Collier de la Reine.* — II	767
H. G. Wells	*L'Homme invisible* (2e partie)	799
André Liard	*La Mission Foureau-Lamy*	845
Fernand Gregh	*Les Heures vivantes*	873
Léo Claretie	*L'Industrie des Jouets en France*	891

PRIX DE LA LIVRAISON : **2 fr. 50**

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1900

LIVRES ILLUSTRÉS

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE : LES MŒURS, LES ARTS, LES IDÉES,
récits et témoignages contemporains, avec 11 planches en taille douce et 350 gravures.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

On n'a visé ici qu'à reproduire la vie telle qu'on l'a vécue, au long de cet admirable dix-neuvième siècle, qui vient d'entrer dans l'histoire, et dont le cours sera bientôt pleinement révolu. Mais au lieu de nous donner un de ces résumés précis, mais un peu secs, une de ces nomenclatures, souvent érudites, mais toujours ennuyeuses, où l'on fait tenir à grand peine le bilan d'une époque, les auteurs ont su heureusement choisir, parmi les récits contemporains, dans les *lettres* et dans les *mémoires*, tout ce qui pouvait nous apporter un renseignement vivant et pittoresque. Hugo et Delacroix, Guizot et Tocqueville, les Goncourt et Daudet, madame d'Abrantès et madame de Rémusat et bien d'autres encore ont fourni le texte de ce beau volume, commenté de superbes illustrations, et le lecteur dégagera lui-même toute la philosophie qui peut ressortir de ces pages si diverses. C'est une sorte de musée du siècle, qui se trouve ici constitué pour la première fois et qui, tout de suite, apparaîtra complet.

LA FEMME DANS L'ANTIQUITÉ GRECQUE,
texte et dessins de **G. Notcr**, avec une préface de **M. Eugène Müntz**, de l'Institut.
(H. LAURENS, éditeur.)

« Ce que les frères de Goncourt ont fait pour le XVIIIe siècle, et M. de Maulde la Clavière pour la Renaissance, M. Notor vient de le faire pour la Grèce antique. » Et voici que « la Grèce reparaît fraîche et primesautière, dégageant un pénétrant parfum de poésie, parée de son éternelle beauté ». L'auteur s'est chargé tout à la fois des illustrations et du texte. Il a parcouru, en infatigable chercheur, tous les musées de l'Europe, se penchant surtout sur les délicats chefs-d'œuvre de la poterie antique où d'humbles artistes nous ont retracé toutes les scènes familières de la vie quotidienne, et c'est là peut-être qu'il a recueilli ses informations les plus intéressantes et les plus nouvelles. Et il a su rendre en ses reproductions, avec une sûreté et une fidélité absolues, la facture et la grâce de la céramique grecque. Partout alentour, en commentaire, il nous initie d'un style toujours alerte à toute cette époque disparue. Et tout cela fait un merveilleux ouvrage, où, de la naissance à la mort, nous suivons pas à pas la femme grecque dans l'intimité de sa vie domestique, de ses occupations et de ses divertissements, parmi le décor toujours précis des maisons, des temples et des théâtres.

SECONDE PATRIE, par **Jules Verne**, avec des illustrations de **Georges Roux.**
(J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

Comme il faut admirer cette inépuisable imagination de Jules Verne ! Il charme aujourd'hui les enfants de ceux qu'il avait autrefois enchantés, et bien des parents ne résistent pas au plaisir de lire, chaque année, le livre nouveau de celui qui fit leurs délices. Ils ouvrent le volume en se disant que cela sans doute n'est pas pour eux, et voici que peu à peu ils s'intéressent au récit, à ces aventures extraordinaires, toujours variées, toujours pittoresques, et ils recommencent, l'année d'après, chaque fois reconquis. C'est qu'en tous ses livres, Jules Verne part toujours d'une idée originale, qui pose et résout quelque intéressante question. Cette année encore, la thèse de Jules Verne mérite qu'on s'y arrête et qu'on la discute avec lui : peut-on se faire une seconde patrie en dehors de son pays natal, tout en lui restant attaché de cœur et d'esprit ? Et tout le roman n'est qu'un plaidoyer habile et attachant qui, en même temps, émeut et force à réfléchir.

RICHELIEU, par **Théodore Cahu**, 40 aquarelles de **Maurice Leloir.** (COMBET ET Cie, éditeurs.)

Oh ! les belles couleurs, les beaux costumes, le délicieux arrangement de ces mousquetaires aux panaches superbes, de ces cardinaux en robe rouge, de toutes ces dames à collerettes, et de ces soldats aux longues lances, et de ces duellistes aux pointes alertes et menaçantes ! Comme tout cela vit et châtoie dans les aquarelles de Maurice Leloir, tandis qu'à chaque page et, parfois dans les dessins mêmes, sur un fond de ciel somptueux, le texte élégant et précis de M. Théodore Cahu nous raconte l'admirable histoire de celui qui fut « Monsieur le Cardinal », plus roi que le roi même, Armand-Duplessis de Richelieu. Et rien ne manque à cet album si original, pas même une préface de M. Gabriel Hanotaux, l'homme de ce temps qui connaît le mieux le grand ministre.

LE DOCTEUR MYSTRE, par **Paul d'Ivoi**, avec 120 gravures en noir et en couleurs, d'après **Louis Bombled.** (COMBET ET Cie, éditeurs.)

La *Collection des Voyages excentriques* vient de s'enrichir d'un nouveau et charmant volume. L'auteur nous emmène à la suite de son énigmatique héros dans cet Orient splendide et lumineux, où les pays portent des noms doux et sonores, le Radjpoutana, le Pendjab, le Sindhi, l'Afghanistan. Et ce sont d'étonnantes aventures parmi de merveilleux décors, et surtout c'est de la gaieté ; car l'auteur a su fort habilement rajeunir le type si connu du gamin de Paris, qui, toujours, d'un mot, nous fait sourire au moment où nous allions pleurer

DIALOGUES

ENTRE

LOUIS XIV ET COLBERT[1]

Lorsque Louis XIV était en voyage ou bien à la guerre, il recevait de Colbert des mémoires, des notes et des billets auxquels il répondait très simplement, le plus souvent en marge. Il arrivait aussi que le Roi et le ministre, se trouvant ensemble à Paris, à Saint-Germain ou à Versailles, ne pouvaient ou n'osaient se dire certaines choses et se les écrivaient. Cette correspondance intime est précieuse à l'historien, qui préférerait à la lecture des papiers d'État quelques heures d'une conversation entre ceux qui les ont signés, entendue de derrière un rideau; il surprendrait ainsi la vie au naturel, ce qui est son désir jamais contenté. Or, cette correspondance entre Louis XIV et Colbert est une conversation, et très variée, où de grandes et de petites affaires se succèdent et parfois s'emmêlent curieusement. Les deux causeurs y parlent avec sincérité, je veux dire sans mentir davantage que ne fait en pareilles circonstances le commun des hommes.

1. Les documents cités sont épars dans les volumes des *Lettres, Instructions et Mémoires de Colbert*, publiés par Clément. Consulter, à la table analytique de la collection, l'article Colbert. Voir aussi la correspondance de Louis XIV au tome V des *Œuvres de Louis XIV*. Paris, 1806.

*
* *

La nuit du 18 au 19 décembre 1663, Colbert recevait ce billet du Roi : « Faites en sorte que Boucher ne sorte guère ; on a commencé d'avoir des douleurs. » Colbert s'était préparé depuis longtemps, suivant sa méthode habituelle, qui était prévoyante et précautionneuse, à l'événement dont l'approche lui était annoncée. Il avait donné à mademoiselle de la Vallière, pour l'assister, une fille de chambre sûre. Il avait conté une histoire à un « ménage » d'anciens domestiques de sa famille : un sien frère ayant commis un méfait avec une fille de qualité qu'il ne fallait pas compromettre, il voulait se charger de l'enfant et leur confier « la nourriture ». Au dernier moment, il avait « fait préparer tous les linges et généralement toutes les choses nécessaires pour cela ». « Cela » arriva sur les trois heures du matin ; Colbert, averti par un billet du médecin Boucher : — « La mère et l'enfant se portent bien, Dieu mercy » — se rendit avec le ménage à une porte du jardin du Palais-Royal, où Louise de la Vallière était logée dans le Palais Brion. On lui apporta l'enfant qu'il alla tout de suite faire baptiser dans une église.

Colbert était l'intermédiaire de la correspondance entre le Roi absent et mademoiselle de la Vallière. Louis XIV ne la nommait pas dans ses lettres. En 1663, écrivant à Colbert, de Lorraine où il fait campagne, il le charge de porter des lettres à la Reine mère et à la Reine, et en même temps une, « celle qui est sans adresse », à « la personne que vous savez ». Il gardait, dans ces commencements du premier amour défendu, une timidité de débutant et une retenue que commandait la modestie de la délicieuse personne aimée. Mais les enfants se succédèrent ; les deux premiers moururent en bas âge ; un troisième naquit en octobre 1667, qui parut vouloir vivre. Le secret du Roi était su de tout le monde, et Louis s'était enhardi à croire qu'un acte de lui ne pouvait être un scandale ; c'était seulement une chose qu'il avait faite.

Conformément aux vieilles traditions de sa famille, il résolut de légitimer son enfant et de lui donner un grand office.

Colbert fut chargé de composer le titre de M. le comte de Vermandois, amiral de France ; il proposa le choix entre :

« Louis, bâtard de Bourbon, comte de Vermandois, amiral de France ;

« Louis, bâtard de France, amiral de France ; »

mais, objecte-t-il, « les deux termes de France ne sonneraient pas bien ; on pourrait dire :

« Louis, bâtard, comte de Vermandois, amiral de France ;

» Louis, légitimé de France, comte de Vermandois, amiral de France, »

ou bien seulement :

« Louis, comte de Vermandois, amiral de France. »

Finalement on s'arrêta au titre : « Louis de Bourbon, comte de Vermandois, amiral de France. »

Pour arriver à ces propositions, Colbert avait ordonné des recherches dans l'histoire de la bâtardise, comme il en faisait faire, avant de conseiller quelque grande résolution politique, dans l'histoire du Parlement ou des relations de l'Église et de l'État.

Cependant, l'astre doux et voilé descendait à l'horizon, d'une chute lente douloureusement ; un soleil parut qui, dès son aurore, voulut éblouir les regards : madame de Montespan fut une reine de France, avouée et proclamée. Dans les billets du Roi écrits au cours de la guerre de Hollande, son nom, en toutes lettres, apparaît en des compagnies inattendues. En 1675, Colbert souffre cruellement de l'embarras d'argent ; il cherche des ressources extraordinaires, et il attend un gros subside de l'Assemblée du clergé : « Je n'ai qu'à approuver ce que vous faites sur tout, lui écrit le Roi, le 5 juin, et à me réjouir de l'argent que vous trouvez... Je vois, par ce que vous me mandez et par ce que m'écrit M. l'archevêque de Paris, que l'Assemblée du clergé commence fort bien et paraît très bien intentionnée. Faites ce qui dépendra de vous pour qu'elle finisse bientôt ; continuez à faire ce que madame de Montespan voudra. » Trois jours après, du camp près de Huy, à la veille d'une action de guerre : « Je crois que la scène s'ouvrira bientôt en ce pays-ci... J'espère que Dieu m'assistera comme il a fait jusqu'à cette heure ; il sait que mes intentions sont droites et que je souhaite la paix comme je dois. Madame de

Montespan m'a mandé que vous vous acquittiez fort bien de ce que je vous ai ordonné et que vous lui demandez toujours si elle veut quelque chose; continuez à le faire toujours. Elle me mande aussi qu'elle est allée à Sceaux[1] où elle a passé agréablement la soirée. Je lui ai conseillé d'aller un jour à Dampierre[2] et je l'ai assuré que madame de Chevreuse et madame Colbert la recevraient de bon cœur. Je serai très aise qu'elle s'amuse à quelque chose. Je suis bien aise de vous le faire savoir afin que vous apportiez les facilités, en ce qui dépendra de vous, à ce qui pourra l'amuser. » La semaine suivante, après avoir parlé de l'Assemblée du clergé et d'un sermon déplaisant de M. l'évêque d'Agen : « Je suis très aise que vous ayez acheté des orangers pour Clagni[3]; continuez à en avoir de beaux, si madame de Montespan le désire. »

Le hasard amenait quelquefois dans le dialogue une rencontre singulière de noms et de choses.

COLBERT. — Je fais mettre entre les mains de Bontemps[4] trois mille pistoles et trente-sept mille cinq cents livres d'autre part pour madame de Montespan.

LE ROI. — J'approuve que vous ayez fait remettre les deux sommes à Bontemps pour madame de Montespan.

COLBERT. — La Reine m'ordonna hier de lui envoyer deux mille pistoles, à quoi j'ai satisfait aujourd'hui.

LE ROI. — Vous avez bien fait de donner à la Reine ce qu'elle vous a demandé[5].

La surintendance des amours royales, ajoutée à toutes les charges que Colbert portait sans faiblir, comprenait le soin des enfants, où madame Colbert avait part : « Ma fille de Blois, écrit Louis XIV, m'a demandé permission de quitter la bavette; j'y consens, si madame Colbert le juge à propos. » Elle valait au ministre des commissions délicates. M. de Montespan s'étant permis de vouloir rappeler qu'il existait un mari de madame de Montespan : « C'est un fou, dit le Roi,

1. Chez Colbert.

2. Chez la duchesse de Chevreuse, fille de Colbert.

3. Maison de madame de Montespan.

4. Le premier valet de chambre du Roi.

5. Les deux notes de Colbert sont du 6 août 1679; les deux notes du Roi du surlendemain.

capable de faire de grandes extravagances... Il a menacé de voir sa femme et, comme il en est capable, je me repose encore sur vous pour qu'il ne paraisse pas. » Montespan ayant un procès au Parlement qui lui était un prétexte pour rester à Paris, Colbert ira voir le président Novion, afin qu'on « se hâte au Parlement ».

Ces billets ne nous apprennent rien que nous ne sachions, mais, mieux encore qu'une conversation, décidément, ils nous introduisent dans l'intime conscience du Roi. S'ils avaient causé ensemble, dans le cabinet, Colbert aurait mis un temps entre les trois mille pistoles plus trente-sept mille cinq cents livres de madame de Montespan et les deux mille pistoles de la Reine, et le Roi marqué quelque distance entre ses affaires et ses amours. Madame de Montespan ne serait pas revenue en refrain, où l'obsession se révèle, après l'Assemblée du clergé, un sermon d'évêque, et Dieu pris à témoin de la droiture des intentions royales. Que ces choses graves et augustes, où s'ajoutent encore la Justice et le Parlement, soient ainsi confondues sans précaution avec les amusements de la dame, c'est un témoignage que Louis XIV avait une étonnante égalité d'âme. Il mettait sur le même plan des choses entre lesquelles il nous semble qu'il y ait des espaces.

*
* *

De ses camps, en Belgique ou en Franche-Comté, la pensée du Roi chaque jour allait à son Versailles, où s'aménageaient les beautés du jardin et des appartements. Il recevait une fois par semaine la relation des ouvrages, et l'étudiait de près, avant de donner son avis et ses commandements. Colbert insinuait que la dépense allait par delà les prévisions, mais le Roi répondait : « Pourvu qu'elle ne passe pas de beaucoup ce que j'ai projeté et que vous la croyiez nécessaire, il faut la faire. » Prendre Colbert pour juge de la nécessité de ces dépenses, c'était un ingénieux artifice, car il ne les croyait pas nécessaires, et même il les déplorait et les détestait; le Roi le savait mieux que personne.

Louis réglait minutieusement tous les détails. Averti que la Reine veut avoir une cheminée dans un de ses petits cabi-

nets, il consent, « si cette cheminée se peut faire sans rien gâter ». Il dit la couleur à donner aux chambres, et marque la place des portes qui feront communiquer son appartement avec celui de la Reine et l'appartement de madame de Montespan avec la salle des Gardes.

L'avenue percée vis-à-vis de sa chambre, bien que très large, lui paraît trop étroite : il ordonne qu'elle soit élargie de huit toises. Il s'enquiert avec insistance des étangs et des rigoles qui doivent amener l'eau, et des pompes et des fontaines. « Il faut faire en sorte que les pompes de Versailles aillent si bien, surtout celles du réservoir d'en haut, que lorsque j'arriverai, je les trouve en état de ne pas me donner de chagrin en se rompant à tout moment[1]. » — « Ce que vous me mandez des pompes me fait grand plaisir. » — Il veut qu'elles aillent leurs douze heures par jour : « Examinez bien ce que je vous mande, afin que je trouve tout cela juste en arrivant[2] »; et, sur la route du retour, il ordonne une épreuve des fontaines « afin que je règle là-dessus le temps qu'elles devront aller et la grosseur des jets[3] ». On n'arriva pas tout de suite à la perfection de ces machines capricieuses. Quatre années après, le Roi écrivait encore au moment de rentrer : « Je voudrais bien trouver les pompes en état pour que les fontaines qui sont en face du château allassent toujours. »

Loin de Versailles, il avait comme le mal du pays : « Je me prépare de sentir quelque plaisir quand j'y arriverai. Ce ne sera pas de sitôt. Je m'attends à trouver beaucoup de fleurs tardives ou avancées; mon frère m'a dit que le jardin n'en était pas si plein qu'à l'ordinaire et que Le Bouteux en avait en réserve. Je crois que c'est pour cela. Prenez-en un peu connaissance[4] ». Et Colbert, comme attendri, répond — mais c'était du bout des lèvres : — « J'espère que tout ce que Votre Majesté a ordonné sera prêt pour lui donner quelque plaisir et quelque relâche après ses grandes et glorieuses conquêtes. »

1. Août 1673.
2. Septembre 1673.
3. Octobre 1673.
4. Octobre 1673.

Si Louis XIV aimait sa maison, c'est qu'elle était bien de lui et pour lui. Jamais époque, règne ou personne n'a traduit si fidèlement son caractère par un monument.

Pourquoi veut-il que ses fleurs soient tardives ou avancées? N'est-ce pas que la fleur elle-même ne suffit pas et qu'il y faut de l'extraordinaire pour qu'elle lui plaise? De Besançon, un jour, il veut savoir « l'effet que font les orangers dans le lieu où ils doivent être[1] ». L'oranger, sous le ciel de Versailles, planté en sa caisse, produit péniblement son fruit sec souffreteux après sa fleur pâle, mais il est une royale rareté. — Et si Louis XIV avait aimé à voir couler l'eau, comme nous, tout simplement, il n'aurait pas pris domicile en un endroit dont une des tristesses est de n'en pas avoir. Il aime l'eau, mais canalisée et pompée, jaillissant de la bouche des bêtes aquatiques, luisant à la descente des gradins de marbre, et qui verdit l'épaule de bronze des dieux marins. Versailles ne se prêtait point à cette profusion d'ondes coulant « toujours »; n'importe, ou plutôt tant mieux! Le Roi suppléerait à la nature. De la grandeur, de la majesté, les perspectives au bout des longues lignes parallèles, les massifs ordonnés, les arbres en formes géométriques, l'eau de très loin acconduite, un triomphe de volonté sur la nature, — voilà Versailles et aussi la monarchie de Louis XIV. Mais toute volonté, à la fin, se lasse, au lieu que la nature demeure; les pompes se rompent et « donnent du chagrin »; l'eau des fleuves coule toujours.

*
* *

Les billets militaires sont charmants et curieux. On y découvre l'application du Roi, et quelle sorte de plaisir il prend aux choses de la guerre.

Il visite attentivement, avec entrain, avec joie, les places fortes du Nord et de l'Est, et partout il donne ses ordres· « J'ai dit à Rocroi ce qu'il y avait à faire, et à Verdun aussi. » Il veut être exactement renseigné sur les travaux et les dépenses. A propos d'une augmentation de fonds que d'Apre-

1. Mai 1674.

mont réclame pour deux places de Bourgogne : « Mandez à Apremont de venir me trouver et de m'apporter tous les dessins, afin que je décide sur lequel il y aura à faire et qu'on puisse régler les fonds... Quand j'aurai vu Apremont et que je serai instruit, j'espère que je prendrai le bon parti[1]. »

Les notes et rapports qu'il reçoit en grand nombre ne lui suffisent pas; il veut regarder de ses yeux : « Pour avoir un repos entier sur les places les plus avancées, je m'en vas les visiter et les mettre en état de ne pas craindre les ennemis. » A Ardres, il trouve qu'on a mal employé l'argent : « J'ai dit ce qui m'en semble; j'en ai fait faire un mémoire à votre fils pour en parler à Vauban aussitôt que je le verrai. » — « J'ai vu le fort de Nieulay; j'ai dit ce qu'il fallait faire en attendant que j'eusse vu Vauban. » A Calais, on a beaucoup travaillé, « mais tout est en fort méchant état et surtout la citadelle qui est insultable en quelques endroits[2]. » L'année d'après, nouvelle tournée. Toul lui paraît la plus méchante place du monde : « J'ai fait marquer sur un plan mes pensées pour les faire voir à Vauban, et après, quand il les aura vérifiées, on commencera à travailler au plus pressé. » A Metz, tout va bien : « Dans peu, je pourrai être en ce qui la concerne tout à fait en repos[3]. » Il écrit d'Arras : « Je verrai demain Doullens et après il n'y aura plus aucune de mes places sur cette frontière que je n'aye vues[4]. » Il retourne à Calais, et cette fois il est satisfait : « J'ai été très content de Calais; j'ai réglé tout ce qu'il y avait à faire pour quatre ou cinq années ». A Dunkerque, il ordonne des changements : « Mon voyage me coûtera quelque chose, mais mon argent sera bien employé, car j'aurai plus de pièces qui regarderont la rade et les attaques à revers... Votre fils vous expliquera le détail... Je crois que tout ira à merveille et qu'après cela Dunkerque sera le plus beau lieu du monde[5]. »

Chemin faisant, il admire l'architecture de grande mine : « La tête de faubourg de Péronne est une des plus belles

1. Août 1673.
2. Avril 1677.
3. Février 1678.
4. Mars 1678.
5. Juillet 1680.

choses qui se puisse voir; elle surprend par un air de magnificence qu'elle a. » Les fortifications du temps ont en effet un bel air de magnificence froide.

Louis XIV annonçait à Colbert ses victoires — des prises de villes toujours — en de courtes notes, avec une sorte de naïveté dans l'expression de sa joie. De Marienbourg, à l'ouverture de la guerre de Hollande, il annonçait : « Je trouve une grande partie de mes troupes dans le meilleur état du monde, j'espère que bientôt elles feront parler d'elles et de moi »; et de Rheinberg, après les premiers succès : « Les nouvelles que j'ai mandées à la Reine vous surprendront; j'espère que les suites seront plus heureuses et que je n'aurai pas lieu de me repentir des grosses sommes que j'ai déboursées [1]. » — Il prenait volontiers cette précaution de regretter les dépenses quand il parlait à Colbert qui ne les aimait pas. — « Vous n'avez pas été fâché d'apprendre la prise de Maëstricht. J'ai pris beaucoup de peine à ce siège, mais ma peine est bien récompensée [2]. » « Vous n'avez pas été fâché », expression gentille et d'air modeste, revient souvent à sa plume : « Je crois que vous ne serez pas fâché d'apprendre la reddition de la citadelle de Besançon. C'est une grande affaire faite et plus difficile qu'elle ne paraissait. Je m'en vas travailler sous peu de temps à prendre les autres places [3]. » Les opérations bien réglées, et qui se présentent en un bel ordre, le charment : il est content que Le Brun voit le siège de Cambrai, parce que « la disposition en est fort belle ». Et, de temps en temps, d'un mot bien dit, il laisse voir sa joie d'être à la guerre : « Mon canon commence à tirer aujourd'hui et fait grand bruit. Le temps est admirable; tout ira bien et les ennemis ne remuent rien pour s'approcher de moi. Voilà tout ce que j'ai à vous dire en peu de mots [4]. »

Mais il ne parle pas toujours sur ce ton, aimable comme un sourire. Du camp, près de Huy, en mai 1672, il avait envoyé à Colbert une solennelle dépêche :

« Il m'a paru si important à la réputation de mes armes de

1. Juin 1672.
2. Juillet 1673.
3. Mai 1674.
4. Devant Valenciennes, mars 1677.

commencer ma campagne par quelque chose de grand éclat, que je n'ai pas jugé que l'attaque de Maëstricht suffît pour cela... J'ai estimé plus avantageux à mes desseins, et moins commun pour la gloire, d'attaquer tout à la fois quatre places sur le Rhin et de commander actuellement en personne aux quatre sièges. J'ai choisi pour cet effet Rheinberg, Wesel, Buric et Orsoi. » S'il a choisi Rheinberg, c'est parce qu'il est « le mieux fortifié », le plus difficile à prendre, par conséquent. De là, il pourra visiter chaque jour les travaux des autres sièges : « Mon frère aura le détail de celui d'Orsoi, M. le Prince de celui de Wesel, M. de Turenne de celui de Buric. »

Ici, Louis XIV parle pour la France et pour la postérité. Colbert avait aussi la surintendance de la gloire du Roi; il était, comme on dit aujourd'hui, chargé de la publicité. Louis XIV lui donne le ton pour la cour et les gazettes. Deux personnes qui sont en lui apparaissent par ce contraste entre les billets et le message : l'une, appliquée aux devoirs de son métier, prenant de la peine, s'informant, regardant, voyant, capable de se former un avis, de tirer des ordres de son propre fonds, point infatuée pourtant, attendant que ses pensées aient été vérifiées par Vauban, « un homme dont je suis très satisfait », comme il dit un jour à Colbert, — et il y avait de quoi en effet; — l'autre, solennelle, élargissant le geste, sonnant sa gloire, abaissant les autres de toute la hauteur où elle se hausse. A-t-il pu croire vraiment qu'il a trouvé le plan de cette entrée en campagne et que le commandement réel est en lui, pendant qu'il laisse le détail à M. le Prince — à Condé, — le détail à Turenne? Sans doute, il ne s'est pas expliqué avec lui-même sur ce point, mais certainement il a cru qu'on le croirait. On ne demandait qu'à le croire; la France, en ce temps-là, ne vivant plus qu'en son Roi et par lui, le voulait grand et glorieux, pour se sentir glorieuse et grande.

*
* *

Colbert n'aimait pas la guerre sur terre; toute la politique du Roi, s'il l'avait pu diriger, aurait regardé la mer. Nulle œuvre d'État en aucun temps ne dépasse en énergie et en intelligence dépensées ni en succès obtenus sa création de la

marine. Il lui fut très difficile d'y intéresser son maître; on le voit bien par des lettres de lui à son fils Seignelay : « Sa Majesté témoigne être fort dégoûtée des affaires de la marine.... » — « Le Roi pourrait par un petit succès prendre plus de goût aux affaires de la marine... » — Sa Majesté commence à se dégoûter des grandes dépenses qu'elle fait. »

Pourtant, peu à peu, par l'effet de l'insistance de Colbert et du rapide progrès de la marine, le Roi arrive à remercier et à complimenter son ministre. En mai 1670, après avoir lu l'énumération de ses vaisseaux, dont dix-huit sont devant Tunis, et neuf sur la route d'Orient : « Le détail que vous me faites de mes vaisseaux et galères, écrit-il, me donne du plaisir à voir. » Il a plaisir aussi à penser, comme il dit un jour à l'officier qui commande une escadre dans les eaux indiennes, qu'il « parviendra à faire connaître sa puissance dans un pays où on en avait à peine entendu parler ».

Pendant la guerre de Hollande, Colbert soigneusement multiplie « les avis de la mer ». Le Roi remercie : « Continuez... et me faites avertir de toutes choses. » Il attend en 1672 la nouvelle d'une bataille : « J'espère que nous serons heureux; au moins, j'en ai bonne envie. » La bataille est livrée à Sole Bay, heureuse en somme pour nos armes. Le rapport en arrive au Roi, qui avait alors auprès de lui Seignelay. Colbert avait recommandé à son fils, avec des instances très vives, les intérêts de la marine, qui étaient un peu ceux de la famille, car le crédit de Louvois, l'homme de la guerre sur terre, grandissait. Le Roi lui écrit que Seignelay « était hors de lui quand la nouvelle arriva et fut ravi après ». Il ajoute : « Je crois qu'il fut surpris, ne me voyant pas si aise, car je n'ai pas trouvé la victoire parfaite, et il me paraît que, hors la retraite, tout est assez égal. Ce qui me donne beaucoup de joie, c'est ce qu'ont fait mes vaisseaux, car, du consentement universel, il ne se peut rien faire de mieux. Il y a pourtant eu de la différence entre eux, et il faut que je la fasse comme ils le méritent, quand je serai bien informé [1]. » Chaque année revient le témoignage de son contentement : « Je suis content des capitaines de mes vaisseaux qui ont fait

1. Juin 1672.

leur devoir. Je suis assuré que vous en avez autant de joie que moi. C'est beaucoup dire, car la mienne est très grande, et j'espère que cela ira de mieux en mieux[1] ». Il a l'œil sur la guerre navale comme sur l'autre; il commande ou du moins il s'en donne l'air. Lorsqu'à la fin de 1673, il prévoit que l'Espagne va lui déclarer la guerre : « Je dirai à votre fils assez à temps ce qu'il y aura à faire pour mes vaisseaux et mes galères », mais il ajoute, et sans voir la naïveté du propos : « Mandez-moi votre pensée sur ce que l'on pourra faire contre les Espagnols par la mer. » — Comme s'il disait : Mandez-moi ce que vous voulez que j'ordonne. — Du moins, il est ici, comme partout, attentif et informé. De jour en jour, il paraît plus sensible à la gloire de sa marine; après un succès de d'Estrées dans les eaux de Cayenne : « J'ai été très aise de ce que d'Estrées a fait. L'action est très belle, mais j'ai grand regret à tant de braves gens qu'on a perdus et à mes quatre vaisseaux; mais, malgré cette perte, cette affaire est fort glorieuse pour la France[2]. »

Mais il faut lire avec attention ce billet daté de Dunkerque, 29 juillet 1680 :

« J'ai voulu attendre que j'eusse tout vu, devant que de vous écrire. J'ai été très content des travaux du port et du vaisseau *(l'Entreprenant)* que j'ai examiné de toutes manières... J'entendrai présentement les lettres de marine bien mieux que je ne faisais, car j'ai vu le vaisseau de toutes manières et fait toutes les manœuvres, tant pour le combat que pour faire route... Je n'ai jamais vu d'hommes si bien faits que sont les soldats et les matelots; si je vois jamais beaucoup de mes vaisseaux ensemble, ils me feront grand plaisir... Les travaux de la marine sont surprenants, et je n'imaginais pas les choses comme elles sont; enfin, je suis très satisfait. »

Il a donc attendu jusqu'en 1680, c'est-à-dire dix-neuf ans depuis qu'il a commencé à gouverner, pour se mettre en état de bien comprendre les lettres de marine, et pour aller voir ce que sont les travaux de la marine.

Pourquoi? Nous rencontrerions, à chercher la réponse de

1. Juin 1673.

2. Mai 1677.

ce pourquoi, une des questions essentielles de notre histoire. Il s'agirait de savoir par quelle suite d'accidents historiques, et par quels effets de sa complexion naturelle, la France fut conduite à donner toujours, dans son action politique et militaire, la préférence à la guerre et à la politique continentales. Mais cette recherche nous mènerait loin. Louis XIV, lui, ne savait pas l'histoire et il n'était point curieux de causes profondes. Il avait deux motifs de ne pas aimer la guerre de mer et il les a dits en toute simplicité, à l'endroit de ses Mémoires où il rapporte qu'en 1666 il s'est résolu, de mauvais gré, à faire la guerre sur mer seulement. La guerre de terre, dit-il, est « une matière à la valeur plus avantageuse que la guerre maritime, dans laquelle les plus vaillants n'ont presque jamais lieu de se distinguer des plus faibles ». Ce qui est une erreur manifeste, mais il est vrai que le courage plus brillamment se déploie dans les charges héroïques, au large front d'une bataille rangée, et ce courage était celui dont nous avions la grande habitude. Était-ce une suffisante raison pour déterminer une politique? Assurément non. Mais voici l'autre motif du Roi : « Dans mon intérêt propre, je considérais que, le bien de l'État ne permettant pas qu'un roi s'expose aux caprices de la mer, je serais obligé de commettre à mes lieutenants tout le destin de mes armes, sans jamais pouvoir agir de mon chef. » — « Caprices de la mer » est un mot amusant ; l'on ne voit pas en effet Louis XIV, qui « aimait la régularité », s'exposant au désordre de ces flots qui remuent à tort et à travers, et aux impertinences des coups de vent. — « Dans mon intérêt propre » est un mot grave. Si l'intérêt de la France lui avait paru commander de porter son effort sur mer, aurait-il sacrifié son « intérêt propre », et vaincu sa répugnance à laisser ses lieutenants mériter la gloire? Il a bien l'air de dire que non, et c'est cela qui est grave.

*
* *

Dans un mémoire sur le commerce, au mois d'août 1664, Colbert présentait un petit programme où se trouvent ces articles :

« Recevoir tous les marchands qui viendront à la cour

avec des marques particulières de protection et de bonne volonté. » En marge, le Roi écrit : « Bon ».

« Les convier tous à députer quelques-uns d'entre eux pour être toujours à la suite du Roi. » En marge, le Roi écrit : « Bon ».

« Donner ordre au maréchal des logis de leur marquer toujours à la suite du Roi, un logis honnête. « En marge, le Roi écrit : « Bon ».

Puis, par une lettre aux principales villes du royaume, le Roi leur annonce qu'il « fera loger commodément à sa cour et suite tous et chacun des marchands qui y auront des affaires »; leur logis s'appellera « la maison du commerce ».

D'autre part, en mai 1670, au moment où Louis XIV visite les villes que la paix d'Aix-la-Chapelle lui a données, Colbert, timidement, lui disait : « Je ne sais si Votre Majesté trouvera à propos, dans la réponse qu'elle voudra bien faire aux magistrats des villes conquises, de leur parler de leur commerce et de leurs manufactures, de toutes les grâces qu'elle leur fait et veut continuer en tous rencontres, et qu'elle leur dise de s'adresser à moi pour tout ce qui concerne cette matière. » Et gracieusement le Roi répondait : « Je leur parlerai à propos dans le sens que vous dites. » Trois jours après, en effet, de Tournai, il annonçait : « J'ai fait tout ce que vous désirez à l'égard des marchands, et j'ai parlé ici touchant le commerce à ceux qui m'ont harangué, de la manière que j'ai cru la meilleure, en leur commandant de vous envoyer des mémoires sur ce qui concerne le commerce. » L'inspection des villes conquises terminée, quand il approche d'Abbeville et de Beauvais, Colbert lui rappelle que les deux plus considérables manufactures fondées par Sa Majesté sont celle d'Abbeville pour les draperies et celle de Beauvais pour les tapisseries : « L'une et l'autre ont quelque chose de grand et digne de la bonté que Votre Majesté a pour ses peuples. Je sais bien qu'il est difficile et même impossible qu'elle les visite. Si néanmoins, en visitant les villes, et, sur son passage, elle pouvait y entrer, ce serait un grand avantage. En tout cas, si elle a pour agréable d'en parler aux maires et échevins de ces villes, les faire visiter, s'en faire rendre compte, en parler elle-même, ces marques de la bonté de Votre Majesté et

qu'elle sait et connaît toutes choses. donneront de la vie et du mouvement à toutes ces manufactures, qui sans cela languissent et peuvent s'anéantir. » Le Roi : « J'irai aux manufactures d'Abbeville et de Beauvais et je parlerai comme je crois devoir le faire et comme vous me le demandez. »

On est donc bien d'accord entre Roi et ministre sur tous les points. « Bon », dit le Roi, et aussi : « J'irai. » « Je parlerai ». Mais Louis XIV distinguait-il, dans sa cour et suite, les marchands, et se plaisait-il à les entretenir? Et même des marchands s'y trouvaient-ils à demeure, et le maréchal des logis vraiment marquait-il la maison du commerce? Je ne sais pas, mais je ne crois pas. Et l'on voit bien que le ministre, d'ordinaire plus bref et de propos plus direct, hésite, s'excuse, recule, et subtilement revient, quand il s'agit de demander au Roi une visite dans les manufactures. Il le sent bien; il n'a pas gagné sa cause, qui était de convaincre son maître que les marchands et les ouvriers étaient des personnes très utiles et même très honorables. Il se rappelait tristement que, dans la longue lignée des rois de France, c'était à grand'peine si un ou deux avaient daigné s'intéresser aux manufactures. Ils étaient de trop hauts et trop puissants seigneurs, et le soin du commerce passait pour une marque « des états faibles », disait-il. Cependant le Roi lui répondait gentiment, car il était l'homme le plus poli de son royaume, et personne n'a aimé plus que lui être aimable. Il savait d'ailleurs, en gros, l'importance du commerce et qu'elle comptait dans sa puissance. C'est pourquoi il ne se refusait pas aux visites ni aux harangues désirées par Colbert. Mais le cœur n'y est pas, comme dans les billets sur Versailles ou sur l'inspection des forteresses.

*
* *

Le sujet de conversation qui revient le plus souvent, ce sont naturellement les finances, desquelles tout procède et où tout retourne.

Un premier dialogue s'engage en 1663, lors de la petite expédition en Lorraine, pendant que Louis XIV assiège Marsal. Colbert veut apprendre au Roi à compter. Inquiet que

des ordonnances lui arrivent « de toutes parts », il réclame un projet de dépenses « aussi exact qu'il se pourra »; cela est « absolument nécessaire », afin que, « Votre Majesté étant informée comme elle est de toute la recette, elle juge ce qui se peut et ce qui ne se peut pas »; et il avertit qu'il est impossible de trouver à emprunter: la misère des peuples est extrême, l'année ayant été mauvaise; même il faut, pour sauver les peuples de la disette, acheter du blé. Le Roi paraît mal au courant et un peu embarrassé : « Je ne sais pas si on vous parle beaucoup d'ordonnances, mais je sais bien que je n'en ai pas fait donner beaucoup, et je prendrai garde à l'avenir plus que par le passé de commander qu'on en expédie, à moins qu'il soit tout à fait nécessaire. » Interrogé de nouveau sur le chiffre de la dépense : « Il n'y a rien à ajouter à ce qu'on vous en a dit. Pour ce qui est de l'artillerie, M. Le Tellier vous le fera savoir, car je ne le saurais savoir bien au vrai. » D'ailleurs, il signe très exactement les ordonnances envoyées par Colbert, qui ne veut rien payer que sur le vu de son nom, et, lui mettant sous les yeux à tout instant le prix des choses et la médiocrité des recettes et la misère publique, essaie de lui donner des habitudes d'ordre et d'économie.

Au moment où reprend la correspondance pendant le voyage de l'année 1670, les habitudes d'ordre sont acquises. Le Roi réclame à Colbert le mémoire qu'ils ont fait ensemble de la dépense de l'année prochaine : « Envoyez-le-moi aussitôt afin que je repasse toutes choses et que je voie s'il n'y a rien à épargner de plus. » Des notes prouvent qu'il n'a pas signé sans lire : « Je ne sais pas pourquoi il y a une ordonnance pour Bernin, car il me semble qu'on ne lui devait plus rien donner; dites-m'en la raison[1]. »

Pendant la guerre de Hollande, son exactitude à renvoyer la signature et à répondre aux lettres de Colbert est parfaite : à une lettre partie de Paris le 4 mai, il répond de Tournai le 6; à une autre, partie de Paris le 1er août, il répond de Nancy le 3, et ainsi toujours. Il se met donc au travail sitôt le courrier arrivé. S'il ne le peut pas, il s'excuse : « Je n'ai pas eu un moment à pouvoir vous écrire, » et il dit

1. Mai et octobre 1670.

vrai certainement. Chaque mois, il reçoit et il examine les comptes du trésor. Il s'informe de toutes les opérations de finances : « J'attends les nouvelles de l'adjudication des fermes avec impatience. » Colbert l'avertit que, par la faute de la guerre, les fermes des entrées et sorties diminuent beaucoup : « Si Votre Majesté veut être informée des détails, je la supplie de me le faire savoir »; et le Roi, tout aussitôt : « Faites-moi savoir en détail pourquoi les fermes des entrées diminuent[1]. » Colbert demande un jour s'il ne faudrait pas qu'il ajoutât une note aux ordonnances qui « méritent quelque application ». Réponse : « Vous ferez ce que voudrez sur les ordonnances. Quand je m'y applique, je vois pourquoi elles sont expédiées. » Une autre fois, le ministre a peur d'ennuyer et d'encombrer le Roi : « J'hésite fort d'interrompre Votre Majesté dans une si terrible application que celle qu'elle se donne à présent »; mais Louis, de Besançon, dont il assiège la citadelle, réplique : « Les choses sont dans un bon train ici et j'espère que bientôt j'aurai plus de relâche que je n'en ai eu jusqu'à cette heure, pour songer à ce qu'il y a à faire de tous côtés. C'est pourquoi, ne vous retenez pas et me mandez tout ce que vous croirez nécessaire[2]. »

Parmi les « affaires extraordinaires » auxquelles il avait fallu recourir, se trouvait un impôt sur le papier. Colbert, après les très vives remontrances des manufacturiers, est contraint d'y renoncer; il propose au Roi de le remplacer par des « formules », c'est-à-dire par un droit de timbre sur les transactions. De Besançon encore, le Roi envoie cet avis fort sage : « J'ai lu avec application la lettre que vous m'avez écrite sur la marque du papier et sur les formules... Je trouve des inconvénients à quelque parti qu'on puisse prendre... mais, comme je me fie entièrement à vous et que vous connaissez mieux que qui que ce soit ce qui sera plus à propos..., je me remets entièrement à vous et vous ordonne de faire ce que vous croyez qui sera le plus avantageux. Il me paraît qu'il est important de ne pas témoigner la moindre faiblesse et que les changements dans un temps comme celui-ci sont fâcheux.

1. Juin 1672.

2. Mai 1674.

Si on pouvait prendre quelque tempérament, c'est-à-dire diminuer les deux tiers de l'imposition du papier, sous quelque prétexte qui serait naturel, et rétablir les formules en mettant un prix moindre... Je vous dis ce que je pense et ce qui paraîtrait le meilleur; mais, après tout, je finis comme j'ai commencé, en me remettant tout à fait à vous. »

Il est donc certain que Louis XIV faisait bien son métier de roi et qu'il s'y donnait de la peine. On a dit que Colbert, prenant pour lui les réalités du gouvernement, laissait au maître le ministère de la signature et l'apparence de régner; mais Colbert voulait en conscience tenir Louis XIV au courant de toutes choses, et le mettre en état de commander. Quant au Roi, il était très curieux d'informations, et il entendait tout voir et tout savoir.

Il apparaît aussi que ce prince assidu, exact, ponctuel, et qui comprend bien et même est capable de donner un avis judicieux, n'a pas d'idées à lui. « Il est nécessaire, écrit le ministre, de résoudre le brevet de la taille, qui doit être envoyé dans les provinces; je supplie Votre Majesté de me faire savoir ses volontés »; et le Roi : « Je crois qu'il faut faire le brevet de la taille comme celui de cette année, à moins que vous ne jugiez, par les connaissances que vous avez, qu'il y faille changer quelque chose[1]. » Il en va toujours ainsi; les notes marginales qui se succèdent répètent : « Comme vous jugerez à propos », ou « C'est à vous de juger le mieux. » Si bien que les ordres reviennent à peu près à dire : « Je vous ordonne de faire ce que vous voudrez. »

*
* *

En ces dialogues sur les matières de finances, Louis XIV met une grâce charmante à commander. Sans doute, il veut être obéi : « Il est de la dernière conséquence que vous fassiez passer les sommes que je demande dans le temps que je marque, car je ne vous l'ordonne que lorsque je crois qu'il est tout à fait nécessaire pour le bien de mon service[2]. » Mais le

1. Mai 1677.
2. Septembre 1673.

ton habituel a des douceurs de caresse. Colbert lui ayant écrit, le 1er janvier 1673, que ses finances sont en bon état, vite, il remercie : « Je vous assure que vous m'avez fait commencer l'année gaiement. Demain vous me rendrez compte plus en détail de toutes choses. En attendant, croyez que, comme vous m'avez donné le premier plaisir de l'année, pendant son cours je vous ferai paraître la satisfaction que j'ai de vos services et de vous. » Malheureusement, c'était une rare aubaine que le ministre fût content, et, sans doute, il s'était fait un air de jour de l'an, car, à cette date, il était déjà très inquiet pour l'avenir.

Il avertit Louis XIV que les revenus sont, pour l'année, de soixante-quinze millions seulement et que les dépenses iront à cent millions ; il faudra trouver vingt-cinq millions en affaires extraordinaires, ce qui ne se pourra faire sans une grande application de Sa Majesté. « La dépense me fait peur, réplique le Roi, mais j'espère que, par votre application et votre travail, vous trouverez tout ce qu'il me faudra. J'ai une grande confiance à votre savoir et à l'action que vous avez pour mon service et pour moi. » A force de soins, de peines et d'expédients, bien qu'il y ait « beaucoup de misère parmi le peuple et une grande rareté d'argent », Colbert arrive à espérer qu'il mettra les deux bouts ensemble, et le Roi admire : « Vous ferez une grande affaire si vous pouvez m'acquitter[1]. » Colbert craint de ne pouvoir trouver une grosse somme pour l'année 1677 ; le Roi se refuse à le croire : « Un autre que vous serait embarrassé, mais je suis assuré que vous ferez en sorte que rien ne manquera. »

Cependant, la guerre est terminée ; des années de paix se succèdent, et Colbert n'arrive pas à mettre son budget en équilibre. Peu de temps avant sa mort, en juin 1683, il envoie au Roi l'état des paiements à faire pour le mois. Il rappelle que les dépenses passent les recettes de 3 100 000 livres.

LE ROI. — La dépense me fait beaucoup de peine, mais il y en a de nécessaires.

COLBERT. — Quelque application que j'aie eue jusqu'à présent, je n'ai pu encore trouver que 1 400 000 livres à emprunter.

1. Juin 1673.

LE ROI. — Je sais que vous faites tout ce qui est possible.

COLBERT. — Les intendants visitent les généralités et en rendent compte par toutes leurs lettres qui sont pleines de beaucoup de misères des peuples.

LE ROI. —La misère me fait grand'peine. Il faudra faire tout ce que l'on pourra pour soulager les peuples. Je souhaite de le pouvoir bientôt.

Puis, après avoir parlé des bois pour la marine qu'il a vus, — c'était une délicate attention pour Colbert — et de la cavalerie, qui est admirable : « J'ai fait des gratifications à plusieurs capitaines pour leur témoigner la satisfaction que j'ai d'eux. Je ne vous demande pas de me rien envoyer pour cela. » Cela voulait dire : Voyez, j'ai dépensé quelques centaines d'écus et je ne vous demande rien. Vous auriez mauvaise grâce à ne pas trouver les 3 600 000 livres.

On croit voir, l'un en face de l'autre, les deux personnages : Colbert avec sa froide figure, sa face de « Nord », comme l'appelait madame de Sévigné, ses épais sourcils tendus à se joindre, l'air d'inquiétude d'un homme qui mène tant de grandes affaires par des chemins barrés d'obstacles et creusés de fondrières, et qui craint de ne pas arriver au but et qui n'y arrivera pas en effet, humble d'apparence, déférent, incliné, retenant la protestation sur ses lèvres, car il enrage; l'autre arrête la plainte par un compliment, détourne le reproche par un remerciement, superbe même dans sa bonne grâce, épanoui en majesté tranquille ; il sait bien qu'il faut qu'on lui obéisse, un jour plus tôt, un jour plus tard ; il est patient comme l'Éternel.

Cependant ces deux hommes voulaient trop fortement des choses trop différentes pour n'en pas venir à rompre par moments la politesse de leurs entretiens. Ils eurent des querelles dont quelques-unes furent très vives.

ERNEST LAVISSE

(La fin prochainement.)

ÈVE VICTORIEUSE[1]

I

Il n'est guère de femme du monde, en Amérique, qui n'ait un dada artistique ou une spécialité d'élégance. Les unes recherchent les bronzes, les ivoires; les autres, les tapisseries, les étoffes anciennes. Celle-ci est renommée pour son service de table ou pour son argenterie, celle-là pour ses bijoux ou ses dentelles. Presque toutes sont des collectionneuses passionnées qui, sans remords, viennent dépouiller le Vieux Monde de ses reliques. Le Nouveau, grâce à elles, voit son trésor d'art s'accroître avec une rapidité prodigieuse, et le vil dollar se transforme en objets rares et précieux.

Hélène Ronald, la femme d'un des futurs grands hommes des États-Unis, était considérée comme une autorité en matière de décoration et d'arrangements intérieurs. Elle se flattait elle-même de pouvoir, au besoin, refaire une fortune en mettant son goût au service des nouveaux riches.

Sa maison de New-York était située dans cette partie de la Cinquième avenue où sont les résidences des plus notables millionnaires. Elle donnait sur le Parc Central et avait la vue de ses pelouses veloutées, de ses arbres superbes. A côté des palais Gould et Vanderbilt, elle paraissait petite et assez modeste, mais elle n'en était pas moins une merveille de

1. *Copyright 1900 in the United States. All rights reserved.*

goût et de confort. Hélène y travaillait sans cesse, la retouchant comme une œuvre d'art, enlevant ici un meuble, là un tableau ou un bibelot. Et elle la montrait avec orgueil, de la cuisine au grenier. La pièce dont elle tirait surtout vanité était son cabinet de toilette. Elle avait mis tout son génie féminin dans ce décor intime. D'aucuns l'eussent voulu plus sobre et plus simple; un artiste pourtant l'eût trouvé délicieux. Les murs, entre les hautes glaces, étaient tendus de brocart gris bleu à reflets irisés et le parquet recouvert d'un de ces tapis Morris qui sèment comme des fleurs vivantes sous les pieds. Sur les panneaux des meubles, d'un bois blanc, poli et chaud comme l'ivoire, étaient incrustés des salamandres, des oiseaux exotiques, des papillons diaprés, dont les couleurs s'harmonisaient avec les soies jaunes, bleues, roses, des sièges, des coussins et des rideaux. Sur ce fond, d'une tonalité très douce, se détachaient des aquarelles de maîtres, la garniture de vieux Dresde qui ornait la cheminée, des baguiers, des coupes anciennes, des vases de formes curieuses, enfin la large table, surmontée d'un miroir, où les ustensiles de toilette en or, en argent, en écaille blonde, parsemaient avec ordre un merveilleux dessus en vieux point de Venise.

Un Européen, transporté subitement au seuil de ce sanctuaire, n'eût pas manqué, d'abord, de se croire chez une grande demi-mondaine parisienne; mais, pour peu qu'il eût été doué de ce sixième sens qui pénètre les gens et les choses à la manière des rayons Rœntgen, il eût vite reconnu, malgré cette recherche et ce raffinement suspects, l'atmosphère saine de la femme honnête. Et madame Ronald était bien la figure qu'un coloriste eût placée dans ce cadre ultra-moderne. Il fallait là son corps élégant, toujours délicieusement déshabillé ou habillé, ses cheveux chatoyants, nuancés de divers tons d'or, sa blancheur mate, ses grands yeux bruns qui promenaient autour d'elle une caresse inconsciente, ses belles lèvres bien dessinées, dont le sourire découvrait des dents parfaites. Il fallait là cette tête qui donnait une impression de « blondeur » et de lumière, ce visage de charmeuse ennobli par un air d'intelligence et de supériorité.

Un soir, vers la fin de mars, Hélène s'habillait pour l'Opéra. Vêtue d'une robe d'un jaune très doux, dont le décol-

leté laissait voir toute la perfection de ses épaules, elle était assise devant son miroir. Pendant qu'elle refrisait avec soin, elle-même, quelques mèches folles, une seconde figure se refléta dans la glace, celle d'un homme de haute taille, aux cheveux noirs, aux yeux bleus.

— Ah! Henri! — s'écria la jeune femme sans interrompre sa frisure ; — vous êtes en retard, il me semble.

— Oui, j'ai eu une après-midi très chargée.

Les époux échangèrent une poignée de main et un regard affectueux, puis le nouveau venu se jeta dans un fauteuil à bascule, qui avait l'air d'être sa propriété, auprès de la table de toilette, mais à contre-jour.

— Eh bien, ma chérie, vous êtes-vous amusée aujourd'hui? demanda-t-il avec une expression de grande bonté.

— Assez. Le déjeuner de madame Barclay a été très brillant, très gai... un succès...

— Vous avez dit beaucoup de mal des hommes?

— Nous n'en avons pas parlé.

— C'est pire! fit M. Ronald en souriant.

— Nous avons discuté une foule de questions intéressantes... Des Européennes ne sauraient imaginer comme c'est agréable, un déjeuner de femmes.

— Elles n'ont pas encore appris à se passer de nous.

— Tant pis pour elles! répliqua Hélène avec une expression qui tempérait l'impertinence de sa réponse.

— Nous avons eu une belle séance d'ouverture, à notre congrès.

— Ah!

— Rauk, de Boston, a prononcé un discours remarquable. Il a passé en revue les découvertes de la chimie moderne et fait pressentir celles de l'avenir; il a retracé le rôle et la mission des hommes de science. Je n'ai jamais rien entendu de plus magistral.

Hélène avait tranquillement suivi le fil de ses pensées.

— Imaginez, dit-elle, que madame Barclay, à son déjeuner, inaugurait un service en cristal de Bohême taillé sur ses propres dessins, une nappe et des serviettes brodées à Constantinople par des femmes syriennes.

— C'était joli?

— Oui, original, byzantin... un peu trop riche.

— Vous savez que je dois parler, au congrès, la semaine prochaine, — fit M. Ronald revenant de son côté à ce qui l'intéressait. — Je me propose de dire leur fait aux philosophes et aux littérateurs.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait?

— A moi, personnellement, rien; mais leur ignorance m'exaspère. Ils ne voient pas que la science est la nature, et la nature la science même. Ils affectent de la mépriser. Ils ont proclamé sa banqueroute! Ils l'accusent d'avoir augmenté la somme des maux de l'humanité. Ils applaudissent aux échecs des savants, se moquent de leurs tâtonnements, de leurs erreurs. C'est idiot! Ils devraient plutôt s'associer à leurs travaux, propager leurs découvertes, faire accepter la vérité. Ils rendraient ainsi l'évolution présente moins douloureuse, — car toute évolution est douloureuse!... Ils vont jeter les hauts cris, lorsqu'un de ces jours nous leur prouverons, à ces fameux idéalistes, que l'amour n'est autre chose qu'un fluide comme la lumière, comme l'électricité.

Hélène, tout occupée à bien placer dans ses cheveux de petits peignes d'écaille ornés de diamants, n'avait prêté qu'une oreille distraite à ce qui précède. Ces dernières paroles arrivèrent pourtant à son esprit et, de saisissement, son bras demeura en l'air.

— L'amour, un fluide comme la lumière! — répéta-t-elle avec une petite grimace d'horreur, — vous vous moquez de moi!

— Pas le moins du monde.

— Ah! ils ont bien raison de détester la science, les poètes! N'a-t-elle pas déclaré que le baiser est un véhicule de germes infectieux?... Et maintenant, elle viendrait proclamer que l'amour est un fluide!... Pourquoi pas un microbe, pendant qu'elle y est?

— Parce que c'est un fluide... un fluide perceptible, enregistrable peut-être, un de ces jours, qui va touchant ici une cellule inactive, là une fibre insoupçonnée, une corde muette, pour produire chez l'individu les effets nécessaires.

— Et le libre arbitre, qu'en faites-vous?

— Le libre arbitre! Ils n'ont jamais passé dans nos laboratoires, ceux qui ont l'orgueil d'y croire. Nous sommes les créa-

tures de Dieu entièrement, ses collaborateurs dociles. Nous ne sommes ici-bas que pour travailler à son œuvre, à l'œuvre universelle.

— L'amour, un fluide! — redit encore Hélène, mal revenue de sa surprise. — En tout cas, j'espère que ce n'est pas vous qui démontrerez cela! Je ne me soucierais pas d'être la femme de l'homme qui attachera son nom à cette abominable découverte.

— Pourquoi abominable? Nous commençons à connaître le rôle des infiniment petits. Grâce à l'électricité, nous allons pouvoir étudier ces fluides qui sont nos moteurs et parmi lesquels se trouve l'amour. La vérité est plus belle que la fable. Il y aura pour les dramaturges et les romanciers des effets puissants à en tirer; c'est la science qui leur ouvrira une source nouvelle, inépuisable, d'émotions et de sentiments... Qu'est-ce qu'ils ont fait pour l'humanité, vos philosophes et vos poètes? Ils l'ont leurrée d'utopies, bercée de fausses espérances; ils ont mis un biberon vide à ses lèvres. Et c'était nécessaire, puisque cela a été. Mais le rôle des hommes de science va devenir de plus en plus grand. Ils perfectionneront et embelliront le corps humain, prolongeront la vie. Ils inventeront de nouveaux moyens de locomotion. Grâce à eux, on pourra dire dans quelques siècles : « L'homme est un être qui a marché. » Ils feront plus, eux qu'on accuse d'impiété : ils révéleront à l'humanité le vrai Dieu, et ils l'amèneront purifiée, ennoblie, croyante, au pied de ses autels.

La physionomie d'Hélène eût indiqué clairement à un observateur qu'elle n'avait point suivi son mari dans son ascension intellectuelle, mais qu'elle l'avait lâché en route; cela lui arrivait souvent, du reste.

— Henri, — fit-elle en polissant avec un fin mouchoir de batiste les pierreries de ses bagues, — j'ai envie de fonder une ligue contre le luxe. C'est une intempérance comme une autre, après tout!

— Vous dites?

— Que je veux fonder une ligue contre le luxe et mettre la simplicité à la mode.

— Cela ne manquerait pas d'originalité, venant de vous surtout!

— Sérieusement, si une réaction ne se fait pas, nous tom-

berons en plein dans l'extravagance et le mauvais goût. Pourvu que nous n'y soyons pas déjà! Cette orgie de richesses commence à m'écœurer. Il me vient parfois l'envie d'habiter un cottage meublé du strict nécessaire, et de n'avoir que du linge uni et des robes de bure.

— Un cottage, du linge uni, des robes de bure!... Ma chère amie, vous m'effrayez : il faut que vous soyez malade pour avoir de semblables fantaisies.

— Moquez-vous, mais, en vérité, j'éprouve la fatigue d'une personne qui aurait regardé trop longtemps une surface brillante. J'ai besoin de voir des choses vieilles, douces, laides même, de sortir de cette ronde effrénée que nous menons, pour respirer un peu... Oh ! je suis lasse, lasse à pleurer... L'Europe nous fera du bien, à tous les deux, car vous aussi vous êtes surmené.

— Moi? pas du tout! — protesta M. Ronald, — je ne me suis jamais mieux porté.

Puis, arrêtant le balancement de son fauteuil :

— Hélène, — dit-il d'un air embarrassé, presque timide, — il faut que vous me rendiez ma parole. Il m'est absolument impossible de quitter l'Amérique avant quelques mois.

La surprise fit tomber des doigts de la jeune femme la grosse perle qu'elle était sur le point d'attacher à son oreille.

— Quoi? — s'écria-t-elle avec une flambée de colère dans les yeux, — vous voulez que, maintenant, je renonce à mon voyage en Europe?

— Non, ma chérie, je ne suis pas aussi égoïste que cela. La preuve, c'est qu'en sortant du congrès, je suis allé retenir votre cabine pour le 8 avril, à bord de la *Touraine*.

— Oh! Henri, y pensez-vous? Nous ne nous sommes jamais séparés depuis neuf ans que nous sommes mariés! fit la jeune femme avec un joli regard tendre.

— Ce sera dur pour moi qui resterai, mais qu'y faire? Il y a longtemps que mon préparateur n'a eu de congé. Si je ne le mets pas tout de suite au vert, il va tomber malade. En outre, je suis sur la voie d'une importante découverte, je ne puis interrompre mes travaux... Il y a encore le mariage de Dora. Elle n'a plus de père et, comme tuteur, je suis obligé de remplacer son père en cette circonstance.

— Le mariage de Dora ! Vous croyez donc qu'elle a l'intention de tenir sa parole ?

— Je l'espère.

— Eh bien, elle travaille justement à la reprendre. Elle veut remettre la petite fête à l'automne et venir avec nous en Europe.

— Ce serait abominable de désappointer Jack pour la seconde fois ! Sa maison et son yacht sont tout prêts.

— Oh ! si je ne me trompe, yacht et maison attendront quelque temps encore leur maîtresse. Vous savez que Dora se vante de n'avoir jamais fait à personne le sacrifice de sa volonté ou d'un plaisir.

— Oui, pour l'égoïsme féminin, elle détient le record !...

— Voyons, Henri, vous ne me laisserez pas aller seule en Europe !

— Vous aurez tante Sophie et votre frère.

— Et vous ne serez pas jaloux ?

— Non, car j'ai une confiance absolue en votre affection et en votre honneur.

— Vous avez bien raison... Mais cela bouleverse tous mes arrangements : je comptais envoyer les domestiques à la campagne et fermer la maison.

— Fermez-la. Il me serait impossible de l'habiter sans vous. Ma mère me donnera l'hospitalité.

— Ah ! je vois que vous avez déjà fait tous vos plans ! dit Hélène un peu piquée.

— Oui, afin que vous n'ayez ni soucis ni regrets.

— Et ce que l'on va me critiquer dans votre famille !... Votre sœur s'élève sans cesse contre les Américaines qui abandonnent leurs maris pour aller s'amuser en Europe.

— Du moment que je le trouve bon, personne n'a rien à dire. Partez en paix, ma chérie.

— Oh ! si je n'avais pas un réel besoin de changement, je remettrais le voyage à l'automne ; mais j'ai les nerfs dans un état !...

— Je m'en suis aperçu ! fit M. Ronald avec un léger sourire.

— Vous ne savez pas, vous autres hommes, ce qu'est la tenue d'une maison dans ce pays de toutes les libertés. Les

Européennes s'étonnent de ce que, de temps à autre, nous nous délivrons de nos ménages! Je voudrais les voir à notre place... Oh! le luxe de manger des dîners dont on n'a pas discuté le menu, de s'asseoir à table sans avoir à craindre quelque manifestation de mauvaise humeur de son chef ou de sa cuisinière, sous la forme d'un plat manqué!... Et le plaisir d'être servie par ces gentilles filles de chambre en bonnets blancs!... Voilà ce dont nous jouissons le plus en Europe, voilà ce dont j'ai besoin.

— Eh bien, mon amie, allez vous reposer un peu. Faites une bonne provision de santé et de gaieté. Achetez de jolies choses, pendant que vous y êtes.,. Pas de linge uni, pas de robes de bure. Cela ne vous siérait pas du tout.

— Vous croyez? — fit la jeune femme, se regardant à la glace d'un air sérieux.

— J'en suis sûr. Vous êtes une créature brillante : il vous faut de la soie, des dentelles, des bijoux... Ne songez plus à fonder une ligue contre le luxe. Achetez. entassez; nos petits-enfants feront la sélection. Nous n'avons pas encore droit à la simplicité et au loisir: nous devons acquérir, travailler, créer. Nous sommes des ancêtres! ajouta-t-il avec un accent de fierté.

A ce moment, on frappa à la porte et, avant que le mot : « Entrez » fût prononcé, une jeune fille en toilette d'Opéra, une de ces jeunes filles femmes, dont l'Amérique a la spécialité, fit son apparition.

— Dora! — s'écria madame Ronald en se tournant vers la nouvelle venue. — Il n'est pas encore sept heures et demie, j'espère!

— Oh! je n'en sais rien, — répondit mademoiselle Carroll avec un petit rire nerveux. — Je viens de livrer une grande bataille et de remporter une victoire. Mon mariage est remis à l'automne; ma mère et moi, nous partons pour l'Europe avec vous tous.

— Là!... que vous disais-je? fit Hélène en regardant son mari.

— J'aime à croire que vous plaisantez! dit Henri Ronald devenu subitement sévère,

— Non, mon cher oncle : ma mère a besoin des eaux de

Carlsbad; je ne puis l'y laisser aller seule. Il n'est personne qui ne m'approuverait de vouloir l'accompagner : eh bien, Jack, lui, le trouve mauvais et j'ai eu grand'peine à lui faire comprendre que mon devoir filial m'oblige encore à retarder son bonheur ! conclut mademoiselle Carroll avec son ironie habituelle.

— C'est indigne, vous n'avez pas plus de parole que de cœur !

Dora se laissa tomber dans un fauteuil :

— Je m'assieds, pour ne pas être renversée par toutes les gentillesses que vous allez me lancer à la tête.

— Jack est d'une faiblesse stupide ! Il n'aurait jamais dû céder à ce nouveau caprice.

— Oh ! il n'a pas cédé de bonne grâce, allez ! Nous avons eu une de ces querelles !... J'ai été sur le point de lui jeter sa bague à la figure. Il l'a bien vu, et, plutôt que de risquer de me perdre, il a baissé pavillon et consenti à ce que voulais. Il aime mieux épouser Dody tard que jamais... Je comprends cela !

— Pas moi.

— Je le regrette pour vous... Alors, j'ai été bien gentille : nous avons fait la paix, et je l'ai amené dans ma voiture. Il est là, au salon, tirant probablement sur sa moustache, dompté, sinon tout à fait calmé.

— Et c'est ainsi que vous autres femmes américaines, vous vous jouez de l'affection et de la dignité de l'homme. Vous vous imaginez, ma parole d'honneur, qu'il a été fabriqué pour vour servir de pantin ! Vous le harassez de vos exigences, vous le torturez par votre coquetterie, et, quand vous en avez fait un imbécile, vous le plantez là et il cherche l'oubli dans l'ivresse.

— Bravo, mon oncle ! — fit mademoiselle Carroll, — quel dommage que vous ne soyez pas entré dans les ordres ! Vous auriez sûrement pris place parmi les grands sermonnaires.

Un peu de couleur monta aux joues d'Henri Ronald.

— C'est vrai, reprit-il, vous traitez vos montres avec plus de respect que vous ne traitez ces cerveaux d'hommes créés pour de si hautes besognes et auxquels vous devez tout. Vous les détraquez avec moins de regret que vous ne feriez

d'une pièce d'horlogerie. Vous êtes par trop égoïstes, par trop indépendantes! Croyez-moi, ce n'est pas le droit de vote, ce n'est pas le savoir qui élèveront la femme à notre niveau, mais le dévouement et l'abnégation. Et voulez-vous que je vous dise? Ce sont ces vertus qui donnent son charme à l'Européenne et qui font sa supériorité.

— Ah bah! vous croyez? Si j'en étais sûre, je me mettrais bien vite à les pratiquer.

— Cela vous serait difficile, car vous êtes absolument gâtée par trop de liberté et trop de bonheur. L'automne dernier, vous avez pris le prétexte de votre santé — qui ne laissait rien à désirer — pour remettre votre mariage; ce printemps, vous trouvez celui de la santé de votre mère. Si vous n'aimez pas assez Jack pour l'épouser, rompez avez lui. Soyez honnête, que diable!

— C'est bien ce que je m'efforce d'être, mon bon oncle. J'aime M. Ascott, je n'ai jamais rencontré personne qui m'ait plu davantage; je ne voudrais le céder à aucune femme, mais voilà!... je ne me sens pas tout à fait mûre pour le mariage. Il me faut encore un petit tour en Europe. J'y vais uniquement pour atteindre le degré de perfection nécessaire au bonheur de Jack, Si ce n'est pas de l'amour et de l'honnêteté, cela, je ne m'y connais pas!... Une fiancée retour d'Europe, c'est comme du bordeaux retour des Indes... Plaisanterie à part, je n'aurais jamais pu me résigner à me marier en votre absence; j'aurais eu l'air trop orpheline.

Hélène se mit à rire.

— Ah! vous êtes bien bons tous les deux!... Henri vient de m'annoncer qu'il ne peut s'absenter cet été, et une des raisons qu'il me donne pour ne pas m'accompagner est justement votre mariage.

— Quoi! Henri ne vient plus en Europe! — s'écria mademoiselle Carroll avec un subit rayonnement, —ah! tant mieux! nous allons joliment nous amuser!

— Merci, —fit M. Ronald d'un ton sec. — Je vais retrouver Jack, — ajouta-t-il en se levant, — et lui dire qu'il fera bien de vous accompagner.

Dora sauta sur ses pieds, et, après un bond de chatte, elle arrêta son oncle.

— Non, non, je vous en prie! — dit-elle en le retenant par les revers de son habit. — Ce serait une vengeance mesquine, indigne d'un grand homme comme vous. — Je vous aime tout plein, vous savez, mais vous êtes un peu un empêcheur de danser en rond et je veux jouir de mes derniers mois de liberté. Après cela, je reviendrai me placer dans le harnais du mariage. Vous verrez comme je trotterai droit et sans broncher aux côtés de M. Ascott!

L'image de Dora trottant droit et sans broncher aux côtés de M. Ascott amena un sourire sur les lèvres du savant. Il ne résistait pas mieux qu'un autre aux bouffonneries de sa nièce.

Elle vit qu'il était à demi désarmé et, pour achever sa victoire, elle lui passa son bras droit autour du cou.

— Soyez bien gentil, — dit-elle en l'accompagnant jusqu'à la porte; — allez pacifier Jack et tâchez de le remettre de bonne humeur. Faites-le pour l'amour de Dody! — murmura-t-elle, en appliquant sur sa joue un baiser sonore de petite fille. — Et de deux! — fit-elle en se jetant dans le fauteuil de son oncle. — Ah! que la vie est dure!

— C'est Jack qui aurait le droit de dire cela, — répondit madame Ronald en souriant, — vous agissez mal avec lui. Je ne crois pas que vous ayez l'intention de l'épouser jamais.

— Si, si, je l'épouserai quelque jour, mais que voulez-vous? le mariage me fait l'effet d'un nœud coulant où je n'ai nulle hâte de passer la tête. Je suis certaine de n'être jamais aussi heureuse que je le suis maintenant. Alors, à quoi bon me presser?

— Si vous aimiez M. Ascott, vous ne feriez pas tous ces raisonnements.

— Oh! je n'éprouve certainement pas pour lui cet amour dont il est parlé dans les romans français. Je me demande même s'il existe en réalité. En tout cas, nos hommes sont trop positifs pour l'inspirer, et nous, trop occupées pour le ressentir.

Madame Ronald parut réfléchir.

— Non, dit-elle, je ne crois pas que nous ayons le tempérament des grandes amoureuses.

— Tant mieux! elles ne font que des sottises... Quant à moi, j'ai pour Jack une affection solide, à durer toute la vie; mais,

depuis deux ans que nous sommes fiancés, nous nous sommes vus presque chaque jour. Je suis trop habituée à lui. Après cinq ou six mois de séparation, il aura l'air plus nouveau et me fera plus d'effet. Les hommes ne savent jamais ce qui est bon pour eux!

— Oh! Dody! Dody! — s'écria Hélène en riant, — vous ne vous doutez pas de ce que vous dites.

— Si, si, parfaitement! Honni soit qui mal y pense!... A propos, je suis joliment étonnée qu'Henri vous envoie seule en Europe. C'est contre les principes de la famille Ronald, cela!

— Oh! il est si peu égoïste!... Il paraît qu'il est sur le point de faire une grande découverte : si je refusais de le quitter, il m'accompagnerait pour ne pas me priver de ce voyage; mais je le connais, il aurait tout le temps l'esprit dans son laboratoire et ne jouirait de rien. D'autre part, je suis réellement fatiguée, énervée au dernier point, je me sens devenir tout à fait désagréable. Pour ce mal-là, il n'y a que l'Europe.

— Évidemment! Toutes les deux, nous nous porterons beaucoup mieux quand nous aurons dépensé quelques milliers de dollars en bibelots et en chiffons, visité quelques églises, quelques musées, passé cinq ou six mois dans des appartements d'hôtel plus ou moins laids, plus ou moins inconfortables... Je compte bien, pourtant, que nous varierons un peu le programme. D'abord, nous emporterons nos bicyclettes pour faire des excursions à droite et à gauche; puis votre frère nous conduira dans les petits théâtres, au café-concert, au Moulin Rouge, chez Loiset! Toutes nos amies y sont allées. Il paraît que c'est l'endroit le plus choquant de Paris,.. et ce que j'ai besoin d'être choquée!

— Il n'est pas dit que Charley veuille nous conduire dans ces endroits-là.

— Eh bien, nous l'y conduirons, nous! répondit bravement la jeune fille.

— J'espère que cette fois-ci, — fit Hélène, — les Kéradieu et les d'Anguilhon seront à Paris. A mes voyages précédents, je les ai toujours manqués. Cela a été comme un fait exprès. Avec deux amies mariées au faubourg Saint-Germain, je n'ai jamais vu l'intérieur d'un hôtel français.

— Et moi qui ai eu le guignon de ne pas me trouver à Newport, l'été dernier, pendant que ce fameux marquis d'Anguilhon y était!... Croyez-vous qu'Annie nous invitera?

— Sûrement.

— Quel bonheur! Mais, pour l'amour de Dieu, ne dites pas devant Jack que nous avons la perspective d'aller un peu dans le monde : il s'imaginerait que je suis capable de me laisser entortiller par quelque Français et je n'aurais plus un moment de tranquillité.

Madame Ronald avait tiré, d'un coffre-fort dissimulé dans un meuble élégant, sa boîte à bijoux. Elle promena, pendant quelques instants, ses doigts effilés parmi les gemmes étalées sur le velours blanc, puis elle choisit un splendide collier composé de perles et de diamants. Lorsqu'elle l'eut attaché à son cou, elle se tourna vers mademoiselle Carroll :

— Suis-je bien ainsi? demanda-t-elle.

— Vous êtes adorable! — répondit la jeune fille avec un accent de sincérité. — A côté de vous, j'ai l'air d'une araignée! ajouta-t-elle en venant se placer devant une des grandes glaces.

Et la glace refléta un corps mince et élégant aux lignes bien modernes, vêtu de soie blanche, une tête fine et brune, un visage aux traits un peu aigus, un teint un peu noiraud, mais embelli par des yeux merveilleux, où la vie rayonnait en des prunelles claires d'un bleu gris et dont le regard filtrait entre des cils presque noirs, épais et frisés.

— Je ne devrais jamais me risquer dans votre voisinage! fit Dora en remontant son haut collier de petites perles.

— Ne dites pas de sottises : vous ne voudriez changer de physique ni avec moi, ni avec personne... et vous auriez bien raison!... Allons rejoindre ces messieurs. J'espère que Jack ne sera pas de trop méchante humeur et ne gâtera pas notre soirée.

Au premier coup d'œil, les deux femmes devinèrent que M. Ronald n'avait pas réussi à infuser la résignation dans l'esprit du jeune homme : celui-ci avait une expression de chagrin qui ne fut pas sans causer un fugitif remords à sa fiancée. Et c'était un très beau garçon que M. Ascott. Son visage n'était pas d'un type très élevé, mais ses yeux noirs,

vifs, intelligents, son sourire joyeux, son air de bonté le rendaient sympathique à tous, et son entrain infatigable faisait de lui un des favoris de la société de New-York,

— Eh bien, on vous traite mal, mon pauvre Jack! — dit madame Ronald en lui tendant la main. — Croyez que je ne suis pour rien dans ce nouveau caprice de Dora.

— J'en suis sûr. Elle est de ces Américaines qui ne peuvent voir une amie faire ses malles sans être tentées de l'imiter!... L'Europe est la perdition de nos femmes, la destruction de nos foyers.

— Mais non, mais non... ne soyez pas injuste!... Pour ma part, je suis contente que votre mariage soit ajourné à l'automne. Cela me permettra d'y assister.

— S'il se fait jamais!

— Oh! il se fera bien assez tôt pour votre tranquillité! — dit M. Ronald en posant affectueusement sa main sur l'épaule du jeune homme.

— C'est justement ce que j'ai dit à Jack! fit mademoiselle Carroll, imperturbablement.

A ce moment, le dîner fut annoncé.

— Pressons-nous un peu, dit Hélène, je ne veux pas perdre l'entrée de Tamagno et cette première phrase d'Othello qui est comme un cri de triomphe et donne le frisson de la victoire.

II

Il y a quelques années seulement, en Amérique, la femme mariée avait une vie sérieuse, plutôt cachée; elle passait au second plan et y demeurait avec plus ou moins de résignation. C'était le temps où les divorces étaient rares et les scandales plus rares encore; mais, dans ce pays d'évolutions rapides, les mœurs changent presque aussi vite que les modes. Les jeunes filles, de plus en plus désireuses de se soustraire à la surveillance maternelle, ont demandé aux femmes mariées de les chaperonner au bal, à l'Opéra, sur les mails, sur les yachts de leurs amis et dans toutes ces dangereuses parties de plaisir, excursions, pique-niques, soupers, qui leur sont

permises. Et les femmes mariées ne se sont pas fait prier. Sous prétexte de sauvegarder les convenances par leur présence, elles sont rentrées en scène. Elles exhibent maintenant les plus jolies toilettes. Elles veulent des hommages, des offrandes, des fleurs, des tributs d'admiration. Elles flirtent avec une audace, une science qui rendent redoutables leurs prétentions rivales. Elles commencent à patronner les jeunes filles, elles réussiront peut-être à les détrôner. Elles l'ont déjà fait à Washington.

Les salons sont la synthèse d'une époque. Il n'y en a plus en Europe, il n'y en a pas encore en Amérique. Cependant quelques femmes ont déjà un certain pouvoir individuel : madame Ronald était de ce nombre. Elle recevait avec un luxe de bon goût, un luxe qui peut-être eût paru excessif à Paris, mais qui, à New-York, était modeste. Ses invitations étaient convoitées comme des faveurs. Elle avait besoin de sympathie et d'admiration et rien ne lui coûtait pour se les attirer. Par un don ou par une règle de conduite assez rare chez ses compatriotes, elle avait l'accueil toujours égal et gracieux. Et par là surtout elle avait triomphé comme maîtresse de maison, elle était devenue l'une des puissances féminines de New-York. Madame Ronald pouvait décider du succès d'un artiste, lancer une mode, changer un usage, tenir en respect une parvenue trop envahissante, mettre au ban de la société une divorcée trop heureuse. Elle était l'esprit dirigeant de plusieurs belles œuvres et, pour comble d'honneur, elle avait été élue présidente des *Colonial Dames*, — une association caractéristique, s'il en fut !

Les cadets de familles anglaises, les Hollandais, tous ceux qui jadis vinrent chercher en Amérique la liberté et la fortune, avaient rompu sans désir de renouer avec la mère patrie. Devenus riches et indépendants, ils eussent volontiers laissé leurs ancêtres dormir en paix sous les voûtes des cathédrales et des églises d'Europe et dédaigné de se prévaloir d'eux. Les femmes ne l'ont pas permis. Une fois de plus, elles ont manqué l'occasion de prouver leur supériorité. Au lieu de créer dans leur pays l'aristocratie de l'intelligence, du savoir et du talent, elles ont ambitionné celle de la naissance. Au moyen des reliques emportées dans l'exode, des

vieilles bibles sur les premiers feuillets desquelles étaient inscrits les mariages et les naissances, elles ont retrouvé les traces de leurs aïeux et se sont réclamées de leurs familles existantes. Elles tirent plus de vanité d'être les branches d'arbres vieux et pourris que d'appartenir aux souches nouvelles et vigoureuses qui ont poussé en Amérique. Elles se montrent plus fières de l'ancêtre inconnu, un homme inutile souvent, mauvais parfois, que de l'aïeul à qui elles doivent tout. Et, saisies de cette douce folie, bon nombre de parvenues vont feuilleter les archives du British Museum, les registres des églises; pour peu qu'elles aient quelque habileté, elles ne manquent pas de rapporter des preuves d'origine ancienne, des armoiries même.

Pour défendre l'intégrité de leur caste, les femmes de l'aristocratie américaine ont imaginé de fonder l'association des *Colonial Dames*, où sont admises les seules personnes qui peuvent montrer deux cents ans de filiation et prouver qu'elles ne descendent pas d'émigrants, mais d'émigrés! La présidence de ce clan d'élite revenait en quelque sorte à madame Ronald, car elle était incontestablement bien née. Sa mère avait appartenu à une des meilleures familles de la Nouvelle-Orléans et son père, le commodore Beauchamp, faisait remonter son origine jusqu'au Beauchamp venu en Angleterre avec Guillaume le Conquérant, dont le nom se trouve inscrit sur le portail de la cathédrale de Caen. Hélène était non seulement bien née, mais elle avait été bien élevée. Sa mère étant morte quelques semaines après son arrivée en ce monde, une sœur de son père, une de ces délicieuses vieilles filles qui ont l'instinct de la maternité, l'avait prise dans ses bras et dans son cœur et s'était donnée toute à elle et à son frère Charley. La petite Hélène avait été une de ces enfants qui, par leur beauté, par un précoce pouvoir de séduction, désarment parents et instituteurs. Mademoiselle Beauchamp, elle, puisait dans le sentiment du devoir une force de volonté par où elle avait réussi à discipliner la fillette, à lui enseigner le bon ton, de jolies manières. Si elle ne put empêcher le développement de sa vanité, de sa coquetterie innée, elle sut lui donner les principes qui pouvaient y faire contrepoids, et elle imprima au caractère de l'enfant sa propre droiture.

Hélène fit de brillantes études. On craignit même qu'il ne lui prît fantaisie de devenir doctoresse en droit ou en médecine. Sa beauté la sauva. Elle comprit vite qu'il y avait plus d'agrément à être une femme qu'une féministe.

A dix-sept ans, au sortir de pension, pour ainsi dire, elle eut une cour d'admirateurs, des invitations plus qu'elle n'en pouvait accepter. Tout à coup, elle fut saisie d'un de ces dégoûts qui devaient souvent l'assaillir encore et qui témoignaient de sa supériorité. Elle déclara alors à son père et à sa tante qu'elle voulait aller passer une année à Paris, dans un couvent, pour perfectionner son français, sa musique et sa voix. « Si je ne m'éclipse pas pendant quelque temps, — ajouta-t-elle avec ce sens pratique qui n'abandonne jamais l'Américaine, — mes débuts dans le monde seront manqués. On m'aura trop vue, je ne ferai aucune sensation.»

M. Beauchamp et sa sœur jetèrent d'abord les hauts cris, puis ils finirent par reconnaître que la jeune fille avait raison et par convenir entre eux que ses succès précoces ne pouvaient que lui être nuisibles. Ils consentirent donc à ce qu'elle voulait, s'opposant toutefois au séjour dans un couvent. Hélène tint bon. Les pensionnats bourgeois de Passy et de Neuilly ne lui disaient rien. Un couvent *chic*, aristocratique autant que possible, voilà ce qu'il lui fallait! La vie religieuse lui avait toujours semblé si extraordinaire qu'elle en avait une curiosité excessive. L'idée de s'emprisonner entre de hauts murs, d'obéir au son d'une cloche, de se soumettre à une discipline sévère, de se trouver dans un milieu français avec des jeunes filles d'une race et d'une éducation différentes, tentait son imagination chercheuse de nouveau.

En conséquence de cette fantaisie, assez étrange chez une mondaine comme l'était déjà Hélène, mademoiselle Beauchamp et elle partirent pour Paris. Après bien des recherches, elles donnèrent la préférence au couvent de l'Assomption à Auteuil, où il y a de l'air, de l'espace et de la verdure. Tante Sophie était résolue à ne pas quitter sa nièce. A aucun prix, elle n'eût voulu la laisser en des mains étrangères et catholiques. Dominée, comme toujours, par le sentiment du devoir, elle fit taire ses répulsions de protestante et prit un appartement dans ce que l'on appelle le « Petit Couvent », une

maison de retraite où des femmes du monde viennent souvent chercher le repos et l'oubli. Hélène eut sa chambre dans le couvent même.

Les Américaines, qui ont passé quelque temps dans les pensionnats de Paris, déclarent les Françaises mal élevées, corrompues, hypocrites. De leur côté, les Françaises considèrent les Américaines comme des païennes en religion et en morale. Ces méprises viennent de ce qu'elles ont de la vie une conception différente.

Depuis des siècles, le catholicisme a tourné l'âme latine vers l'au-delà. Il persuade à la jeune fille qu'elle a été mise en ce monde uniquement pour gagner le ciel. Il s'efforce de lui inculquer le mépris du bonheur humain, des vanités de la terre, le dédain de son corps, l'amour de la souffrance. Il a obtenu ainsi des renoncements sublimes, des puretés exquises. Cet idéal favorise chez la femme naissante la vie intérieure, et l'espèce de claustration à laquelle nos mœurs la condamnent fait d'elle un être concentré, — en qui la sève refoulée produit parfois des rêves dangereux, toute une végétation folle d'idées malsaines, de désirs morbides, de sentiments bizarres.

L'Américaine, au contraire, croit qu'elle a été créée pour jouir des biens d'ici-bas, pour développer son intelligence et prendre part à l'activité universelle. Elle n'a aucune préoccupation d'outre-tombe, aucune ambition de bonheur éternel. Elle se sent entre les mains d'une grande Providence et s'y abandonne joyeusement; son esprit est ouvert à toutes les idées, son corps est fortifié par la vertu de l'eau, du plein air, du mouvement. Ses sens ne sont pas aiguisés par des pudeurs apprises. Elle se placera devant son miroir dans une nudité absolue, sans éprouver un frisson de volupté. Elle se félicitera d'être belle, s'ingéniera à diminuer ses imperfections, indiquera tranquillement à la masseuse le membre à repétrir. Son innocence faite, non pas d'ignorance, mais d'honnêteté, a moins de charme et plus de valeur. Ce que nous appelons *mal* et *péché*, elle le nomme *infériorité* ou *grossièreté*. Dans cette distinction réside toute la différence qui existe entre la psychologie du Vieux Monde et celle du Nouveau, entre la psychologie du passé et celle de l'avenir peut-être.

Les élèves du couvent de l'Assomption appartiennent en

général à l'aristocratie de province et à la haute bourgeoisie. Hélène se sentit singulièrement dépaysée dans la société de ces jeunes filles. Elles lui furent un continuel sujet d'étonnement. Les libertés que la plupart prenaient avec la vérité la scandalisaient. Leur avidité à pénétrer les mystères de la vie la choquait. L'amour, qu'elle considérait comme une des belles choses de la nature, qu'elle attendait paisiblement, semblait être pour ces Françaises un fruit défendu, une sorte de péché, autour duquel, cependant, tournaient toutes leurs pensées, toutes leurs conversations. Elles se plaisaient même à lire et à relire dans leur livre d'heures, les quelques versets du Cantique des Cantiques qui y sont insérés et rêvaient de ce « Bien-Aimé qui arrive bondissant par-dessus les collines ». Les dévotes priaient avec une ferveur mystique, s'imposaient des privations pour être agréables à Dieu. Ceci paraissait à l'Américaine le comble de l'enfantillage. Et il y avait chez toutes ces pensionnaires des besoins de dévouement, de sacrifice, des aspirations, qui en faisaient à ses yeux des créatures extravagantes et romanesques, mais auprès desquelles, par moments, elle se sentait une véritable enfant.

A son tour, Hélène fut incomprise et critiquée sans merci. On prit sa franchise pour de la rudesse; son indépendance de caractère parut une preuve de mauvaise éducation. Son élégance précoce, ses dessous de soie et de batiste, qui excitaient bien des envies, furent considérés comme des indices de coquetterie coupable. Sa beauté lui valut des admirations passionnées qui ne laissèrent pas que de la flatter; mais, pendant son séjour au couvent d'Auteuil, elle ne s'y fit pas une amie vraie.

Dans ce milieu français et catholique, Hélène, à son insu, enregistra une foule d'impressions qui, plus tard, bien plus tard, devaient reparaître et aider à l'accomplissement de sa destinée. Tous les dimanches, avant déjeuner, elle allait à l'église protestante de l'avenue de l'Alma; l'après-midi, avec son bel éclectisme américain, elle assistait aux vêpres et même chantait à l'orgue. Les cérémonies du culte catholique n'étaient pour elle qu'un spectacle; elle avait toutefois la conscience que ce spectacle l'élevait spirituellement, — *was elevating*. — L'odeur de l'encens, les mots mystérieux de la langue liturgique, la bénédiction du Saint-Sacrement lui plaisaient

particulièrement. De temps à autre, le frisson religieux passait à la surface de son âme, mais sans la remuer. La chapelle de l'Assomption avait pour elle un attrait curieux. Elle demandait souvent qu'il lui fût permis d'aider la religieuse à décorer l'autel. Elle le faisait comme une profane, avec des mouvements vifs, le rire aux lèvres, la voix un peu trop haute, insensible à la grande Présence qui rendait la sœur si craintive et si respectueuse. Les jours du marché de la Madeleine, elle revenait à Auteuil, sa voiture remplie de fleurs ; elle allait déposer les plus belles aux pieds de la Vierge. C'était un hommage qu'en vraie Américaine elle voulait rendre à son sexe. Elle aimait le catholicisme parce que, disait-elle avec son sans-gêne d'hérétique, il possède une déesse et que, seul de toutes les religions chrétiennes, il a élevé des autels aux femmes.

Hélène s'était promis de bien employer son temps à Paris, et elle se tint parole. Elle suivit les classes de français, de littérature et d'histoire, prit des leçons de diction, des leçons de chant d'un grand professeur italien. Elle avait la voix extrêmement belle et pure, à laquelle cependant manquait encore la chaleur de l'âme. Elle le sentait et s'en désespérait. Elle avait beau évoquer successivement la figure de ses admirateurs, aucun ne la « dégelait », comme elle le disait plaisamment, et à dix-huit ans, elle était obligée de forcer l'articulation pour donner aux paroles d'amour un peu d'expression.

Mademoiselle Beauchamp chaperonna si habilement sa nièce qu'elle n'eut pas l'occasion de faire la connaissance d'un seul Français. Elle ne put voir que de loin ces comtes et ces marquis dont elle avait entendu dire tant de mal et qui, à cause de cela, excitaient sa curiosité.

Cette année d'étude et de repos fit le plus grand bien à la jeune Américaine. Elle rapporta d'Europe quelque chose d'indéfinissable qui ajoutait à sa beauté un charme nouveau.

Les débuts dans le monde d'Hélène Beauchamp furent un succès dont on parla longtemps. Elle devint une des plus triomphantes « belles » de la société de New-York. — Une « belle », c'est une de ces créatures brillantes, jolies, possédant le secret pouvoir qui fait les conquérants : c'est à

elle que vont tous les hommages ; on la couvre de fleurs, on mendie ses sourires, les maîtresses de maison se disputent sa présence, les hommes, par vanité, deviennent ses courtisans et ses esclaves. Cette royauté dure une ou deux saisons mondaines, pendant lesquelles il faut gagner le Grand Prix : position ou fortune. La « belle », qui n'y réussit pas, est considérée comme un « insuccès vivant », — *a living failure.* — Elle vieillit vite et passe pour toujours au rancart. *Sic transit gloria mundi!*

La fortune d'Hélène n'était pas en rapport avec ses goûts : aussi avait-elle déclaré qu'elle ferait un mariage riche ou qu'elle resterait vieille fille. Elle avait été créée, disait-elle, pour avoir des voitures, des chevaux, des toilettes élégantes, une maison luxueuse ; il lui fallait tout cela. Elle fut demandée par plusieurs parvenus milliardaires, elle les refusa haut la main. Elle n'était pas ambitieuse à demi : elle voulait encore un homme de bonne famille, intelligent, qui fût ou pût devenir quelqu'un. L'Américaine, en général, tient à ce que son mari lui fasse honneur, soit par ses capacités, soit par sa puissance commerciale. S'il possède une haute stature, elle s'en montre particulièrement fière et répète avec une vanité un peu sauvage : « Il a six pieds sans ses souliers. »

Henri Ronald semblait être le rêve d'Hélène fait homme. Il réunissait tout ce qu'elle désirait rencontrer : beauté physique, capacités de premier ordre et fortune! Quoiqu'il ne fût pas aussi bien né qu'elle, il avait derrière lui trois générations de bourgeoisie riche et honnête, ce qui dans tout les pays du monde peut constituer une petite noblesse. Henri était le grand parti de la saison où mademoiselle Beauchamp fit ses débuts.

La vue d'Hélène éveilla tout ce qu'il y avait en lui de poésie et de jeunesse. Ces cheveux d'un coloris si merveilleux, ces yeux bruns rayonnant de vie, cette personne élégante se photographièrent instantanément dans le cerveau du jeune homme et ne s'effacèrent plus. Dès le premier moment, mademoiselle Beauchamp sentit qu'il était en son pouvoir. Elle commença par jouer un peu cruellement avec lui, mais elle était trop réellement intelligente pour ne pas sentir sa supériorité et en éprouver le respect. Comme il arrive souvent chez la femme, l'amour suivit de près.

La mère et la sœur de M. Ronald, deux bourgeoises austères, essayèrent de le détourner de la brillante jeune fille dont la mondanité et la frivolité les effrayaient. Les forces du Destin se trouvaient contre elles : pour la première fois, leurs paroles et leurs remontrances furent sans effet sur Henri; à la fin de la saison, il était fiancé à Hélène.

Le mariage, retardé par la mort du commodore Beauchamp, n'eut lieu que dix-huit mois plus tard.

Et jusqu'alors, ce mariage avait été des plus heureux, M. Ronald était devenu le propriétaire d'une des grandes revues scientifiques de l'Amérique, et ses travaux en toxicologie l'avaient rendu célèbre, même hors de son pays. En Europe, savants et littérateurs sortent, pour la plupart, du peuple et de la petite bourgeoisie, où se trouvent les forces vives des nations. Ils n'ont pas reçu cette éducation qui raffine et polit l'individu. Ils sont à la fois au-dessus et au-dessous des gens du monde. Aux États-Unis, ils appartiennent, de plus en plus, à la classe riche et ils en ont les habitudes. S'ils ne les avaient pas, du reste, leurs femmes auraient tôt fait de les leur donner.

M. Ronald avait un laboratoire comme on a une écurie de courses. Il était un de ces athlètes de l'université d'Harvard, dont les muscles et tous les sens sont exercés par un entraînement continuel, au moyen de ces sports qui décuplent la force de l'homme, qui le rendent gracieux au repos, redoutable à l'heure du combat et qui, quoi qu'en disent les éducateurs français, peuvent se concilier avec l'étude, comme on le voit en Angleterre et en Amérique. Entre deux expériences de chimie, Henri Ronald allait faire une partie de cricket ou de foot-ball et, à trente-huit ans, l'âge qu'il avait maintenant, son corps était d'une vigueur, d'une agilité qui, en quelques jours, pouvaient faire de lui un soldat de premier ordre.

Hélène aimait son mari, non pas passionnément peut-être, mais aussi profondément qu'elle croyait pouvoir aimer, et elle était, elle, la joie de cet homme, son orgueil, sa vanité, son amour unique.

Aux États-Unis, chez les gens riches, il y a peu de vie de famille. Les femmes qui se sentent quelque intelligence se

font un devoir de la cultiver : à la manière des héroïnes d'Ibsen, elles veulent développer leur individualité et rêvent de se séparer de l'homme : elles se jettent éperdument dans l'étude, passent leur temps dans les clubs littéraires ou scientifiques et abandonnent maisons et enfants à la grâce de Dieu. Les mondaines ne songent qu'au plaisir. Les maris des unes et des autres sont pris toute la journée par les affaires. Quand ils rentrent chez eux, ils n'y trouvent pas l'intimité du foyer. On ne leur permet pas de dételer, mais seulement de changer de harnais, et le plus lourd souvent n'est pas celui du travail.

M. Ronald, lui, sacrifiait son club pour venir assister à la toilette de sa femme. Il aimait à la voir au milieu de toutes les choses jolies, soyeuses, brillantes, qui servaient à sa parure. Dans cette heure de tête-à-tête, chacun parlait de ce qui l'intéressait, conjugalement. Lui, causait art, science, politique; elle, à son tour, racontait sa journée de mondaine, les potins recueillis çà et là. Hélène eût été très froissée que son mari ne l'associât pas à sa vie intellectuelle; cependant elle ne l'écoutait guère que d'une oreille. Ni l'un ni l'autre ne remarquait, heureusement, combien était rare et léger le contact de leurs esprits.

Madame Ronald avait l'activité de toutes ses compatriotes. Plus elle pouvait accumuler, dans sa journée, de visites, de plaisirs et d'actions, plus elle était satisfaite. Malgré cela, elle avait parfois la conscience qu'elle vivait à vide.

Après une longue fréquentation des Américaines, on peut reconnaître au premier coup d'œil celles qui ont du sang latin ou celte. Il y a plus de rêve dans leurs yeux. Elles possèdent plus de charme et de sensibilité physique. Leur caractère a plus de nuances et moins de fermeté; leur moralité n'est pas aussi soutenue. L'arrière-grand-père de madame Ronald était un huguenot de Toulouse. Il y avait en elle des éléments étrangers à la race saxonne, et ces éléments, non utilisés, produisaient une certaine agitation intérieure, un mécontentement sans cause qu'elle appelait nervosité. Les plaisirs mondains ne l'avaient jamais entièrement satisfaite. Elle avait étudié les choses les plus extraordinaires : le bouddhisme, les sciences occultes, les questions sociales, — étudié à la manière

des femmes, s'entend! — Quand elle lisait dans un roman français l'analyse de quelque grande passion, et c'était toujours ce qu'elle recherchait, elle se dépitait de n'avoir jamais rien éprouvé de pareil. Il lui semblait qu'elle était lésée, traitée comme une enfant. Elle se demandait si l'âme européenne avait plus de cordes que la sienne, ou si, chez elle, ces cordes n'avaient pas vibré. L'amour que lui avait inspiré son mari lui paraissait banal. Elle lui en voulait, à son insu, de n'avoir jamais remué la lie de son être; elle se disait avec un haussement d'épaules : « Il est trop parfait! »

Chez une Française, semblable curiosité eût été toute sensuelle et une bonne catholique n'aurait pas manqué de s'en confesser. Chez l'Américaine, quand elle s'éveille, et elle s'éveille souvent, ce n'est qu'une curiosité de l'esprit. Hélène désirait savoir, tout simplement; elle ne se souciait pas de sentir. Elle regrettait de n'avoir pas connu les tortures de la jalousie, le combat des tentations; elle se croyait si forte, si incapable d'une chute, qu'elle aurait voulu jouer avec toutes ces choses dangereuses. Après deux ou trois ans du surmenage auquel la condamnait sa mondanité, il se déclarait chez Hélène une fatigue morale, un immense dégoût, un besoin de repos et de simplicité. Alors, il lui fallait la vieille Europe maternelle et douce. Elle en revenait toujours renouvelée et guérie.

Jusqu'alors, M. Ronald avait accompagné sa femme, mais ces voyages périodiques, sans grand intérêt pour lui, commençaient à lui devenir pénibles. Les quelques entretiens qu'il avait avec ses confrères étrangers ne le dédommageaient pas suffisamment de la privation de ses livres et de son laboratoire, Il ne pouvait s'empêcher de frémir quand il se rappelait les promenades sans but à travers Paris, les déjeuners retardés par les essayages, les soirées dans les théâtres les plus mal ventilés du monde, l'invasion matinale de son appartement par les fournisseurs, l'étalage des robes et des chapeaux sur tous les meubles. Les mille choses désagréables auxquelles un mari américain est soumis en Europe étaient encore si présentes à son esprit qu'il ne fut pas fâché d'avoir un bon prétexte pour rester à New-York.

Hélène, elle, avait depuis longtemps l'envie secrète, si

secrète qu'elle ne se l'avouait même pas, d'aller seule à Paris. Il lui semblait que ce serait très amusant — *great fun* — de s'y sentir tout à fait libre et émancipée. Le péril de l'expérience la tentait sans qu'elle s'en doutât. Le puritanisme de M. Ronald ne laissait pas que de lui imposer quelque contrainte. Il ne s'amusait jamais dans les petits théâtres. Bien qu'il eût une connaissance assez particulière du français, les finesses de la langue parlée lui échappaient. Par l'expression des physionomies, il devinait les allusions grossières ; il en ressentait une sorte de malaise que la jeune femme devinait à son tour et qui l'empêchait de rire.

Quoi qu'on en dise, le niveau moral de la généralité des Américains est au-dessous du niveau moral des Européens ; mais on trouve, parmi eux, des hommes d'une austérité de mœurs, d'une pureté d'esprit incroyables, et qui ont, dans leur conversation, infiniment plus de retenue que les femmes. M. Ronald appartenait à cette élite. Son élévation inspirait à Hélène un respect involontaire. Devant lui, elle était plus réservée dans ses propos. Au théâtre, à Paris, il lui était arrivé souvent d'arranger pour ses oreilles, en les lui traduisant, les phrases un peu raides de certaines pièces, ce qui, à des Français, eût sans doute paru d'un haut comique. Elle n'eût jamais osé lui demander de la conduire au Moulin Rouge, dans les cafés-concerts, et, naturellement, elle mourait d'envie d'y aller. Aussi, la perspective d'un séjour à Paris avec sa tante, mademoiselle Beauchamp, et cet indulgent mentor qu'était son frère Charley lui causait-elle une joie qu'elle avait peine à dissimuler.

Elle ne regrettait pas, au fond, que mademoiselle Carroll eût remis son mariage : elle la considérait comme un appoint peu négligeable d'entrain et de gaieté.

Dora était la nièce de M. Ronald par une demi-sœur. Elle appartenait à ce type, particulier à l'Amérique, que l'on nomme *the society girl*. Aucun mot français ne saurait traduire exactement cette dénomination.

The society girl — la jeune fille mondaine — est en général assez mal élevée, brillante plutôt qu'intelligente. Tour à tour polie et impolie, généreuse et mesquine, bonne et méchante, amie dévouée, ennemie impitoyable, flirteuse enragée, elle est

une vivante macédoine américaine de défauts et de qualités. Signes particuliers : elle joue du banjo. — la mandoline nègre, — et sable le champagne à la manière d'une demi-mondaine parisienne; plus tard, elle entretiendra sa verve avec des *cocktails*. La *society girl* ignore la ponctualité, la correction sous toutes ses formes, Il manque toujours un bouton ou une agrafe à sa toilette et, en dépit des meilleures femmes de chambre, elle est souvent habillée avec des épingles et semble faite pour créer le désordre.

Mademoiselle Carroll offrait un assez grand nombre de ces caractéristiques, mais elles se détachaient pour ainsi dire sur un fond d'honnêteté et de droiture qui les rendait supportables. De plus, elle avait été élevée à la campagne; le plein air avait laissé en elle quelque chose de sain que les succès, le plaisir à outrance, le flirtage n'avaient pu altérer.

Dès son enfance, elle avait eu la bride sur le cou. On avait cédé à toutes ses volontés, ses parents d'abord, puis ses amis et le monde. Était-ce faiblesse chez son entourage ou force supérieure chez elle? Toujours est-il qu'elle était devenue égoïste par simple habitude de tout attendre des autres et de ne leur rien sacrifier. Elle jouait bien du banjo et en artiste, mais elle ne buvait que modérément du champagne, se flattant de n'avoir pas besoin de lui demander la gaieté. Elle semblait vraiment en avoir une source inépuisable ; et, de cette source, l'esprit jaillissait en boutades, en saillies, en traits aigus, dont l'originalité désarmait ceux mêmes qu'ils atteignaient. Mademoiselle Carroll n'était pas jolie, mais, comme elle le disait plaisamment, elle était née « chic ». Elle avait une de ces ossatures élégantes, nettes, qui défient plus tard la maternité et l'âge; elle était une merveilleuse écuyère. Son unique rêve de jeune fille avait été de perdre sa fortune et d'aller exhiber son talent de haute école sur l'arène des grands cirques d'Europe, moyennant des cachets fabuleux. A la voir en selle, formant avec sa monture une ligne impeccable, un roi homme de cheval s'en fût épris follement. Il n'y avait pas à s'étonner qu'elle eût tourné la tête à M. Ascott et à bien d'autres.

Jack s'était montré le plus dévoué, le plus persévérant de ses admirateurs et il avait réussi à éveiller en elle quelque chose qui ressemblait à l'amour, d'assez loin, il est vrai. Lui

seul savait ce que cette conquête lui avait coûté d'angoisses et de sacrifices. Possesseur d'une grande fortune, il avait cru pouvoir se dispenser de choisir une carrière. A sa sortie de l'université de Harvard, il avait mené la vie d'un mondain; vie plus inepte encore en Amérique qu'en Europe. Il avait exhibé des voitures de tous les modèles, promené à deux et à quatre chevaux les plus jolies jeunes filles, colporté de réception en réception mille petites histoires qu'il disait bien, — talent très apprécié des femmes, — et passé le reste du temps au club, à ressasser les questions politiques entre plusieurs *cocktails* ou autres « remontants ».

L'Américaine est trop active elle-même pour souffrir l'homme oisif: elle le méprise hautement et, dans son pays, elle le trouve déplacé et ridicule. Mademoiselle Carroll ayant déclaré à M. Ascott qu'elle ne serait jamais la femme d'un inutile, il s'était associé avec un banquier de ses amis et, les qualités héréditaires aidant, s'était révélé au bout de quelques mois ce que l'on appelle aux États-Unis *a splendid business man*, — un grand homme d'affaires. — Dora, touchée de cette conversion au travail, lui avait finalement accordé sa main. Puis, comme furieuse d'avoir été entraînée à aliéner sa liberté, elle ne manqua pas de lui faire payer cher cette victoire. Elle était avec lui exigeante, capricieuse, fantasque. Quand elle sentait qu'elle l'avait poussé aux dernières limites de la patience, elle venait lui dire, comme une petite fille, avec un joli air pénitent qu'elle savait irrésistible : « Jack, je suis sage maintenant, je suis sage... *Jack, I am good now, I am good...* » Elle ne lui faisait pas même la grâce de dire : « Je serai sage », pour ne pas engager l'avenir, sans doute. Et le bon garçon pardonnait quand même. Comme elle l'avait déclaré à son oncle, Dora n'avait rencontré personne qui lui plût davantage et elle n'eût voulu céder son fiancé à aucune autre femme : en deux phrases, elle avait donné la hauteur et la profondeur de son amour. Un amour semblable pouvait attendre. De fait, lorsqu'elle apprit que son oncle et sa tante allaient en Europe, le regret lui vint aussitôt d'avoir fixé son mariage au mois de juin. De ce regret au désir de le remettre une seconde fois, il n'y avait pas loin. Elle résista pendant quelque temps à cette fantaisie; un jour, même, elle se mit en devoir de

commander sa toilette à Doucet. Mais, par un de ces phénomènes qui servent à nous conduire où nous devons aller, une série d'images se développa instantanément dans son cerveau : elle vit la rue de la Paix avec ses vitrines étincelantes de joyaux et de pierreries, ses étalages d'artistiques chiffons... Fascinée irrésistiblement par cette vision tentatrice, elle jeta sa plume loin d'elle, déchira en petits morceaux la lettre commencée et, tout haut, de son ton le plus résolu, elle dit :

— J'irai choisir ma robe de mariage!

Afin de ménager l'amour-propre de M. Ascott, plutôt que par crainte d'être blâmée, Dora déclara que la santé de sa mère l'obligeait de l'accompagner aux eaux de Carlsbad. Madame Carroll ne demandait pas mieux : l'Américaine, pour qui le joug conjugal est cependant si léger, préfère toujours voir sa fille y échapper et rester libre.

Jack fut profondément blessé du nouveau caprice de sa fiancée. Il eut le tort de s'emporter, l'accusa d'aller chercher en Europe un mari titré. Elle, en vraie femme, se montra aussitôt offensée d'un pareil soupçon et finit même par l'amener à lui en demander pardon.

Hélène et Dora croyaient aller à Paris uniquement pour s'amuser, pour acheter des chiffons. En réalité, elles y étaient envoyées par la Providence, l'une afin de recevoir le baptême du feu, l'autre afin d'apprendre une grande leçon, — toutes deux, pour donner la floraison entière de leurs êtres et vivre leur destinée.

III

Madame Ronald avec sa tante et son frère, mademoiselle Carroll avec sa mère étaient à Paris depuis quinze jours. Elles occupaient un des grands appartements de l'Hôtel Continental, et le magnifique salon qui donne sur les rues de Castiglione et de Rivoli était tout décoré de fleurs et déjà rempli de jolies choses découvertes çà et là.

En se séparant de son mari pour la première fois, Hélène avait éprouvé un petit déchirement intérieur très douloureux.

Pendant qu'elle faisait ses préparatifs de départ, elle avait eu le cœur soudainement serré comme par un pressentiment de malheur. Son âme avait été traversée de regrets, de craintes. et, comme prise de remords, elle avait même dit à M. Ronald :

— Est-ce bien sûr que ce voyage ne vous contrarie pas?

Et lui, de répondre avec sa grande bonté :

— Parfaitement sûr, ma chérie, puisque vous le faites pour votre santé et votre plaisir.

Au moment de quitter le compagnon aimable et tendre de sa vie, elle s'était cramponnée à son cou comme une enfant effrayée de quelqu'un ou de quelque chose. Henri, très ému, l'avait pressée fortement contre sa poitrine, puis détachant doucement ses bras :

— Au revoir, en septembre... N'allez pas me demander une prolongation de congé! — avait-il dit en s'efforçant de sourire, — je ne pourrais pas vivre plus longtemps sans vous.

— Je l'espère bien! — avait répondu Hélène, et, avec un dernier serrement de mains : — Je voudrais déjà être au moment du retour!

Dora, de son côté, avait eu quelque regret de sa conduite envers Jack. Elle avait même été tentée de lui dire, comme tant d'autres fois : « Je suis sage maintenant, je suis sage... *I am good now, I am good...* » et de renoncer à son voyage, mais le leurre des plaisirs qu'elle s'était promis avait agi, comme il le devait, sur son imagination, — et elle était partie.

Toutes ces impressions d'adieu s'étaient vite effacées chez les deux femmes et rien ne les troublait plus. Chaque courrier emportait de longues lettres où elles racontaient, l'une à son mari, l'autre à son fiancé, tout ce qu'elles faisaient, scrupuleusement, et, ce devoir accompli, elles se sentaient en paix avec leur conscience. La saison parisienne était commencée, elles n'avaient que l'embarras du choix des plaisirs. Charley Beauchamp les conduisait partout où elles voulaient aller.

Le frère d'Hélène était un de ces célibataires comme il n'en existe qu'aux États-Unis et dont les Américaines peuvent revendiquer la création.

En Europe, un homme riche et non marié a généralement une maîtresse en titre, une femme qu'il a découverte et lancée

ou qu'il a enlevée à un autre. Il l'entretient plus ou moins luxueusement et s'en glorifie autant que de ses chevaux ou de ses voitures. Les femmes de son monde ne lui en font pas un crime, au contraire. Elles regardent curieusement la « favorite », admirent ou critiquent sa beauté et ses toilettes. La générosité, dont témoignent bijoux et équipages donne même à cet heureux du prestige et du relief.

L'Américaine, elle, n'autorise pas ces « à côté ». Elle ne souffre de rivales ni dans sa maison ni sur le pavé. Selon elle, les fleurs rares, les bijoux, les dentelles de prix, les plus belles choses de ce monde doivent revenir de droit aux femmes honnêtes. C'est un principe dont elle exige l'application autant que possible. L'audacieux qui étalerait une liaison se verrait fermer toutes les portes et serait impitoyablement mis au ban de la société. Faute de pire, la vanité masculine est obligée de se rabattre sur les bonnes grâces des jeunes filles et des femmes comme il faut, et ces bonnes grâces coûtent cher.

Certains hommes dépensent chaque année une fortune en fleurs, en bijoux, en loges de théâtre, en parties fines offertes aux femmes de la société. L'Américain, bien que plus chevaleresque et plus désintéressé que l'Européen, n'est pas parfait. Une paie pour toutes, en général, et, par les autres, ces pachas en chapeau de soie sont choyés, fêtés, portés aux nues. On fait bonne garde autour d'eux. D'un accord tacite, on ne leur laisse pas le loisir de songer au mariage et, sans s'en apercevoir, ils deviennent de vieux garçons.

Charley Beauchamp était une de ces « bêtes à bon Dieu ». Il avait tout un essaim brillant d'amies qu'il promenait dans ses voitures, sur son yacht, auxquelles il offrait d'exquis dîners dans sa garçonnière, dîners correctement présidés par mademoiselle Beauchamp, sa tante, ou par sa sœur. Il aimait à être entouré de jolies femmes. C'était là sa faiblesse, son unique vanité. Sa générosité princière lui avait fait une popularité qui le rendait très heureux.

Charley était un homme de trente-huit ans, aux cheveux bruns déjà grisonnants, au corps maigre et musclé, aux traits fins, réguliers, fermes. Toute sa personne donnait une impression d'énergie, d'activité, de volonté. Son visage un peu sec de

lignes était adouci par des yeux bleus, merveilleusement enchâssés, — une caractéristique du peuple américain, — des yeux qui avaient toujours fait l'envie d'Hélène. Dans sa physionomie comme dans celle de sa sœur, il y avait un peu de ce charme latin que tous deux tenaient de leurs ascendants.

M. Beauchamp était en train de faire une de ces fortunes colossales qui sont l'étonnement de notre vieux monde. La lutte qu'il soutenait depuis une dizaine d'années, et dont il ne pouvait se retirer, n'avait pas été sans altérer sa constitution. Comme la plupart de ses compatriotes, il ne venait guère en Europe que lorsqu'il était à bout de forces et sentait son cerveau près d'éclater. Alors il jetait quelques hardes dans une malle et fuyait par le premier transatlantique. Il aimait passionnément la peinture. L'air ambiant, le silence de nos musées, causaient chez lui une détente soudaine qui le délassait merveilleusement. Il ne recherchait pas les tableaux connus et cotés; c'était son plaisir d'aller à la découverte. Sa collection prouvait un véritable sentiment de l'art et de la beauté.

Le séjour à Paris, avec sa sœur qu'il adorait et mademoiselle Carroll qui le divertissait comme personne, était pour lui une joie de toutes les minutes, et son visage en reprenait une physionomie juvénile.

Quant à Hélène et à Dora, elles s'amusaient comme deux petites filles en vacances. Chaque beau matin, escortées par Charley, elles partaient à bicyclette, — « sur leurs roues », selon la si graphique formule américaine, — filaient sur quelque bourg ou village des environs de Paris et revenaient déjeuner au pavillon d'Armenonville.

Le soir, tandis que tante Sophie et madame Carroll restaient sagement à l'hôtel, M. Beauchamp les menait dîner dans l'un ou l'autre des grands restaurants, puis les conduisait au théâtre. En sortant, on soupait ou l'on entrait dans un des bars à la mode, soi-disant pour entendre la musique des tziganes. Le grain de perversité qui était dans les deux Américaines leur faisait trouver un agrément qu'elles n'analysaient pas dans cette atmosphère alourdie par la fumée des cigares, l'odeur des alcools et les parfums des femmes. Tout en grignotant les pommes de terre frites des petites corbeilles, elles

ne se lassaient pas de regarder les demi-mondaines, et de détailler leurs toilettes. Elles estimaient leurs bijoux, leurs fourrures, et s'efforçaient à deviner le charme qui pouvait leur valoir toutes ces richesses... Et ces études de mœurs parisiennes se prolongeaient jusqu'à deux ou trois heures du matin. C'était là le repos que madame Ronald était venue chercher.

Entre temps, elle assistait aux concerts Colonne et Lamoureux, visitait les expositions de peinture, y trouvait de véritables jouissances. A Paris, du reste, tout l'intéressait. L'Américaine, en général, n'est encore qu'une visuelle ; Hélène, elle, était déjà mieux que cela : le modelé de son front l'indiquait bien. Comme la majorité de ses compatriotes, elle connaissait le goût français, l'esprit français, celui qu'on sert volontiers au théâtre, mais l'âme française lui était aussi étrangère que l'âme orientale : ce qu'elle en avait vu naguère, ou entrevu, étant jeune fille, au couvent de l'Assomption, lui revenait maintenant à la mémoire et lui donnait le désir d'y pénétrer plus avant. Elle ne manquait jamais de causer avec les ouvriers et les ouvrières qui travaillaient pour elle. Elle était charmée de leur affinement. Elle démêlait chez tous des sentiments délicats, exquis souvent, comme elle n'en avait jamais rencontré en Angleterre ou en Allemagne chez des personnes de même condition. Elle avait remarqué la façon gentille, presque tendre, dont modistes, couturières, lingères maniaient l'ouvrage, de leurs doigts, — façon qui révélait l'artiste. Les femmes de chambre d'hôtel même semblaient mettre quelque orgueil à bien faire leur service; elles avaient des soins, des attentions que le pourboire seul ne pouvait payer. Aux Champs-Élysées, Hélène s'arrêtait souvent pour voir jouer les enfants : elle les trouvait moins beaux que les bébés anglais ou américains, mais elle demeurait toujours frappée de la profondeur de leur regard. Elle sentait, sans pouvoir lui donner un nom, cette puissance d'idéalité, cette étincelle du feu divin qui est la force occulte de la France.

Les mondains, que madame Ronald voyait dans la rue de la Paix, au Bois ou au théâtre, l'intriguaient singulièrement. L'expression de leurs visages, quand ils causaient avec une femme, lui faisait toujours désirer de savoir ce qu'ils lui disaient. L'un d'eux surtout avait éveillé sa curiosité. Elle

le rencontrait à chaque instant. Elle l'avait vu au Bois, à plusieurs expositions de peinture, au restaurant, chez Voisin, chez Joseph. C'était un homme d'une soixantaine d'années, de haute taille, de large carrure, avec une tête presque blanche, des yeux noirs qui avaient dû être d'une éloquence dangereuse et qui ne reflétaient plus qu'une grande tristesse ou un ennui profond, et, de temps à autre, un fin sourire, un sourire relevé et moqueur. A l'observer de près, on devinait que ses ancêtres avaient porté de la soie, des plumes et des dentelles, commandé des armées, servi le Roi et les femmes. Ce quelque chose de rare, ce quelque chose d'autrefois qui distinguera toujours les hommes de l'aristocratie, — de la vraie, — se reconnaissait dans toute sa personne, et lui donnait un charme particulier qui agissait sur madame Ronald, irrésistiblement. Elle l'avait surnommé « le Prince ». Elle était ravie quand le hasard l'amenait dans le restaurant où elle dînait. Elle l'épiait à la dérobée, fascinée par sa haute allure. De son côté, le vieux gentilhomme la regardait avec un plaisir visible. Charley avait tiré de là quelques taquineries, déclarant que, si cet admirateur avait vingt ans de moins, il se croirait obligé d'avertir son beau-frère.

Un soir, M. Beauchamp eut l'inspiration de conduire Hélène, Dora et un de ses amis, Willie Grey, un jeune peintre américain, élève de Jean-Paul Laurens, au Café de Paris. « Le Prince » y était justement. On plaça les nouveaux venus à une table toute proche de la sienne. Il leur tournait les épaules, mais il pouvait les voir dans la glace qui lui faisait face. Il venait d'arriver, sans doute, car Hélène l'entendit commander son dîner, un vrai dîner de gourmet, fin et léger.

— Notre voisin sait manger ! dit-elle en anglais.

— Avec un dos comme le sien, cela ne m'étonne pas ! répondit mademoiselle Carroll dans la même langue. A voir ce dos-là, j'aurais pu deviner son menu.

— Qu'est-ce que le dos peut avoir à faire avec la façon de manger ? demanda Willie Grey.

— Tout ! — répliqua Dora d'un air entendu. — Le dos a beaucoup de physionomie. Celui-ci, — désignant d'un mouvement de menton le dos du « Prince », — appartient à... comment dirai-je ?... à un viveur *(to an old sinner)*.

— Est-ce que mon dos rentrerait dans cette catégorie? fit M. Beauchamp, tournant la tête avec effort comme pour apercevoir cette partie de son individu.

— Non, non, mon bon Charley, rassurez-vous, vous avez un dos vertueux! répliqua mademoiselle Carroll avec une nuance de dédain.

A ce moment, madame Ronald, ayant jeté un regard oblique vers l'inconnu, rencontra ses yeux dans la glace et surprit sur ses lèvres un sourire qui la fit rougir violemment.

— Taisez-vous! — dit-elle alors à la jeune fille; — je suis sûre que notre voisin comprend l'anglais.

— Pas de danger! Il n'y a que les Français mariés à nos compatriotes qui le parlent un peu... Quand ce monsieur était jeune, l'Amérique était bien découverte, mais pas l'Américaine.

Hélène ne fut point rassurée : pour changer la conversation, elle parla au jeune peintre de son tableau exposé au Salon des Champs-Elysées et qu'elle avait vu la veille. Pendant ce temps-là, Dora promenait les yeux autour d'elle, les fermant légèrement à la manière des chats, puis les rouvrant de toute leur grandeur, quand l'impression était prise : — une grimace qui lui était particulière, une grimace pas déplaisante du tout, et qui avait même un certain attrait.

— Ah! je sais enfin pourquoi les Français ont l'air si drôle! dit-elle tout à coup, avec un accent de triomphe.

— « L'air drôle! » se récria Willie Grey. Je les trouve intéressants, moi!

— Oui, sûrement, ils sont intéressants... N'empêche qu'ils ont l'air drôle, et cela vient de ce que leurs moustaches appartiennent à une autre époque.

— Ah bah!

— Oui, elles sont moyen âge, dix-huitième siècle, royalistes, impérialistes, fanfaronnes, héroïques, spirituelles. Elles ont toujours l'air de s'insurger contre quelqu'un ou quelque chose. Ce sont les plus jolies moustaches du monde, mais elles ne vont pas du tout avec le costume moderne, non, pas du tout! — répéta la jeune fille, après avoir examiné de nouveau les dîneurs qui se trouvaient là.

— Il y a du vrai, dans ce que vous dites, mademoiselle Carroll, — fit le jeune peintre; — ajoutez que les Français ont d'assez mauvais tailleurs.

— Vous avez raison, — dit madame Ronald, — leurs habits n'ont jamais l'air d'être faits pour eux. En Angleterre, c'est le contraire : les hommes sont admirablement habillés, et les femmes très mal. Je me demande pourquoi.

— Parce que l'Anglais, généralement bien taillé, inspire l'ouvrier, tandis que l'Anglaise... hem! On dirait que le Créateur a employé toute l'argile à faire l'homme et qu'il n'en est pas resté suffisamment pour elle. Il lui manque toujours quelque chose.

— Eh bien, ne vous gênez pas, monsieur Grey! dit Dora, on voit que vous êtes devenu Parisien.

— Je vous ai choquée? Je croyais que vous étiez venue en Europe pour cela; du moins, c'est vous qui l'avez avoué.

— J'aime à être choquée par des étrangers, mais pas par mes compatriotes.

— Cette distinction me plaît, — fit M. Beauchamp d'un ton moqueur. — A nous, on ne nous passe rien, on ne nous permet rien.

— Oh! il fait bien meilleur être homme en Europe qu'en Amérique! ajouta Willie Grey.

— C'est flatteur pour les femmes de votre pays! — dit mademoiselle Carroll. — Si je répétais cela à New-York, vous seriez joliment reçu à votre retour!

— Savez-vous, — reprit madame Ronald, — ce qui, selon moi, ne va pas à la France? C'est la république. A chacun de mes voyages, j'y trouve moins d'élégance et d'urbanité.

— Il est impossible de nier qu'une cour ait une influence considérable sur le goût et sur les manières, dit le peintre. Ainsi, dans les petites villes de province où il y a un château royal, comme à Fontainebleau, par exemple, l'intérieur des maisons est moins banal, moins bourgeois. J'ai trouvé là des femmes du peuple qui, enrichies dans un tout petit commerce, n'ont acheté que des meubles de style, non par « chic », mais par sens artistique, modèles que leurs grands parents ou elles-mêmes avaient eu sous les yeux.

— Je suis comme Hélène, dit M. Beauchamp, je ne puis

m'empêcher de regretter que la France ne soit pas un royaume ou un empire.

— Sûrement, un de ces régimes serait plus décoratif, aurait plus de prestige; mais je crois après tout que la France avait la république dans le sang, comme on dit, puisqu'elle y est revenue trois fois. Quand on lit son histoire, on est étonné qu'il se trouve encore des candidats à la royauté. Allez, la France, quoique ou parce que républicaine, est bien puissante!

— Moins que l'Angleterre, cependant! fit madame Ronald.

— Non. La grandeur de l'une est en largeur, et la grandeur de l'autre est en hauteur : voilà toute la différence.

— Savez-vous, dit Charley, je crois que la force de la France réside surtout dans sa raison d'être. Si certaines nations étaient rayées du globe, on s'en apercevrait à peine; mais qu'elle vînt à disparaître, il y aurait joliment moins de lumière, de gaieté, de beauté en ce monde!

— Parbleu!... Je suis un fidèle de la rue de la Paix, elle a pour moi une séduction toujours nouvelle. Je m'arrête comme une femme devant toutes ses vitrines. Telles pièces d'orfèvrerie, telles parures, exposées chez Boucheron, me ravissent. Il a fallu des siècles d'efforts, de recherches, pour obtenir cette invraisemblable douceur de contours, pour arriver à idéaliser ainsi la matière. Je me rends compte du chemin qu'il nous reste à faire pour atteindre à cette perfection. Je me dis alors : tant que la France produira ces petits chefs-d'œuvre, elle ne périra pas, car elle est destinée à maintenir le goût, à lancer les idées de la Providence même. Le peuple qui a reçu cette mission peut, sans crainte d'être anéanti, passer sous tous les engins de mort : il porte en lui l'Indestructible.

— Monsieur Grey, — fit Dora avec sa malice ordinaire, — on voit que votre tableau a été reçu. Continuez à louer les Français, et il sera acheté par l'État.

— La réception de mon tableau n'a pas modifié mes impressions, faites-moi l'honneur de le croire! Je vis ici depuis trois ans et j'ai eu le temps et l'occasion de prendre une idée plus nette de la valeur des gens. Tenez, il y a quelques mois, je me trouvais dans un restaurant de Bruxelles. A une table voisine de la mienne dînaient quatre Français, d'appa-

rence commune, habillés par le mauvais faiseur et cravatés à la diable. La serviette sous le menton, ils suçaient leurs côtelettes et semblaient ignorer l'art de manger avec élégance. Tout à coup, je fus empoigné par leur conversation. L'un, dans une langue délicieuse, parla des nouvelles découvertes astronomiques. Il avança qu'il devait y avoir un moyen de communication entre les planètes d'un même système solaire : « Nous le trouverons, nous le trouverons ! » affirma-t-il. Puis, le regard étincelant, il dit comme un poète l'émotion qu'il ressentait, lorsque, le télescope braqué sur le ciel, son œil se promenait parmi les étoiles et qu'en présence de l'infini, dans le silence, il entendait le tic-tac de l'horloge sidérale, égrenant les secondes : « Quelles émotions ! fit-il ; on a le vertige, la respiration vous manque, on a peur, positivement peur !... Vrai, — conclut-il, en frappant la table du plat de sa main, — il n'y a pas de nuits d'amour... » C'est un Français qui parle, mademoiselle Carroll ! « Il n'y a pas de nuits d'amour qui vaillent ces nuits d'observatoire. » Ses compagnons parlèrent à leur tour des agents chimiques récemment inventés : « Nous ralentirons la destruction, nous transformerons le sol, nous découvrirons l'origine de l'homme, la vraie ! » disaient-ils. Je les écoutais, ébloui et charmé. Et, d'abord, je m'étonnais bêtement que des hommes d'apparence si négligée pussent remuer des idées si grandes... En écoutant ces bourgeois qui venaient de représenter leur pays à un congrès scientifique, j'ai compris, comme je ne l'avais jamais fait, pourquoi, en France, les hommes de l'aristocratie ont cessé d'être la classe dirigeante.

— Oh ! eux, ils n'ont plus que la moustache ! fit Dora avec son inconsciente brutalité.

De nouveau, madame Ronald jeta un coup d'œil dans la glace. Elle vit passer comme une flamme d'émotion sur le visage du « Prince » et, convaincue qu'il avait entendu, elle marcha sur le pied de mademoiselle Carroll.

— Faites attention, je vous en supplie ! dit-elle à voix basse ; je suis sûre qu'il comprend l'anglais.

— Tant pis ! il ne devait pas écouter.

— Franchement, vous me semblez encore plus mal élevée en Europe qu'en Amérique.

— Merci... Eh bien! parlons politique.

Et, pour rompre les chiens, la jeune fille lança la conversation sur les affaires de son pays.

« Le Prince », après avoir achevé son dîner, savouré une tasse de café turc et allumé un cigare, se leva. En passant devant la table des Américains, il appuya sur mademoiselle Carroll un regard où il y avait une telle sévérité, une telle hauteur, qu'elle en fut toute décontenancée et ne put s'empêcher de rougir.

Hélène pria son frère de demander au garçon le nom de leur voisin.

— C'est M. le comte de Limeray, — répondit-il — un vrai comte, un de ceux qu'il fait bon servir.

— Le comte de Limeray, — répéta Hélène. — Je le savais bien, que c'était un gentilhomme!... Pourvu que nous ne le rencontrions pas chez madame d'Anguilhon ou chez les Kéradieu! Je mourrais de honte.

— Pas moi! répliqua Dora, qui avait déjà retrouvé tout son aplomb.

IV

Hélène était liée depuis l'enfance avec Annie Villars, la riche héritière qui avait épousé le marquis d'Anguilhon.

Ce mariage avait été blâmé, déploré par toute la haute société américaine. Il enlevait au pays une immense fortune, une jeune fille de bonne maison : ces deux pertes avaient été vivement ressenties. Hélène, elle, en avait eu un réel chagrin.

Pendant quatre ans, on avait attendu vainement la visite de la marquise et de son mari. L'été précédent, ils avaient cependant fait leur apparition à Newport : ce fut l'événement de la saison. Madame Ronald vit alors le jeune ménage dans l'intimité ; beaucoup de ses craintes et de ses préjugés disparurent. Elle fut séduite aussitôt par la figure et les manières de Jacques d'Anguilhon, le déclara *fascinating* — fascinant — et créa tout un courant de sympathie en sa faveur. La marquise, secrètement reconnaissante à Hélène, l'engagea à venir

à Paris au printemps et lui promit de la présenter à ses amis français. Et c'est un peu pour cela qu'Hélène avait fixé son voyage au mois d'avril, car elle avait le plus vif désir de pénétrer dans ce faubourg Saint-Germain qui lui semblait une arche sainte.

La marquise d'Anguilhon et la baronne de Kéradieu ne rentrèrent que dans la première semaine de mai. Le lendemain de son retour, Annie vint faire visite à ses compatriotes et les invita d'emblée à son dîner du jeudi, à ce dîner franco-américain qui était devenu comme une institution chez elle. Madame Ronald, Dora et M. Beauchamp acceptèrent seuls; madame Carroll et tante Sophie, qui n'aimaient pas les étrangers, prirent le prétexte de leur santé pour refuser.

Madame Ronald n'avait pas revu le marquis depuis Newport; elle était désireuse de connaître ses impressions d'Amérique et de causer de nouveau avec lui. Il l'avait vivement intéressée et elle avait été flattée des attentions toutes particulières qu'il avait eues pour elle.

En se rendant à l'hôtel d'Anguilhon, Hélène recommanda pour la dixième fois à Dora de s'observer, de ne pas dire tout ce qui lui passerait par la tête. La jeune fille, qui avait cependant assez bon caractère, finit par se fâcher :

— A vous entendre, dit-elle, on croirait que je viens du Far West!

— Non, mais vous êtes un peu étonnante, vous savez, et des Français pourraient s'y tromper. Il faut toujours tâcher de faire honneur à ses amis. Annie ne serait pas contente, si l'on venait à vous trouver vulgaire !

Mademoiselle Carroll haussa les épaules, comme c'était son habitude quand elle ne pouvait rien répondre.

La marquise d'Anguilhon était enchantée que madame Ronald la vît dans son intérieur, dans ce cadre ancien. Elle savait qu'une fidèle description en serait envoyée à New-York et arriverait sûrement par Hélène au clan aristocratique des *Colonial Dames*. Avec les Kéradieu, le prince de Nolles, le vicomte de Nozay et deux autres amis, elle invita le marquis et la marquise Verga, — lui, un Romain qui occupait une haute situation à la cour d'Italie; elle, une Américaine remarquablement jolie. Ce dîner de douze personnes seulement fut

un de ces repas comme Annie avait appris à en donner. Madame Ronald et mademoiselle Carroll s'étaient attendues à plus de splendeur, mais elles étaient trop habituées aux belles choses pour ne pas reconnaître, au second coup d'œil, la recherche, le grand luxe qu'il y avait dans la simplicité apparente du service et du décor. Madame d'Anguilhon avait confié Dora aux soins du vicomte de Nozay, sûre que ces deux esprits indépendants et originaux tireraient l'un de l'autre tout l'amusement imaginable. « C'est la jeune fille du monde dernier modèle, — avait-elle dit. — Ne la jugez pas mal : au fond, elle en très comme il faut. »

Au grand soulagement de madame Ronald, et au désappointement du vicomte, mademoiselle Carroll parla peu, occupée qu'elle était à observer ses hôtes. D'une autre volée qu'Annie, elle ne l'avait que fort peu connue, mais leurs mères étaient très liées : elle avait beaucoup entendu parler d'elle. En voyant son élégance sobre, sa dignité, elle se dit que cette marquise-là faisait honneur à l'Amérique. Le maître de la maison l'intéressa plus encore. C'était la première fois qu'elle voyait de près un homme de race ancienne, et, chose curieuse, elle, si moderne, en subit le charme tout de suite. Le marquis, avec son type affiné, ses yeux brun doré au regard lointain, était bien fait pour l'étonner. Ce soir-là, il était nerveux, singulièrement distrait; sa femme fut souvent obligée de lui répéter la même question. Elle le fit avec une douceur charmante, et lui, revenant à elle, eut toujours un sourire affectueux, un joli mot d'excuse. Rien de tout cela n'échappait à Dora.

Après le dîner, madame Ronald prit Jacques à partie :

— Vous savez, lui dit-elle, qu'on ne vous a pas encore pardonné d'avoir quitté Newport aussi vite. Est-ce que vous ne l'avez pas aimé?

— Franchement non; il y a trop de luxe, trop de bruit, trop d'éclat. Les Indiens, qui le nommaient « Ile de Paix », l'avaient mieux compris. Une île de paix, voilà ce qu'il devrait être. La vie mondaine m'y a semblé déplacée. Ces châteaux, ces palais de marbre sans espace, entourés de murs et sur une plage aussi fréquentée qu'une rue, m'ont fait l'effet d'un non-sens. Quand je pense qu'à quelques milles de là

on aurait eu un décor merveilleux, de beaux ombrages et du silence !...

— Du silence ! — interrompit le baron de Kéradieu, — tu oublies que les Américains n'ont pas encore besoin de silence.

— C'est vrai, je suis absurde ! confessa Jacques, de bonne grâce.

— Est-ce que Newport n'est pas quelque chose comme Trouville ? demanda le vicomte de Nozay.

— Oui, mais il est infiniment plus brillant, — répondit Henri de Kéradieu. — C'est la grande « foire aux vanités » des États-Unis, l'endroit de notre planète où l'on s'amuse et où l'on flirte le plus.

— Et où l'on voit le plus de jolies femmes ! ajouta le marquis Verga.

— D'accord. En Europe, Brighton seul pourrait lui être comparé ; et encore, à Brighton, il y a la foule des gens pauvres, mal habillés, tandis qu'à Newport tout est de première classe, pas une ombre au tableau.

— Si ce n'est, dit Jacques, la vue des travailleurs qui fournissent à tout ce luxe et dont l'air harassé fait peine !

— C'est vrai, mais qui diable y pense ? Pour ma part, quand j'ai passé quinze jours à Newport, j'éprouve la fatigue d'une grande personne qui aurait supporté longtemps le bruit des jeux d'enfants. L'été dernier, d'Anguilhon et moi, nous avons été heureux de fuir au Canada. Il nous a semblé délicieux comme un verre d'Apollinaris après un dîner trop succulent.

— En vérité, reprit Jacques, le Canada m'a donné une inoubliable sensation de repos. Québec, avec ses grands toits, ses couvents, ses églises, m'a fait l'effet d'un coin de notre vieille France provinciale.

Annie se mit à rire :

— Vous entendez ? dit-elle. Est-ce assez Français, cela ! Ces messieurs font sept jours de mer pour voir quelque chose de nouveau et, au bout d'un mois, ils recherchent les endroits qui ressemblent à leur pays.

— C'est vrai ! Et rien ne m'a fait plaisir comme de retrouver l'accent normand chez les Canadiens et de les entendre prononcer « poëvre », au lieu de « poivre ». J'ai été ému plus

d'une fois en voyant combien le culte de la France est encore vivant parmi eux.

— Nous avons eu, un jour, une délicieuse surprise, dit M. de Kéradieu. Dans une de nos promenades à cheval, assez loin de Québec, nous sommes arrivés devant la grille d'une assez belle propriété et nous avons poussé un cri en voyant sur les piliers de l'entrée, inscrit en grosses lettres, le nom de « Milly ». Milly, la terre de Lamartine! Sûrement, une femme devait demeurer là qui aimait et comprenait le poète. Ceci nous a montré de combien le Canada retarde sur la France d'aujourd'hui. Il en est encore au sentiment... Jacques et moi, mus par une même pensée, nous avons levé nos chapeaux à l'inconnue et au souvenir de notre compatriote. On se serait probablement moqué de nous, de l'autre côté du Saint-Laurent, mais que voulez-vous? nous sommes bien Français! fit le baron avec un sourire à l'adresse d'Annie.

— J'espère, monsieur d'Anguilhon, — dit Charley Beauchamp, — que vous n'avez pas seulement admiré le Canada et que l'Amérique ne vous a pas fait une trop mauvaise impression.

— Une mauvaise impression? Au contraire!... Mon séjour aux États-Unis m'a aidé à comprendre la vie moderne mieux que tous les livres que j'aurais pu lire. Si je n'ai pas été charmé toujours, j'ai toujours été émerveillé. Chicago, entre autres, m'a stupéfait. La hauteur de ses maisons, la hardiesse de ses bâtisses m'ont donné une idée unique de grandeur et de fragilité. Vingt fois, il m'est arrivé de m'écrier : « Comme c'est beau et comme c'est laid! »

— Êtes-vous allé dans le Far West?

— Oui, et c'est là que j'ai été le plus vivement frappé. Le déploiement de force et d'activité que j'y ai vu m'a si bien secoué moi-même que j'ai voulu essayer mes muscles: j'ai jeté la cognée dans les arbres, aidé au lancement de quelques radeaux... Pendant plusieurs mois, j'en ai eu les mains calleuses, et ces marques-là m'ont rendu très fier.

— Je ne serais pas étonnée, dit Annie, qu'un de ces jours mon mari eût un *ranch* quelque part. Ce serait plus nouveau qu'une écurie de courses.

— Et plus sain, surtout! dit Jacques. Les quinze jours que

nous avons passés, Kéradieu et moi, dans l'État de Nevada, chez un compatriote, resteront un de mes meilleurs souvenirs. Nous avons partagé la vie frugale de notre hôte, fait des kilomètres à la poursuite des chevaux. Le soir, quand je fumais mon dernier cigare sous les étoiles, dans le silence de la prairie, l'existence mondaine, le Bois, le club, m'apparaissaient si bêtes et si mesquins ! Dans cet air pur du large, comme chargé de sève, on se sent renouvelé physiquement et moralement. C'est bien l'air dont nous aurions besoin, nous autres ! Pour mon compte, j'irai aussi souvent que possible m'y retremper.

— Et nos villes de l'Est, quel effet vous ont-elles produit? demanda M. Beauchamp qui, comme la plupart de ses compatriotes, était curieux de l'opinion des Européens.

— Excellent ! Vos universités, vos collèges, vos hopitaux, les institutions dues à l'initiative privée vous font le plus grand honneur. En vérité, votre œuvre est colossale.

Le visage de l'Américain rayonna de satisfaction.

— Il y a bien peu d'étrangers qui nous rendent cette justice !

— Parce qu'on a le tort de chercher dans votre pays ce qu'il n'a pas encore, au lieu de voir ce qu'il a.

— Ah! il y a deux grandes belles choses en Amérique, dit le marquis Verga : les femmes de Baltimore et les chevaux du Kentucky.

— Voilà qui est bien italien! fit sa femme.

— Que voulez-vous, ma chère amie, il ne faut pas demander à un homme né entre le Vatican et le Quirinal de comprendre un pays aussi étonnant que le vôtre. Pendant les trois mois que j'y ai passés, j'ai eu à chaque instant la respiration coupée comme dans vos terribles ascenseurs, ces ascenseurs qui ne vous montent pas, mais qui vous enlèvent !... Tout le temps, je me suis senti bousculé moralement et j'ai eu le sentiment qu'on me marchait sur les pieds.

— Voilà au moins une impression nouvelle ! — dit M. Beauchamp avec bonne humeur.

— Par exemple, — reprit le marquis d'Anguilhon, — je n'ai pas été édifié de vos mœurs politiques. Elles sont pires que les nôtres, et ce n'est pas peu dire.

— C'est que chez nous, comme chez vous, les honnêtes gens ont le tort d'être égoïstes, — répondit Annie avec son franc parler habituel. — Au lieu de lutter contre les intrigants, les ambitieux sans scrupules, ils leur laissent le champ libre : alors, la corruption et la concussion entrent partout.

— Vous avez raison, avoua M. Beauchamp ; mais voilà ! il est peut-être impossible de trouver chez des gens arrivés, indépendants, le moteur nécessaire pour donner l'impulsion aux affaires d'un grand pays.

— Eh bien, c'est triste ! fit Hélène. L'honnêteté devrait être une force motrice plus puissante que celle de l'ambition personnelle.

— Ah ! madame Ronald, vous demandez trop à la nature humaine, plus que ne fait la Providence ! dit Jacques. C'est incroyable comme vous avez toutes l'instinct de la combativité.

— A propos, monsieur d'Anguilhon, que pensez-vous des Américaines en masse ? Vous m'avez promis de me le dire.

— Elles m'ont semblé faites pour leur pays admirablement. Elles ont les qualités qui le caractérisent : la jeunesse, l'audace, la vitalité.

— Comme c'est vrai ! dit Charley Beauchamp.

— De plus, elles sont bien jolies, continua Jacques. A ma grande surprise, j'ai retrouvé aux États-Unis le type féminin du dix-huitième siècle, qui a disparu en Europe. J'ai vu nombre de visages ressemblant à ceux qu'ont peints Latour et Greuze. En toute sincérité, je n'ai rencontré nulle part autant de beauté, ou serré des mains aussi petites et aussi fermes.

— Sûrement, — fit Dora, d'une voix provocante, — après toutes ces choses flatteuses, nous pouvons nous attendre à un « mais » correctif... et c'est « ce mais » qui m'intéresse.

— Eh bien, mademoiselle, j'ajouterai : mais... pour que les Américaines aient le charme et le fini, l'harmonie suprême, enfin, il leur faut un siècle de plus.

— Je préfère l'avoir de moins ! répliqua mademoiselle Carroll.

— Vous avez raison, la jeunesse est un beau défaut.

— Si vous n'avez que celui-là à nous reprocher, — dit madame Ronald, — nous ne nous plaindrons pas. Et vous,

Annie, quelle impression l'Amérique vous a-t-elle faite après six ans d'absence?

— N'allez pas croire à une affectation de ma part, mais je vous avoue que beaucoup de choses m'ont choquée. J'ai été frappée de la nervosité universelle. Le niveau moral m'a semblé considérablement baissé. De mon temps, il y avait des jeunes filles « vites », — *fast*, — j'en ai trouvé de « rapides », — *rapid*, — et je me suis aperçue qn'on parlait de divorces autant que de mariages. Le bruit et l'activité excessifs, dont je suis déshabituée, m'ont causé une fatigue réelle. Les maisons de nos milliardaires m'ont fait apprécier certains intérieurs français. Je suis rentrée dans notre vieux Blonay avec un plaisir inimaginable. Je n'aurais jamais cru cela possible.

Puis, avec un joli air de sagesse :

— Je crois, après tout, que la vie n'est qu'une suite de leçons... et j'en ai déjà, pour ma part, appris ou reçu quelques-unes. Ah! M. de Limeray!

A ce nom, Hélène, qui avait le dos à la porte, se retourna vivement. C'était bien « le Prince »; elle échangea un regard de détresse avec son frère et Dora.

— Je craignais de ne pas vous voir — dit Annie au nouveau venu. — C'eût été dommage, car, aujourdhui, le poker sera sérieux: l'Amérique est en force.

Et, là-dessus, la jeune femme présenta le comte de Limeray à ses compatriotes. En retrouvant là, dans ce salon ami, les étrangers qui, la veille encore, avaient retenu son attention, « le Prince » eut un air de surprise et de plaisir.

— Je ne me doutais pas de la bonne fortune qui m'attendait ce soir, — dit-il en s'inclinant profondément devant Hélène, — mais je l'avais un peu espérée. J'ai remarqué déjà que l'on finit par connaître, un jour ou l'autre, les gens que l'on rencontre souvent.

— Vous avez rencontré souvent madame Ronald? fit madame d'Anguilhon tout étonnée.

— Oui, plusieurs fois. Le hasard... est-ce le hasard?... nous a menés dans les mêmes restaurants... Pas plus tard qu'hier, au Café de Paris nous avons dîné à des tables voisines.

L'embarras d'Hélène augmenta, au point de devenir visible.

— Vous comprenez l'anglais? demanda tout à coup et assez crânement mademoiselle Carroll.

— Parfaitement! Et je ne m'en suis jamais autant félicité qu'hier soir, — dit le comte avec un sourire un peu moqueur.

Guy de Nozay, un de ces terribles myopes à qui rien n'échappe, le remarqua et devina que la jeune fille s'était rendue coupable de quelque indiscrétion.

— J'espère pour vous, mon cher, que vous n'avez entendu que des choses agréables, — dit-il malicieusement. — C'est assez rare, lorsqu'on surprend une conversation qui n'est pas pour votre oreille.

— J'en ai entendu d'agréables... de sévères... de bien instructives, surtout. J'ai appris que l'on peut deviner le caractère d'un individu, le menu même de son dîner, par la seule vue de son dos, et que les moustaches des Français sont d'une autre époque qu'eux-mêmes, ce qui les rend drôles comme des anachronismes vivants.

— Ah bah!... Je parie que c'est mademoiselle Carroll qui a découvert cela! — fit Guy de Nozay avec un pétillement de malice derrière son monocle.

— Oui, c'est bien moi, — répondit Dora qui ne se laissait pas déconcerter pour si peu. — Sans doute, en France, une jeune fille comme il faut ne parlerait pas de dos ou de moustaches, mais je suis étrangère: il m'est permis de dire ce que je veux, et j'en profite.

— Vous avez raison, fit M. de Limeray. Je ne m'en plains pas, pour ma part; vos remarques originales m'ont beaucoup amusé.

— J'en suis bien aise!

— Est-ce dans les pensionnats américains que l'on apprend à connaître la physionomie du dos et des moustaches? demanda le vicomte, emporté par son amour de la taquinerie.

— Non, non... on n'y enseigne rien d'aussi utile. C'est une connaissance que j'ai acquise toute seule, le fruit de mes observations.

M. de Nozay s'inclina en souriant, comme battu par la franchise de la jeune fille.

— Vous avez un ami, monsieur, — dit le comte de Limeray en s'adressant à Charley Beauchamp, — qui a bien compris

notre pays. Je n'ai jamais entendu d'appréciations aussi justes de la part d'un étranger.

— Oh ! il vit à Paris depuis trois ans.

— On peut y vivre vingt ans, toujours même, et ne pas sentir l'âme française comme le fait votre ami,

— C'est que Willie Grey est un artiste, lui ! Je ne serais pas étonné qu'un de ces jours l'Amérique fût très fière de son talent. Il a un tableau au Salon des Champs-Élysées, *la Méditation de Jésus*, qui révèle une grande puissance. Si j'avais la place nécessaire, je l'achèterais.

— J'irai le voir. J'ai moi-même un goût très sincère pour la peinture. Je serais charmé de faire la connaissance de M. Grey.

— Je puis vous conduire à son atelier, si vous le désirez.

— Vous me ferez grand plaisir.

Annie ayant invité ses hôtes à prendre place à la table de jeu, le poker commença. Il fut des plus animés : Américains, naturellement, y apportèrent une véritable passion.

Après la partie, le comte de Limeray vint causer avec Hélène :

— Vous avez l'air de vous amuser à Paris, dit-il.

— Immensément.

— Monsieur Ronald est resté en Amérique ?

— Oui ; il n'a malheureusement pas pu m'accompagner.

— Et vous le regrettez beaucoup ? — demanda le comte, d'un ton où perçait l'impertinence d'un doute.

A son extrême dépit, Hélène se sentit rougir.

— Assurément !

— Excusez-moi, mais, comme tous les Européens, je ne puis m'empêcher d'être étonné de la confiance des maris américains, qui laissent leurs femmes, de très jolies femmes souvent, venir seules à Paris.

— Oh ! ils savent que nous sommes honnêtes.

— Et que vous n'avez pas de tempérament ! dit assez brutalement le marquis Verga.

— Mais j'aime à croire que, même avec un tempérament, une femme bien élevée ne manquerait pas à ses devoirs.

— Vous pensez que la bonne éducation est une sauvegarde contre la tentation ? demanda M. de Limeray.

— J'en suis sûre ! répondit Hélène d'un ton positif.

Le comte la regarda d'un air où il y avait de la curiosité, de l'étonnement, le regret de ne pouvoir la mettre à l'épreuve.

— Je voudrais bien savoir ce que l'on entend par « tempérament » ? dit Dora. Personne n'a su me l'expliquer, et le dictionnaire même ne m'a pas renseignée.

Il se fit un de ces silences terribles que produisent les indiscrétions et les impairs.

— Le tempérament est un défaut selon les uns, une qualité selon les autres... une chose très dangereuse, en somme ! — répondit le vicomte de Nozay du ton le plus sérieux ; — et il est impossible de l'expliquer aux jeunes filles.

— C'est dommage, car cela doit être intéressant ! fit étourdiment mademoiselle Carroll.

Puis, ayant conscience tout à coup de ce qu'elle venait de dire, elle rougit légèrement et lança une question étrangère au sujet, ce qui était sa façon de se rattraper.

Comme on allait se séparer, le comte de Limeray s'approcha de Dora :

— Mademoiselle, — fit-il en appuyant sur elle ses yeux tristes, — depuis que j'ai le plaisir de connaître madame de Kéradieu et madame d'Anguilhon, je sais que la vérité ne fâche jamais une Américaine ; c'est pourquoi je vais me permettre de vous dire qu'hier soir vous avez porté sur l'aristocratie française un jugement sévère et injuste. A tort ou à raison, ma génération s'est tenue à l'écart ; mais nos enfants rentrent peu à peu dans la lutte et ils n'ont pas seulement la moustache d'autrefois, croyez-le : ils ont aussi l'audace, l'héroïsme, qui lui donne ce tour hardi et particulier que vous avez remarqué. Mon fils aîné est allé se faire tuer en Afrique pour une idée... pour donner, en un certain point, l'avance à la France sur l'Angleterre. D'autres suivront son exemple, je n'en doute pas.

Dora se sentit couverte de confusion et singulièrement petite devant ce vieux gentilhomme si digne.

— Je parle souvent sans réfléchir, — dit-elle, surmontant assez rapidement son embarras, — mais je le regrette toujours lorsque j'ai dit une sottise et fait de la peine à quelqu'un.

— Je le crois. Quant à moi, je suis heureux d'avoir eu

l'occasion de modifier votre opinion. Vous ne m'en voulez pas?

— Au contraire.

Le comte tendit la main à mademoiselle Carroll, qui lui donna la sienne avec la vivacité du repentir.

A peine en voiture et en route pour l'Hôtel Continental. madame Ronald demanda à Dora ce que « le Prince » lui avait dit. La jeune fille répéta exactement ses paroles.

— N'est-ce pas jouer de malheur? ajouta-t-elle en riant. M. de Limeray est peut-être le seul Français de cet âge, dans tout le Faubourg, qui comprenne l'anglais et il faut qu'il se trouve notre voisin de table!

— Quelle délicieuse soirée! — dit Charley Beauchamp. — C'est étrange, j'ai eu dans cette société, dans ce vieil hôtel, la même sensation de repos que je trouve dans une salle du Louvre. Et j'ai remarqué dans les yeux de ces hommes de l'aristocratie cette lueur particulière qu'ont les portraits anciens. Ah! non, ils ne sont pas faits pour le costume d'aujourd'hui, et pour la vie moderne encore moins!... Je ne m'étonne plus qu'Annie se soit éprise de M. d'Anguilhon; il m'a absolument charmé.

— Oui, il est très curieux... très intéressant, — fit mademoiselle Carroll comme si elle parlait d'un bibelot. — Cependant je ne me sentirais jamais bien à l'aise avec lui. Il ferait un mari des dimanches, mais, pour tous les jours, je préfère Jack... Et puis, si j'étais sa femme, je voudrais savoir à qui il pense quand il est distrait comme ce soir.

V

— Chez Loiset, rue Royale.

Cet ordre, donné à son cocher par M. Beauchamp, au sortir du Théâtre de la Renaissance, représentait encore une victoire de la femme sur l'homme.

Charley avait, non sans protester, conduit sa sœur et mademoiselle Carroll au Moulin Rouge, à l'Olympia, dans tous les cafés-concerts excentriques. La pensée que, pas plus que lui, elles ne comprenaient les grossièretés qui se débitent sur les

tréteaux à la mode rassurait sa conscience. Il s'étonnait naïvement qu'elles voulussent entendre à Paris des choses auxquelles, à New-York, elles eussent vertueusement bouché leurs oreilles. Plusieurs fois, elles lui avaient demandé de les conduire au fameux restaurant de nuit de la rue Royale, mais il avait toujours trouvé un prétexte pour refuser.

A la prière d'Hélène, il avait loué ce, soir-là, une avant-scène à la Renaissance et invité le marquis et la marquise Verga, avec Willie Grey. Au dernier entr'acte, les trois femmes déclarèrent qu'elles voulaient aller souper chez Loiset. C'était bel et bien un complot organisé entre elles et force fut de céder à leur persistante fantaisie.

Comme les voitures arrivaient devant la porte du restaurant, deux messieurs qui avaient fait les cent pas s'arrêtèrent pour échanger quelques dernières paroles. A ce moment, Hélène, mettant le pied sur le trottoir, se trouva, à sa grande consternation, face à face avec « le Prince ».

Celui-ci, ayant reconnu les amis de la marquise d'Anguilhon, prit hâtivement congé de son compagnon et s'approcha d'eux.

— Vous n'allez pas chez Loiset? dit-il vivement.

— Si fait! répondit la baronne,

— Mais c'est un endroit où ne vont pas les honnêtes femmes!

— Les honnêtes femmes françaises, dit madame Ronald, peut-être... mais nous autres Américaines, nous avons une honnêteté robuste, nous pouvons tout voir, tout entendre. N'ayez crainte.

— Enfin, Hélène, si ce restaurant est impossible!... fit M. Beauchamp.

— Impossible! mais toutes nos amies y ont soupé! Il est connu à New-York comme la tour Eiffel.

— Eh bien, moi, je n'y ai jamais mis les pieds et il est à la porte de mon club.

— Alors, venez avec nous manger les *welsh rarebits*... Vous savez que ce sont de vulgaires croûtes au fromage, un plat d'après-minuit; il paraît qu'ici elles sont délicieuses.

— Va pour les *welsh rarebits!* dit le comte. C'est assez piquant de voir un vieux Parisien comme moi conduit pour la première fois chez Loiset par des Américaines.

Un des garçons s'empara des arrivants et, les ayant reconnus pour des étrangers, il les conduisit tout au fond du restaurant, à une sorte de plate-forme élevée de deux marches, séparée par une balustrade du reste de la salle. Au bas de cette plate-forme, à droite, se trouvait un orchestre de tziganes.

— Mettez-vous là! — dit l'employé gracieusement en désignant une des tables, — vous verrez tout.

Ces mots firent dresser l'oreille à M. de Limeray. Il se demanda ce qu'ils pouvaient signifier.

M. Beauchamp commanda le souper. Les trois femmes jetèrent aussitôt un regard curieux autour d'elles et eurent une même déconvenue à voir les proportions mesquines et le décor banal du célèbre cabaret.

— Pas beau, Loiset! fit le marquis Verga.

Les habitués arrivèrent peu à peu, les fêtards jeunes et vieux, accompagnés de femmes plus ou moins jolies, plus ou moins élégantes. Et la salle s'anima. Il y eut bientôt un scintillement d'yeux, des fusées de rire, des éclats de joie fausse et vulgaire. L'atmosphère se chargea de fumets, d'odeurs diverses, de parfums violents. Elle devint lourde et mauvaise. M. de Limeray sentit arriver jusqu'à lui comme une marée montante de lie humaine. Et tout cela, vu de la hauteur de ses soixante ans, lui parut hideux et écœurant. Il regarda ses compagnons. Charley Beauchamp et Willie Grey s'amusaient du spectacle sans en paraître troublés. Quant aux trois Américaines, elles détaillaient les toilettes des femmes, échangeaient quelques remarques à voix basse, babillaient gaiement, visiblement enchantées de voir des choses choquantes. Dans ce milieu surchauffé de sensualité, elles demeuraient froides, l'œil limpide, la physionomie sereine.

Le marquis Verga, surprenant l'air étonné de M. de Limeray, se pencha vers lui :

— Vous les voyez, fit-il, pas pour un sou de tempérament!

— Tant mieux pour elles!

— Et pour leurs maris donc!

Le regard de Dora avait été attiré par une vieille femme vêtue de noir, dont les cheveux grisonnants étaient recouverts d'un fichu de dentelle espagnole et qui dormait dans un coin, entourée de paniers remplis de fleurs. Son sommeil résista

quelques moments encore au bruit croissant des voix et à la musique même; elle finit par se réveiller et, avec des mouvements las, commença à trier ses fleurs, à les arranger en touffes.

— Voyez donc le charmant visage de cette pauvre femme! dit mademoiselle Carroll. Je suis sûre qu'elle a une histoire.

« Le Prince » se retourna.

— Mais c'est Isabelle! s'écria-t-il, une vieille amie.

La bouquetière, entendant son nom, leva les yeux : des yeux bleus qui avaient encore du charme et de la beauté. Elle regarda le comte, un moment, puis le souvenir épanouit tout à coup sa figure et, obéissant au signe qui lui était fait, elle vint sur la plate-forme.

— Comment, je te retrouve ici! dit M. de Limeray. Je croyais que tu vivais de tes rentes dans quelque village des environs de Paris.

— Des rentes! moi, monsieur le comte! et d'où me viendraient-elles? Je n'ai que ce que je gagne. Je travaille pour élever une nièce qui étudie au Conservatoire et pour achever de payer les vingt pour cent que j'ai promis à mes créanciers.

— Où demeures-tu?

— A Sannois.

— Et tu passes toutes les nuits dans cet enfer?

— Oui, jusqu'à l'heure du premier train qui me ramène chez moi.

— C'est dur.

— J'aime mieux cela que d'être clouée dans un fauteuil. Il me faut la vie de Paris, même celle-ci... et des fleurs. Je ne pourrais pas m'en passer.

— Fais-tu de bonnes affaires, au moins?

— Non. Autrefois, quand les jeunes gens avaient été heureux au jeu ou en amour, ils vous jetaient un louis pour une fleur. Aujourd'hui, ils sont mesquins, jusque dans le bonheur. Oh! ils sont rats! rats! — répéta Isabelle avec une intense expression de mépris.

Le comte ne put s'empêcher de sourire.

— Eh bien, va... fleuris-nous tous ce soir, dit-il : nous ne serons pas rats.

Puis, se retournant vers Dora :

— Vous avez deviné, mademoiselle. Cette brave femme a une histoire. Elle était, sous l'Empire, la bouquetière du Jockey-Club et portait toute l'année les couleurs du cheval qui avait gagné le Grand Prix. Elle était jolie, passait pour honnête, gagnait de l'argent à pleines mains. Cela excita l'envie dans sa famille. Sa mère, sur le conseil d'une parente, je crois, l'accusa de la laisser mourir de faim et lui intenta un procès qui fit beaucoup de bruit. Le Jockey la répudia et lui retira ses honneurs. Elle ouvrit alors une boutique de fleuriste et fit faillite. Je l'avais complètement perdue de vue.

Isabelle revint, apportant des touffes de roses adroitement arrangées, qu'elle présenta aux trois Américaines ; puis, s'approchant de M. de Limeray, elle mit à sa boutonnière un superbe œillet blanc.

— En souvenir d'autrefois! dit-elle gentiment.

Le comte lui glissa un billet de cent francs dans la main.

— Je viendrai de temps en temps prendre de tes nouvelles, ajouta-t-il avec bonté.

— C'est un fait exprès, — dit la marquise Verga en promenant les yeux autour d'elle, — il ne se passe rien d'extraordinaire. L'autre soir, paraît-il, une princesse russe a dansé sur les tables.

— Une princesse russe? — répéta le comte de Limeray. — Vous m'étonnez.

— Quelle belle chose que l'éducation! — fit Dora avec la plus drôle de mine. — Vous pensez, je suis sûre, qu'une princesse américaine serait seule capable de se livrer à de tels exercices. Mais voilà! par politesse, vous ne le dites pas.

— Eh bien, vous vous trompez, mademoiselle. En compagnie d'Américaines comme vous, une pareille pensée ne me viendrait pas.

— Allons, il est dit que j'aurai toujours tort avec vous! confessa gaiement la jeune fille.

A ce moment, quatre couples entrèrent bruyamment et vinrent s'asseoir à une longue table, dressée en face de la plate-forme où l'on avait placé les étrangers. On servit un homard énorme et l'on remplit les coupes de champagne.

Bientôt, les voix s'élevèrent, des interpellations joviales se croisèrent. La musique des tziganes se fit plus sauvage, plus endiablée, comme pour servir d'excitant et d'accompagnement à la débauche. Une des femmes porta aux lèvres de son voisin la coupe où elle venait de boire, et lui en ingurgita de force le contenu. Une autre passa son bras autour du cou de l'individu qui était à sa gauche et frotta sa joue contre la sienne.

Les trois Américaines jubilaient intérieurement de voir que la scène se corsait. Madame Ronald prenait un joli air de sévérité et, par un mouvement de dignité instinctif, redressait la tête comme pour se mettre au-dessus de ces choses grossières.

Au premier coup d'œil, M. de Limeray avait deviné à quelle catégorie appartenaient ces hommes vêtus avec une certaine élégance, le gardénia à la boutonnière, et ces filles flétries, parées de bijoux faux. Après quelques instants d'observation, il se mit à rire :

— Ah! la bonne farce! la bonne farce! s'écria-t-il ; mais ces gens-là jouent la comédie! Ils sont payés pour être inconvenants, pour faire du potin! Elle était payée, votre princesse russe, madame Verga! Je comprends maintenant le « Vous verrez tout » du garçon.

— Ma parole d'honneur, je crois que vous avez raison! dit Willie Grey stupéfait.

— Et tous ces gens, — ajouta le comte en faisant des yeux le tour de la plate-forme. — des Anglais, des Américains, des Hollandais, des Norvégiens... il y a même des Norvégiens!... s'en iront persuadés qu'ils ont assisté à une scène de la vie de Paris, de la grande vie encore! Ils affirmeront que notre ville est la plus immorale du monde, qu'il y a des restaurants où l'on s'embrasse publiquement; et la petite représentation de débauche est pour eux seuls, pour satisfaire aux goûts qu'on leur prête! Voyez, les Parisiens qui sont ici ne s'occupent pas de cette table, ils connaissent le truc, probablement... Je me félicite d'être venu et d'avoir pu vous éclairer, vous!

— Vous croyez vraiment, — dit Hélène d'un air penaud, — que ces messieurs...

— De jolis messieurs! interrompit le comte. Regardez ce qui se passe.

Une des soupeuses semblait avoir jeté son dévolu sur un jeune Anglais à figure rasée, de physionomie très pure, qui fumait son cigare et buvait de la bière à une table voisine. Elle lui lançait, une à une, les fleurs d'une corbeille qui se trouvait devant elle.

— Si son compagnon payait le souper, — dit M. de Limeray à Charley Beauchamp, — il ne souffrirait pas cette provocation.

— Assurément non! Vous ne vous êtes pas trompé, nous sommes volés. Sur cette certitude, nous n'avons rien de mieux à faire qu'à nous en aller.

— Oh! attendons de voir comment cela finira avec cet Anglais! pria la marquise.

Les fleurs continuaient à pleuvoir sur l'étranger; quelques-unes l'atteignirent à la tête, d'autres en plein visage, sans le tirer de son impassibilité. Il prit, tour à tour, une rose, un œillet, une tubéreuse, les respira longuement, les froissa entre ses doigts; son regard demeura vague et lointain, un sourire erra sur ses lèvres minces, un sourire où il y avait du défi. On eût dit qu'il avait fait un pari avec lui-même et qu'il le tenait.

La femme qui l'avait provoqué, exaspérée de cette indifférence, se leva brusquement, vint s'asseoir à ses côtés et, le coude sur la table, elle lui parla de près. Le champagne avait redonné un éclat passager à son visage; elle était belle encore à tenter quelqu'un. Le jeune homme l'écouta sans sourciller, puis après l'avoir examinée un instant, avec des yeux froids comme l'acier, il se leva.

— Je ne comprends pas votre langage, dit-il en anglais.

Et, la plantant là, il se dirigea vers la porte.

Suffoquée, humiliée, la fille le regarda s'éloigner avec une expression effrayante. On pouvait craindre qu'elle ne s'élançât sur lui.

— Mufle! cria-t-elle de toute sa voix.

Et, soulagée par cette injure, dissimulant la colère de sa défaite sous un sauvage éclat de rire, elle alla reprendre sa place.

— Cette fois, nous en avons eu pour notre argent! — dit Willie Grey en riant. — Nous pouvons partir, je crois.

— Êtes vous suffisamment édifiées, mesdames? demanda le marquis.

— Oui, oui! répondirent les trois Américaines.

— Ce n'est pas malheureux!

Au sortir du restaurant, tous eurent une aspiration profonde.

— Comme c'est bon, l'air propre! fit Hélène.

— La vie propre aussi! — ajouta Charley Beauchamp, d'un ton où perçait le regret d'avoir cédé à la fantaisie de sa sœur.

Les Verga, qui demeuraient aux Champs-Élysées, hélèrent une voiture.

— Rentrons à pied, — proposa Hélène, — et aussi lentement que possible : cette nuit est divine.

— Et quel contraste avec ce que nous quittons! dit le comte de Limeray, s'arrêtant au milieu de la rue Royale. Voyez.

Sous un ciel infiniment pur et très haut, dans la lumière douce de la lune, la place de la Concorde paraissait immense et étrange. A cette heure, ce n'était plus un carrefour de Paris. Avec son obélisque aux lignes hiératiques, la voie blanche du pont menant à un palais d'architecture grecque, la large avenue des Champs-Élysées fuyant mystérieusement sous la verdure, les terrasses désertes et les jardins silencieux des Tuileries, elle ressemblait à l'agora de quelque ville de rêve sur laquelle planait le sommeil et qui donnait une délicieuse sensation d'immobilité, d'apaisement et de repos.

— En effet, dit Hélène, quel contraste! Savez-vous? ce que nous nommons le mal et le laid, ce n'est que les ombres nécessaires pour mettre en relief le bon et le beau. Sans ces ombres, nous ne les verrions peut-être pas.

M. de Limeray regarda cette jolie femme avec surprise. Elle continua :

— Cette idée m'est souvent passée par la tête. Ce soir, elle me revient forcément. Il fallait que j'allasse dans ce vilain restaurant pour sentir toute la beauté de cette nuit de printemps. J'ai pour mari un savant doublé d'un philosophe. Il cause volontiers avec moi. Je ne lui prête pas toujours une attention bien soutenue, mais nombre de ses paroles se fixent

dans mon cerveau, je ne sais comment. Cela me fait des pensées, des pensées qui vont et viennent à travers mes plaisirs, mes préoccupations de toilette... Il faut croire que je ne suis pas aussi frivole que j'en ai l'air.

— Alors, vous ne regrettez pas d'avoir été chez Loiset?

— J'en suis ravie!

— Et toutes vos compatriotes ont la curiosité de ces endroits-là?

— Oh! non, — rectifia honnêtement madame Ronald. — La majorité même des Américaines ne mettrait pas le pied dans un restaurant de nuit... Les mondaines de ma génération, par exemple, ont toutes de ces curiosités! C'est amusant de jeter, de temps à autre, un coup d'œil sur l'abîme quand on se sent la tête solide.

— Vous aimez le danger?

— Je l'adore.

— Vous l'avez bravé souvent?

— Souvent, oui... Le flirtage a cela de bon qu'il finit par rendre réfractaire, et comme, en Amérique, nous le pratiquons dès l'enfance, nous sommes à peu près incombustibles. Quant à moi, j'ai pris pour emblème une salamandre. Je l'ai mise sur les panneaux de mon cabinet de toilette, fait graver sur mon cachet, et tenez!...

Hélène, entr'ouvrant son collet, montra du doigt, piquée à son corsage, tout contre sa gorge et brillant d'un éclat froid et cruel, une petite salamandre en diamants avec des yeux d'émeraude.

— Ne dites jamais cela à un Européen jeune. Vous lui donneriez une terrible tentation... Vous me faites regretter de n'avoir pas trente ans de moins.

— Oh! je ne crains rien, ni personne! — répliqua madame Ronald avec un beau rire de défi.

— Eh bien, c'est plus fort que moi, je ne puis croire à votre insensibilité.

— Pourquoi?

— Je ne saurais vous l'expliquer, c'est une impression, et, avec la liberté d'un vieil ami, je vous dirai : « Prenez garde! Il ne faut pas tenter Dieu, il faut encore moins tenter l'homme : il pourrait avoir son heure! »

Madame Ronald ne répondit rien. Ces mots jetèrent en elle un vague malaise et elle changea brusquement la conversation.

Dora marchait devant et babillait gaiement avec Charley Beauchamp et Willie Grey.

— Enfin, vous vous êtes amusée, ce soir, chez Loiset? demanda Willie.

— Énormément! Puis j'ai eu ces belles roses... J'ai vu l'ex-bouquetière du Jockey-Club sous l'Empire et appris son histoire qui m'a vivement intéressée. Ensuite j'ai assisté à la victoire de la vertu britannique sur la perversité parisienne et j'ai appris qu'on se moque de nous chez Loiset. Je n'ai pas perdu ma soirée! Mon courrier de demain fera venir l'eau à la bouche à toutes mes amies.

Willie Grey ne put s'empêcher de sourire :

— Parlez-moi d'une Américaine pour savoir tirer parti des gens et des choses!

— Mufle!

— C'est à moi que vous dites cela? fit le jeune peintre, suffoqué.

— Non, non! — répondit mademoiselle Carroll en riant de tout son cœur. — Je répète ce mot pour ne pas l'oublier.

Comme la jeune fille finissait sa phrase, tout le monde se trouva devant la porte de l'Hôtel Continental.

On échangea les adieux et les poignées de main.

Et dans l'ascenseur, au grand ahurissement du garçon, Dora avançant, arrondissant les lèvres, haussant comiquement la tête, lança tout à coup :

— Mufle! mufle!... Ah! non, je n'ai pas perdu ma soirée!

PIERRE DE COULEVAIN

(A suivre)

UN NOUVEAU DICTIONNAIRE

DE LA

LANGUE FRANÇAISE[1]

Ce dictionnaire est l'œuvre de deux esprits qui ne se ressemblaient nullement. L'un, raisonneur subtil, fin connaisseur de nos classiques, curieux amateur de beau langage ; l'autre, élève de notre nouvelle école philologique, phonéticien déterminé, chercheur enclin à voir dans les langues un quatrième règne de la nature. Un libraire entreprenant eut l'idée de les atteler ensemble à un nouveau dictionnaire de la langue française. Comme il y avait à observer deux choses, la forme des mots et le sens des mots, les auteurs se partagèrent la besogne : le premier, le logicien, Adolphe Hatzfeld, se voua à l'analyse des significations ; l'autre, le linguiste, Arsène Darmesteter, se chargea de la forme et de l'historique.

On ne peut pas dire que le livre ne se ressente point de cette dualité : les deux intelligences se sont associées, mais non fondues. A passer de l'une à l'autre, on éprouve chaque fois une secousse. Mais il est impossible de ne pas constater que nous avons ici une œuvre considérable.

On avait déjà Littré. Mais Littré, savant de premier ordre, sorte d'encyclopédie vivante, prodige de travail et de vertu, ne pouvait donner que la science de son temps. Trente-

1. *Dictionnaire général de la langue française, du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours*, par Adolphe Hatzfeld, Arsène Darmesteter et Antoine Thomas.

huit ans se sont écoulés : beaucoup de choses ont changé en ces années singulièrement bien remplies. Des textes nouveaux ont été mis au jour, les textes anciens sont mieux édités, la phonétique est devenue plus rigoureuse. Tout travailleur désireux d'exactitude voudra vérifier désormais par Darmesteter les étymologies de Littré.

D'autre part, en ce qui concerne les définitions, en ce qui touche la succession des sens, il sera toujours intéressant de voir ce qu'a pensé un dialecticien aussi exercé que Hatzfeld. Nous ferons tout à l'heure quelques comparaisons avec Littré, pour montrer les différences et le caractère propre des deux ouvrages.

***

Tout dictionnaire est une œuvre paradoxale, puisque l'office du dictionnaire est de mettre pêle-mêle devant nous ce qui devrait être ordonné selon quelque principe raisonnable. Quoi de plus superficiel, de plus incohérent, qu'un rangement selon la première lettre du mot ! On plaint le travailleur appliqué à un tel labeur, — qui ressemble à quelque bizarre gageure, — ne pouvant jamais suivre les mêmes idées, constamment transporté d'un ordre de faits à un autre. Beaucoup ne résistent point à ces perpétuels soubresauts. « O mes amis, ne faites jamais de dictionnaire ! » disait Littré, moitié plaisantant, moitié sérieux, à ses visiteurs, qui d'ailleurs, n'y pensaient guère, car c'étaient en général des gens fort simples, ses voisins, les habitants pauvres du quartier. Et pourtant les dictionnaires sont nécessaires. Comme ils suivent l'ordre le plus extérieur qu'il soit possible d'imaginer, ils rendent les recherches faciles, ils découpent la science, ils la mettent sans effort au service du lecteur le plus pressé.

Un dictionnaire de la langue a encore un autre intérêt. Il met à nu les nerfs, les muscles et les tendons. C'est un écorché. On voit comment les parties du langage se combinent, se nouent et s'attachent les unes aux autres, quand il y a un cerveau pour les mouvoir. En outre, on y retrouve, avec la plénitude de leur sens, avec leur acception matérielle et concrète, des mots que la fréquence de l'usage a peu à peu

vidés, réduits à l'état de simples abstractions. Cette promenade à travers les matériaux du langage présente un peu l'imprévu d'une visite dans le magasin d'accessoires ou dans le hangar aux décorations d'un théâtre. On rencontre là, mais hors de leur place et superposés selon le classement le plus fortuit, ce qu'on était habitué à voir dans un milieu qui en déterminait et en transfigurait le caractère.

*
* *

De leur côté, les étymologies fournissent une ample matière à la réflexion. Elles ne montrent pas seulement la parfaite régularité avec laquelle le mot français sort du mot latin, comme le ver à soie du cocon, mais elles sont encore, à leur manière, un abrégé de l'histoire de la civilisation, les mots populaires représentant cette partie de la culture antique qui, de l'empire romain, a passé sans interruption aux peuples modernes, les mots savants rappelant ce que le moyen âge et la Renaissance ont, à tête reposée et en pleine conscience de ce qu'ils faisaient, été emprunter à l'antiquité.

Reste un troisième stock de mots qui n'est pas le moins curieux à étudier, car il a eu souvent les aventures les plus diverses.

Je prends, par exemple, le mot *rail*, qui nous vient, avec le *railway*, de l'Angleterre. L'anglais *rail* est identique au bas-allemand *regel* ou *riegel*, qui désignait une barre. Il semble donc que le mot soit d'origine germanique ; et les auteurs du *Dictionnaire général* ne remontent pas plus haut. Mais l'histoire du mot ne s'arrête pas là : le premier chapitre en doit être cherché dans l'Italie ancienne, ce *regel* n'étant pas autre chose que le latin *regula*, qui désignait la tige de métal ou de bois aux mains de l'arpenteur — la règle.

Quand un mot est une fois sorti du milieu qui lui a donné naissance, quand il n'a plus pour se maintenir le voisinage de mots apparentés, il est, plus que d'autres, exposé à toutes sortes de vicissitudes. Ceci me rappelle la destinée d'un vocable qui, en passant du français à l'anglais, a singulièrement changé de valeur.

Au moyen âge, on appelait *geste* une histoire, un récit, principalement un récit héroïque :

Grant fut la geste, bien en doit on parler.

Tout le monde a entendu parler de cette chronique plus ou moins fabuleuse qui avait pour titre : *Gesta Dei per Francos*. Ce beau mot, après avoir été appliqué aux plus hauts faits, s'est réduit peu à peu à une signification plus humble. Il a désigné une simple anecdote, un conte plaisant, et, transporté en Angleterre, il survit aujourd'hui, chez nos voisins, dans le mot *jest*, « un badinage, une raillerie ».

De telles surprises ne sont pas rares. La rigueur croissante de la méthode, qui n'avance rien sans preuve, fait que nous pouvons suivre ces transformations sans craindre de nous égarer. Cependant ne nous imaginons pas qu'il ne reste plus rien à faire : il existe encore un bon nombre de mots français, et non des moins usités, pour lesquels la question étymologique demeure enveloppée de doute. Ainsi nos romanistes n'ont encore pu se mettre d'accord sur l'origine d'un verbe aussi fréquemment employé que le verbe *trouver*. Tandis que Grimm en cherchait l'origine du côté du gothique et du vieux haut-allemand, d'autres, avec plus de vraisemblance, se sont adressés au latin. Mais quel mot latin? On a pensé à *turbare*, parce qu'en troublant l'eau, selon certains pêcheurs, d'accord en ceci avec un vieux proverbe, on aurait plus de chance de prendre le poisson. La métaphore viendrait donc de la pêche. — Elle viendrait de la musique, selon d'autres savants. En effet, l'on désignait sous le nom de *trope* (latin *tropus*, grec *tropos*) certaines compositions musicales. Nous aurions ici un souvenir laissé à la langue française par l'aimable compagnie des troubadours... Où est la vérité?... Même dans un champ aussi remué en tous les sens que la philologie romane, il reste donc encore des découvertes à faire.

*
* *

L'autre partie du dictionnaire, celle qui traite du sens des mots pourrait, à son tour, fournir une ample matière au phi-

losophe. Mais nous rencontrons ici quelque chose de plus grave que la simple variation des sens.

Rien ne montre plus clairement qu'un dictionnaire les limites de notre savoir, rien ne prouve mieux que le cercle vicieux est l'élément où d'habitude se meut notre pensée. Les plus instruits en sont quelquefois au même point que les plus ignorants. Je veux seulement en donner un exemple très simple.

Je consulte Littré pour apprendre ce que c'est que la *chaleur*. Il me répond : « Qualité de ce qui est chaud. » Je vais alors à l'article *chaud*, et je trouve : « Qui a ou donne de la chaleur. » Ce n'est pas au livre, simple résumé de nos connaissances, qu'il faut que je m'en prenne : il ne peut que nous redire ce que les physiciens lui ont appris.

Le nouveau dictionnaire essaie d'en dire un peu plus. « *Chaleur*, température élevée d'un corps. » Cela sonne mieux ; mais que faut-il entendre par *température*? Je cherche et je trouve : « Degré de chaleur d'un corps... » C'est ce qui s'appelle reculer la difficulté.

Si de la physique nous passions au monde moral, et si nous posions des questions sur le bien et le mal, sur le droit et le devoir, nous nous trouverions en présence de bien autres tautologies. Il n'en faut accuser personne... Le langage nous rend déjà service en remplissant par quelques vocables bien formés ces profondes lacunes de la science humaine.

On reconnaît la marque imprimée par Hatzfeld à un certain effort, très louable en son principe, pour classer nos conceptions et nos sentiments, pour les mettre en un ordre qui satisfasse la raison. Il y a là une psychologie dispersée en quantité d'articles, et qui a dû demander à son auteur une assez forte dose de réflexion. Mais peut-être elle risque de rendre le langage plus rationnel et moins spontané qu'il ne l'est en effet.

Ce défaut devient surtout sensible quand on prend les mots les plus ordinaires, ceux qui ont dû être les premiers créés, ceux qui ne cessent d'être sur les lèvres des hommes. Je prends comme exemple le terme qui revient constamment sur notre théâtre et dans nos romans : le mot *amour*.

Écoutons d'abord Littré : « *Amour*. Sentiment d'affection

d'un sexe pour l'autre. *Épris d'amour. Brûler d'amour. Un amour partagé. Lettres d'amour*, etc. Et ensuite, les exemples : « Seigneur, l'amour toujours n'attend pas la raison » (Racine). — « L'amour est un tyran qui n'épargne personne » (Corneille). Il continue ainsi longtemps et c'est seulement bien tard, après une grande colonne, qu'il arrive à dire qu'entendu dans un sens général, *amour* peut aussi désigner toute espèce d'affection profonde. L'amour des parents pour leurs enfants... L'amour des sujets pour leur prince... L'amour de soi...

Consultons maintenant le psychologue Hatzfeld. Il va retourner les choses et commencer par où finit Littré. C'est que nous avons affaire ici à l'ordre logique : « *Amour*. Attachement pour quelqu'un. L'amour de l'humanité. L'amour de la famille, de la patrie. L'amour de Dieu. » Et après ces différentes variétés, nous lisons enfin : « Spécialement. Attachement passionné pour une personne d'un sexe différent. »

Je laisse aux connaisseurs des deux sexes le soin de décider laquelle de ces dispositions est la vraie.

Si nous voulons mettre de l'ordre et de la méthode dans nos idées, il vaut mieux nous laisser conduire par Hatzfeld. Ayant une fois dans l'esprit que l'amour est « un attachement pour quelqu'un », nous ferons, selon la nature et la dignité des personnes, le rangement de ces différentes sortes d'amour. Mais je crains bien que cet ordre ne soit pas celui que l'humanité a suivi quand elle a improvisé l'édifice de son langage. Elle n'a pas ainsi étagé ses sentiments. Où le mot *amour* aurait-il pris la signification violente et impérieuse qu'il a déjà en latin (*furor amoris, torqueri amore*), s'il était de cette paisible famille et s'il avait dû passer par toute cette filière? Je suis plutôt porté à croire que les autres sortes d'affection ont emprunté indûment le nom d'*amour*, en l'appliquant à ce qu'il ne désignait pas d'abord, et en lui faisant subir les transpositions et les adoucissements nécessaires.

Le dialecticien opère un peu à la manière de nos législateurs de la Révolution ; il prend les mots comme s'ils venaient de naître, et comme si toute leur façon d'être et de se comporter n'était pas influencée par une longue existence antérieure, dont une partie se dérobe à l'observation. Quand certains faits démentent trop visiblement ses idées, il les enregistre à

l'état d'exceptions, mettant en vedette comme principe et comme point de départ initial ce qui est souvent la dernière étape d'un long voyage.

Il m'est venu l'idée de chercher ce que dit à ce sujet l'Académie française. « *Amour*. Sentiment par lequel le cœur se porte vers ce qui lui paraît aimable, et en fait l'objet de ses affections, de ses désirs. » L'Académie distingue ensuite entre l'amour de bienveillance, l'amour de charité, l'amour d'intérêt et l'amour de concupiscence. Ceci nous reporte en plein dix-septième siècle. Je suis loin de m'en plaindre et il n'est pas mauvais qu'un livre consacré par le temps nous garde ces distinctions familières aux contemporains de Bourdaloue. Mais il faut bien convenir que la définition de la docte compagnie n'est pas des plus satisfaisantes. Dire que l'amour est le sentiment qui nous porte vers ce qui est aimable... l'abbé d'Olivet, ce jour-là, ne s'est pas mis en frais d'imagination.

*
* *

C'est pourtant en ces mots appartenant à la vie de l'âme que réside, pour une bonne partie, la richesse de la langue française. Elle excelle à marquer des nuances qui ailleurs restent incertaines ou non exprimées. Il y faut voir le propre d'une littérature qui compte une longue suite de moralistes. Il y faut voir aussi l'effet d'une vie de société plus anciennement développée. Ce n'est pas pour rien que dans les salons du dix-septième siècle on se divertissait au jeu des synonymes, Des hommes comme La Rochefoucauld prenaient part à ces discussions qui faisaient l'occupation et la distraction des gens du monde. Corbinelli, à propos d'une certaine maxime, écrit à Bussy-Rabutin pour le prier de montrer la différence qu'il faut voir entre la *bonne grâce* et le *bon air*, entre *un homme d'honneur* et *un honnête homme*. « Ne vous amusez pas, lui écrit-il, à me dire que ce sont des synonymes; c'est le langage ou des paresseux, ou des ignorants[1]. »

On sait que ce goût s'est transmis au siècle suivant et

1. Cité par Lafaye, *Dictionnaire des Synonymes*, préface.

que pareille occupation n'était pas dédaignée des contemporains de d'Alembert. Mademoiselle de Lespinasse avait même composé un recueil de synonymes qui n'a pas été perdu, car il passa aux mains de madame de Meulan, la belle-mère de M. Guizot, lequel l'incorpora au dictionnaire qui fut son début dans la littérature.

Le hasard fait qu'ici nous connaissons les noms. Mais telle est, proportions gardées, toute l'histoire du langage. Il profite du travail intellectuel d'une élite. Les esprits les plus clairvoyants aperçoivent des différences qui finissent par être vues de tous. Ils les impriment sur la matière malléable du langage. Comparés à d'autres peuples, il se peut que nous ayons un vocabulaire moins abondant; mais il semble bien que le nôtre soit plus riche, s'il est vrai que la richesse consiste dans la variété et dans l'heureuse distribution des ressources. Il ne faudrait pas croire que la délimitation des synonymes soit une gêne pour l'écrivain : au contraire. Elle lui permet des mélanges et des combinaisons d'un effet plus sûr. Il peut corriger par un second mot ce que le premier a d'excessif. Il peut spécifier par une épithète ce que le substantif a de trop général. Il peut oser de ces rapprochements qui résument toute une page. Plus les couleurs seront nettes et pures, plus il sera à son aise pour les adoucir, les assombrir, les graduer ou les opposer.

*
* *

Le *Dictionnaire général* n'embrasse pas autant de matière que celui de Littré. Certaines conditions de l'éditeur, en bornant l'historique au XVIe siècle, en mettant une limite au nombre des exemples, ont eu pour effet de réduire les dimensions de l'ouvrage. Il est permis de regretter l'abondance, le charme de Littré, dont on se surprend à lire certains articles d'un bout à l'autre, comme des biographies, au lieu que le nouveau dictionnaire affecte la brièveté et la sécheresse d'un passeport. Mais chacun de ces deux livres possède son genre d'utilité spécial. Nous allons tâcher d'expliquer où est l'utilité du nouveau recueil.

Au dictionnaire proprement dit est adjoint un *Traité de la*

formation de la langue française, qui ne compte pas moins de trois cents pages, et qui est la véritable clé de l'ouvrage. C'est un traité théorique, distribué en paragraphes, contenant tous les faits relatifs à la dérivation, à la phonétique et à la grammaire. Dans le corps du dictionnaire, pour chaque point un peu notable, pour chaque assertion pouvant laisser place à quelque doute, on renvoie à ce traité. Là le lecteur trouve le moyen de vérifier, de contrôler et de compléter; là il a les explications et les exemples. Je prends comme spécimen le mot *merveille*. Littré nous dit : « Du latin *mirabilia*, choses merveilleuses, pluriel neutre de *mirabilis*, admirable. » Cela est vrai : mais il y a dans cette dérivation des particularités qui ont besoin d'être expliquées, il y en a même qui inquiètent encore à l'heure qu'il est, et qui intriguent le phonétiste. Faisons donc parler Darmesteter, et voyons s'il nous aidera à comprendre ce qui s'est passé.

On peut d'abord être étonné de voir un singulier féminin comme *merveille* sortir d'un pluriel neutre comme *mirabilia*. Mais Darmesteter, par l'exemple du pluriel latin *arma* qui a fait *une arme*, de *gaudia* qui a fait *une joie*, de *insignia* qui a fait *une enseigne*, et par quelques autres, nous montre que ce fait s'est produit plus d'une fois. Il y a eu évidemment confusion avec les noms féminins en *a*. Passons à un second point. Est-il certain que le *b* de *mirabilia* soit devenu un *v*? On nous montre par des mots comme *hiver*, *cheval*, *cerveau*, qui représentent *hibernum*, *caballum*, *cerebellum*, que le fait est ordinaire, et qu'un *b* placé entre deux voyelles non seulement *peut*, mais *doit* se changer en *v*. Un troisième point concerne la finale *eille*. Il est vrai que l'auteur ne peut nous donner d'exemples tout à fait semblables; mais il nous rappelle que la finale *alia* a donné *aille :* c'est ainsi qu'on a *funeralia* qui a donné *funérailles*, et pareillement *fiançailles*, *accordailles*, *limaille*, qui représentent d'anciens adjectifs en *alia*. Faisons-lui donc crédit pour *merveille*. Il ne reste plus qu'une seule difficulté : la seconde syllabe du mot *mirabilia* n'aurait pas dû disparaître, car un *a* long ainsi placé se maintient ordinairement, et l'on aurait dû avoir *mereveille*. L'auteur confesse cette difficulté, dont nous ne nous serions peut-être pas avisés par nous-mêmes. Il faut donc admettre

que dans la langue populaire *mirabilia* s'était déjà altéré, et qu'on disait *meribilia*.

La démonstration est complète et les plus difficiles doivent être satisfaits... On voit maintenant le caractère du nouveau livre : c'est un livre d'enseignement. Œuvre de professeur, il a en vue ceux qui veulent s'instruire. Si, avec Hatzfeld, le lecteur refait sa rhétorique, avec Darmesteter il est à la Sorbonne, en première année de vieux français. De fait, ce dictionnaire nous promet un peuple de philologues. Pour celui qui veut connaître les origines du français, point n'est besoin désormais d'aller s'inscrire à des cours. Prenez ce livre, feuilletez-le, choisissez un certain nombre d'articles, ayez la patience de vérifier tous ces numéros qui vous indiquent chaque fois le paragraphe à consulter, et vous apprendrez, plus sûrement que par la théorie, tous les mystères de l'étymologie française.

*
* *

Il se pourrait qu'à ce nom de Darmesteter l'un ou l'autre de mes lecteurs ait été pris d'un scrupule. Le petit monde grammatical a été trop remué par de récentes émotions pour qu'on n'éprouve pas le besoin de se demander si l'on a affaire ou non à un réformiste. Darmesteter l'était à ses heures.

Il aimait à montrer les imperfections et les inconséquences de notre orthographe. Mais de cette disposition rien ne se montre dans le présent ouvrage : il savait trop la distance qu'il y a du simple observateur, qui peut se donner le plaisir de la critique, au législateur qui commande et dont la responsabilité augmente en raison de la docilité qui lui est due. D'ailleurs, comme tous les linguistes, il avait au fond du cœur une secrète indulgence pour ces irrégularités dont il connaissait trop bien l'origine et la cause. Pour appliquer à la grammaire une main réformatrice, il lui eût fallu cette tranquillité d'esprit qui est l'heureuse compagne de l'inexpérience. S'il avait vécu, il aurait donc probablement gardé l'attitude de la réserve.

Il est rare qu'en ces sortes de travaux l'artisan ait la satisfaction de voir son œuvre finie et achevée. Littré a été, sous

ce rapport, une exception favorisée du sort. Il a raconté lui-même, en un précieux et admirable opuscule[1], avec quel sentiment de reconnaissance et de joie il écrivit les mots *Bon à tirer* sur la dernière feuille. Moins heureux, Darmesteter, encore peu avancé en âge, mais usé par le travail, comme devait l'être plus tard son frère James, mourut avant même qu'eût commencé l'impression de son ouvrage. Par pur dévouement à la science, un jeune professeur de la Sorbonne, M. Antoine Thomas prit sa place. Il a revu, complété et mis à jour toute la partie étymologique. Le traité théorique, qui ajoute tant à l'intérêt du livre, a été écrit, sur les notes de l'auteur défunt, par M. Sudre. Enfin le travailleur de la première heure, M. Hatzfeld, vient lui-même de succomber, dans le moment où l'Académie des Inscriptions lui donnait la récompense qu'il avait si bien méritée.

Les deux ouvriers sont morts; mais l'œuvre est achevée. Elle a déjà pris place sur nos rayons. Mais ne croyons pas qu'avec ces deux dictionnaires, ni même en y joignant le grand répertoire de l'ancienne langue composé par Frédéric Godefroy, nous ayons payé notre dette au passé linguistique de la France. L'exemple des nations voisines serait là pour nous avertir. L'Angleterre peut nous présenter son James Murray, immense travail auquel tout le monde littéraire anglo-saxon a envoyé des contributions : déjà parvenu à moitié de son achèvement, il sera le plus rapidement terminé et le mieux ordonné des ouvrages de ce genre. L'Allemagne peut montrer le dictionnaire de Grimm, plus détaillé et plus complet encore, et qui a le seul tort de sembler aujourd'hui, après dix volumes, aussi éloigné de son terme final qu'au jour lointain (il y a de cela quarante-six ans) où il a commencé. Même de petits pays, avec des ressources restreintes, ont su élever à leur langue des monuments tout à fait dignes de la science d'aujourd'hui : je citerai en première ligne la Suisse, qui, avec son *Idiotikon*, présente un modèle difficile à surpasser. N'oublions pas, quoiqu'il s'agisse d'une œuvre d'une tout autre sorte, n'oublions pas notre vieille Provence, qui, sans appui officiel, sans sociétés savantes, sans encouragement

1. *Comment j'ai fait mon Dictionnaire*. Une brochure, chez Delagrave.

d'aucune espèce, a pourtant recueilli, autant que les circonstances le permettaient, les glorieux trésors de sa langue. C'est le poète Mistral, à lui seul, qui s'en est chargé, et qui, son œuvre finie, a eu le droit de dire :

Pèr lou noum de Prouvènço ai fa ço que poudiéu.

La littérature française étant, avec l'italienne, la plus ancienne en date, les vieux monuments de notre langue étant aujourd'hui les mieux connus et les plus étudiés, notre littérature moderne présentant ses richesses à qui veut les cueillir, il ne serait pas difficile de recruter, dans nos centres universitaires et dans ceux de l'étranger, depuis Christiania jusqu'à Baltimore, l'armée de travailleurs nécessaire pour le Dictionnaire historique dont l'Académie française eut jadis la vague idée, et qui, pour l'honneur de notre pays, ne doit pas être édifié ailleurs que chez nous. A cette armée notre Académie des inscriptions n'aurait pas de peine à fournir un chef. On verrait se réfléchir en ce livre, comme dans un miroir, tout le passé intellectuel de la France : ce qu'elle a cru et ce qu'elle a pensé, ses systèmes de philosophie et ses chimères, ses découvertes et ses erreurs. On verrait ce qu'elle a emprunté à ses devanciers et à ses voisins, et ce qu'à son tour elle a fourni aux nations du monde entier, ce qu'elle transmet aux générations futures. Il faut espérer que les premières années du XXe siècle verront jeter les bases de cette grande œuvre : plus d'un savant, depuis les temps déjà lointains de La Curne de Sainte-Palaye, y avait songé.

A chaque nouvelle tentative, on se rapproche un peu du but. Avec Littré, ce fut un pas de géant. Darmesteter, Hatzfeld se sont encore avancés dans la même voie. Rien, au fond, n'est plus digne d'approbation : assurer l'immortalité à sa langue est pour un grand peuple l'une des ambitions les plus naturelles et les moins trompeuses.

MICHEL BRÉAL
de l'Institut

LE COLLIER DE LA REINE[1]

II

L'ENFANCE DE MADAME DE LA MOTTE

On était en mars et il faisait encore froid. Se collant vite contre les murailles au brusque passage des voitures, se blottissant dans l'embrasement des portes, la pauvre petite grelottait dans ses haillons, pieds nus, les traits tirés, les lèvres bleuies de froid et de faim. Elle tendait une main fine, frêle, murmurant d'une voix tremblotante, et que secouaient par moments comme des frissons de colère : « Prenez pitié d'une pauvre orpheline du sang des Valois ! » Les passants, pour la plupart, ne l'écoutaient pas ; d'autres jetaient distraitement quelque monnaie ; ceux qu'arrêtaient ses paroles « ... une petite orpheline du sang des Valois », répondaient des injures : « Oh ! la petite friponne ! » et la repoussaient durement. Alors elle s'asseyait quelques instants sur les bords de la route, lasse, les coudes sur ses genoux, le menton au creux des mains. Ses lèvres frémissaient. Le vent agitait ses cheveux châtains dont il caressait son visage. Ses yeux prenaient un éclat effrayant. Elle regardait les carrosses, passant comme un vent de tempête sur le pavé du roi, de Paris à Versailles, les chevaux au poil luisant, les cochers galonnés d'or, la livrée

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

brillante des laquais, les chapeaux à plumes des gentilshommes, les dames dans leurs robes de satin, où les dentelles faisaient comme une écume légère que les diamants étoilaient de leurs scintillements. Mais quel regard dur dans les yeux de la petite mendiante, dans ses yeux brillants de haine et d'envie !

Le soir, elle regagnait un affreux taudis, grimpant, épuisée, un escalier de bois, ouvert à la pluie, que le lierre, la vigne-vierge, le chèvrefeuille avaient fini par tapisser. Tremblante elle poussait la porte. Dans la pièce, c'était la misère sordide. Un homme l'accueillait par des jurons; une femme, qui était sa mère, ne l'embrassait pas. Tous les jours l'enfant devait rapporter une somme fixée ; et, quand elle ne l'avait pas atteinte, sa mère lui arrachait ses haillons pour la frapper jusqu'au sang avec des poignées d'orties.

La petite était dans sa septième année. Parfois elle emmenait sa sœur plus petite encore, qu'elle portait sur son dos, après avoir fait de son tablier une écharpe pour la maintenir. et ses genoux, quand elle avait marché quelque temps, pliaient sous le poids.

En avril, par une matinée claire et joyeuse, elle s'était arrêtée hors d'haleine à mi-côte du village de Passy, quand elle vit poindre au loin sur la route un carrosse qui allait lentement. Elle l'attendit, et, quand elle fut auprès, approchant et tendant la main : « Faites l'aumône, pour Dieu, à deux pauvres orphelines du sang des Valois.— Que dis-tu là, petite?» fit une dame, richement parée, assise dans le fond du carrosse auprès d'un gros homme couvert de broderies qui, déjà, commençait à gronder. Il était absurde d'arrêter sa voiture pour écouter les mensonges d'une petite gueuse. Mais la dame voulait entendre, car déjà l'enfant avait entamé son histoire. « A merveille, répondit la marquise, et je vous promets, ma bonne petite fille, que, si votre récit se trouve véritable, je vous servirai de mère; mais prenez bien garde à vous, ajouta-t-elle, vous vous repentiriez de m'en avoir imposé[1].

1. Les sources pour reconstituer cette partie du récit sont très nombreuses et permettent, non seulement une certitude, mais d'entrer dans de minutieux détails. Ce sont les *Souvenirs* de la comtesse de la Motte et son interrogatoire du 20 janvier 1786 par les commissaires du Parlement; les *Mémoires* du comte de la Motte;

C'était la marquise de Boulainvilliers, qui se rendait à sa terre de Passy en compagnie de son mari, le prévôt des marchands. La marquise, ainsi qu'elle l'avait dit, prit des informations auprès des voisins du logis qui servait d'abri aux petites mendiantes, et, plus particulièrement, auprès de l'abbé Énoque, curé de Boulogne, sur la paroisse duquel elles demeuraient. Le prêtre, homme de bien, d'une charité féconde, avait pris ces malheureux en compassion. Il s'était entouré au sujet de la mère et des enfants de renseignements précis, qu'il avait fait venir de leur pays, le Bar-sur-Aubois, et il s'empressa de les mettre à la disposition de la marquise.

L'enfant s'appelait Jeanne; elle était la fille aînée[1] de Jacques de Saint-Rémy, baron de Luze et de Valois, lequel était né dans son château de Fontette, à cinq lieues de Bar-sur-Aube, le 22 décembre 1717, et venait de mourir en l'Hôtel-Dieu de Paris, le 16 février 1762. Quand elle disait qu'elle était du sang des Valois, l'enfant disait vrai. Elle descendait réellement en ligne directe, par les mâles, de Henri II, de la branche de Valois, aînée de celle de Bourbon alors sur le trône. La généalogie fut certifiée exacte par le juge d'armes de la noblesse française, d'Hozier de Sérigny, et par le savant Chérin, généalogiste des ordres du roi. Henri II avait eu, de Nicole de Savigny, Henri de Saint-Rémy, qu'il reconnut; Henri de Saint-Rémy avait eu, de Chrétienne de Luz, René de Saint-Rémy, qui avait eu, de Jacquette Bréveau, Pierre de Saint-Rémy de Valois, qui avait eu, de Marie de Mullot, Nicolas-René de Saint-Rémy de Valois, qui avait eu, de Marie-Élisabeth de Vienne, Jacques de Saint-Rémy, baron de Luze et de Valois, le père de la fillette en haillons que la marquise de Boulainvilliers avait accueillie sur le marchepied de sa voiture. Les armes étaient d'argent à une fasce d'azur, chargée de trois fleurs de lis d'or. Et elle connaissait ses

les *Mémoires* du comte Beugnot; un récit très curieux intitulé *Histoire véritable de Jeanne de Saint-Rémi*, publié en 1786, écrit par quelqu'un qui était particulièrement renseigné sur cette partie de la vie de notre héroïne; les *Mémoires secrets* de Bachaumont; des correspondances, entre autres une lettre de Jacques de Saint-Rémy de Valois, en date du 16 mai 1776, au comte de Vergennes, où il parle de ses années d'enfance (Ministère des Affaires étrangères, Archives, vol. 1383, f. 86).

1. Née au château de Fontette, département de l'Aube, le 27 juillet 1756.

armes, la petite ; c'était même la seule chose qu'elle parût savoir dans son affreuse indigence. La face d'azur, les fleurs de lis d'or : sa petite tête en était comme tapissée. Et quand elle en parlait avec une précision singulière, ainsi que de l'aïeul, le royal bâtard de Nicole de Savigny, tout son corps, que la misère avait incliné, se redressait dans un mouvement de révolte et d'orgueil.

Depuis plusieurs générations, les Saint-Rémy de Valois menaient, dans leurs domaines de Fontette, ce que le comte Beugnot appelle la vie héroïque : agriculteurs et chasseurs, ou plutôt braconniers, la vraie existence, dirait-on, qui convenait à des fils de rois du moment qu'ils n'étaient pas sur le trône, si, parfois, on ne les voyait aussi faux monnayeurs. Le château, immense, dressait sa construction plate et carrée, sans style, datant de la fin du XVIe siècle, à mi-côte, dominant une plaine ondulée où les champs de luzerne et d'avoine alternaient avec les vignobles champenois. Des noyers séculaires l'entouraient, au feuillage luisant, aux troncs noueux. En bas, un second château d'aspect féodal, de grosses tours rondes plongeant dans des fossés où croupissait une eau fangeuse, servait de grenier à foin, d'abri aux récoltes de fruits, et de logement au concierge. Il était délabré, la toiture défoncée; les étages du haut étaient ouverts à la pluie. « Mon père, écrit le comte Beugnot, avait vu le chef de cette triste famille — il s'agissait de Jacques de Saint-Rémy, le père de la petite Jeanne ; — il le peignait comme un homme de formes athlétiques, qui vivait de la chasse, de la dévastation des forêts, de fruits et même de vol de fruits cultivés. Les Saint-Rémy menaient depuis deux ou trois générations cette vie héroïque qu'enduraient les habitants et les autorités, les uns par crainte, les autres par quelque retentissement d'un nom longtemps fameux. » La société du baron n'était composée que de paysans avec lesquels il s'enivrait et aimait à se battre quand il avait bu. Il vendait lopin par lopin ce qui restait du patrimoine familial, pour subvenir à ses débauches. Enfin, il séduisit une nommée Marie Jossel, fille du concierge de son château, et, après que celle-ci lui eut donné un enfant, l'épousa.

Cette femme acheva de le ruiner. Elle était adonnée aux

vices les plus dégradants, et Jacques de Saint-Rémy, avec sa force d'Hercule, avait un caractère faible, une nature indolente. Entre les mains de sa femme, il n'était plus qu'une loque qu'elle tordait à son gré. « Mon père, écrit le comte Beugnot, se souvient que, il y a quinze ou vingt ans, il se transportait chaque année dans le canton d'Essoyes pour la répartition des tailles. Lorsqu'il passait dans la paroisse de Fontette, le curé ne manquait pas de lui couper la bourse pour les pauvres enfants de Saint-Rémy. Ces enfants étaient au nombre de trois, abandonnés dans une chétive masure, percée sur la rue d'une petite trappe par où les habitants, chacun à son tour, leur apportaient de la soupe ou quelques aliments grossiers. « J'en ai été témoin, disait mon père, et » le curé n'osait pas ouvrir la porte dans la crainte de m'af- » fliger par le tableau de ces enfants nus et nourris comme » des espèces de sauvages ; il me disait que mon aumône » contribuerait à les habiller. » Quand ils eurent épuisé les ressources provenant du dernier carré de terre vendue à d'anciens fermiers, vendu leur château morceau par morceau à plusieurs familles du pays[1] et lassé la patience de créanciers, qui se préparaient à faire exercer contre eux la contrainte par corps, le baron et sa femme résolurent d'aller chercher fortune à Paris. On se mettrait en route, le père, la mère et trois des quatre enfants : Jacques et Jeanne, les deux aînés, et la quatrième, Marguerite-Anne, qui venaît de naître et qu'il était facile de porter. Plus embarrassante était Marie-Anne, âgée d'une année et demie. On se décida à partir de nuit et à l'accrocher, la pauvrette, enveloppée de langes, qui formaient maillot, à l'auvent d'un brave homme de paysan, nommé Durant, ancien fermier du baron de Saint-Rémy, qui avait gardé avec lui de bons rapports. Disons immédiatement que cet excellent homme eut grand'pitié de l'enfant délaissée et, se chargeant d'elle, l'éleva en lui donnant tous ses soins et en y mettant tout son cœur.

1. Les descendants de ces familles occupent aujourd'hui encore les différentes parties du château, où chaque famille est séparée de ses voisins par de simples cloisons. Ces familles sont au nombre de huit. Une partie du château a malheureusement été anéantie par un incendie, il y a quelques années. Quant à l'ancien château, aux tours rondes, il est entièrement détruit; mais on retrouve le bas des tours à l'intérieur des maisons construites sur l'emplacement.

On était au printemps de 1759. « Il n'arriva rien de remarquable sur la route, dit un contemporain fort bien renseigné[1]. Ils allaient à petites journées. Après plusieurs jours de marche, ils arrivèrent à Paris. Ne trouvant pas d'occupation dans cette ville, ils échouèrent à Boulogne dont ils connaissaient le curé. Celui-ci les visitait de temps à autre et fournissait charitablement à une partie de leur dépense. » L'autre partie était défrayée par la petite mendiante. La baronne mettait aussi à profit sa beauté de paysanne robuste et avenante. Elle finit par jeter son mari à la porte — le baron était presque toujours malade à présent — pour le remplacer par un soldat aux gardes, un nommé Jean-Baptiste Raimond, natif de l'île de Sardaigne. Jacques de Saint-Rémy mourut à l'Hôtel-Dieu, comme il a été dit, de misère et de chagrin. La vie de la petite Jeanne devint atroce. Elle était le souffre-douleur de ce couple dépravé et méchant, enfant martyr sur laquelle la débauche et le remords faisaient retomber leurs violences. « Insensible à mes pleurs, écrit Jeanne, mon impitoyable mère fermait la porte et, après m'avoir forcée à me dépouiller de mes misérables haillons, qui me servaient à peine à me couvrir, elle tombait sur moi avec furie et m'enlevait la peau à grands coups de verge. Ce n'était pas tout. Raimond me liait au pied du lit et si, pendant cette opération cruelle, j'osais jeter des cris, elle recommençait de me frapper à coups redoublés. Souvent sa verge se brisait entre ses mains, tant sa brutale fureur s'apesantissait sur moi. »

C'est alors, en 1763, que Jeanne se trouva sur le chemin de la marquise de Boulainvilliers. Celle-ci la recueillit et la mit avec sa petite sœur Marguerite-Anne, qu'elle avait vue attachée sur son dos, chez une dame Leclerc, qui tenait une maison d'éducation pour jeunes filles, à Passy. Marguerite-Anne mourut peu de temps après de la petite vérole.

Cependant la baronne de Saint-Rémy, qui avait abandonné son mari, ne tarda pas à être abandonnée de son amant. Elle retourna avec son fils Jacques, demeuré près d'elle, dans le Bar-sur-Aubois. Des adorateurs rustiques l'aidèrent à y subsister tant que ses charmes conservèrent des

1. L'auteur anonyme de l'*Histoire véritable de Jeanne de Saint-Rémi.*

attraits. Peu à peu, avec l'âge, ceux-ci se perdirent, et la misérable femme mourut dans le dernier dénuement. A peine sorti de l'enfance, son fils Jacques était parti avec un peu d'argent en poche. Il avait cheminé jusqu'à Toulon, où il s'était engagé comme mousse sur le premier navire qui avait bien voulu le recevoir. C'était une nature d'énergie et de valeur. Il fit dans la marine une carrière honorable[1].

Jeanne demeura chez la dame Leclerc jusqu'aux années qui suivirent sa première communion. Quand elle eut quatorze ans, la marquise de Boulainvilliers la plaça à Paris, chez une couturière, mademoiselle La Marche, d'où elle passa chez madame Boussol, couturière dans le faubourg Saint-Germain, d'où elle entra en condition. Son caractère inquiet, agité, ne lui permettait pas de demeurer en place. C'était comme une fièvre qui la dévorait. Elle supportait impatiemment l'obligation de servir. De temps à autre, madame de Boulainvilliers la prenait chez elle pour lui égayer l'humeur, remettre sa santé. Elle fut, de la sorte, tantôt en apprentissage, tantôt en service, s'irritant de plus en plus. « Je devins, dit-elle, blanchisseuse, porteuse d'eau, cuisinière, repasseuse, lingère; tout enfin, excepté heureuse et considérée. » Une petite-fille des rois de France était-elle faite pour demeurer en domesticité? elle ne laissait pas d'en glisser un mot parfois, avec grâce et câlinerie, à sa protectrice, si bien que madame de Boulainvilliers s'occupa de faire vérifier officiellement la descendance de Henri II. Sentant la jeune fille malheureuse, elle la prit enfin chez elle où elle la garda deux ans.

Jeanne était devenue belle fille, dans la fleur de ses dix-huit ans, quand madame de Boulainvilliers fit venir de Fontenette Marie-Anne qui, jadis, avait été accrochée en maillot à l'auvent du fermier Durant, pour les placer toutes deux au couvent de l'abbaye d'Yerres, près sa terre de Montgeron, où l'on terminait l'éducation des demoiselles. Elle subvenait aussi aux premiers besoins de Jacques de Saint-Rémy, qui s'était engagé comme mousse et lui procurait la protection du

1. Enseigne de vaisseau, à Brest, le 1er octobre 1776; lieutenant de vaisseau le 4 avril 1780; capitaine de fusiliers au corps de la marine le 1er novembre 1782. Il commandait la frégate *la Surveillante*, et était chevalier de Saint-Louis quand il mourut au Port-Louis (Ile de France), le 9 mai 1785, à l'âge de trente ans.

duc de Penthièvre. Le 6 mai 1776, elle pouvait enfin faire authentiquer officiellement par d'Hozier la fameuse généalogie, le seul bien des enfants, et, en faveur de cette origine royale, obtenait à chacun d'eux, par brevet du 9 décembre 1776[1], une pension de huit cents livres sur la caisse du roi. En mars 1778, elle retira les deux sœurs de l'abbaye d'Yerres, pour les placer en celle de Lonchamp où n'étaient admises que des filles de qualité.

Jeanne a vingt et un ans. Par son habileté à manier la sympathie de sa protectrice, elle a transformé son existence. En fut-elle dans la suite plus heureuse? Elle était la proie d'un orgueil sans mesure. C'était en elle, disait-elle, le sang des Valois. Ce sang des Valois, chacune de ses pensées, chacun de ses écrits en est comme imprégné. Quelle que soit la situation de sa fortune où, par moments, elle parviendra, il lui semblera qu'elle est toujours la pauvre délaissée, qui répète sur le bord du chemin, en haillons, les yeux allumés de haine et d'envie : « Prenez pitié d'une petite mendiante du sang des Valois! » — « Tyrannisée par un orgueil indomptable, écrit-elle elle-même, que j'ai reçu de la nature et que les bontés de madame de Boulainvilliers, en me faisant entrevoir un avenir plus brillant, avait rendu plus irascible, je n'arrêtais qu'en frémissant mes réflexions sur mon état. Hélas! me disais-je, pourquoi suis-je issue du sang des Valois? O nom fatal, c'est toi qui as ouvert mon âme à cette fierté qui n'eût jamais dû y trouver place ; c'est pour toi que je répands des larmes; c'est à toi que je dois mes malheurs! »

*
* *

Pour aristocratique que fût la vie que menaient à l'abbaye de Longchamp nos jeunes demoiselles qui grandissaient en âge et en beauté — sinon en sagesse — elles en vinrent à la trouver monotone et bientôt même fort ennuyeuse. La marquise de Boulainvilliers les faisait « sortir » de temps à autre. En son domaine de Passy, les jolies pensionnaires se

1. Archives nationales, O,1199.

trouvaient en contact avec la vie mondaine, elles s'y laissaient caresser par les propos parfumés des jeunes gens élégants et sémillants, et trouvaient, rentrées à l'abbaye, d'un ton inélégant et fruste, la robe grise et noire des religieuses. Les noces magnifiques de mademoiselle de Passy, fille de la marquise de Boulainvilliers, qui épousait le jeune vicomte de Turenne, où mesdemoiselles de Saint-Rémy de Valois avaient été priées, déroulèrent sous leurs yeux un spectacle enchanteur. Aussi, quand Jeanne eut regagné son couvent et que l'abbesse, chargée de sonder ses intentions, lui demanda si elle se sentait de la vocation pour la vie religieuse, la dame abbesse fut-elle bien reçue!

Un jour de l'automne de 1779[1], écrit le comte Beugnot, on annonce chez madame de Surmont, — femme du prévôt, juge civil et criminel de la Châtellenie et président des greniers à sel de Bar-sur-Aube, — que deux princesses fugitives sont tombées à l'auberge de la *Tête Rouge*, c'est-à-dire à la plus misérable auberge de la ville, où il n'y en a pas une de passable. Et nous tous de rire de princesses ainsi logées. On apprend que ces dames sont échappées du couvent de Longchamp et qu'elles se sont dirigées sur Bar-sur-Aube comme sur un point central où elles vont réunir tous leurs efforts pour rentrer dans les biens considérables qui forment l'antique patrimoine de leur Maison. Ces biens sont les terres de Fontette, d'Essoyes et de Verpillière. L'une porte le nom de mademoiselle de Valois — c'est notre petite Jeanne, — l'autre de mademoiselle de Saint-Rémy — c'est Marie-Anne, sa plus jeune sœur.

Elles avaient franchi les haies de clôture, un léger paquet sous le bras et douze écus dans leur poche. Le coche d'eau les avait conduites jusqu'à Nogent, d'où la diligence les avait menées à Bar-sur-Aube. De leurs trente-six livres tournois, elles en avaient dépensé vingt-quatre.

Toute une jeunesse gaie et vive papillonnait à Bar-sur-Aube autour de l'énorme et majestueuse Présidente de Sur-

1. Le comte Beugnot parle de l'automne de 1782. L'acte de mariage de Nicolas de la Motte et de mademoiselle de Saint-Rémy de Valois, en date du 6 juin 1780, dans les registres de l'état civil de Bar-sur-Aube, prouve qu'il faut lire 1779.

mont[1], en sa belle demeure de la rue de l'Aube, entourés de jardins fleuris[2]. C'étaient des parties de campagne en chars à bancs, avec des provisions dans des paniers que l'on allait étaler sur la mousse et les nappes de fougères, dans le fond des bois; c'étaient des comédies, où jeunes gens et jeunes filles se donnaient la réplique sur une estrade garnie de tapis, construite dans l'une des plus hautes salles en boiseries blanches de l'hôtel et où les spectateurs applaudissaient un dialogue d'autant plus animé et naturel que Frontin et Lisette avaient plus longuement répété leur rôle, bras dessus bras dessous, en toute solitude — car il fallait ménager la surprise — sous les voûtes épaisses et discrètes des profondes allées du parc.

« Madame de Surmont avait quelque temps résisté, écrit le jeune Albert Beugnot, avocat en herbe; mais nous étions parvenus à lui persuader que sa position dans la ville lui imposait l'obligation de protéger des demoiselles de qualité fugitives, persécutées peut-être, et que la noblesse délaissait d'une manière honteuse. Nous avions fait vibrer la corde sensible. » La bonne dame prit donc les deux jeunes filles sous son toit, nonobstant la mauvaise humeur de son mari qui n'avait pas laissé de bougonner et protester contre cet envahissement dérangeant ses habitudes. Comme ces demoiselles étaient dans le plus grand dénuement, madame de Surmont leur prêta, le jour de leur arrivée, deux robes blanches, mais sans trop d'espoir qu'elles pussent leur servir, car les robes étaient à sa taille et cette taille était des plus volumineuses. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise, quand elle vit le lendemain que les corsages allaient parfaitement. On avait passé la nuit à les découper et recoudre, si bien qu'elles convenaient à ravir. « Elles procédaient pour tout

1. « J'ai peint de quelques traits la société un peu libre qui se réunissait dans la maison de madame de Surmont », écrit le comte Beugnot (I, 6). Il est regrettable que cette partie de ses Mémoires n'ait pas été publiée.

2. La maison de Surmont est conservée à Bar-sur-Aube, 16 et 18, rue d'Aube. Les salles, style Louis XVI, sont, pour la plupart, du temps. Par une coïncidence intéressante, la maison est aujourd'hui habitée par une descendante directe de Henri II et de Nicole de Savigny, mademoiselle Olivia de Valois, appartenant à la branche aînée de la famille dont la branche cadette s'est éteinte en l'héroïne de ce récit, ses deux sœurs et son frère. — Voyez Émile Socard, *Table généalogique de la Maison de Valois Saint-Rémy*. Troyes, 1858, in-8°.

avec la même liberté, et madame de Surmont commençait à trouver le sans-façon des princesses poussé trop loin. »

L'aînée, Jeanne de Valois, avait un esprit actif, impétueux, mettant tout sens dessus dessous, dans la vieille demeure où, du jour au lendemain, elle s'était trouvée chez elle. Elle n'avait pas tardé à faire quitter au président du grenier à sel sa mauvaise humeur. Elle le charmait de sa vivacité gracieuse, de ses espièglerie enjouées, de mille et une flatteries et câlineries, dont le bonhomme se trouvait tout farci. « Les demoiselles de Saint-Rémy, dit Beugnot, qui ne devaient passer tout au plus que la semaine chez madame de Surmont, y demeurèrent un an. Le temps s'écoula comme il s'écoule dans une petite ville de province : en querelles, en raccommodements, en propos, en justifications, en épouvantables intrigues et qui ne franchissaient jamais les murs de la cité. Toutefois le génie de mademoiselle de Saint-Rémy, l'aînée, trouvait à se développer dans un cercle aussi étroit. Elle préludait en attendant partie. Elle s'était emparée de l'esprit de M. de Surmont, et recouvrait de l'attachement aveugle que lui portait cet homme de bien, les noirceurs qu'elle distribuait à tout venant, à madame de Surmont elle-même. Cette dernière m'a souvent répété que l'année la plus malheureuse de sa vie était celle qu'elle avait passée dans la société de ce démon. »

Parmi les personnes que nos deux sœurs voyaient à Bar-sur-Aube, figurait une dame de la Motte, veuve d'un officier de gendarmerie, compagnie des Bourguignons, en garnison à Lunéville. Elle avait un fils engagé dans la compagnie même où avait servi son mari. Le jeune Marc-Antoine-Nicolas de la Motte venait souvent dans la maison de Surmont. Il avait du talent pour la comédie, tenait des rôles avec mademoiselle Jeanne, et lui donnait, dit-elle, des leçons de déclamation. « Ces moments, observe Jeanne, n'étaient pas perdus pour l'amour. » On déclama tant et si bien qu'il fallut se marier en grande hâte[1]. L'union de Nicolas de la Motte écuyer, gendarme du roi de la compagnie des Bourguignons, et de Jeanne de Saint-Rémy de Valois de Luze, fut bénie le 6 juin 1780, en

1, L'*Histoire véritable de Jeanne de Saint-Rémi* donne sur les amours de Nicolas de la Motte et de mademoiselle de Valois des détails d'un tel réalisme qu'il est impossible de les reproduire.

la paroisse de Sainte-Marie-Madeleine de Bar-sur-Aube, les fiançailles ayant été célébrées la veille, « sous l'autorisation de messire Joseph-Henri Arminot, écuyer, seigneur de Fin-et-bon-chemin, élu tuteur *ad hoc* par assemblée de parents en date du 20 mai 1780, à cause de la longue absence de la dame Jossel, mère de la demoiselle ; — à la célébration du dit mariage ont assisté : Nicolas-Clausse de Surmont, conseiller du roi, président, prévôt, juge civil et criminel de la prévôté et châtellenie de Bar-sur-Aube, lieutenant général de police et président du grenier à sel, oncle maternel du mari ; messire Joseph-Henri Arminot, écuyer, seigneur de Fin-et-bon-chemin, parent et tuteur de la mariée, demeurant au dit Bon-chemin, et Jean Durand, receveur des aides, demeurant à Fontette. » Ce Jean Durand était sans doute l'ancien fermier de Saint-Rémy qui avait recueilli et élevé la petite Marie-Anne. Un mois après, jour pour jour, à la même paroisse, étaient baptisés Jean-Baptiste et Nicolas-Marc, fils jumeaux de Nicolas de la Motte, gendarme du roi, et de Jeanne de Valois. Les parrains étaient les domestiques de madame de Surmont. Les deux enfants moururent quelques jours après[1]. Nicolas de la Motte avait alors vingt-six ans et Jeanne de Valois en avait vingt-quatre. Les deux époux usurpèrent le titre de comte avec assez d'adresse pour que les contemporains, et, depuis lors tous les historiens qui se sont occupés de leur histoire y aient été trompés. Dans les actes d'état civil qui les concernent et qui nous ont passé sous les yeux, La Motte est simplement qualifié d'écuyer. Son oncle, frère de son père, était marchand. La confusion fut d'ailleurs d'autant plus facile qu'il existait dans le Bar-sur-Aubois deux familles de la Motte, l'une, dont le mari de notre héroïne, de petite gentilhommerie, l'autre de noblesse ancienne et plus considérable, était autrefois établie à Braux-le-Comte.

« M. de la Motte, dit Beugnot, était un homme laid, mais bien fait ; habile à tous les exercices du corps, et, en dépit de sa laideur, l'expression de sa figure était aimable et douce. Il ne manquait pas entièrement d'esprit ; mais ce qu'il en avait était tourné vers les aventures subalternes. Il était gentilhomme et

1. Ces faits, d'après les registres de l'état civil de Bar-sur-Aube.

le troisième de son nom qui servait dans la gendarmerie. Son père, chevalier de Saint-Louis et maréchal des logis dans ce corps, avait été tué dans la bataille de Minden. Dénué de toute espèce de fortune, il avait cependant eu le talent de se noyer de dettes. » — « Gendarme assez dispos pour bien porter sa botte de foin du magasin de fourrage au quartier, disait de lui son beau-frère M. de la Tour, mais ne lui en demandez pas davantage. » — « Il n'est pas beau de figure, écrit Manuel dans son pamphlet, mais du reste il promettait. Mademoiselle de Valois fit cas du reste. »

Quand madame de Surmont apprit à quel point elle avait été trompée par Jeanne de Valois et par son neveu, irritée de l'insulte faite à sa maison, elle pria la demoiselle de sortir et congédia le galant. Ils allèrent se réfugier chez madame de la Tour, sœur de M. de la Motte ; mais celle-ci, fort gênée elle-même, ne put les héberger longtemps. Jeanne aliéna pour mille francs deux années de la pension de huit cents livres qu'elle avait obtenue, La Motte vendit pour six cents livres un cabriolet et un cheval qu'il avait achetés à crédit à Lunéville. Telles furent les ressources pour se mettre en ménage.

Jeanne ne tarda pas à faire partager à son mari les rêves d'ambition qui la hantaient. Certes, avec le nom qu'elle portait, son intelligence, son activité, on parviendrait à reconquérir une situation digne d'une fille des Valois. La Motte était une nature banale et bornée sur laquelle sa femme exerça dès l'abord une entière domination. Ce qui, pour le moment, dans la médiocre existence que pouvait mener un gendarme en garnison à Lunéville, devenait gênant et irritant, c'était les créanciers dont La Motte était harcelé. Songeant à chercher fortune ailleurs, il sollicitait un certificat de service ; mais celui-ci lui fut refusé. C'était l'usage du corps. La gendarmerie formait une arme d'élite où l'on voyait des gentilshommes servir sans grade. On perdait tout droit à l'avancement ou à la croix si l'on se retirait sans certificat de service, et l'on n'obtenait de certificat qu'en payant ses dettes.

A ce moment, en septembre 1781, madame de la Motte apprit que sa bienfaitrice, madame de Boulainvilliers, était

de passage à Strasbourg. Elle décida son mari de s'y rendre. A Strasbourg, ils entendent que la marquise est, au château de Saverne, l'hôte du prince cardinal de Rohan : ils vont à Saverne. Madame de Boulainvilliers, qui s'était d'abord fâchée, quand elle avait entendu la folle équipée de ses petites protégées franchissant les murs de l'abbaye de Longchamp, ne leur en a pas tenu rigueur pendant longtemps. Elle accueille les jeunes époux avec sa bonté coutumière. Ils lui content leur détresse, elle en est touchée et consent à les présenter au cardinal.

Le prince de Rohan est demeuré tel que nous l'avons connu à Vienne, si ce n'est que les années, avec leur expérience, et les dignités de plus en plus grandes dont il a été revêtu, lui ont donné un air plus grave — pas beaucoup. Il est à présent cardinal, titulaire de l'évêché de Strasbourg, le plus riche de France, prince-État d'Empire, landgrave d'Alsace, abbé de la grande abbaye de Saint-Vaast et de celle de la Chaise-Dieu, proviseur de Sorbonne, grand aumônier de France, ce qui est la première charge de la cour, supérieur général de l'Hôpital royal des Quinze-Vingts, et commandeur de l'ordre du Saint-Esprit. Nous avons son portrait à cette époque : un homme d'une belle figure, mais toujours une figure d'enfant, rondelette, gracieuse et poupine, haute en couleurs, les cheveux d'un gris blanc et le devant de la tête dégarni ; d'une grande taille, se tenant fort droit et bien fait. Il porte ses cinquante ans. Quoique avec l'âge il se soit chargé d'un peu d'embonpoint, la démarche est toujours noble et aisée, trahissant dans son allure à la fois l'homme d'Église et l'homme de Cour[1]. Il est toujours affable, aimable, d'une grâce avenante, ouvert et accueillant, méritant encore le nom qu'on lui donnait : *la Belle Éminence*.

Rohan a fait reconstruire, avec faste et dans un beau style, par l'architecte Salins de Montfort, le palais de Saverne, résidence des évêques de Strasbourg, qu'un incendie, où il a

1. Bette d'Étienville, *Défense à une accusation d'escroquerie*, éd. originale, p. 12. On a un portrait de Rohan par Rossin (1768), gravé par Cathelin (1773), un autre portrait gravé par Campion de Tersan d'après le dessin de Ch.-N. Cochin (1765), ceux de Capellan, Chapuy, Klauber, François et des estampes anonymes.

failli périr lui-même, a anéanti le 8 septembre 1779 : perte de plusieurs millions. L'œuvre réalisée est admirable. Il y installe des collections de physique, d'histoire naturelle ; une nombreuse bibliothèque aux belles reliures portant sur les plats, frappées en or, les armoiries cardinalices avec cette mention : *Ex bibliotheca Sabernensi*[1]. A Paris, il occupe l'admirable hôtel de Rohan, rue Vieille-du-Temple, qui a pris le nom d'hôtel de Strasbourg. De grands jardins le font communiquer avec le palais Soubise[2]. On y admire encore le *salon des Singes*, d'un goût bizarre, paysanneries chinoises par Christophe Huet, mais dont l'ornementation est harmonieuse et délicate ; les trumeaux mythologiques de J.-B.-Marie Pierre, les pittoresques paysages de Boucher, et, avant tout, au fronton des vastes écuries où le prince Louis nourrissait ses cinquante-deux juments d'Angleterre, l'admirable bas-relief de Le Lorrain, les chevaux d'Apollon,

Un bas-relief en pierre et qui semble d'airain.

dit un merveilleux érudit qui fut un grand poète ; Anatole de Montaiglon[3].

Rohan réunissait les livres d'heures anciens, les missels aux brillantes enluminures : il lui répugnait d'avoir entre les mains, durant les offices, de vilains livres imprimés.

D'autre part il a pris à cœur la faillite de son cousin, le comte de Guéménée, la retentissante faillite de trente millions qui a accumulé ruines et misères. Les plus atteints sont les petites gens, boutiquiers, portiers, domestiques, qui confiaient leurs épargnes au prince. Rohan n'y est ni mêlé, ni compromis en rien ; mais, dans la mesure de ses forces, il veut atténuer le désastre. Chaque année, sans que rien l'y

1. Ces trésors artistiques et scientifiques ont été transportés par le Directoire du Bas-Rhin en la bibliothèque de Strasbourg, où l'incendie de 1871 les a détruits. (Le Roy de Sainte-Croix, *les Quatre Cardinaux de Rohan*, p. 89 et suivantes).

2. Aujourd'hui palais des Archives nationales. A l'hôtel de Rohan notre Imprimerie Nationale a trouvé un somptueux abri.

3. Sur l'hôtel de Rohan voir Henry Jouin, *Ancien hôtel de Rohan affecté à l'Imprimerie Nationale*, Paris, 1899, in-folio.

oblige, il contribue pour une somme considérable à la liquidation des dettes de son cousin[1].

Rohan a fait un pèlerinage à Salzbach au champ où Turenne trouva la mort. « La pensée m'est venue, dit-il, d'élever un monument à ce grand homme. J'ai donc acheté le champ où un boulet le frappa et, avec lui, la fortune de la France, pour y faire construire une pyramide. Je ferai bâtir à côté une maison pour y établir un gardien, un vieux soldat invalide du régiment de Turenne, je désire que ce soit de préférence un Alsacien. » Le monument fut élevé, la maison fut construite[2], un vieux soldat y fut logé.

Et, de la sorte, l'argent filait. Aussi tous les contemporains, Marie-Antoinette la première, — et avec quelle âpreté : « Un besogneux », dit-elle — puis tous les historiens jusqu'à ce jour, sans exception, ont-ils reproché à Rohan sa fortune obérée. Un évêque qui a des dettes : quelle horreur ! il devait entretenir des femmes. Aussi bien sait-on que ce que l'homme pardonne le plus difficilement à son semblable est de ne pas avoir d'argent.

Madame de la Motte était une petite créature fine et souple, d'une grâce ondoyante et alerte. Des cheveux châtains, de ce châtain si fin qui a la nuance des noisettes, avec des reflets plus clairs, ondulaient sur son front. Ses yeux étaient bleus, pleins d'expression, sous des sourcils noirs bien arqués. La bouche, grande, pouvait paraître ce qu'il y avait de défectueux dans son visage au point de vue du dessin ; cependant elle en était le charme, par les dents fines et d'une blancheur parfaite, mais surtout par le sourire qui était enchanteur. « Son sourire allait au cœur », dit Beugnot, qui en parle d'expérience. Sa gorge eût été à souhait s'il y en avait eu davantage ; mais, comme l'observe encore Beugnot, « la nature s'était arrêtée à moitié de l'ouvrage et cette moitié faisait regretter l'autre ». L'éclat si pur de son teint, sa physionomie spirituelle et son allure vive, si légère, qu'en la voyant se

1. Déclaration du baron de Planta en date du 28 novembre 1785 (*Archives nationales*, X, 2. B, 1417,) et son interrogatoire (*Ibid.* F, 7, 4445 B.) *Mémoires de la baronne d'Oberkirch*, II, I. — Le baron de Planta, qui était l'homme de confiance du cardinal, était protestant.

2. Le monument et la maison ont été détruits en 1796.

transporter d'un point à un autre il semblait qu'elle ne pesât rien, ajoutaient à son agrément. Enfin c'était la voix, douce, insinuante, d'un timbre agréable, qui caressait. Avec une instruction négligée elle avait l'esprit prompt et naturel, elle s'énonçait facilement, et avec un grand air de facilité. « La nature, dit Bette d'Étienville, lui avait prodigué le dangereux don de persuader[1]. » Quant aux lois morales et à celles de l'État, elles formaient un domaine dont, très simplement, avec infiniment de naturel, et sans autre intention mauvaise, madame de la Motte ne soupçonnait pas l'existence. Elle allait ainsi tout droit devant elle, avec les armes redoutables que son sexe, sa beauté et son esprit mettaient dans ses mains, tout droit, sans voir d'obstacle, au gré de ses fantaisies impétueuses. « Tout cela, conclut Beugnot, composait un ensemble effrayant pour un observateur et séduisant pour le commun des hommes qui n'y regardait pas de si près[2]. »

Telle était madame de la Motte. Nous connaissons le cardinal de Rohan.

On a vu comment Jeanne de Valois avait rencontré pour la première fois madame de Boulainvilliers sur le chemin qui montait au village de Passy. C'est sur la grand'route encore, qui va de Strasbourg à Saverne, qu'elle fut, pour la première fois, présentée au cardinal. « Il rencontra la dame de Boulainvilliers, dit celui-ci, qui se promenait sur la grand'route; elle fit arrêter, il s'approcha de sa voiture et elle lui présenta une personne qu'elle lui dit s'appeler mademoiselle de Valois[3]. » M. et madame La Motte furent reçus au château de Saverne. Rohan se montra empressé d'entendre les aventures qui pouvaient se trouver dans la vie d'une aussi jolie femme. Il était d'ailleurs impossible d'imaginer une histoire plus intéressante et qui fût mieux contée.

1. Bette d'Étienville, *Second mémoire*, dans la *Collection complète*, II, 32. — Georgel dit de son côté : « Un air de bonne foi dans ses récits mettait la persuasion sur ses lèvres. » *Mémoires*, II, 36.

2. Nous pouvons reconstituer la physionomie de madame de la Motte d'après le témoignage, d'une part, du comte Beugnot, d'autre part de Bette d'Étienville qui l'observa avec son œil de romancier. Les deux témoignages, en se complétant, concordent d'une manière parfaite.

3. *Interrogatoire du cardinal de Rohan*, du 11 janvier 1786, publié par M. Campardon, p. 207.

Tandis que Jeanne, assise sur un tabouret, la taille légèrement pliée en avant, parlait de sa voix claire et pénétrante, animée de son sourire enchanteur, son mari, dans un fauteuil, l'air digne et grave, opinait du bonnet, et la marquise de Boulainvilliers, affectueusement, soulignait les bons endroits. Rohan promit sa protection. La Motte obtint un brevet de capitaine à la suite des dragons de Monsieur, frère du roi. Notre homme y est titré « comte », erreur à laquelle il a contribué, mais il peut désormais en faire état aux yeux des incrédules. Madame de Boulainvilliers de son côté payait les dettes à Lunéville. Le certificat de service, tant désiré, est obtenu, et le jeune couple prend la diligence pour Paris.

L'aurore de la fortune semble s'être levée devant Jeanne de Valois.

* * *

LE SEIGNEUR CAGLIOSTRO [1]

A l'époque même où le cardinal de Rohan faisait la connaissance de madame de la Motte, il entrait en relations avec

1. Les documents pour servir à l'histoire de Cagliostro sont très nombreux. La difficulté est de faire un choix critique pour écarter ceux qui ne sont pas exacts. On placera en première ligne les renseignements recueillis par la justice, lors du procès du Collier. On les trouve aux *Archives nationales :* X 2, B/1417 — F 7/4445 B — Y, 13125. Une partie en a été publiée par M. Campardon, mais l'intéressant rapport du commissaire Fontaine est demeuré inédit. Ces indications seront complétées par le livre intitulé : *Vie de Joseph Balsamo* (Paris, 1791), traduit sur l'original italien que la Chambre apostolique venait de publier l'année même, d'après la procédure du procès fait à Cagliostro par les magistrats du Souverain Pontife. On y joindra les interrogatoires et confrontations du procès du Collier, les mémoires rédigés dans cette affaire par les avocats, par Me Thilorier pour Cagliostro, par Me Polvérit pour Lorenza Féliciani, sa femme ; puis les pièces de l'action intentée en juin 1786 par Cagliostro au marquis de Launay, gouverneur de la Bastille, et au commissaire Chesnon, et les répliques de ces derniers. Un fervent adepte, le fermier général J.-B. de Laborde, publia à Genève, en 1784, des *Lettres sur la Suisse en 1781,* où il parle beaucoup de son héros. — Voir aussi les *Lettres du comte de Mirabeau sur Cagliostro (1786).* — Dans le *Courrier de l'Europe,* rédigé à Londres, Morand entreprit en 1786-87 (numéros 15-22) une vive campagne contre le célèbre aventurier et publia les résultats de l'enquête minutieuse qu'il fit sur ses faits et gestes en Angleterre. Les mémoires de l'époque, ceux de l'abbé Georgel, du comte Beugnot, de madame d'Oberkirch, de Casanova, les *Mémoires secrets* de Bachaumont, la *Correspondance* de Métra, et, outre le *Courrier*

un personnage qui remplissait alors le monde du bruit de ses prodiges, le comte de Cagliostro. Celui-ci venait d'arriver à Strasbourg[1] précédé d'une renommée qui, dès les premiers jours, s'y était encore accrue. Il guérissait toutes les maladies possibles sans daigner accepter la moindre chose de ceux de ses clients qui étaient riches et en donnant de l'argent à ceux d'entre eux qui étaient pauvres. Le prince de Rohan se trouvait dans sa résidence de Saverne, où il accueillait madame de la Motte ; il vint à Strasbourg pour y entrer en relations avec un homme aussi extraordinaire.

Une audience fut demandée pour le cardinal-évêque ; mais elle fut refusée. « Si M. le cardinal est malade, répond Cagliostro, qu'il vienne et je le guérirai ; s'il se porte bien, il n'a pas besoin de moi, ni moi de lui. » Rohan trouva cette réponse sublime et son désir de voir le héros en fut accru. On ne parlait d'ailleurs que de lui dans la ville. Un jour qu'il se promenait sur la place, dans son habit de taffetas bleu galonné sur les coutures, ses cheveux en nattes poudrées réunis en cadenettes, suivi d'une bande de gamins qui regardaient, émerveillés, ses souliers en velours avec des boucles de pierreries, ses bas chinés à coins d'or, les rubis et les diamants qui brillaient à ses doigts et à sa jabottière, les breloques bizarres qui pendaient aux trois chaînes de montre étalées sur son gilet à fleurs, et son chapeau mousquetaire orné de plumets blancs — Cagliostro s'arrêta avec un cri de surprise devant le grand crucifix en bois sculpté. Car il ne pouvait comprendre comment un artiste qui, certainement, n'avait pas connu le Christ personnellement, avait pu atteindre à une ressemblance aussi complète.

de l'Europe, la *Gazette de Leyde*, la *Gazette d'Utrecht*, le *Courrier du Bas-Rhin*, ont été dépouillés. Enfin, dans le journal du libraire Hardy (Bibl. Nat., ms. franç. 6685) et de nombreuses lettres particulières, on voit l'opinion des contemporains sur Cagliostro et ses prodiges. Il est question en détail de la franc-maçonnerie égyptienne, dont Cagliostro fut le promoteur, et de ses rapports avec les loges écossaises et les Philalèthes, dans les livres de Thory, *Annales originis magni Galliarum Orientalis* (Paris, 1812) et *Acta Latomorum* (Paris, 1812) en français sous les titres latins. Sur la maison de Cagliostro à Paris, 1, rue Saint-Claude, conservée de nos jours, on lira les jolies pages de M. G. Lenôtre, *Vieux papiers, vieilles maisons*, p. 161-71.

1. Le 19 septembre 1780. (Mémoire pour Cagliostro, dans la *Collection Bette d'Étienville*, I, 19.)

— Vous avez donc connu le Christ?

— Nous étions ensemble du dernier bien, répondait Cagliostro. Que de fois nous nous promenâmes sur le sable mouillé, au bord du lac de Tibériade! Sa voix était d'une douceur infinie. Mais il ne m'a pas voulu croire. Il a couru les rivages de la mer; il a ramassé une bande de lazarons, de pêcheurs, des loqueteux! Et il a prêché. Mal lui en est advenu.

Et, se tournant vers son domestique :

— Tu te souviens du soir, à Jérusalem, où l'on crucifia Jésus?

Mais le domestique, avec une profonde révérence :

— Non, monsieur. Monsieur sait bien que je ne suis à son service que depuis quinze cents ans.

Cagliostro débitait une liqueur qui avait la vertu de « fixer » pour toujours ceux qui en buvaient dans l'âge où ils se trouvaient au moment même. Un autre élixir, dans des flacons plus petits, rajeunissait de vingt-cinq ans. Les journaux racontaient le plus sérieusement du monde :

« Une vieille coquette entend dire à Cagliostro qu'il possède la véritable eau de Jouvence. Elle prie, elle supplie tant, qu'il consent enfin à lui en envoyer une petite fiole. Son domestique quinzecentenaire apporte la petite bouteille étiquetée : « Eau pour rajeunir de vingt-cinq ans ». La dame étant absente, la femme de chambre nommée Sophie, âgée de trente ans, a voulu goûter le breuvage qui lui a paru délicieux et elle a vidé la fiole. Aussitôt ses membres diminuent, ainsi que sa taille, sa tête devient plus petite, enfin Sophie n'est plus qu'une petite fille de cinq ans qui se perd dans les hardes d'une grande personne. La dame rentre, appelle Sophie, qui, enveloppée, embarrassée dans ses jupons, accourt à la voix de sa maîtresse. Surprise de la métamorphose, elle demande la fiole, qui est vide. Furieuse, elle prend la pauvre petite et lui donne cruellement le fouet. Elle est allée ensuite chez Cagliostro qui a beaucoup ri, mais qui n'a pas voulu donner une seconde potion[1]. »

« Cet homme, écrit cette année même Labarthe à l'archéologue Séguier, cet homme qu'on soupçonne marié à une

1. *Gazette d'Utrecht*, 2 août 1787.

sylphide, est de race juive et arabe d'origine. Personne n'a les mœurs plus pures. Ses plaisirs sont l'étude et le dîner, quelquefois la comédie. Il ne soupe jamais et se couche à neuf heures en toute saison. Après le dessert il prend du moka, et, à la suite, une cuillerée d'une liqueur qu'il ne permet pas que l'on goûte. On ignore quelle est sa religion ; mais il parle de Jéhovah dans les termes de la plus grande éloquence et avec le plus profond respect. C'est cet homme que je veux consulter l'an prochain. Je suis bien sûr que mon estomac deviendra celui d'un jeune homme de vingt-cinq ans et que mon asthme et mon rhumatisme goutteux disparaîtront. Je suis sûr que vous n'aurez plus de douleurs et que vos jambes vous permettront de courir les montagnes. Madame Augeard, jeune et très jolie femme de Paris, que je connais beaucoup, très riche par les emplois de son mari, fermier général, attaquée d'une maladie incurable, a été le trouver. Elle a reçu en présent un élixir qui a fait disparaître tous ses maux. Et je tiens de son frère qu'elle jouit de la plus brillante santé. »

« Des guérisons subites, dit l'abbé Georgel qui ne l'aimait pas, des maladies jugées mortelles et incurables, opérées en Suisse et à Strasbourg, portaient le nom de Cagliostro de bouche en bouche et le faisaient passer pour un médecin véritablement miraculeux. Ses attentions pour les pauvres et ses dédains pour les grands donnaient à son caractère une teinte de supériorité et d'intérêt qui excitait l'enthousiasme. Ceux qu'il voulut bien honorer de sa familiarité ne sortaient d'auprès de lui qu'en publiant avec délices ses éminentes qualités. » Aussi cinq ou six cents personnes se pressaient-elles certains jours autour de sa maison à Strasbourg en se bousculant pour y entrer.

Cagliostro paraissait, en 1781, âgé d'une quarantaine d'années. Il était petit, trapu, d'une taille épaisse. Il avait le cou gros et court, le teint brun, le front chauve. De gros yeux à fleur de tête, très vifs et brillants, dont le regard « perçait comme une vrille », le nez ouvert et retroussé, une large bouche et de fortes mâchoires, un rire sarcastique et bruyant et une voix sonore et cuivrée marquaient sa physionomie de hardiesse, d'effronterie et de bonne humeur. Il semblait moulé, dit Beugnot, tout exprès pour jouer le rôle du *signor Tulipano*

dans la comédie italienne. Casanova lui trouva en somme, avec « sa hardiesse, son effronterie, ses sarcasmes et sa friponnerie », une figure fort « revenante ». La plupart de ceux qui le voyaient — et ceux même qui ne l'aimaient pas — le trouvaient très imposant. « J'avais de la peine, écrit madame d'Oberkirch, à m'arracher à une fascination que je comprends difficilement aujourd'hui, bien que je ne puisse la nier [1]. »

Il s'énonçait couramment en italien. Le français dont il se servait était un baragouin inimaginable. Mais dans sa bouche, avec sa vivacité, son énergie d'expression, sa flamme, ce charabia ne laissait pas de produire une assez grande impression. Un de ses ennemis a apprécié ainsi sa manière de parler : « Si le galimatias peut être sublime, personne n'est plus sublime que Cagliostro. Il fait entendre de grands mots dans des phrases inintelligibles et excite chez ses auditeurs d'autant plus d'admiration qu'ils l'entendent moins. Ils le prennent pour un oracle, parce qu'il en a l'obscurité. Son art est de ne rien dire à la raison, l'imagination des auditeurs interprète. La raison est claire et n'a de puissance que sur les sages. L'imposture se rend inintelligible et exerce son empire sur la multitude. » Pour guérir, il avait trois grands remèdes : des bains où dominait l'extrait de Saturne, une tisane dont la recette n'était confiée qu'à un apothicaire de son choix, enfin des gouttes de sa composition dont les effets miraculeux et souverains faisaient en tous lieux éclater sa renommée. A tous ceux qui le pressaient de questions pour savoir qui il était, il répondait d'une voix grave, en ramenant ses sourcils et en levant son index vers le ciel : « Je suis celui qui est » ; et comme on ne pouvait objecter qu'il était celui qui n'était pas, on s'inclinait d'un air de profonde déférence.

Il possédait la science des anciens prêtres de l'Égypte. Sa conversation d'ordinaire roulait sur trois points : 1° la méde-

1. Outre les gravures du temps représentant Cagliostro et que les contemporains disent très ressemblantes, il a été décrit par le comte Beugnot; par Casanova, qui le rencontra à Aix-en-Provence ; par madame d'Oberkirch, qui le vit à Strasbourg en 1780 (*Mémoires*, t. I, p. 135) ; par un nommé Bernard, qui écrivit, le 2 novembre 1786, de Palerme au commissaire Fontaine, et dans le *Courrier de l'Europe*, 3 avril et 15 juin 1787. Ces différents portraits concordent entre eux.

cine universelle dont il connaissait les secrets ; 2° la maçonnerie égyptienne, qu'il voulait restaurer et dont il venait d'établir la loge mère à Lyon, — car la maçonnerie écossaise, alors prédominante en France, n'était à ses yeux qu'une mauvaise dégénérescence ; 3° la pierre philosophale dont il allait donner la formule par la fixation du mercure et qui devait assurer la transmutation de tous les métaux imparfaits en or fin.

Il apportait ainsi à l'humanité, par sa médecine universelle, la santé du corps ; par la maçonnerie égyptienne, la santé de l'âme ; et par la pierre philosophale, des richesses infinies. C'était ses grands secrets, car il en avait d'autres, très intéressants également, bien que de moindre importance : celui de prédire les numéros gagnants aux loteries, celui de donner au coton le lustre et la finesse de la soie, de faire avec le chanvre le plus commun du fil aussi beau que celui de Malines, d'amollir le marbre et de lui rendre ensuite sa première dureté, — ce qui devait, comme on imagine, être d'une grande commodité aux sculpteurs, qui pourraient dorénavant modeler leurs statues directement dans le marbre au lieu de la terre glaise ou de la cire. Il avait le secret de faire enfler les rubis, les émeraudes, les diamants, en les enterrant sous terre, et de leur conserver ensuite leur nouvelle grosseur ; le secret d'imiter à s'y méprendre toutes les écritures, et enfin celui d'engraisser un cochon avec de l'arsenic de manière à en transformer la graisse en un poison foudroyant. Cagliostro proposa même un jour à un journaliste de Londres, qui l'attaquait dans le *Courrier de l'Europe*, un duel au cochon arseniqué — car il était lui, naturellement, au-dessus de toute atteinte. Mais le journaliste manqua de cœur et la rencontre n'eut pas lieu.

Cagliostro parlait de Dieu avec respect et ne manquait jamais d'en faire le plus grand éloge. Quant à la doctrine laissée aux hommes par le Créateur, elle n'avait pas dépassé, dans son intégrité, l'ère des patriarches, Adam, Seth, Énoch, Noé, Abraham, Isaac et Jacob. Ces patriarches avaient encore été dépositaires de la vérité, laquelle s'était altérée dans la bouche des prophètes, et plus encore dans celle des apôtres et des Pères de l'Église. Sa tâche à lui, Cagliostro, était de

rendre aux idées de Dieu leur pureté première. Les délégués des loges françaises qui l'entendirent déclarèrent dans leur rapport « avoir entrevu en lui une annonce de vérité qu'aucun des grands-maîtres n'a aussi complètement développée, et cependant parfaitement analogue à la maçonnerie bleue dont elle paraît une interprétation sensible et sublime ».

Cagliostro avait une femme qui, par ses charmes, produisait une émotion aussi grande que lui-même. Elle était toute jeune, déjà femme et encore enfant. On l'aurait crue Italienne à son accent, aux traits fins et précis de son visage, une Italienne blonde, qui avait de grands yeux bleus, profonds et doux, ombragés de longs cils; des yeux dont Mæterlinck eût dit qu'ils étaient un lac frais et tranquille pour y baigner son âme. Le nez était petit, finement aquilin; les lèvres arquées à l'antique, d'un carmin vif dans la blancheur du teint, étaient toujours immobiles, semblant ne devoir s'éveiller qu'aux caresses de l'amour.

« Elle affichait la noblesse, dit Casanova, la modestie, la naïveté, la douceur et cette pudeur timide qui donne tant de charmes à une jeune femme. » Aussi, quand elle passait sur Djérid, sa cavale noire, la taille cambrée, la gorge saillante, les hommes la suivaient du regard. On était amoureux d'elle à distance, sans l'avoir vue. « Ses plus chauds partisans, dit un historien, ses enthousiastes les plus exaltés étaient précisément ceux qui n'avaient jamais aperçu son visage. Il y eut des duels à son sujet, des duels engagés et acceptés à propos de la couleur de ses yeux que ni l'un ni l'autre des adversaires n'avait jamais contemplés, à propos d'une fossette à sa joue droite ou à sa joue gauche. » Quand, dans la suite, elle fut mêlée à l'affaire du Collier et mise à la Bastille, un avocat du barreau de Paris, Me Polverit, présenta sa défense au Parlement : « On ne sait pas mieux, dit-il, d'où elle vient que d'où vient son mari. C'est un ange sous des formes humaines qui a été envoyé sur la terre pour partager et adoucir les jours de l'homme des merveilles. Belle d'une beauté qui n'appartint jamais à une femme, elle n'est pas un modèle de tendresse, de douceur, de résignation; non, car elle ne soupçonne même pas les défauts contraires; sa nature nous offre, à nous autres pauvres humains, l'idéal d'une perfection que

nous pouvons adorer mais que nous ne saurions comprendre. Cependant cet ange, à qui il n'est pas donné de pécher, est sous les verrous. C'est un contresens cruel qu'on ne peut faire cesser trop tôt. Qu'y a-t-il de commun entre un être de cette nature et un procès criminel? » Cette argumentation parut au Parlement de Paris juste et concluante et il fit immédiatement mettre en liberté madame de Cagliostro.

Le prince cardinal de Rohan, qui n'avait cessé de prendre un vif intérêt à la botanique et à la chimie, ne se laissa pas décourager par son premier échec. Il revint à la charge, se fit humble et petit, tant et si bien que, finalement, il fut admis dans le sanctuaire d'Esculape. En sortant il confia ses impressions à son secrétaire intime, l'abbé Georgel, qui nous les a rapportées : « Je vis sur la physionomie de cet homme si peu communicatif, une dignité si imposante que je me sentis pénétré d'un religieux saisissement et que le respect commanda mes premières paroles. Cet entretien, qui fut assez court, excita en moi plus vivement que jamais le désir d'une connaissance plus particulière. » Et la joie de Rohan n'eut plus de bornes quand, un jour, Cagliostro lui dit : « Votre âme est digne de la mienne et vous méritez d'être le confident de tous mes secrets. » De ce jour la liaison devint étroite et publique. Cagliostro s'installa au château de Saverne, dont les larges cheminées se noircirent à la fumée de ses fours alchimiques. Sur la terrasse du château, à la clarté des étoiles, les entretiens de l'alchimiste avec le cardinal se prolongeaient fort avant dans la nuit. Rohan écoutait, le front penché, les bras aux appuis de son fauteuil, tandis que la blanche lumière des astres mettait des chatoiements d'opale aux plis soyeux de la moire cardinalice.

La baronne d'Oberkirch vit en 1780 Cagliostro chez l'évêque de Strasbourg. A son entrée, l'huissier ouvrait la porte à deux battants et annonçait : « Son Excellence M. le comte de Cagliostro ! » Comme la baronne exprimait au prince de Rohan sa surprise de tant d'égards :

— En vérité, madame, vous êtes trop difficile à convaincre.

« Et il me montrait un gros solitaire qu'il portait au petit doigt et sur lequel étaient gravées les armes de la maison de Rohan.

» — C'est une belle pierre, monseigneur, et je l'avais déjà admirée.

» — Eh bien, c'est lui qui l'a faite, entendez-vous? Il l'a créée avec rien. Je l'ai vu, j'étais là, les yeux fixés sur le creuset, et j'ai assisté à l'opération. Qu'en pensez-vous, madame la baronne? On ne dira pas qu'il me leurre, qu'il m'exploite! Le joaillier et le graveur ont estimé le brillant à vingt-cinq mille livres. Vous conviendrez au moins que c'est un étrange filou, celui qui fait de pareils cadeaux.

» Je restai stupéfaite. M. de Rohan s'en aperçut, et continua :

» — Ce n'est pas tout, il fait de l'or. Il m'en a composé devant moi pour cinq à six mille livres, là-haut, dans les combles de mon palais. Il me rendra le prince le plus riche de l'Europe. Ce ne sont point des rêves, madame, ce sont des preuves. Et toutes ses prophéties réalisées, et toutes les guérisons opérées, et tout le bien qu'il fait! Je vous dis que c'est l'homme le plus extraordinaire, le plus sublime, et dont le savoir n'a d'égal que sa bonté. »

Rohan plaça le buste de l'alchimiste dans son palais, après avoir fait graver sur le socle en lettres d'or : « Le divin Cagliostro. » Quand le prince revint à Paris, dit Georgel, il laissa en Alsace un de ses gentilshommes, le confident de ses pensées, le baron de Planta, pour procurer à Cagliostro tout ce qu'il désirait.

Quand notre alchimiste eut plongé les populations alsaciennes dans une stupéfaction suffisante, il crut devoir élargir la scène de son théâtre et, à son tour, venir à Paris. Il prit congé des nombreux amis qu'il s'était faits à Strasbourg, du maréchal de Contades, du marquis de La Salle[1], et se mit en route à grand bruit, avec une suite considérable, des courriers, des laquais, des valets, des gardes armés de hallebardes et des hérauts drapés de brocart qui soufflaient dans des clairons. En le voyant partir, de vieilles bonnes femmes pleuraient en disant que c'était le bon Dieu qui s'en allait.

1. Interrogatoire de la comtesse de Cagliostro en date du 24 août 1785, Archives nationales, F,7/4450.

*
* *

L'époque semble faite pour Cagliostro. « Il nous fallait des distractions à tout prix, dit Beugnot, et on voyait un vertige général s'emparer des esprits. On courait à ce baquet de Mesmer, autour duquel des gens bien portants se tenaient pour malades et des gens mourants s'obstinaient à se croire guéris ! » Marat faisait-il le procès du soleil, et lui disputait-il d'être le père de la lumière, des gens l'applaudissaient. Bliton apercevait des sources à cent pieds sous terre et les faisait jaillir à sa volonté. La Cour et la ville étaient blasées, lassées : il fallait du neuf et du piquant. La scène française était délaissée pour les tréteaux et les bouis-bouis où des niaiseries vulgaires et sales soulevaient les applaudissements. « L'ennui conduisait à l'extravagance. » Les esprits étaient agités en sens contraires, les liens sociaux brisés. L'opinion était préparée aux aventures.

Aux convulsions des sectateurs du diacre Pâris avaient succédé celles des somnambules et des magnétiseurs. L'hystérie était cultivée en formules scientifiques. Les découvertes véritables de Mesmer avaient peu à peu donné lieu à ces scènes que l'on voit encore aujourd'hui, mais qui, dans leur nouveauté, faisaient fureur : cris, convulsions et invocations. La sorcellerie n'était plus sanglante, comme à la fin du siècle précédent, mais beaucoup plus dangereuse pour les nerfs[1]. Les Illuminés, les Martinistes, les Théosophes, les Philalèthes racontaient de toutes parts des histoires étonnantes. « Il serait difficile, disent les rédacteurs du *Bachaumont*, de rendre compte du fond de la doctrine de ces enthousiastes. qui est un grand galimatias à en juger par les livres qu'ils publient. » Nombre de ces « enthousiastes » vont jouer un rôle considérable dans les événements les plus importants.

Depuis la grande crise de l'Affaire des Poisons, les alchimistes avaient été poursuivis avec rigueur; mais, avec la tolérance du nouveau règne, les lettres de cachet tombant

1. Voir *Mémoires* du comte Beugnot. I, 65; — *Mémoires secrets* de Bachaumont, à la date du 24 mars 1786; — *Journal du libraire Hardy*, Bibliothèque Nationale, manuscrits français, 6685, p. 106.

hors d'usage, ils avaient repris leur industrie. Un contemporain a tracé d'eux une peinture pittoresque. « C'est dans le faubourg Saint-Marceau que se retirent les alchimistes inconnus. Les uns font de l'or, les autres fixent le mercure (on sait que c'était le problème de la pierre philosophale), ceux-ci soufflent et doublent la grosseur des diamants; ceux-là composent des élixirs. Les uns fabriquent des poudres, les autres distillent des eaux, tous possèdent des trésors et tous meurent de faim. Leur langage est inintelligible, leur extérieur celui de la misère; leur habitation est sale et obscure et, lorsque la curiosité vous attire un moment dans un de ces tristes réduits, vous apercevez dans un certain coin une malhonnête créature qui a l'air d'une sorcière et qui garde le laboratoire. — Quant aux adeptes connus, ils ont de superbes laboratoires garnis d'instruments coûteux et de vases bien étiquetés. Deux ou trois garçons ont l'air de travailler et, lorsque le grand seigneur arrive, le directeur fait briller à ses yeux l'espoir de réaliser les plus beaux secrets; il lui montre les plus heureux commencements, il lui promet qu'à la troisième lune on verra. « Voir » est le grand mot des alchimistes[1]. »

Cagliostro loua à Paris l'hôtel de la marquise d'Orvillers. « Il existe encore aujourd'hui, dit M. G. Lenôtre, et l'on s'imagine sans grand effort l'effet que la maison devait faire dans la nuit, avec ses pavillons d'angle, alors dissimulés par de vieux arbres, ses cours profondes, ses larges terrasses, quand les lueurs — les lueurs vives des creusets de l'alchimiste — filtraient des hautes persiennes. La porte charretière s'ouvre rue Saint-Claude à l'angle du boulevard Beaumarchais. La cour paraît aujourd'hui, quand on y pénètre, sombre et sévère, toute solennelle avec ses cordons de larges pierres que le temps a noircies. Dans le fond, sous un porche dallé, monte l'escalier de pierre dont les pas ont peu à peu creusé les marches vers le milieu, que le temps a tassé, encore fier de sa rampe de fer forgé vestige du temps. » Du jour au lendemain Cagliostro l'anima d'un bruit joyeux, d'un entrain éclatant. C'était, du matin au soir, le va-et-vient bariolé des

1. *Mémoires authentiques pour servir à l'histoire de Cagliostro*, II, 47.

gens de toute livrée; la cour pleine de carrosses laqués, les chevaux piaffant, les cochers criant et les petites femmes élégantes montant et descendant l'escalier de pierre, salissant leurs gants à la rampe de fer forgé, émues, effarées, craintives [1].

A Paris, Cagliostro se montra tel qu'il avait été à Strasbourg, digne et réservé. Il refusa avec hauteur les invitations à dîner que lui firent parvenir le comte d'Artois, frère du roi, et le duc de Chartres, prince du sang. Il se proclamait chef des Rose-Croix qui eux-mêmes se regardaient comme des êtres élus, placés au-dessus du reste des mortels. Il donnait d'ailleurs à ses adeptes les plus rares satisfactions.

« Ceux-ci, lisons-nous dans la correspondance parisienne de la *Gazette de Leyde*, soupaient avec Voltaire, Henri IV, Montesquieu; ils voyaient à côté d'eux, dans une maison du Marais, des femmes qui étaient en Écosse, à Vienne, etc. Un homme d'un grand sens fut voir une de ses amies il y a environ un mois. On se met à table. Surpris de voir quatre couverts de plus et des chaises auprès, il demande quelles sont les personnes que l'on attend. On lui dit que ces places sont remplies, qu'il a le bonheur de dîner avec des intelligences, avec des êtres bien supérieurs à la faible humanité. Jamais son amie ne fut d'ailleurs plus aimable, jamais elle ne mit autant d'esprit et d'affabilité pour bien traiter ses convives et pour que les intelligences invisibles fussent contentes de son dîner. Au sortir du repas on passe au jardin : autre enchantement. Chaque arbre a une hamadryade, chaque plante est cultivée par un génie. Il n'est pas jusqu'au bassin qui ne soit la retraite d'une nymphe. L'homme prudent ne voulut pas se brouiller avec la maîtresse du logis et la quitta sans vouloir détruire une illusion qui fait le charme de sa vie. » Cagliostro ne tarda pas à avoir dans tous les coins de Paris des adeptes de cette sorte. A ceux qui ne voyaient pas se réaliser les merveilles, il répondait durement en accusant leurs péchés, leurs murmures, leur incrédulité.

Il entreprit de réformer la franc-maçonnerie sur le rite égyptien, d'après les détails qu'il avait trouvés à Londres,

1. Mémoire pour la comtesse de la Motte, dans la *Collection complète de tous les Mémoires qui ont paru dans l'affaire du Collier*, formée par Bette d'Étienville, I, 39-40.

dans le manuscrit d'un nommé Georges Coston. Il avait des caisses remplies de statuettes représentant des Isis, des chameaux et des bœufs Apis, couverts de signes hiéroglyphiques, qu'il distribuait à ses disciples. Les francs-maçons furent d'ailleurs émerveillés de sa personnalité et voulurent traiter avec lui. Mais, avec eux aussi, il le prit de très haut, exigeant qu'avant toute conversation ils brûlassent leurs archives qui n'étaient, disait-il, qu'un amas de niaiseries. Il comprit le parti qu'il pourrait tirer de l'indifférence des francs-maçons pour les femmes. Celles-ci n'étaient admises parmi eux qu'aux fêtes. Dans ses loges du style égyptien, les femmes avaient un rôle actif. Le succès fut prodigieux, et dans les premières classes de la société. La loge d'Isis, dont madame de Cagliostro était grande-maîtresse, comptait en 1784, parmi ses adeptes : les comtesses de Brienne, Dessalles, de Polignac, de Brassac, de Choiseul, d'Espinchal, mesdames de Boursenne, de Trevières, de La Blache, de Montchenu, d'Ailly, d'Auvet, d'Évreux, d'Erlach, de La Fare, la marquise d'Avrincourt, mesdames de Monteil, de Bréhant, de Bercy, de Baussan, de Loménie, de Genlis, d'autres encore. Le fanatisme fut poussé au point que son portrait se voyait partout ; les femmes le portaient à leurs éventails et à leurs bagues, les hommes, sur leurs tabatières. En 1781, il retourne pour quelques jours en Alsace. « Jamais, dit madame d'Oberkirch, on ne se fera une idée de la fureur, de la passion avec laquelle tout le monde se le jetait à la tête. » Une douzaine de femmes de qualité et deux comédiennes l'avaient suivi de Paris pour ne pas interrompre leur cure. Une guérison quasiment miraculeuse d'un officier de dragons venait d'achever de le diviniser.

L'illustre Houdon, le plus grand sculpteur de l'école française, voulut faire son buste. Le portrait était publié avec ces vers :

De l'ami des humains reconnaissez les traits :
Tous ses jours sont marqués par de nouveaux bienfaits
Il prolonge la vie, il secourt l'indigence,
Le plaisir d'être utile est seul sa récompense.

Le cardinal de Rohan ne pouvait plus se passer de lui. Il

l'avait incessamment dans son palais et, plusieurs fois la semaine passait avec lui ses soirées. Sous les auspices du cardinal, le comte de Cagliostro et madame de la Motte firent connaissance. Nous devons à cette circonstance une page charmante de Beugnot qui obtint de son amie, madame de la Motte, de dîner chez elle avec le grand homme. « Cagliostro, dit Beugnot, portait ce jour-là un habit à la française gris de fer, galonné en or, une veste écarlate brodée en larges points d'Espagne, une culotte rouge, l'épée engagée dans les basques de l'habit et un chapeau brodé avec une plume blanche. Cette dernière parure était au reste encore obligée pour les marchands d'orviétan, les arracheurs de dents et les autres artistes médicaux qui pérorent et débitent leurs drogues en plein vent. Mais Cagliostro relevait ce costume par des manchettes de dentelles, plusieurs bagues de prix et des boucles de soulier, à la vérité d'un vieux dessin, mais assez brillantes pour qu'on les crût d'or fin. Il n'y avait au souper que des personnes de la famille, car on ne tenait pas pour étranger un chevalier de Montbruel, vétéran de coulisses, mais encore beau parleur, affirmatif, qui se trouvait par hasard partout où se trouvait Cagliostro, témoignait des merveilles qu'il avait opérées et s'en offrait lui-même en preuve comme guéri miraculeusement de je ne sais combien de maladies dont le nom seul portait l'épouvante. Je ne regardais Cagliostro qu'à la dérobée et ne savais encore qu'en penser. Cette figure, cette coiffure, l'ensemble de l'homme m'imposait malgré moi. Je l'attendais au discours. Il parlait je ne sais quel baragouin mi-partie italien et français, et faisait force citations qui passaient pour de l'arabe, mais qu'il ne se donnait pas la peine de traduire. Il parlait seul et eut le temps de parcourir vingt sujets parce qu'il n'y donnait que l'étendue de développement qui lui convenait. Il ne manquait pas de demander à chaque instant s'il était compris. Et l'on s'inclinait à la ronde pour l'en assurer. Lorsqu'il entamait un sujet, il semblait transporté et le prenait de haut du geste et de la voix. Mais tout à coup il en descendait pour faire à la maîtresse du logis des compliments fort tendres et des gentillesses comiques. Le même manège dura pendant tout le souper. Je n'en recueillis autre chose sinon que le héros avait parlé

du ciel, des astres, du grand arcane, de Memphis, de l'hiérophante, de la chimie transcendante, de géants, d'animaux immenses, d'une ville dans l'intérieur de l'Afrique dix fois plus grande que Paris, où il avait des correspondants, de l'ignorance où nous étions de toutes ces belles choses qu'il savait sur le bout des doigts, et qu'il avait entremêlé le discours de fadeurs comiques à madame de la Motte, qu'il appelait sa biche, sa gazelle, *sa cygne*, sa colombe, empruntant ainsi ce qu'il y avait de plus aimable dans le règne animal. Au sortir du souper il daigna m'adresser des questions coup sur coup. Je répondis à toutes par l'aveu de mon ignorance et je sus depuis de madame de la Motte qu'il avait conçu l'idée la plus avantageuse de ma personne et de mon savoir. »

Sous le chapeau rouge du cardinal, Cagliostro et madame de la Motte étaient faits pour lier partie étroitement, ou, au contraire, pour entrer en rivalité violente. C'est la seconde hypothèse qui se réalisa. « Madame de la Motte, écrit l'abbé Georgel, ne trouvait pas assez considérables les bienfaits qu'elle tirait du cardinal de Rohan, elle présumait qu'ils eussent été plus abondants encore si Cagliostro, qui possédait la confiance du prince et dirigeait pour ainsi dire toutes ses actions, ne lui avait conseillé de mettre des bornes à ses largesses vis-à-vis d'elle. Ce n'était qu'un simple soupçon de la part de la comtesse; il suffit néanmoins pour lui faire concevoir l'antipathie la plus forte contre Cagliostro. Elle fit l'impossible pour le perdre dans l'esprit du cardinal; mais, voyant qu'elle n'y pouvait réussir, elle renferma et nourrit dans son cœur des projets de haine et de vengeance en cherchant toujours l'occasion de les faire éclater. »

FRANTZ FUNCK-BRENTANO

(A suivre.)

L'HOMME INVISIBLE[1]

X

VISITE DE M. THOMAS MARVEL A IPING

Après que la première panique se fut dissipée, Iping se mit à discuter. Le scepticisme tout à coup dressa la tête, un scepticisme un peu inquiet, pas du tout intrépide, scepticisme néanmoins. Rien n'est plus facile que de ne pas croire à un homme invisible. En somme, ceux qui avaient vu notre héros s'évanouir dans l'espace ou qui avaient éprouvé la vigueur de son bras, on pouvait en faire le compte sur les doigts. De ces témoins, M. Wadgers manquait pour l'instant, puisqu'il s'était prudemment mis en sûreté derrière les verrous et les barreaux de sa propre demeure ; Jaffers, lui, était couché, étourdi, dans le salon de l'auberge. Et de grandes idées étranges, qui dépassent l'expérience, ont parfois moins d'effet sur les hommes et les femmes que de petites considérations plus prochaines.

Iping était joyeux et paré. Chacun avait revêtu ses habits de fête. Les réjouissances de ce lundi de la Pentecôte étaient attendues depuis un mois et plus. Dans l'après-midi, les gens même qui croyaient à l'homme invisible commencèrent à reprendre leurs petites distractions ou du moins essayèrent d'y revenir, supposant qu'il était définitivement parti. Quant aux sceptiques, toute l'histoire n'était pour eux qu'une farce.

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

Ce qui est sûr, c'est que tout le monde, crédules et incrédules également, fut extrêmement gai ce jour-là.

Le pré de Haysman était décoré d'une tente, où madame Bunting et d'autres dames préparaient le thé, tandis que les enfants faisaient des courses et jouaient à divers jeux sous la direction bénévole et bruyante de mesdemoiselles Cuss et Sackbut. Sans doute, il y avait dans l'air une certaine inquiétude ; mais les gens, pour la plupart, avaient le bon esprit de dissimuler tout ce que leur imagination leur faisait éprouver de malaise. Sur la place du village était en grande faveur, surtout auprès des jeunes gens, un câble incliné le long duquel, en se suspendant à une poulie pourvue d'une poignée, on glissait rapidement jusqu'à un gros sac placé à l'autre extrémité. Grand succès aussi pour les balançoires et les jeux de massacre. Il y avait encore un orgue à vapeur, attaché à un petit manège de chevaux de bois, et qui remplissait l'air d'une âcre odeur de graisse chaude et d'une musique non moins désagréable. Les membres du club, qui avaient assisté à l'office dans la matinée, étaient superbes sous leurs insignes roses et verts ; les plus joyeux avaient orné leur chapeau de rubans aux couleurs éclatantes. Le vieux Fletcher n'avait sur la manière de célébrer les fêtes que des idées plutôt graves : soit à travers le jasmin, soit par la porte ouverte de son jardin, on pouvait le voir, auprès de la fenêtre, dressé avec précaution sur une planche que supportaient deux chaises, et badigeonnant à la chaux le plafond de sa chambre.

Vers quatre heures, un étranger entra dans le village, venant du côté des dunes, un petit homme, court, vigoureux, sous un chapeau tout à fait râpé. Il paraissait hors d'haleine, ses joues se gonflaient très fort. Sa figure colorée semblait craintive. Il s'agitait avec la vivacité de quelqu'un qui se débat. Il tourna l'angle de l'église et se dirigea vers l'auberge que nous connaissons. Par parenthèse, le vieux Fletcher se rappelle l'avoir vu : il fut même si frappé de cette agitation anormale que, par inadvertance, tandis qu'il le regardait, il laissa une quantité de son lait de chaux lui descendre le long du pinceau jusque dans la manche.

L'étranger, selon l'observation du propriétaire du jeu de massacre, sembla se parler à lui-même ; M. Huxter en fit

aussi la remarque. Il s'arrêta devant le perron de l'auberge et, d'après M. Huxter, parut en proie à une lutte intérieure avant de pouvoir se décider à entrer. Finalement, il gravit les marches ; M. Huxter le vit tourner à gauche et ouvrir la porte du salon. M. Huxter entendit même des voix qui, de l'intérieur de la pièce et du *bar*, avertissaient l'homme de son erreur.

— Salle réservée ! cria Hall.

L'étranger referma la porte gauchement et pénétra dans le *bar*.

Au bout de quelques minutes, il reparut sur le seuil de l'auberge, s'essuyant les lèvres du revers de la main et avec un air de satisfaction et de calme qui, d'après M. Huxter, était affecté. Il demeura un moment à regarder autour de lui ; puis M. Huxter le vit marcher d'une manière furtive et suspecte vers la grille de la cour, — sur laquelle donnait la fenêtre du salon. — Après un peu d'hésitation, il s'accota contre un des montants de la grille, tira de sa poche une petite pipe en terre et se mit à la bourrer. Ses doigts tremblaient. Il l'alluma gauchement et, croisant les bras, commença de fumer dans une attitude languissante que démentaient d'ailleurs des coups d'œil rapides jetés de temps à autre sur la cour.

Tout cela, M. Huxter le suivit par-dessus son étalage de marchand de tabac ; la singularité de ces allures l'engagea à continuer ses observations.

Tout à coup l'étranger, se redressant, fourra sa pipe dans sa poche ; puis il disparut dans la cour. Aussitôt M. Huxter, s'imaginant être le témoin de quelque menu larcin, fit en courant le tour de son comptoir et se précipita dans la rue pour couper la retraite au voleur. Au même instant, M. Marvel reparaissait, le chapeau de travers, un gros paquet enveloppé d'un tapis de table bleu dans une main, et, dans l'autre main, trois volumes ficelés ensemble, comme on le reconnut plus tard, avec les bretelles du pasteur. Dès qu'il eut aperçu Huxter, il poussa une sorte de soupir convulsif et, tournant vivement à gauche, il se mit à courir.

— Au voleur ! arrêtez-le ! — cria Huxter, en s'élançant à sa poursuite.

Les sensations de M. Huxter furent vives, mais brèves. Il

vit l'homme, juste devant lui, bondir avec agilité vers l'angle de l'église, dans la direction des dunes ; il le vit dépasser les drapeaux et les oriflammes du village en fête : deux ou trois figures seulement s'étaient tournées vers lui. De nouveau M. Huxter brailla : « Arrêtez-le !... Au voleur !... » et le pourchassa vaillamment. Mais il n'avait pas fait dix enjambées que sa cheville fut saisie par une étreinte mystérieuse : il ne courut plus, il fendit l'espace avec une incroyable rapidité ; soudain sa tête se rapprocha du sol, et, du monde, il ne vit plus que trente-six chandelles, indifférent dès lors à tout ce qui pouvait arriver.

XI

DANS L'AUBERGE

Pour bien comprendre ce qui s'était passé dans l'auberge. il faut revenir en arrière jusqu'au moment où M. Marvel fut aperçu de M. Huxter, par sa fenêtre.

A ce moment précis, M. Cuss et M. Bunting se trouvaient dans le salon. Ils en étaient à passer sérieusement en revue les événements bizarres de la matinée et, avec la permission de M. Hall, ils se livraient à un examen minutieux des affaires de l'homme invisible. Jaffers était à peu près remis de sa chute ; il était rentré chez lui, aidé par ses amis. Les vêtements éparpillés de l'étranger avaient été enlevés par madame Hall ; on avait remis en ordre la chambre à coucher. Sur la table, devant la fenêtre où l'étranger avait ordinairement travaillé, Cuss avait trouvé trois gros livres manuscrits intitulés *Journal*.

— *Journal!* — répéta Cuss, en s'asseyant et en plaçant deux des volumes de manière à supporter le troisième, qu'il ouvrit. — Hem! Pas de nom sur la feuille de garde; c'est ennuyeux!... Des chiffres... Et des figures...

Le pasteur vint regarder par-dessus son épaule, Cuss tourna les pages, le visage subitement désappointé.

— Sapristi ! rien que des chiffres, Bunting.

— N'y a-t-il pas des figures, des dessins qui jettent quelque lumière?...

— Voyez vous-même... Il y a, d'une part, des signes mathématiques et, d'autre part, des caractères, du russe, ou quelque autre langue de ce genre-là... Il y a aussi des lettres grecques. Pour ce qui est du grec, je pense que vous...

— Sans doute, sans doute!... fit Bunting, en ôtant et en essuyant ses lunettes.

Il était subitement très gêné : car, pour ce qui lui restait de grec dans la tête, ce n'était pas la peine d'en parler.

— Oui, le grec, évidemment, peut nous fournir un fil, une piste...

— Je vais vous en trouver un passage.

— J'aimerais mieux auparavant jeter un coup d'œil sur les trois volumes, — reprit M. Bunting, en essuyant toujours ses verres. — D'abord une impression générale, Cuss, et alors, vous comprenez, nous pourrons chercher le fil...

Il toussa, remit ses lunettes, les assujettit avec soin, toussa de nouveau... et fit des vœux pour qu'un incident quelconque vînt empêcher la fâcheuse épreuve qui paraissait inévitable. Il prit avec de lentes précautions le volume que lui tendait Cuss. A ce moment, l'incident souhaité se produisit.

La porte s'ouvrit tout à coup. Les deux hommes tressaillirent, regardèrent autour d'eux... Ils eurent presque du plaisir à voir une figure d'un rose de corail au-dessous d'un chapeau à la soie rebroussée.

— Ce n'est pas ici le *bar*? — demanda le personnage, immobile, les yeux fixes.

— Non, répondirent ensemble ces deux messieurs.

— De l'autre côté, mon brave! ajouta M. Bunting.

— Et veuillez fermer cette porte! cria M. Cuss d'un ton irrité.

— Parfait! — dit l'intrus d'une voix profonde, tout à fait différente, semblait-il, de la voix rauque de sa première question.

Puis, avec sa voix de la première fois :

— C'est bon! fit-il... Larguez!

Il s'en alla et ferma la porte derrière lui.

— Un matelot, je pense! dit Bunting. Ce sont de braves

gens. « *Larguez...* », oui, c'est un terme de marine, s'appliquant, je pense, à son départ de cette pièce.

— Sans doute! fit Cuss. J'ai les nerfs tout à fait ébranlés aujourd'hui. Cela m'a fait sauter, cette porte s'ouvrant de cette façon.

M. Bunting sourit, comme si lui-même n'avait pas sauté aussi.

— Et maintenant, reprit-il avec un soupir, à nos livres!

— Une minute! — fit Cuss, qui alla fermer la porte à clef. — Comme cela, nous serons à l'abri de toute invasion.

Il en était là, lorsqu'il y eut un reniflement.

— Une chose est indiscutable, — déclara Bunting en attirant un siège auprès de celui de Cuss. — Il s'est certainement passé des choses étranges à Iping pendant ces derniers jours, des choses très étranges. Je ne puis pas ajouter foi, évidemment, à cette histoire absurde d'un homme invisible...

— C'est incroyable, en effet, vraiment incroyable. Mais ce fait subsiste que j'ai vu, j'ai certainement vu jusqu'au fond de sa manche...

— Mais avez-vous vu? En êtes-vous bien sûr? Supposez, par exemple, un miroir... Les hallucinations se produisent si facilement! J'ignore si vous avez jamais vu un physicien vraiment habile...

— Je ne veux pas recommencer à discuter. Nous avons épuisé cette question-là, Bunting. Maintenant il s'agit de ces volumes... Ah! voici quelques lignes de ce qui me paraît du grec. Ce sont des lettres grecques, certainement.

M. Cuss avait le doigt sur le milieu de la page. M. Bunting se pencha légèrement pour regarder de plus près : ce grec était écrit en caractères des plus fins. Il songea que tous ses paroissiens croyaient à sa connaissance des textes grecs et hébreux : fallait-il donc avouer? ou bien retrouverait-il des bribes de sa science?... Tout à coup il éprouva une singulière sensation à la nuque; il essaya de remuer la tête : il rencontra une résistance invincible. C'était une compression extraordinaire, l'étreinte d'une main solide et lourde qui lui portait irrésistiblement le menton vers la table.

— Pas un mouvement, mes petits messieurs, — murmura une voix, — ou je vous casse la tête à tous les deux!

Bunting regarda la figure de Cuss, alors toute rapprochée de la sienne : il y vit le reflet de sa propre épouvante.

— Je suis fâché de vous traiter avec rudesse, — reprit la voix ; — mais je ne peux pas faire autrement... Depuis quand avez-vous appris à fureter dans les notes secrètes d'un savant ?

Deux mentons heurtèrent la table en même temps, et deux mâchoires claquèrent.

— Depuis quand avez-vous appris à envahir le domicile privé d'un homme dans le malheur ?

Et le choc se renouvela.

— Où a-t-on mis mes vêtements ?... Écoutez ! la fenêtre est fermée, et j'ai pris la clef de la porte. Je suis passablement fort, et j'ai le tisonnier sous la main... et je suis invisible. Il n'y a pas à en douter, je pourrais vous tuer tous les deux et, si je le voulais, m'en aller le plus facilement du monde. M'entendez-vous ? Parfaitement. Eh bien, si je vous laisse aller, me promettez-vous de ne pas faire de bêtises et d'exécuter ce que je vous dirai ?

Le pasteur et le médecin se regardèrent l'un l'autre, et le docteur fit la grimace.

— Oui, dit M. Bunting.

Et le docteur répéta :

— Oui !

Alors leur cou échappa à l'étreinte ; ils se redressèrent, la figure très rouge, faisant aller leur tête de droite à gauche et de gauche à droite.

— Veuillez rester assis où vous êtes, — dit l'homme invisible. — J'ai là le tisonnier, vous savez... — Quand je suis entré dans cette pièce, — poursuivit-il après avoir mis le tisonnier sous le nez de chacun de ses visiteurs, — je ne m'attendais pas à la trouver occupée ; et je m'attendais, par contre, à trouver, avec mes livres de notes, toute ma garde-robe... Où est ma garde-robe ?... Non, ne vous levez pas. Je vois très bien qu'elle n'est plus ici. Or, en ce moment, quoique les journées soient assez chaudes pour qu'un homme invisible puisse aller et venir, les soirées sont froides : j'ai besoin de vêtements et de quelques autres petites choses. Il me faut aussi ces trois livres.

XII

L'HOMME INVISIBLE SE FACHE

Il est inévitable que, arrivé à ce point, le récit s'interrompe de nouveau, pour une certaine raison très pénible que l'on saura tout à l'heure.

Tandis que cela se passait dans le salon, tandis que M. Huxter guettait M. Marvel fumant sa pipe contre la grille de la cour, M. Henfrey et M. Hall, dans le *bar*, continuaient à discuter le seul sujet possible ce jour-là, à Iping.

Soudain on entendit un coup violent contre la porte du salon, un cri perçant, puis plus rien.

— Hé là-bas! fit Teddy Henfrey.

— Hé là-bas! fit-on aussi derrière le comptoir.

M. Hall rangea tout, d'une main lente, mais sûre.

— Il y a quelque chose! dit-il en quittant le comptoir pour se diriger vers le salon.

Teddy et lui s'approchèrent ensemble de la porte, attentifs, les yeux écarquillés.

— Il y a quelque chose! reprit Hall.

Et Henfrey fit un signe d'acquiescement.

De désagréables bouffées d'une odeur chimique vinrent jusqu'à eux, puis le bruit indistinct d'une conversation très rapide, à voix très basse.

— Dites donc, vous n'avez besoin de rien? demanda Hall en frappant à la porte.

Les chuchotements cessèrent; il y eut un moment de silence, puis encore des chuchotements, puis encore un cri: « Non, non, vous ne ferez pas ça!... » Alors on entendit des mouvements, une chaise renversée, une courte lutte. Puis, de nouveau, le silence.

— Que diable!... s'écria Henfrey entre ses dents.

— Vous n'avez besoin de rien? demanda encore Hall, d'une voix plus forte.

Le pasteur répondit, d'une voix curieusement saccadée:

— Non... merci... Ne nous... dérangez pas.

— Bizarre! dit M. Henfrey.

— Bizarre! répéta M. Hall.

— Il a dit : « Ne nous dérangez pas!... »

— J'ai pas entendu.

— Puis il a reniflé.

Ils restèrent là, l'oreille tendue. De l'autre côté, la conversation était rapide et sourde :

— Je ne peux pas, — déclarait M. Bunting en élevant la voix. — Je vous dis, monsieur, que je ne ferai pas cela...

— Qu'est-ce que ça signifie? demanda Henfrey.

— Il dit qu'il ne veut pas. Ce n'est pas à nous qu'il parle, hein?

— C'est honteux! cria M. Bunting à l'intérieur.

— « Honteux! » répéta M. Henfrey. Je l'ai entendu distinctement... Qui est-ce qui parle, à présent?

— M. Cuss, je pense, — répondit M. Hall. — Entendez-vous quelque chose?

Un silence. Les bruits, à l'intérieur, étaient confus et indistincts.

— On dirait qu'ils secouent le tapis de la table! dit Hall.

Madame Hall apparut derrière le comptoir. Son mari lui fit des signes pour l'inviter à se taire. Cela réveilla en elle l'esprit conjugal d'opposition.

— Qu'est-ce que vous écoutez là? N'avez-vous donc rien de mieux à faire, un jour de fête comme aujourd'hui?

Hall essaya de se faire comprendre par des grimaces et des gestes muets; mais sa femme était obstinée, elle éleva la voix. Hall et Henfrey, découragés, se retirèrent sur la pointe des pieds dans le *bar*, continuant à gesticuler pour la mettre au courant.

Tout d'abord elle refusa d'ajouter foi à ce qu'ils avaient entendu. Puis elle exigea que Hall se tût pendant que Henfrey lui racontait l'histoire. Elle était disposée à ne voir en tout cela que des sottises : sans doute, on avait remué les meubles...

— Je l'ai entendu crier : « C'est honteux! » J'en suis sûr, dit Hall.

— Je l'ai entendu aussi, affirma Henfrey.

— Cela ne prouve rien.

— Chut! fit M. Teddy Henfrey. Il me semble que j'ai entendu la fenêtre?...

— Quelle fenêtre?

— La fenêtre du salon.

Chacun se tenait attentif, l'oreille au guet. Les yeux de madame Hall, dirigés droit devant elle, voyaient, sans voir, le rectangle lumineux de la porte d'entrée, la route blanche et animée, la façade de la boutique de Huxter, chauffée par le soleil de juin. Soudain, sur le seuil de sa boutique, Huxter parut, les yeux agrandis par l'émotion, les bras battant l'air :

— Au secours! criait-il. Au voleur!

Il passa en courant dans le rectangle lumineux, allant vers la grille de la cour, et il disparut.

En même temps venait du salon un éclat tumultueux, un bruit de fenêtre que l'on ferme.

Hall, Henfrey et tous les clients du *bar* se précipitèrent dans la rue en se bousculant. Ils virent quelqu'un tourner vivement le coin, allant vers les dunes, et M. Huxter faire un bond qui se termina aux dépens de son nez et de son épaule. Dans le bas de la rue, les gens demeuraient immobiles d'étonnement ou accouraient.

M. Huxter gisait là, étourdi par sa chute : Henfrey s'arrêta pour regarder ; mais Hall et deux ouvriers sortis du *bar* continuèrent ensemble jusqu'au coin, en poussant des cris inarticulés, et virent M. Marvel disparaître derrière l'église. Il leur vint cette idée singulière que cet homme était l'homme invisible devenu subitement visible, et ils se précipitèrent tous à la fois à sa poursuite. Mais Hall avait à peine franchi une douzaine de mètres qu'il poussa un grand cri de surprise et tomba de côté, la tête la première, se raccrochant à l'un des ouvriers et l'entraînant par terre dans sa chute. Il avait été bousculé tout à fait comme au *foot ball*. L'autre ouvrier fit demi-tour, regarda, et, croyant que Hall était tombé par accident, il reprit la chasse : ce ne fut que pour recevoir un croc-en-jambe, tout comme Huxter. Puis, tandis que son camarade se débattait à ses pieds, il reçut de côté un coup à renverser un bœuf.

Au moment où il tomba, la foule affluait de la place

et tournait le coin. La première personne qui parut fut le propriétaire du jeu de massacre, un grand et gros homme vêtu d'un jersey bleu. Il fut étonné de voir, dans cette rue vide, trois hommes couchés par terre, tout de leur long, sans raison apparente. Mais quelque chose heurta le pied qu'il avait en arrière : il tomba, la tête en avant, et roula de côté, juste de façon à embarrasser les jambes de son frère et associé, qui le suivit dans la poussière. Et tous deux furent frappés, piétinés, couverts d'injures par quantité de gens trop pressés.

Lorsque Hall, Henfrey et les deux ouvriers étaient sortis en hâte de la maison, madame Hall, instruite par des années d'expérience, était demeurée dans le *bar*, auprès de la caisse. Brusquement, la porte du salon s'ouvrit, M. Cuss parut, et, sans la regarder, dégringola les degrés du perron, courant vers le coin de la rue.

— Arrêtez-le ! criait-il. Ne le laissez pas jeter son paquet ! Vous pourrez le voir aussi longtemps qu'il tiendra ce paquet !

Il ne se doutait pas de l'existence de Marvel : l'homme invisible avait saisi les livres et le paquet et les avait lancés dans la cour. Les yeux de M. Cuss exprimaient la colère et la résolution ; mais son costume était insuffisant : une sorte de petit jupon blanc, fripé, à peine convenable au pays des Palikares.

— Arrêtez-le ! criait-il. Il m'a volé mon pantalon ! Et il a déshabillé le pasteur de la tête aux pieds !

— Courez après lui tout de suite ! ordonna-t-il à Henfrey, en passant auprès de Huxter étendu la face contre terre.

Mais, comme il tournait le coin pour rejoindre la foule en émoi, un coup imprévu le fit choir, lui aussi, dans une posture inconvenante. Quelqu'un en pleine course lui marcha lourdement sur un doigt. Il hurla, fit effort pour se remettre sur pied, fut frappé derechef et jeté à quatre pattes : il fut bien obligé de comprendre qu'il était, non le chasseur, mais le chassé. Tout le monde s'en retournait en courant vers le village. Il se releva encore et fut atteint fortement derrière l'oreille. Il chancela, puis, sans demander son reste, battit en retraite vers l'auberge, sautant par-dessus Huxter abandonné qu'il trouvait maintenant assis en travers de sa route.

Déjà il était sur les marches de l'auberge, lorsqu'il entendit,

derrière lui un cri de rage, dominant tout le brouhaha, et une claque retentissante qui s'abattait sur la joue de quelqu'un. Cette voix, il la reconnut, c'était celle de l'homme invisible.

Une seconde après, M. Cuss était de retour dans le salon.

— Le voilà qui revient, Bunting! — dit-il en s'élançant à l'intérieur. — Prenez garde à vous !

M. Bunting se tenait dans l'embrasure de la fenêtre, tout entier à la tâche entreprise de se composer une tenue décente avec le tapis de foyer et un numéro de la gazette du comté.

— Qui revient? demanda-t-il, en tressaillant si fort que son costume faillit se défaire.

— L'homme invisible! — répondit Cuss en se précipitant à la fenêtre. — Nous ferions mieux de vider les lieux. Il se bat comme un enragé !

Une seconde après, M. Cuss était dans la cour.

— Juste ciel ! — s'écria M. Bunting, hésitant entre deux alternatives épouvantables.

Il entendit alors une lutte terrible dans le corridor de l'auberge. Sa résolution fut aussitôt prise. Il sauta par la fenêtre, ajusta son costume à la hâte et s'enfuit à travers le village aussi vite que le lui permirent ses petites jambes grasses.

Depuis le cri de rage poussé par l'homme invisible et la fuite mémorable de M. Bunting, il est impossible de donner un compte rendu suivi des événements. Il se peut que l'intention première de l'homme invisible ait été de couvrir simplement la retraite de Marvel, porteur des vêtements et des livres. Mais son caractère, qui n'était jamais bien égal, semble avoir ressenti quelque saute de vent : il se mit à frapper, à renverser tout le monde, pour le plaisir, par amour de l'art.

Figurez-vous la rue pleine de gens qui courent ; les portes se ferment avec violence ; on se bat pour trouver un refuge. Imaginez les envahisseurs qui rencontrent l'échafaudage, en équilibre instable, la planche et les chaises du vieux Fletcher : imaginez-vous le cataclysme ! Ailleurs, c'est un couple épouvanté, cruellement surpris sur une balançoire. Le flot tumultueux a passé : la grande rue d'Iping, avec ses jeux et son pavoisement, est déserte : seul, du moins, le fléau invisible continue d'y sévir. Çà et là, les débris du jeu de

massacre, des lambeaux de toile déchirée, des marchandises éparses d'une boutique de sucreries. Partout, le bruit de volets qui se ferment, de verrous qui se tirent; du genre humain on n'aperçoit plus, par-ci par-là, qu'un œil sous une paupière clignotante, dans le coin d'une vitre.

L'homme invisible s'amusa quelque temps à casser tous les carreaux de l'auberge; puis il lança l'une des lanternes de la rue dans la fenêtre du salon de madame Grogram. Ce fut lui encore, sans doute, qui coupa le fil du télégraphe d'Adderdean, un peu au delà du cottage de Higgin, sur la route d'Adderdean. Après quoi, en vertu de son essence particulière, il échappa tout à fait à la perception des hommes; il ne fut jamais plus ni vu, ni entendu, ni touché même, à Iping. Il s'évanouit complètement.

Il se passa bien près de deux heures avant que personne osât s'aventurer parmi la désolation dont la grande rue offrait le spectacle.

XIII

M. MARVEL DISCUTE SA SOUMISSION

A l'heure du crépuscule, Iping commençait à peine à ouvrir les yeux, timidement, sur ce qui restait de la fête.

Un homme, petit, trapu, coiffé d'un chapeau de soie râpé, marchait péniblement, dans la demi-obscurité, entre les hêtres, sur la route de Bramblehurst. Il portait trois volumes, attachés ensemble par une sorte de lien élastique élégant, et un paquet enveloppé dans un tapis de table bleu. Sa figure rubiconde exprimait la consternation et la fatigue; il marchait d'un pas pressé, à perdre haleine. Il était accompagné par une voix autre que la sienne et, de temps à autre, il tressaillait sous l'atteinte de mains que l'on ne voyait pas.

— Si vous me lâchez encore une fois, disait la voix, si vous essayez encore de me lâcher...

— Seigneur! s'écria M. Marvel, mon épaule n'est plus qu'une plaie!

— Ma parole, je vous tuerai!

— Mais je n'essayais pas de vous lâcher ! — répondit Marvel, d'un ton où l'on sentait que les larmes étaient proches. — Je ne connaissais pas ce satané tournant, et voilà tout ! Comment diable l'aurais-je connu, ce tournant ? La vérité vraie, c'est qu'on m'a bousculé...

— Je vous bousculerai bien davantage, si vous ne prenez pas garde !

M. Marvel redevint soudain silencieux. Il enfla les joues, et ses yeux eurent l'éloquence du désespoir.

— C'est déjà bien assez de laisser ces rustres-là toucher à mon petit secret, sans que vous filiez avec mes ouvrages. Il est heureux pour quelques-uns de ces lourdauds d'avoir fui, d'avoir couru comme ils l'ont fait. Ici, je suis... Personne ne me savait invisible. Et maintenant, qu'est-ce que je vais faire ?

— Et moi, donc ? demanda Marvel entre ses dents.

— Tout est perdu. L'histoire va être dans les journaux. Tout le monde me guettera. Tout le monde sera en éveil.

Ce discours se continua par des imprécations violentes, puis la voix se tut. Le désespoir s'aggrava sur le visage de M. Marvel, et son pas se ralentit.

— Avancez donc !

La face du pauvre Marvel prit une teinte grise entre deux taches rouges.

— Tenez bien ces livres, imbécile ! — fit la voix avec rudesse. — Le fait est que j'aurai à me servir de vous... Vous êtes un pauvre instrument, mais quoi ! faute de mieux, il faut que je m'en serve.

— Oh ! je suis un instrument misérable ! gémit Marvel.

— Oui, certes !

— Je suis bien le plus mauvais instrument que vous puissiez avoir... car je ne suis pas fort, — ajouta-t-il après un silence découragé, — je ne suis pas bien fort.

— Vraiment ?

— Puis, je défaille. Cette petite affaire, mon Dieu, je m'en suis tiré, sans doute ; mais, faites excuse, j'aurais pu avoir le dessous.

— Vous dites ?

— Je n'ai pas les nerfs, je n'ai pas la vigueur qu'il faudrait pour ce que vous désirez.

— Je vous remonterai, moi !

— J'aimerais mieux que vous n'ayez pas à le faire... Je ne voudrais pas compromettre vos projets, vous pensez ; mais cela pourrait arriver... par crainte et par faiblesse.

— Je ne vous le conseille pas ! dit la voix avec une tranquille assurance.

— Ah ! je voudrais être mort !... Il n'y a vraiment pas de justice... Vous devriez pourtant bien admettre... Il me semble que j'ai bien le droit...

— Marchez donc !

M. Marvel pressa le pas, et, pour un moment, ils retombèrent dans le silence.

— C'est diablement dur ! déclara Marvel.

N'ayant obtenu aucun succès, il changea ses batteries.

— Qu'est-ce que j'y gagne ? reprit-il sur le ton d'un homme auquel on fait une injustice intolérable.

— Oh ! taisez-vous, — cria la voix avec une force soudaine et surprenante. — Je pourvoirai à vos besoins. Contentez-vous de faire ce qu'on vous dit. Vous pouvez très bien le faire. Vous êtes un imbécile, mais vous ferez très bien cela.

— Je vous dis, monsieur, que je ne suis pas l'homme qu'il vous faut. Je le dis respectueusement, mais c'est ainsi.

— Si vous ne nous taisez pas, je vais encore vous serrer le poignet ! — dit l'homme invisible. — J'ai besoin de réfléchir.

Bientôt deux carrés de lumière jaune parurent à travers les arbres, et la tour d'un clocher se profila dans l'obscurité.

— J'aurai la main sur votre épaule pendant toute la traversée du village, — dit la voix. — Tâchez de filer droit ; n'essayez pas de faire des bêtises. Le cas échéant, ce serait tant pis pour vous...

— Je sais, soupira Marvel, je sais tout cela.

L'homme à la mine si malheureuse sous son chapeau hors d'usage remonta avec ses paquets toute la rue du petit village et s'enfonça dans la nuit au delà des dernières fenêtres éclairées.

XIV

A PORT-STOWE

A dix heures, le lendemain matin, M. Marvel se trouvait, la barbe non faite, sale, couvert de poussière, les mains enfouies dans les poches, l'air très las, mal à l'aise, agité, enflant les joues à chaque instant, assis sur un banc devant une petite auberge des faubourgs de Port-Stowe. Auprès de lui étaient les fameux livres, mais attachés maintenant avec une ficelle. Quant au paquet, il avait été abandonné dans les bois, à la sortie de Bramblehurst : c'était la conséquence d'une modification apportée aux plans de l'homme invisible. Personne ne faisait attention à M. Marvel, assis sur ce banc ; pourtant son agitation continuait à tenir de la fièvre ; ses mains ne cessaient de se porter successivement à ses diverses poches, qu'elles fouillaient avec une curiosité nerveuse.

Il était resté là bien près d'une heure lorsqu'un marin d'un certain âge sortit de l'auberge avec un journal à la main et vint s'asseoir à côté de lui.

— Il fait beau aujourd'hui ! dit le nouveau venu.

M. Marvel lui lança un regard qui semblait chargé d'effroi.

— Oui, très beau.

— Le vrai temps de la saison ! ajouta l'autre d'un ton qui ne permettait pas la contradiction.

— Oui, en effet...

Le marin tira un cure-dents de sa poche et commença de s'en servir avec méthode. Ses yeux, cependant, avaient toute liberté d'examiner les vêtements poudreux de son voisin et les livres placés auprès de lui. Au moment où il s'était approché de M. Marvel, il avait entendu comme un bruit de pièces de monnaie tombant dans une poche, et il avait été frappé du contraste entre l'extérieur de M. Marvel et cet indice d'une opulence relative. Aussi revenait-il obstinément à une idée qui s'était d'abord, d'une manière bizarre, emparée de son imagination.

— Vous avez des livres!... dit-il tout à coup en cessant la manœuvre du cure-dents.

M. Marvel tressaillit et le regarda.

— Oui, oui, fit-il... des livres.

— Il y a des choses extraordinaires dans les livres.

— Je crois bien!

— Mais il y a aussi des choses extraordinaires ailleurs que dans les livres.

— C'est encore vrai!

M. Marvel leva les yeux sur son interlocuteur et l'observa.

— Il y a, par exemple, des choses extraordinaires dans les journaux.

— Sans doute!

— Et même dans ce journal...

— Ah!

— Il y a une histoire, — dit le marin en fixant sur M. Marvel un œil assuré, — il y a, par exemple, une certaine histoire d'homme invisible...

M. Marvel eut une moue de dédain, se gratta la joue et sentit ses oreilles en feu.

— Qu'est-ce qu'ils vont raconter bientôt! — soupira-t-il d'une voix molle. — En Autriche ou en Amérique, cet homme invisible?

— Non, non... ici.

— Seigneur! s'écria M. Marvel en se levant vivement.

— Quand je dis ici, — reprit le marin, au grand soulagement de Marvel, — je ne veux pas dire ici, dans l'endroit où nous sommes, je veux dire près d'ici.

— Un homme invisible! Et qu'est-ce qu'il a pu faire?...

— Toute espèce de choses! — dit le marin, qui surveillait son voisin du coin de l'œil. — Oui, toute espèce de choses!

— Je n'ai pas vu le moindre journal depuis quatre jours.

— C'est d'Iping qu'il est parti.

— Vraiment!

— C'est là qu'il a commencé. D'où venait-il alors? Personne ne paraît le savoir. Tenez, là : *Une singulière histoire à Iping*. Et il est dit, dans l'article, que les preuves sont extrêmement fortes, extrêmement.

— Bon Dieu!

— C'est une histoire vraiment extraordinaire. Il y a un pasteur et un médecin comme témoins. Ils l'ont vu eux-mêmes... Ou plutôt, non, ils ne l'ont pas vu!... Il était descendu, dit le journal, à l'auberge du pays, et personne ne semble s'être avisé de son infirmité jusqu'au jour où, dans une altercation, — c'est le journal qui le dit, — les bandages qu'il avait sur la tête se trouvèrent arrachés. On s'aperçut alors que sa tête était invisible. Aussitôt on tâcha de s'emparer de lui : « Rejetant ses vêtements, — dit toujours le journal, — il réussit à s'échapper, mais seulement après une lutte désespérée dans laquelle il avait infligé de sérieuses blessures à notre digne et excellent agent, M. J.-A. Jaffers... » L'histoire est assez précise, hein? Les noms, et tout.

— Bon Dieu! — répéta M. Marvel, promenant tout autour de lui des regards effarés, essayant de compter sa monnaie dans sa poche du bout des doigts, à tâtons, et plein d'une nouvelle idée étrange.

— C'est une histoire tout à fait étonnante.

— N'est-ce pas? Extraordinaire, j'ose le dire. Jamais auparavant je n'avais entendu parler d'homme invisible; mais, par le temps qui court, on entend des choses si invraisemblables que...

— Et c'est là tout ce qu'il a fait? demanda Marvel d'un air dégagé.

— Eh bien, ce n'est pas suffisant, peut-être?

— Et il ne s'est pas échappé, par hasard? Oui, il s'est échappé, et voilà tout, hein?

— Voilà tout, en effet... N'est-ce pas suffisant?

— Oh! si!

— Je crois bien, dit le marin, je crois bien!

— N'avait-il pas de complices?... Le journal ne dit point qu'il eût des complices, n'est-ce pas? demanda M. Marvel, anxieux.

— N'est-ce donc pas assez pour vous d'un bonhomme de ce genre-là? Non, Dieu merci, peut-on dire, il n'en avait pas.

Et le marin courba la tête lentement.

— Cela me met vraiment mal à mon aise, l'idée que ce gaillard-là court le pays... Pour l'heure, il est en liberté; et,

d'après des témoignages certains, on suppose qu'il a pris la route de Port-Stowe. Vous voyez que nous sommes parfaitement dans la zone. Ce ne sont pas là des tours de charlatan. Pensez un peu à tout ce qu'il pourrait faire ! Que deviendriez-vous, s'il buvait un coup de trop et s'il lui prenait fantaisie de vous tomber dessus ? Supposez qu'il veuille voler : qui pourrait l'en empêcher ? Il peut entrer, il peut forcer les serrures, il peut passer à travers un cordon de *policemen* aussi facilement que vous et moi nous pouvons fausser compagnie à un aveugle. Plus facilement encore : car les aveugles, à ce qu'on m'a dit, ont l'ouïe extrêmement fine...

— Il a un terrible avantage, certainement ! opina M. Marvel. Et alors...

— Oh ! oui, un avantage !...

Pendant ce temps-là, M. Marvel n'avait cessé de regarder autour de lui, tendant l'oreille aux plus légers bruits, s'efforçant de percevoir des mouvements imperceptibles. Il parut sur le point de prendre une grande résolution. Il toussa derrière sa main ; il guetta de nouveau alentour, prêta l'oreille, se pencha vers le marin et, baissant la voix :

— Il m'est arrivé par hasard de connaître, au sujet de l'homme invisible, un ou deux détails. Cela, de source particulière.

— Allons donc ! vous ?

— Oui, moi.

— Vraiment ? Et puis-je vous demander ?...

— Vous serez étonné, — dit Marvel derrière sa main. — C'est une chose terrible.

— Vraiment !

— Hélas ! oui, — commença Marvel avec empressement, sur le ton de la confidence.

Tout à coup, sa physionomie changea :

— Oh ! fit-il, en se redressant avec raideur sur son siège.

Et sa figure exprima clairement une douleur physique.

— Oh ! dit-il encore.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit le marin, très intéressé.

— J'ai mal aux dents ! répondit Marvel en portant la main à son oreille.

Il reprit ses livres et prétendit qu'il était obligé de conti-

nuer sa route. Il se leva et longea le banc, d'une curieuse manière, en s'éloignant peu à peu de son interlocuteur.

— Mais vous alliez justement me raconter quelque chose à propos de cet homme invisible ?

M. Marvel parut se consulter.

— Quelle blague ! dit une voix.

— C'est une blague ! répéta M. Marvel.

— Mais c'est dans le journal ! objecta le marin.

— C'est une blague tout de même. Je connais le gaillard qui a inventé l'histoire. Il n'y a pas d'homme invisible le moins du monde...

— Mais comment expliquer que ce journal ?... Allez-vous me dire ?...

— Rien du tout ! fit M. Marvel avec force.

Le marin ouvrit de grands yeux, son journal à la main. M. Marvel le regarda en face.

— Attendez donc, dit l'autre en se levant à son tour.

Et d'une voix lente :

— Vous allez me soutenir ?...

— Oui, fit Marvel.

— Alors, pourquoi m'avez-vous laissé vous raconter bonnement toutes ces balivernes, hein ? Qu'est-ce que cela signifie de laisser un homme se donner ainsi l'air d'un imbécile ?

M. Marvel enfla les joues. Le marin devint cramoisi et serra les poings.

— Voilà dix minutes que je parle. Et vous, petit pot à tabac, avec votre figure tannée, vous ne pouviez pas avoir la politesse élémentaire de...

— Vous n'allez pas me chercher chicane, à moi !

— Chercher chicane ! J'ai vraiment bonne envie...

— Venez-vous ? dit une voix.

Soudain quelqu'un fit faire demi-tour à M. Marvel, qui s'éloigna décidément d'une démarche bizarre, d'un pas saccadé.

— Vous faites bien de filer ! criait le marin.

— Filer ! Qui ? Moi ? dit Marvel.

Et il s'en allait obliquement, à grandes enjambées, avec, de temps à autre, de violentes poussées en avant. Une fois

à quelque distance, il commença à marmotter tout seul des protestations, des récriminations.

— Stupide animal ! — grognait le marin, les poings sur les hanches, les jambes écartées, suivant du regard l'individu qui s'en allait. — Je vous apprendrai, triple imbécile, à vous moquer de moi... quand c'est là, dans le journal !

Il ne distingua pas la réponse de Marvel qui, s'éloignant toujours, fut bientôt caché par un coude de la route. Mais il demeura superbe, au beau milieu du chemin, jusqu'au moment où l'arrivée d'une voiture de boucher le força de se déranger. Alors il repartit pour Port-Stowe. Il grommelait tout seul :

— Quels fous on rencontre !... Il croyait m'y prendre ! Cette bêtise !... Puisque c'est dans le journal...

Un peu plus tard, il apprit qu'un autre fait extraordinaire s'était produit non loin de là. C'était l'apparition « d'une poignée d'argent » — ni plus ni moins — de l'argent passant tout seul, et sans qu'on vît qui le tenait, le long du mur, au coin de la ruelle de Saint-Michel.

Un de ses camarades avait vu ce prodige, le matin même. Il avait tout de suite voulu prendre l'argent; mais il avait été frappé et renversé, et, lorsqu'il s'était remis sur ses pieds, plus d'argent : le singulier papillon avait disparu. Notre marin « ne demandait pas mieux, disait-il, que de croire n'importe quoi; mais cela, c'était tout de même un peu trop raide !... » Pourtant, il se mit à y réfléchir.

Or, l'histoire de la monnaie volante était exacte. Partout dans le voisinage, depuis la fameuse *Banque de Londres et des Comtés* jusqu'aux comptoirs des boutiques et des auberges — les portes restant volontiers ouvertes par ce beau soleil — de l'argent avait été tranquillement et adroitement subtilisé, par poignées, par rouleaux; on en avait vu flotter doucement le long des murs, dans les endroits ombragés, puis échapper rapidement aux regards de ceux qui approchaient. Il avait, d'ailleurs, quoique personne ne lui marquât la route, invariablement terminé sa course mystérieuse dans la poche de ce monsieur agité, au chapeau de soie râpé, qui s'était assis devant la petite auberge du faubourg.

Ce fut dix jours plus tard — et seulement lorsque l'histoire

de Burdock était déjà vieille, — que notre marin rapprocha les faits et comprit avec terreur qu'il avait été le voisin de l'homme invisible.

XV

L'HOMME QUI COURAIT

A l'heure où le jour commençait à baisser, le docteur Kemp était assis dans son cabinet, dans le belvédère qui, du haut de la colline, dominait Burdock. C'était une petite pièce agréable : trois fenêtres, au nord, à l'est et au sud; des rayons couverts de livres et de publications scientifiques; une grande table de travail; devant la fenêtre du nord, un microscope, des plaques de verre, de menus instruments, quelques cultures et, çà et là, des flacons de réactifs. La lampe du docteur était allumée déjà, quoique le ciel resplendît encore du soleil couchant, et les stores étaient levés : il n'y avait pas à craindre que les gens du dehors pussent regarder au dedans.

Le docteur Kemp était un jeune homme, de haute taille, svelte, aux cheveux blonds, à la moustache presque blanche. Le travail auquel il s'appliquait devait, il l'espérait bien, lui valoir son élection à l'Académie royale.

Ses yeux, pour le moment détachés de son ouvrage, contemplaient le soleil qui se couchait derrière l'autre colline, en face de lui. Depuis une minute peut-être, il était resté, la plume aux lèvres, à admirer la magnifique lumière d'or, quand son attention fut attirée par la petite tache que faisait un homme, noir comme de l'encre, accourant de son côté pardessus le sommet de la colline. Cet individu, tout petit, portait un énorme chapeau haut de forme, et il courait si vite que l'on distinguait à peine le mouvement de ses jambes.

« Encore un de ces ânes, — pensa le docteur Kemp, — comme celui qui s'est jeté contre moi, ce matin, au coin de la rue, avec son : « M'sieur, l'homme invisible arrive!... » Je ne peux pas concevoir ce qui tourne la tête de ces gens-là. On se croirait encore au XIIIe siècle! »

Il se leva, s'approcha de la fenêtre et regarda, sur le flanc obscur de la colline, le petit homme noir qui descendait ventre à terre.

« Il paraît furieusement pressé... Mais il n'a pas l'air d'avancer! Certes, il ne courrait pas plus lourdement si ses poches étaient pleines de plomb... »

Bientôt la plus haute des villas qui peu à peu, prolongeant Burdock, avaient escaladé la colline, eut caché le coureur. Il reparut un instant, puis s'éclipsa, pour redevenir visible trois fois entre les maisons isolées qui venaient ensuite; enfin la terrasse le couvrit.

— Quels ânes! s'écria le docteur Kemp en pivotant sur les talons pour retourner à sa table de travail.

Les personnes qui, étant elles-mêmes sur la grande route, virent de plus près le fuyard et purent observer la terreur bestiale répandue sur sa figure en sueur, n'eurent pas le même détachement que le docteur Kemp. Au passage, en courant, l'homme rendait un bruit d'argent, comme une bourse pleine qu'on secoue. Lui ne regardait ni à droite ni à gauche; ses yeux dilatés ne cherchaient au bas de la colline que les maisons où les lampes étaient allumées, les endroits, dans la rue, où les gens étaient en groupe. Sa bouche mal fendue tombait d'un côté; il avait de l'écume aux lèvres; sa respiration était rauque et bruyante. Tous ceux qu'il frôla s'arrêtèrent, et le suivirent du regard le long de la route, se demandant avec un certain malaise la raison de sa précipitation.

Cependant là-haut, sur la colline, un chien qui jouait hurla tout à coup et courut se réfugier sous une porte; on en était encore surpris lorsqu'il passa quelque chose, tout près, comme un coup de vent, avec le bruit d'un souffle précipité : han!... han!... han!...

Les gens poussèrent des cris, on quitta en hâte le pavé de la route. Cela devint une clameur générale qui se propagea naturellement jusqu'au bas de la colline. On criait dans la rue avant que Marvel fût seulement à mi-chemin; et l'on se verrouillait dans les maisons, et l'on claquait les portes derrière soi... Marvel entendit tout cela; il fit un dernier effort désespéré. La terreur le dépassait, le devançait, envahissait la ville.

— L'homme invisible! l'homme invisible!... Il arrive!

XVI

« AUX JOYEUX JOUEURS DE CRICKET »

Aux Joyeux Joueurs de Cricket! L'auberge est tout juste au bas de la colline, à la tête de ligne du tramway. Le garçon, ses gros bras rouges appuyés sur le comptoir, parlait chevaux avec un cocher anémique, tandis qu'un homme à barbe noire mangeait des biscuits et du fromage, buvait de la bière de Burton et causait en américain avec un *policeman* qui n'était pas de service.

— Pourquoi donc crie-t-on ainsi? — demanda le cocher anémique, changeant de conversation et s'efforçant de jeter un coup d'œil sur la hauteur, par-dessus le rideau jaune sale de la fenêtre basse. — Quelqu'un vient de passer là, dehors, en courant.

— Il y a le feu, peut-être? dit le garçon.

Des pas se rapprochèrent, rapides et pesants; poussée avec violence, la porte s'ouvrit et Marvel entra éploré, échevelé, sans chapeau, le col de son vêtement déchiré; il se retourna d'un mouvement convulsif et chercha à fermer la porte : elle était retenue par une courroie.

— Il vient! — s'écria-t-il avec terreur, d'une voix perçante. — Il arrive! l'homme invisible! Derrière moi! Par pitié! au secours, au secours!

— Fermez les portes! dit le policeman. Qui est-ce qui arrive? Pourquoi tout ce tapage?

Il alla enlever la courroie qui retenait la porte; celle-ci retomba bruyamment. L'Américain ferma l'autre porte.

— Laissez-moi entrer là-dedans! — fit M. Marvel chancelant et suppliant, mais étreignant toujours ses livres. — Laissez-moi entrer là-dedans! Enfermez-moi quelque part. Je vous dis qu'il est à mes trousses! Je lui ai échappé. Il a promis de me tuer, et il me tuera.

— Vous êtes en lieu sûr, dit l'homme à la barbe noire. — La porte est fermée. De quoi s'agit-il?

— Laissez-moi entrer là-dedans ! reprit Marvel.

Il poussa un cri aigu lorsque soudain la porte s'ébranla sous un grand choc, bientôt suivi de coups précipités et de cris proférés au dehors.

— Eh ! fit le *policeman*, qui est là ?

M. Marvel se mit à donner de la tête comme un fou contre les panneaux qu'il prenait pour des portes.

— Il me tuera ! Il a pris un couteau ou quelque chose... Par pitié...

— Tenez ! dit le garçon. Entrez là.

Et il souleva la planche du comptoir. M. Marvel se jeta derrière, juste au moment où l'appel du dehors était répété.

— N'ouvrez pas ! gémissait-il. Je vous en supplie, n'ouvrez pas ! Où vais-je me cacher ?

— Alors, c'est l'homme invisible ? — demanda l'individu à barbe noire, une main derrière le dos. — Il est temps que nous le voyions !

Tout à coup, les vitres volèrent en éclats, et il y eut dans la rue des cris et des courses en tout sens. Le policeman, monté sur le canapé, regardait au dehors et tendait le cou pour voir qui était devant la porte. Il descendit, les sourcils hérissés.

— C'est bien cela, dit-il simplement.

Le garçon se tenait debout, devant la porte du salon, qui était maintenant fermée à clef sur M. Marvel ; stupéfait, il jeta les yeux sur la fenêtre, et fit le tour du comptoir pour rejoindre les autres. Tout rentra subitement dans le calme.

— Je voudrais bien avoir mon bâton ! — dit le *policeman*, se dirigeant irrésolu vers la porte. — Dès que nous ouvrirons, il entrera. Et pas moyen de l'arrêter !

— Ne vous pressez donc pas d'ouvrir ! dit avec inquiétude le cocher anémique.

— Otez les verrous, — dit l'homme à la barbe noire. — Et, s'il entre...

Il montra un revolver qu'il avait à la main.

— Ah ! non, pas cela ! — fit le *policeman*. — Ce serait un meurtre.

— Je sais dans quel pays je suis : je tirerai aux jambes. Otez les verrous.

— Non, ne tirez pas derrière moi ! — fit le garçon, qui s'efforçait de voir par-dessus le rideau.

— Très bien ! répondit l'homme à la barbe noire.

Et, penché en avant, le revolver tout prêt, il ôta les verrous lui-même. Le garçon, le cocher et le *policeman* se tenaient en garde.

— Entrez ! — dit-il à demi-voix, en reculant, toujours face à la porte déverrouillée, avec son pistolet derrière lui.

Personne n'entra, la porte demeura close. Lorsque, cinq minutes plus tard, un autre cocher, du dehors, passa la tête avec précaution, ils étaient toujours là, en arrêt. Une figure inquiète sortit du salon :

— Toutes les portes de la maison sont-elles fermées ? Il fait le tour, il rôde tout autour... Il est rusé comme le diable !

— Oh ! Seigneur ! — s'écria le garçon. — Il y a par derrière... Faites attention aux portes, mon Dieu !

Il regardait autour de lui d'un air découragé. La porte du salon se referma bruyamment et l'on entendit tourner la clef.

— Il y a la porte de la cour et l'entrée particulière. Celle de la cour...

Il sortit en hâte du *bar*. Une minute après, il reparut, tenant un grand couteau à découper.

— La porte de la cour était ouverte ! dit-il.

Et sa grosse lèvre inférieure s'abaissa.

— Il est peut-être déjà dans la maison, fit observer le cocher anémique.

— En tout cas, il n'est pas dans la cuisine, — répondit le garçon. — Il y a là deux femmes qui n'ont rien entendu ; et, d'ailleurs, j'ai porté des coups dans tous les sens avec ce petit tranchelard. Elles ne pensent pas qu'il soit entré. Elles ont remarqué...

— Avez-vous bien verrouillé la cuisine ? demanda le cocher.

— J'en suis bleu ! fit le garçon.

L'homme à la barbe rentra son revolver. Juste à ce moment, la planche du comptoir retomba, et, sous un coup furieux, la porte du salon fut enfoncée. On entendit Marvel crier comme un chat qu'on étrangle ; tout de suite on passa par-dessus le comptoir pour aller à son secours. Le revolver

du grand barbu partit, la glace adossée au salon fut étoilée et vint se briser à terre avec fracas.

En entrant dans la pièce, le garçon vit Marvel, bizarrement accroupi, lutter contre la porte qui menait à la cuisine et à la cour. Tandis que le garçon hésitait, la porte s'ouvrit soudain et Marvel parut être traîné jusque dans la cuisine. On entendit un cri de terreur, un grand tapage de casseroles. Marvel, tête baissée, résistant obstinément, fut poussé de force jusqu'à l'autre porte de la cuisine, qui donnait sur la cour, et dont les verrous furent tirés.

Le *policeman*, qui avait essayé de passer devant le garçon, se précipita, suivi de l'un des cochers, saisit le poignet de la main invisible qui étranglait Marvel, reçut un coup de poing en pleine figure et faillit tomber à la renverse. La porte s'ouvrit et Marvel fit un effort frénétique pour se réfugier derrière. Et le cocher, alors, attrapa quelqu'un par le collet.

— Je le tiens ! criait-il.

Les mains rouges du garçon empoignèrent l'ennemi qu'on ne voyait point.

— Là ! il est là !

M. Marvel, relâché, se laissa choir et essaya de se glisser entre les jambes des uns et des autres. Le groupe des combattants oscilla pêle-mêle autour de la porte ouverte. C'est alors que, pour la première fois, on entendit la voix de l'homme invisible : une plainte aigüe... Le *policeman* lui avait marché sur le pied : il hurlait furieusement, et ses poings battaient l'air comme des fléaux. Le cocher, lui aussi, poussa un cri de douleur et se cassa brusquement en deux : il avait été atteint au creux de l'estomac. La porte donnant de la cuisine dans le salon se referma et couvrit la retraite de Marvel, tandis que, dans cette cuisine, les gens étreignaient l'air et luttaient avec le vide.

— Où est-il passé ? — demandait l'homme à la barbe. — Dehors ?

— Par ici ! dit le *policeman*, faisant un pas dans la cour et s'arrêtant.

Un morceau de tuile vola en sifflant tout près de sa tête et alla s'écraser au milieu de la vaisselle sur la table de cuisine.

— Je vais lui faire voir !... s'écria l'homme à la barbe.

Tout à coup un canon d'acier brilla par-dessus l'épaule du *policeman* et cinq balles se suivirent, coup sur coup, dans l'obscurité d'où était venu le projectile. En tirant, l'homme fit décrire à sa main un mouvement circulaire horizontal, de façon que ses balles rayonnassent dans la cour étroite comme les rais d'une roue.

Puis il y eut un silence.

— Cinq cartouches, — dit l'homme à la barbe noire, — c'est encore ce qu'il y a de mieux. Quatre as et un roi! Apportez une lanterne, quelqu'un, et à tâtons, mettons-nous en quête du cadavre.

XVII

L'HOTE DU DOCTEUR KEMP

Le docteur Kemp avait continué à écrire dans son cabinet jusqu'au moment où les coups de revolver le firent sauter. Pan! pan! pan! Ils se succédaient à intervalles réguliers.

— Oh! oh! — fit-il, en mettant de nouveau sa plume entre ses dents et en prêtant l'oreille. — Qui est-ce qui tire ainsi, à Burdock?... Que font maintenant ces ânes-là?

Il se dirigea vers la fenêtre du sud, leva le châssis et, penché en dehors, parcourut des yeux le réseau que faisait la ville dans la nuit, avec ses espaces noirs, cours ou toitures, piqués de lumières, fenêtres, boutiques et lanternes. — « On dirait un attroupement, au pied de la colline, auprès des *Joueurs de cricket*. » Il continua d'observer. Ses yeux se portèrent au delà de la ville, jusqu'à l'endroit lointain où brillaient les feux des navires et les réverbères de la jetée, jusqu'au pavillon qui la terminait, comme une topaze lumineuse dans la nuit. La lune, à son premier quartier, était suspendue au-dessus de la colline, à l'ouest; très claires, les étoiles avaient presque le même éclat que sous les tropiques.

Après cinq minutes, pendant lesquelles son esprit s'était laissé aller à de vagues méditations sur les conditions sociales de l'avenir et s'était égaré dans l'immensité de l'espace et du

temps, le docteur Kemp se reprit, avec un soupir, ferma la fenêtre et revint à son pupitre.

C'est environ une heure plus tard que retentit la sonnette de la porte d'entrée. Depuis les détonations, il avait écrit mollement, l'esprit souvent distrait. Ayant écouté, il entendit la servante répondre au coup de sonnette et attendit le bruit de ses pas dans l'escalier ; mais elle ne vint point.

« Je serais curieux de savoir ce que c'était ! » se dit le docteur.

Il essaya de se remettre au travail ; puis, n'y parvenant pas, il se leva, descendit de son cabinet jusqu'au palier, sonna et, par-dessus la rampe, interpella la femme de chambre, juste comme elle arrivait dans le vestibule, en bas.

— Était-ce une lettre ?

— Non, monsieur. Un passant qui a sonné, puis qui s'est enfui.

— Je suis agité, ce soir ! se dit-il à lui-même.

Il remonta dans son cabinet et, cette fois, se remit à l'ouvrage résolument. Au bout d'un instant, il y était tout entier et les seuls bruits dans la pièce étaient le tic-tac de l'horloge et le grincement clair de sa plume se hâtant au centre du cercle de lumière que projetait l'abat-jour sur la table.

Le docteur n'eut pas fini avant deux heures sa tâche de la nuit. Il se leva, bâilla et alla se coucher. Déjà il avait ôté son habit et son gilet, lorsqu'il se sentit altéré. Il prit un bougeoir et descendit à la salle à manger, en quête de soda et de whisky.

Les études scientifiques avaient développé ses facultés d'observation. En retraversant le vestibule, il remarqua une tache noire sur le linoléum, tout près du paillasson, au pied de l'escalier. En remontant, il se demanda tout à coup ce que pouvait bien être cette tache. Évidemment, il se passait quelque chose d'étrange. Il revint, avec ce qu'il portait, dans le vestibule, posa par terre son soda et son whisky et, se baissant, mit son doigt sur la tache. Sans grande surprise, il s'aperçut qu'elle avait la couleur et la viscosité du sang qui sèche.

Il reprit ses bouteilles et remonta de nouveau, regardant autour de lui, essayant de s'expliquer cette tache. Sur le palier, nouvelle remarque ; il s'arrêta stupéfait : le bouton de porte de sa chambre était souillé de sang.

Il regarda sa main : elle était propre. D'ailleurs, il se rappelait que la porte de la chambre était ouverte lorsqu'il était descendu de son cabinet ; il n'avait donc pas eu à toucher le bouton. Il entra tout droit, la figure parfaitement calme, peut-être un peu plus résolue seulement qu'à l'ordinaire. Son regard, errant avec curiosité, tomba sur le lit : le couvre-pieds était taché de sang, les draps avaient été déchirés... Kemp n'avait pas remarqué tout cela en entrant la première fois, parce qu'il était allé directement à la toilette. D'autre part, draps et couvertures étaient enfoncés comme si quelqu'un s'était tout récemment assis dessus.

Alors le docteur éprouva l'impression étrange d'avoir entendu une voix qui disait tout bas : « Juste ciel!... Kemp ! »

Mais le docteur Kemp ne croyait pas aux voix.

Il resta debout, les yeux en arrêt sur ses draps écroulés. Était-ce vraiment une voix? De nouveau il regarda autour de lui, mais sans remarquer autre chose que le lit en désordre et souillé de sang. A ce moment, il entendit très distinctement quelque chose qui remuait à l'autre bout de la chambre, du côté du lavabo. Tous les hommes, même les plus éclairés, gardent certaines idées superstitieuses : Kemp fut envahi par cette sensation qui s'appelle la peur des revenants. Il ferma la porte, s'avança jusqu'à la toilette, et y posa ses flacons. Tout à coup il aperçut, non sans tressaillir, une bande roulée, faite d'un lambeau de linge ensanglanté, qui flottait dans l'air entre lui et le lavabo.

Il resta là, stupéfait, à la contempler. C'était une bande vide, une bande convenablement serrée, mais bien vide. Il allait faire un pas pour s'en saisir, quand un léger coup l'arrêta ; en même temps, une voix parlait tout près de lui :

— Kemp !

— Eh? fit-il, la bouche ouverte.

— Maîtrisez vos nerfs... Je suis un homme invisible.

Pendant un instant, les yeux fixés sur le bandage, Kemp ne répondit pas. A la fin :

— Homme invisible? répéta-t-il.

— Oui, je suis un homme invisible.

L'histoire dont il s'était moqué tout le premier, ce matin

même, revint à l'esprit de Kemp. On ne saurait dire s'il fut, à ce moment, plus effrayé ou plus surpris. Ce n'est que plus tard qu'il put s'en rendre compte.

— Je croyais que tout cela n'était qu'une invention! (Ce qui dominait en lui, c'était encore ses raisonnements du matin.) Est-ce que vous avez un pansement?

— Oui, répondit l'homme invisible.

— Oh! fit Kemp.

Il reprit son sang-froid :

— Voyons, c'est absurde! C'est quelque tour...

Il avança soudain, et sa main étendue vers le bandage rencontra des doigts invisibles. Il recula, au contact, et changea de couleur.

— Rassurez-vous, Kemp, pour l'amour de Dieu!... J'ai besoin de secours, un besoin urgent. Attendez!

Une main lui saisit le bras. Il donna un coup sur la main.

— Kemp, cria la voix, Kemp, rassurez-vous!

Et l'étreinte se resserra. Un désir furieux de se délivrer s'empara de lui. Mais la main du bras bandé l'empoigna par l'épaule; il fut secoué à perdre l'équilibre et jeté à la renverse sur le lit. A peine avait-il ouvert la bouche pour crier, que le coin du drap lui fut enfoncé entre les dents. L'homme invisible le maintenait sous lui d'une manière inquiétante; mais, du moins, Kemp avait les bras libres, et, des pieds comme des mains, il s'efforçait de donner des coups.

— Soyez raisonnable, n'est-ce pas? — dit l'homme invisible, en s'attachant à lui, sans s'inquiéter des bourrades qu'il recevait dans les côtes.

— Par le ciel! vous allez me rendre fou!

— Demeurez là, imbécile! — hurla l'homme invisible dans l'oreille de Kemp.

Celui-ci lutta encore un moment, puis resta tranquille.

— Si vous criez, je vous écrase la figure... Je suis invisible. Il n'y a là ni sottise, ni magie. Je suis bien réellement un homme invisible. Et j'ai besoin de votre aide. Je ne veux pas vous faire de mal; mais, si vous vous conduisez comme un rustre forcené, j'y serai contraint. N'avez-vous pas gardé souvenir de moi, Kemp?... Griffin, de l'*University College*.

— Laissez-moi me redresser... Je resterai où je suis... Laissez-moi m'asseoir tranquille une minute.

Kemp s'assit et se tâta le cou.

— Je suis Griffin, de l'*University College*. Je me suis rendu invisible. Je ne suis qu'un homme comme les autres, un homme que vous avez connu, devenu invisible.

— Griffin ?

— Oui, Griffin !... — répondit la voix, — un étudiant plus jeune que vous, presque albinos, haut de six pieds, de forte carrure, avec des yeux rouges dans une figure rose et blanche..., qui obtint la médaille de chimie.

— Je suis abasourdi... Ma tête éclate... Qu'est-ce que tout ceci a à voir avec Griffin ?

— Mais... c'est moi qui suis Griffin !

Kemp réfléchit.

— C'est horrible ! fit-il. Mais par quelle sorcellerie un homme peut-il devenir invisible ?

— Il n'y a pas là de sorcellerie. C'est un procédé scientifique, et assez facile à comprendre.

— C'est horrible !... Comment, diable....

— Horrible, si vous voulez. Mais je suis blessé, je souffre, je suis éreinté... Bon Dieu ! Kemp, vous êtes un homme. Un peu de calme. Donnez-moi à boire et à manger et laissez-moi m'asseoir là.

Kemp regardait le bandage se mouvoir à travers la pièce ; il vit un fauteuil d'osier, traîné sur le parquet, venir se placer auprès du lit. Le fauteuil craqua sous le poids d'une personne et le siège en fut abaissé d'un quart de pouce environ. Le docteur se frotta les yeux et de nouveau se tâta le cou.

— C'est plus fort que les histoires de revenants ! dit-il.

Et il se mit à rire machinalement.

— Cela va mieux, Dieu merci ! Voilà que vous devenez raisonnable.

— Ou idiot ! répondit Kemp.

Et il se frotta encore les yeux.

— Donnez-moi du whisky. Je suis à peu près mort.

— Sapristi ! il n'y paraissait pas tout à l'heure... Où êtes-vous ? Si je me lève, ne tomberai-je pas sur vous ? Là !... Fort bien. Le whisky ? Tenez ! Où faut-il vous le donner ?

Le fauteuil cria et Kemp sentit qu'on lui prenait le verre des mains. Il dut faire un effort pour le lâcher : son instinct était en révolte. Le verre s'éloigna et resta en équilibre, à vingt pouces au-dessus du bord antérieur du fauteuil. Kemp le regardait avec une perplexité infinie.

— Cela est, cela ne peut être que de l'hypnotisme ! dit-il. Vous devez m'avoir suggéré que vous étiez invisible.

— Allons donc !

— Mais cela est fantastique !

— Écoutez-moi.

— J'ai démontré, ce matin même, d'une manière concluante, que l'invisibilité...

— Peu importe ce que vous avez démontré ! Je meurs de faim, et la nuit est froide pour un homme qui n'a pas de vêtement.

— Vous voulez manger ? demanda Kemp.

Le verre de whisky se pencha de lui-même.

— Oui, — répondit l'homme invisible, en le reposant avec un bruit sec. — Avez-vous une robe de chambre ?

Kemp eut une sourde exclamation. Il se dirigea vers sa garde-robe et en tira un vêtement d'étoffe rouge sombre.

— Cela fait-il votre affaire ?

Le vêtement lui fut pris des mains ; il flotta en l'air, flasque, pendant un moment ; puis il s'agita d'étrange façon, se dressa, moulant un corps, se boutonna de lui-même et s'assit dans le fauteuil.

— Un caleçon, des chaussettes, des pantoufles, tout cela me ferait bien plaisir, — dit l'homme invisible brièvement. — Et de quoi manger !

— Oui, quelque chose... C'est bien l'aventure la plus insensée qui me soit jamais arrivée !

Kemp retourna ses tiroirs pour y trouver ce qu'on lui demandait ; puis, étant descendu fouiller l'office, il revint avec du pain et des côtelettes froides, et mit le tout sur une table légère devant son hôte.

— Pas besoin de couteau, dit celui-ci.

Et une côtelette se trouva suspendue en l'air ; on entendit un bruit de mastication.

— J'aime toujours être vêtu pour manger, — dit l'homme

invisible, la bouche pleine, et dévorant avec avidité. — Drôle de manie !

— Ce poignet va tout à fait bien, je pense ?

— Fiez-vous-en à moi.

— Tout de même, il est bizarre...

— Je ne dis pas non. Mais il est singulier aussi que je me sois jeté justement dans votre maison, à vous, pour avoir mon pansement : c'est ma première bonne fortune !... Quoi qu'il en soit, je me proposais de dormir ici cette nuit : il faut que vous y consentiez. Il est bien fâcheux que du sang ait révélé ma présence, n'est-ce pas ? Il y en a un caillot là-bas. Mon sang devient visible en se coagulant. Ce n'est que mon tissu vivant que j'ai transformé, et seulement pour la durée de mon existence... Je suis depuis trois heures déjà dans votre maison.

— Comment cela se fait-il ? — demanda Kemp d'un ton irrité. — Du diable si... En cette affaire, tout est extravagant d'un bout à l'autre.

— Tout est logique, parfaitement logique ! — répliqua l'homme invisible, en étendant la main pour prendre la bouteille de whisky.

Kemp regardait avec ébahissement cette robe de chambre dévorer. Un rayon de la bougie, pénétrant obliquement par une déchirure, à l'épaule droite, projeta un triangle de clarté sous les côtes gauches.

— Qu'était-ce que ces coups de feu ? Comment la bataille a-t-elle commencé ?

— C'est une espèce d'imbécile, une manière d'associé à moi... maudit soit-il !... qui a essayé de me voler mon argent. Et il y a réussi.

— Est-il, lui aussi, invisible ?

— Non.

— Alors ?

— Ne pourrais-je pas avoir autre chose à manger avant de vous dire tout cela ?... Je suis affamé, je souffre, et vous me demandez de vous raconter des histoires !

Kemp se leva :

— Mais vous, vous n'avez pas tiré ?

— Moi, non. Un idiot que je n'avais jamais vu tirait à tort

et à travers. Ils ont tous pris peur à mon arrivée. Que le diable les emporte!... Dites donc, je voudrais autre chose à manger, Kemp.

— Je vais voir ce qu'il y a encore en bas. Pas grand'chose, je le crains!

Après qu'il eut achevé son souper, un souper copieux, l'homme invisible réclama un cigare. Il mordit le bout avec impatience avant que le docteur eût pu trouver un couteau; et, la feuille extérieure s'étant défaite, il jura.

C'était chose bien curieuse de le voir fumer: sa bouche, son gosier, son pharynx, ses narines devenaient visibles sous la forme d'une colonne tourbillonnante de fumée.

— C'est un présent du ciel que le tabac! — dit-il en lâchant une grosse bouffée. — J'ai de la chance d'être tombé sur vous, Kemp: vous allez m'aider. Quel bonheur de vous avoir précisément rencontré! Je suis dans un embarras du diable; j'ai été fou, je crois. Quelles aventures j'ai traversées! Mais, croyez-moi, nous ferons quelque chose, à nous deux, maintenant!

Il s'offrit à lui-même un peu plus de whisky et de soda. Kemp se leva, regarda autour de lui et alla chercher un verre dans la chambre voisine.

— C'est insensé!... Mais vous permettez que je boive?...

— Vous n'avez pas beaucoup changé, Kemp, depuis une douzaine d'années. Vous autres, hommes blonds, vous ne changez point. Froids et méthodiques... Je vais vous dire: nous allons travailler ensemble.

— Mais comment tout cela s'est-il fait? Comment en êtes-vous arrivé là?

— Pour Dieu, laissez-moi fumer en paix une minute! Ensuite je vous le dirai.

L'histoire, pourtant, ne fut pas racontée cette nuit-là. Le poignet de l'homme invisible devenait douloureux. Il avait la fièvre, il était épuisé. Son esprit se reportait sans cesse à la chasse qu'on lui avait donnée du haut en bas de la colline, à la lutte soutenue dans l'auberge. Il commença son récit, et l'abandonna. Par moments, il parlait de Marvel: alors il fumait plus vite et sa voix trahissait sa colère. Kemp recueillait ce qu'il pouvait.

— Il avait peur de moi, je voyais bien qu'il avait peur de moi, — répéta l'homme invisible à plusieurs reprises. — Il voulait me lâcher ; il guettait sans cesse autour de lui... Que j'ai été sot ! Le mâtin !... J'étais furieux, je l'aurais tué...

— Mais où aviez-vous eu cet argent ? demanda Kemp brusquement.

L'homme invisible demeura silencieux un instant.

— Je ne peux pas vous le dire ce soir.

Il gémit tout à coup et se pencha en avant, sa tête invisible appuyée sur des mains invisibles.

— Kemp, dit-il, je n'ai pas dormi depuis bientôt trois jours. Je n'ai fait que m'assoupir une heure ou deux. Il va falloir que je dorme.

— Soit, prenez ma chambre, prenez cette chambre.

— Mais comment puis-je dormir ? Si je dors, il s'en ira... Bah ! qu'est-ce que cela fait ?

— Et votre blessure ? Qu'est-ce que c'est ?

— Rien, une égratignure. Oh ! Dieu, comme j'ai sommeil !

— Eh bien, pourquoi ne pas dormir ?

L'homme invisible parut considérer Kemp.

— Parce que j'ai des raisons particulières de tenir à n'être pas pris par mes semblables.

Kemp ouvrit de grands yeux.

— Imbécile que je suis ! — s'écria l'autre, en frappant sur la table violemment. — Je viens de vous souffler une idée !

XVIII

L'HOMME INVISIBLE DORT

Épuisé et blessé comme il l'était, l'homme invisible ne voulut pas s'en rapporter à la parole de Kemp, l'assurant que sa liberté serait respectée. Il examina les deux fenêtres de la chambre à coucher, leva les stores et ouvrit les châssis pour vérifier s'il pourrait, au besoin, comme le disait Kemp, s'esquiver par là. Au dehors la nuit était calme et silencieuse ; la nouvelle lune se couchait de l'autre côté des dunes. Griffin

passa en revue les serrures de sa chambre; il inspecta les deux cabinets de toilette pour se convaincre qu'il avait là encore une double voie de salut; finalement, il se déclara satisfait. Il était alors debout, sur le tapis de foyer; Kemp entendit le bruit d'un bâillement.

— Je suis fâché, — lui dit son hôte, — de ne pouvoir vous raconter dès ce soir tout ce que j'ai fait; mais je suis à bout de forces. C'est ridicule, sans doute!... Croyez-moi, Kemp, en dépit de vos raisonnements de ce matin, la chose est parfaitement possible. J'ai fait une découverte. J'avais l'intention de la garder pour moi. Je ne peux pas. Il faut que j'aie un associé. Et vous... Nous pouvons faire des choses... Mais à demain! En ce moment, c'est pour moi le sommeil ou la mort.

Kemp se tenait au milieu de la chambre, les yeux fixés sur ce mannequin sans tête.

— Je vais vous laisser, n'est-ce pas?... C'est incroyable... Ah! il ne faudrait pas trois aventures de ce genre-là, bouleversant toutes mes idées, pour me rendre fou. Et c'est pourtant vrai!... Y a-t-il encore quelque chose que je puisse faire pour vous?

— Rien, rien, que de me dire bonsoir.

— Eh bien, bonsoir! répondit Kemp, en étreignant une main invisible.

Il se dirigeait obliquement vers la porte, quand tout à coup la robe de chambre vint sur lui à grands pas :

— Écoutez-moi bien. Pas de tentative pour me ligotter, pour s'emparer de moi! ou...

Le visage de Kemp prit une expression particulière :

— Je croyais, répliqua-t-il, vous avoir donné ma parole.

Puis il ferma la porte doucement derrière lui, et aussitôt il entendit tourner la clef à l'intérieur. Des pas rapides allèrent à la porte du cabinet de toilette, et celle-ci fut également fermée à clef.

Kemp se frappa le front :

— Est-ce que je rêve? Est-ce le monde qui est devenu fou, ou moi?

Il éclata de rire, et, mettant la main sur la porte close :

— Être chassé de ma propre chambre par une absurdité manifeste!

Étant monté jusqu'au haut de l'escalier, il se retourna pour regarder toutes ces portes fermées.

— C'est pourtant vrai ! fit-il.

Il porta les doigts à son cou légèrement meurtri.

— Oui, c'est un fait indéniable, mais...

Il secoua la tête avec désespoir, revint sur ses pas et descendit l'escalier. Il alluma la lampe de la salle à manger, prit un cigare et se mit à faire les cent pas, en se parlant à lui-même. De temps en temps il discutait.

— Il a dit « invisible » ! Cela existe donc, un animal invisible? Dans la mer, oui. Des milliers, des millions ! Toutes les larves, les petites nauplies, toutes les espèces de *tornaria*, les bêtes microscopiques... les méduses. Dans la mer, il y a plus de choses invisibles que de visibles ! Je n'avais jamais pensé à cela... Et dans les étangs aussi ! Toutes ces petites bêtes qui vivent là, simples petits points de gélatine transparente et incolore. Mais dans l'air, non. Cela ne peut pas être !... Après tout, pourquoi non ?... Mais quoi ! Si un homme était de verre, il serait encore visible.

Sa méditation devint profonde. Trois cigares se répandirent en cendre blanche sur le tapis avant qu'il parlât de nouveau. Mais alors ce fut simplement une exclamation. Il sortit de la pièce, entra dans son cabinet de consultation, alluma le gaz. Ce cabinet était tout petit : le docteur ne vivait pas de sa science. Les journaux étaient là. Négligemment jeté sur la table, et déplié, le journal du matin : Kemp le saisit, le retourna vivement et se mit à lire *Une singulière histoire à Iping*, — celle-là même que le marin, à Port-Stowe, avait si péniblement ânonnée à Marvel. Kemp la parcourut rapidement.

— Enveloppé ! dit-il. Déguisé ! Se cachant !... Personne ne semble avoir été au courant de son cas... Quel diable de jeu joue-t-il donc ?

Il laissa tomber le journal et son regard erra, de-ci de-là. Il prit la *St. James's Gazette*, qui était là pliée, comme elle était arrivée.

— Ah ! nous allons enfin avoir la vérité !

Il ouvrit le journal. Deux colonnes lui sautèrent aux yeux, avec cet en-tête : *Un village entier du Sussex atteint de folie.*

— Juste ciel ! — s'écria Kemp, en lisant avec avidité le

compte rendu sceptique des événements arrivés la veille à Iping.

De l'autre côté de la page, le récit du matin avait été reproduit. Kemp le relut : « Il courait à travers les rues, frappant à droite et à gauche... Jaffers sans connaissance... M. Huxter souffrait beaucoup... encore incapable de dire ce qu'il avait vu... Douloureuse humiliation... le pasteur... Une femme malade de frayeur... Les fenêtres brisées... Cette histoire extraordinaire est sans doute un *canard*, mais trop drôle pour qu'on ne l'imprime pas... A chacun d'en prendre et d'en laisser. »

Kemp rejeta la feuille et resta planté devant, tout pâle.

— Sans doute un canard !

Il reprit le journal et relut encore toute l'affaire.

— Mais quand ce vagabond est-il entré en scène ? Pourquoi le diable courait-il après ce vagabond ?

Il se laissa tomber sur le lit à opérations.

— Il n'est pas seulement invisible. C'est un fou ! Un fou dangereux !...

Lorsque l'aube vint mêler ses premières lueurs, dans la salle à manger, à la lumière de la lampe et à la fumée du cigare, Kemp en était encore à arpenter la pièce en cherchant le mot de l'énigme.

Il était trop surexcité pour pouvoir dormir. Ses domestiques, en descendant, les yeux encore gros de sommeil, le trouvèrent là et inclinèrent à penser que c'était le travail, le surmenage qu'il fallait accuser. Il leur donna l'ordre extraordinaire, mais tout à fait formel, de servir à déjeuner pour deux personnes dans le cabinet du belvédère et de se confiner ensuite dans le sous-sol et le rez-de-chaussée. Puis il continua de marcher dans la salle à manger jusqu'à l'arrivée du journal du matin.

Celui-ci avait beaucoup de choses à raconter ; mais pas grand chose de neuf : il confirmait simplement le récit de la veille et donnait le compte rendu, fort mal écrit, d'une autre aventure étrange, survenue à Burdock. Le docteur connut ainsi le plus gros de ce qui s'était passé aux *Joueurs de cricket*, et le nom de M. Marvel.

« Il m'a obligé à passer avec lui vingt-quatre heures »,

déclarait M. Marvel. Certains détails nouveaux étaient ajoutés à l'histoire d'Iping, notamment la rupture du fil télégraphique. Mais rien qui pût jeter quelque lumière sur les relations de l'homme invisible et du vagabond, car Marvel n'avait donné aucun renseignement ni sur les trois livres qu'il portait ni sur l'argent dont ses poches étaient pleines. Le ton sceptique avait disparu, et une nuée de reporters et d'enquêteurs était déjà à l'œuvre, travaillant le sujet avec soin.

Kemp lut tout ce qui avait trait à l'affaire et envoya la femme de chambre lui chercher tous les journaux qu'elle trouverait. Ceux-là, de même, il les dévora.

— Il est invisible ! Et il a des colères qui tournent à la folie furieuse !... Quelles choses il peut faire !... Et dire qu'il est là-haut, libre comme l'air ! Quel parti prendre ?... Par exemple, serait-ce lui manquer de parole si... Non !

Il alla vers un petit pupitre en désordre, dans le coin, et commença une note. A moitié faite, il la déchira et en écrivit une autre. Il relut celle-ci, la regarda en réfléchissant ; puis il prit une enveloppe et l'adressa au « colonel Adye, à Port-Burdock ».

L'homme invisible se réveilla juste au moment où Kemp en était là. Il se réveillait en méchantes dispositions : Kemp, attentif au moindre bruit au-dessus de sa tête, entendit tout à coup des pas pesants se précipiter à travers la chambre à coucher. Puis une chaise fut renversée, le verre du lavabo fut brisé : Kemp se hâta de grimper l'escalier et frappa vivement à la porte.

XIX

PREMIERS PRINCIPES

— Eh bien, qu'est-ce qu'il y a donc ? demanda Kemp lorsque son hôte lui eut ouvert.

— Rien...

— Mais, que diable ! ce vacarme ?

— Simple accès de mauvaise humeur, — répondit l'homme invisible. — Je ne pensais plus à mon bras, et il me fait mal.

Kemp traversa la pièce et ramassa les morceaux du verre brisé; puis debout, avec ces éclats dans la main :

— On a publié dans les journaux toute votre affaire, dit-il, tout ce qui est arrivé, soit à Iping, soit au bas de la colline. Le monde est averti qu'il a un citoyen invisible; mais nul ne sait que vous êtes ici.

L'autre lâcha un juron.

— Oui, reprit le docteur, le secret est découvert. Je comprends que c'était un secret... J'ignore quels sont vos projets; mais, bien entendu, je suis désireux de vous servir.

L'homme invisible s'assit sur son lit.

— Le déjeuner est servi là-haut, — ajouta Kemp, d'un ton aussi aisé que possible.

Il fut ravi de voir que son hôte bizarre se levait volontiers, et il monta devant lui l'étroit escalier qui menait au belvédère.

— Avant tout, dit Kemp, je voudrais bien en savoir un peu plus long sur votre invisibilité.

Il s'était assis, après un regard impatient jeté par la fenêtre, de l'air d'un homme qui veut causer. Les doutes qu'il avait eus la veille sur la réalité de l'aventure ne lui revinrent que pour s'évanouir de nouveau quand il regarda l'endroit où s'était assis Griffin, devant la table : une robe de chambre sans tête, essuyait des lèvres qu'on ne voyait pas, avec une serviette soutenue miraculeusement.

— C'est bien simple, — répondit Griffin, en posant sa serviette à côté de lui.

— Pour vous, sans doute; mais...

Et Kemp se mit à rire.

— Oui, certainement, à moi-même, cela me semblait d'abord merveilleux. A présent, bon Dieu!... Mais nous allons faire de grandes choses!... Je m'occupai de la question, pour la première fois, à Chesilstowe.

— A Chesilstowe?

— J'y étais allé en quittant Londres. Vous savez que j'ai abandonné la médecine pour me consacrer à la physique? Non, vous ne le saviez pas. Eh bien, c'est ainsi. L'étude de la lumière m'attirait.

— Ah!

— La densité optique !... C'est un réseau d'énigmes, une série de problèmes, avec des solutions qu'on n'entrevoit que vaguement... Je n'avais que vingt-deux ans. J'étais plein d'enthousiasme. Je me dis : « Je vais vouer ma vie à cette question-là ; elle en vaut la peine. » Vous savez bien comme on est bête à vingt-deux ans !

— Bête alors ou bête plus tard...

— Comme si, de connaître, de savoir, cela pouvait procurer quelque satisfaction à un homme !... Je me mis à travailler comme un nègre. Et j'avais à peine travaillé et réfléchi six mois que la lumière se fit et passa par une maille du réseau, aveuglante. Je découvris un principe général des pigments et de la réfraction, une formule, une expression géométrique comportant quatre dimensions. Les sots, le commun des mortels et même les mathématiciens vulgaires ne savent pas ce qu'une expression générale peut signifier pour qui étudie la physique moléculaire. Dans mes livres, — les livres que ce chenapan m'a volés, — il y a des merveilles, des miracles. Ce n'était pas une méthode, c'était une idée capable de conduire à une méthode par laquelle il serait possible, sans changer aucune des propriétés de la matière (excepté, en certains cas, la couleur), de réduire l'indice de réfraction d'un corps solide ou liquide à celui de l'air, autant que peuvent l'exiger toutes les applications pratiques.

— Fichtre ! dit Kemp, cela est très curieux. Pourtant je ne vois pas encore tout à fait... Je comprends bien que, par ce moyen, vous pouvez ôter son éclat à une pierre précieuse ; mais de là à rendre invisible une personne, il y a loin.

— Précisément. Mais considérez que la visibilité dépend de l'action des corps visibles sur la lumière. Laissez-moi vous exposer les notions élémentaires comme si vous ne les connaissiez pas du tout. Mon explication en deviendra plus claire.

» Vous savez très bien qu'un corps absorbe les rayons lumineux, ou il les réfléchit, ou il les réfracte, — ou il en absorbe, et il en réfléchit, et il en réfracte tout à la fois. — Supposez qu'un corps ne réfléchisse, ni ne réfracte, ni n'absorbe aucun rayon : ce corps ne peut pas être visible par lui-

même. Par exemple, vous voyez une boîte rouge opaque, parce que la couleur absorbe une partie des rayons lumineux et réfléchit les autres, c'est-à-dire vous renvoie tous les rayons rouges. Si elle n'absorbait pas une partie des rayons lumineux, si elle les réfléchissait tous, c'est une boîte éclatante de blancheur que vous verriez, une boîte d'argent!... Une boîte en diamant n'absorberait pas beaucoup de rayons et n'en réfléchirait pas non plus beaucoup par sa surface; mais çà et là seulement, aux endroits où les surfaces sont favorables, la lumière serait réfléchie et réfractée, de sorte que vous auriez l'impression de réflexions brillantes et de transparences : une façon de squelette de lumière, si je puis dire. Une boîte en verre ne serait pas aussi brillante ni aussi visible qu'une boîte en diamant, parce qu'il y aurait moins de réflexion et de réfraction. Vous comprenez? Sous un certain angle, vous verriez parfaitement au travers... Certaines espèces de verre seraient plus transparentes que d'autres : une boîte en cristal serait plus limpide qu'une autre en verre de vitre ordinaire. Une boîte en verre commun, très mince, serait difficile à distinguer dans une mauvaise lumière, parce qu'elle absorberait à peine quelques rayons, en réfracterait et en réfléchirait fort peu. Si vous plongez dans l'eau une plaque de verre blanc commun, — bien mieux! si vous la plongez dans quelque liquide plus dense que l'eau, elle disparaît presque complètement, parce que le rayon qui passe de l'eau dans le verre n'est que légèrement réfracté ou réfléchi, c'est-à-dire modifié dans sa direction. Il est presque aussi invisible qu'un jet de carbone ou d'hydrogène dans l'air; et précisément pour la même raison!

— Oui, dit Kemp, cela va tout seul. Il n'y a pas d'écolier aujourd'hui qui ne sache tout cela.

— Voici maintenant un autre fait que tous les écoliers connaissent de même. Si l'on brise une plaque de verre, si on la réduit en poudre, elle devient beaucoup plus facile à voir dans l'air; elle devient, du moins, une poudre opaque et blanche. Ceci, parce que la pulvérisation multiplie les surfaces sur lesquelles s'exercent réflexion et réfraction. Dans une plaque de verre, il n'y a que deux surfaces; dans le verre pulvérisé, la lumière est réfractée ou réfléchie par chacun des

grains qu'elle traverse, et très peu de rayons passent droit. Mais ce verre blanc pulvérisé, si vous le mettez dans l'eau, sur-le-champ il cesse d'être visible. C'est que le verre pulvérisé et l'eau ont à peu près le même indice de réfraction ; c'est-à-dire que la lumière subit à peine une petite réfraction ou réflexion en passant de l'un dans l'autre.

» Donc un corps transparent, le verre par exemple, est rendu invisible si vous le mettez dans un liquide qui ait à peu le même indice de réfraction. Raisonnez seulement une seconde ; vous comprendrez que la poudre de verre pourrait être rendue invisible même dans l'air, si son indice de réfraction pouvait être rendu égal à celui de l'air : car, alors, il n'y aurait plus ni réfraction ni réflexion au passage des rayons lumineux du verre dans l'air et inversement.

— Oui, sans doute. Mais un homme, ce n'est pas du verre pilé !

— Non, en effet, répondit Griffin. C'est bien plus transparent !

— Allons donc !

— Et c'est un docteur qui parle !... Comme en perd la mémoire !... Avez-vous donc oublié déjà votre physique, en dix ans ?... Songez à toutes les choses qui sont transparentes et d'abord ne semblent pas l'être. Le papier est fait de fibres transparentes : s'il est blanc et opaque, c'est pour la même raison qui fait que le verre pulvérisé est opaque, et blanc ! Huilez du papier blanc ; que l'huile s'introduise bien dans tous les vides, entre les molécules, de telle sorte qu'il n'y ait plus de réfraction ni de réflexion que sur les surfaces : il devient transparent comme verre ! Et cela n'est pas vrai seulement du papier, mais des fibres du coton, du lin, de la laine, du bois, aussi des os, Kemp, de la chair, Kemp, des cheveux, Kemp, des ongles et des muscles, Kemp ! En réalité, l'organisme tout entier d'un homme — à l'exception des cellules rouges de son sang et des pigments foncés de ses cheveux — est fait de tissu transparent, incolore : tant il faut peu de chose pour nous rendre visibles les uns aux autres ! Pour la plus grande part, les fibres d'un être vivant ne sont pas plus opaques que l'eau.

— Évidemment ! évidemment ! s'écria Kemp. Je n'avais songé cette nuit qu'aux larves de mer et aux méduses.

— Maintenant vous me comprenez ! Vous êtes au courant de tout ce que je savais, de tout ce que j'avais dans l'esprit, un an après avoir quitté Londres, — il y a six ans. Mais je gardais tout pour moi. Il me fallait poursuivre mon travail dans des conditions désavantageuses et effrayantes. Hobbema, mon maître, était de ces savants qui vous fixent une limite dans la science ; et, de plus, un voleur d'idées, sans cesse à fouiller la pensée des autres... Vous connaissez la fourberie ordinaire du monde scientifique ! Moi, je ne voulais rien publier ; je ne voulais pas que cet homme vînt partager ma gloire... Je continuai à travailler. Parti de ma formule, j'approchai peu à peu de l'expérience, de la réalité. Je n'en parlais à âme qui vive, parce que je voulais lancer ma découverte sur le monde avec une force écrasante et devenir célèbre d'un seul coup. Je repris la théorie des pigments pour combler certaines lacunes, et soudain, — sans dessein arrêté, par accident, — je fis une découverte en physiologie.

— Vraiment ?

— Vous connaissez la matière colorante du sang : elle est rouge. Eh bien, on peut la rendre blanche, incolore, sans troubler aucunement ses fonctions normales.

Kemp poussa un cri de surprise et d'incrédulité. L'homme invisible se leva et se mit à arpenter le cabinet.

— Oh ! vous pouvez vous récrier ! Je me rappelle ce jour-là. Il était tard, le soir (dans la journée, on était assommé par les élèves sots et paresseux) ; je travaillais là quelquefois jusqu'à l'aurore. La lumière se fit tout à coup dans mon esprit, complète et splendide. J'étais seul. Le laboratoire était tranquille, éclairé en silence par ses hautes lampes éclatantes... On pouvait rendre transparent un tissu, un animal ! Exception faite des pigments, on pouvait le rendre invisible ! « Je pourrais devenir invisible ! » me dis-je à moi-même. Et soudain je me rendis compte de ce que peut un albinos possédant un secret semblable. C'était renversant ! Je laissai le liquide que j'étais en train de filtrer et j'allai contempler le ciel et les étoiles par la grande fenêtre. « Je pourrais être invisible ! » me répétais-je.

» Réaliser cela, ce serait dépasser la magie. J'apercevais déjà, dégagé des ténèbres du doute, le tableau magnifique de

tout ce que l'invisibilité pouvait représenter pour un homme : le mystère, le pouvoir, la liberté. D'inconvénients, je n'en voyais aucun. Songez donc ! Moi, un pauvre physicien de quatre sous, professeur de jeunes sots dans un collège de province, moi, je pourrais instantanément devenir ce prodige! Je vous le demande, Kemp, si vous... N'importe qui, je vous dis, se serait jeté à corps perdu dans cette étude... Je travaillai trois ans, et il n'est pas de montagne de difficultés qui, soulevée, ne m'en ait laissé voir une autre. La minutie infinie des détails ! Et l'exaspération ! Et un collègue, un de ces provinciaux, toujours furetant : « Eh bien, quand allez-vous enfin publier votre travail ? » C'était là son éternelle question. Et les élèves ! Et la gêne ! Mille entraves ! Je supportai trois années de ce régime... Et, après trois années de réserve et d'angoisses, je reconnus que d'aller jusqu'au bout de mon affaire, c'était impossible, impossible.

— Pourquoi ? demanda Kemp.

— L'argent ! l'argent ! — répondit l'homme invisible.

Et il se leva pour regarder par la fenêtre. Puis il se retourna brusquement :

— Alors, je volai le vieux, je volai mon père... Mais l'argent n'était pas à lui... Il s'est tué.

H. G. WELLS

Traduit de l'anglais par ACHILLE LAURENT.

(A suivre.)

LA MISSION

FOUREAU-LAMY[1]

Un arrêté du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, en date du 5 mars 1898, confiait à M. Fernand Foureau, correspondant du ministère de l'Instruction publique, et au commandant Lamy, du 1er régiment de tirailleurs algériens, une mission « à l'effet de poursuivre l'exploration scientifique du Sahara entre l'Algérie et le Soudan ».

La traversée du Sahara, de l'Algérie au Soudan, par le pays targui, avait déjà été tentée. En 1879, le lieutenant-colonel Flatters, à la tête de trente méharistes et de cinquante chameliers chambba, fit un premier essai. Devant les dispositions hostiles des Touareg Adzjer, il dut rebrousser chemin. L'année suivante, il repartit avec une troupe plus solide et mieux organisée ; mais il fut imprévoyant et accorda trop de confiance à ses guides. On sait de quelle lugubre façon la mission finit. Le prestige de la France avait reçu une rude

1. Cet article a été écrit d'après les notes adressées à la Société de Géographie de Paris par M. Foureau, au cours de son voyage, et insérées dans les Bulletins de cette Société; les interviews de M. Ch. Dorian, publiées dans *la Liberté* de juin 1899; les renseignements que M. Foureau a bien voulu me fournir personnellement depuis son retour; deux correspondances privées du commandant Lamy; enfin, plusieurs lettres d'officiers de l'escorte de la mission.

atteinte dans le désert. Ahitarhen, le chef des Touareg Hoggar, n'écrivait-il pas ; « Je vous informe de ce qui est arrivé à ces chrétiens, c'est-à-dire au colonel Flatters, qui est venu chez nous avec des hommes armés de mille cinq cent cinquante canons, dans l'intention de traverser le pays des Hoggar; mais les gens de cette contrée les ont combattus pour la guerre sainte de la manière la plus énergique, les ont massacrés, et c'en est fini. » Pour la renommée du nom français, il importait de venger Flatters et de passer là où il avait été arrêté. C'est la mission Foureau-Lamy qui devait avoir l'honneur, vingt ans après le drame de Tadjenout, de rétablir notre réputation dans le Sahara central.

Elle avait pour but de « poursuivre l'exploration scientifique du Sahara ». Cette contrée, dans une grande partie du trajet à fournir, avait déjà été visitée et décrite par Henri Barth et Erwin de Bary. Mais leurs relations laissaient encore place à bien des observations. Voyageant, l'un avec une faible escorte, l'autre sous une fausse qualité qu'il lui importait de ne pas laisser surprendre, ils n'avaient eu ni l'un ni l'autre pleine liberté de mouvement. Mais la mission Foureau-Lamy n'avait pas qu'à parcourir des régions déjà traversées ; elle devait s'engager sur des territoires encore inexplorés. Son programme était ample : étudier la topographie, l'orographie, l'hydrographie du Sahara central pour l'établissement d'une carte définitive; procéder à des observations magnétiques et météorologiques; étudier la botanique, la zoologie, l'entomologie, la géologie, l'histoire, l'archéologie, l'ethnographie de ces contrées ; vérifier et compléter ce qu'on en savait déjà ; en un mot, donner à la science un Sahara nouveau.

Par ce but scientifique, un autre devait être atteint. Tout d'abord, prouver enfin aux Touareg, en traversant les régions qu'ils prétendent interdire aux Européens, que la France est chez elle dans cet hinterland algérien et qu'elle peut y imposer sa loi. Puis, une fois atteintes « les marches du Soudan », se diriger vers le Tchad, s'y réunir avec d'autres missions envoyées par le ministère des Colonies, la mission Voulet-Chanoine et la mission Gentil, qui devaient converger vers ce point, venant l'une de l'ouest, l'autre du sud, du Soudan et du Congo ; « accomplir » — comme l'écrivait

Foureau — « les destinées de la France d'Europe au sud de la France algérienne, vers la France tropicale »; lier d'une manière réelle, afin de n'en former qu'un tout, nos possessions algéro-sahariennes, soudanaises et congolaises.

***

Pour mener à bien une telle œuvre, le chef de la mission et le commandant de l'escorte étaient bien les hommes qu'il fallait. M. Fernand Foureau est né en 1850 sur le granit limousin. Il se préparait à l'École centrale quand éclata la guerre de 1870. Il s'engagea et combattit dans les équipages de la flotte. La campagne finie, il renonça à son premier projet d'avenir et se mit à voyager, par la France d'abord, puis en Algérie. Une excursion à Ouargla, en 1876, avec son ami Louis Say, enseigne de vaisseau, décida de sa vocation d'africain. Depuis lors, pas un hiver ne s'écoula sans qu'il retournât dans le Sud algérien. En 1878, il fonda la compagnie, aujourd'hui prospère, de l'Oued-Rirh pour l'exploitation des palmiers dans la région de ce nom. Les nécessités de l'entreprise, comme ses goûts naturels, lui firent sillonner en tous sens le pays, étudiant les lieux, les habitants, leurs usages, leurs coutumes, leur religion, et peu à peu naissait et se formait en son esprit le dessein d'aller au Tchad à travers le désert. En 1881, se jugeant suffisamment armé, il sollicita du ministère de l'Instruction publique une mission pour reprendre l'œuvre de Flatters. On hésita à lui confier tout d'abord une tâche si difficile, mais on lui donna les moyens de préparer pour l'avenir la réalisation de cette grande entreprise. A partir de ce moment, presque chaque année, M. Foureau fut chargé de diverses missions dans le Sahara. Chaque fois, il avança un peu plus loin, liant des rapports avec les chefs touareg, devenant pour les habitants du désert une figure familière; bien plus, comme il apportait souvent la pluie avec lui, sa venue était généralement accueillie avec joie, et on lui donna le surnom que porte dans le Coran celui qui fait pleuvoir : *l'Homme aux éperons verts*. Grand, d'une maigreur musclée comme les gens du désert, le port digne, la stature majestueuse, on comprend qu'il en impose à ces hommes sur

qui la prestance humaine a tant de pouvoir ; sa longue figure émaciée, dont la structure vigoureuse apparaît sous la peau tannée, allongée encore par une barbiche noire, et où se lisent la volonté, l'énergie, la patience, le calme, la maîtrise de soi, la loyauté, inspire le respect et la confiance. Vrai conducteur d'hommes, il a la parole froide, brève, précise, le geste vif et décidé. Il attache à lui. Cet homme réfléchi et posé, inaccessible aux enthousiasmes irraisonnés, comme aux découragements stériles, est fait pour réussir dans ses desseins.

Le commandant Lamy était né en 1858, à Mougins, près de Cannes. Élevé par un père et une mère rigides dans le devoir, il était entré à Saint-Cyr, et du jour où il en sortit, en 1879, comme sous-lieutenant au 1er tirailleurs, il alla partout où nous eûmes à combattre, en Tunisie, au Tonkin, et partout il se distingua. Lorsqu'on créa le poste d'El-Goléah, le capitaine Lamy en demanda et en obtint le commandement : il le garda trois ans. Ce qu'il fit d'El-Goléah, on le sait : un poste modèle, admirablement organisé, merveilleusement desservi par ses méharistes. Lui-même, constamment en route, explorait le pays, nouant, comme le faisait Foureau, des relations avec les chefs du Sud, acquérant lui aussi prestige et autorité parmi les indigènes, par son habileté énergique et conciliante. En 1893, il partit pour le Congo avec un de ses amis; il y resta un an, et là lui poussa plus forte l'idée qu'il avait déjà eue à El-Goléah de relier, par le Sahara et le Soudan, l'Algérie au Congo. Quand fut décidée l'expédition de Madagascar, il tenta en vain de partir : son bataillon ne fut pas désigné. Mais peu après, Lamy fut chargé de recruter des convoyeurs kabyles, et de les diriger pendant la marche sur Tananarive. La campagne achevée, il resta encore deux ans à Madagascar. Devenu chef de bataillon et commandant de cercle, il se montra administrateur de premier ordre. A son retour en France, retour qu'il effectua, pour compléter son instruction, par le Transvaal et le Cap, il fut attaché à la maison militaire du Président Faure. Il n'avait sollicité ce poste qu'avec la pensée que là il serait mieux pour faire aboutir ses projets.

Le commandant Lamy, qui avait une grâce parfaite dans la

brillante tenue des tirailleurs, était un charmeur. Grand, blond, portant toute sa barbe, le front haut et large, il abritait derrière un lorgnon des yeux d'un bleu magnétique. Très bon, au fond très tendre, c'était, dans un corps de fer et sous la rigidité du commandement, un sensitif et un imaginatif; il avait emporté et il portait sur son cœur quelques franges du drapeau de son régiment, et, jusqu'au jour de sa mort, il resta persuadé que ce talisman protégeait la mission. Patriote dans l'âme, il ne songeait qu'à son pays, jamais à lui-même; dans ses lettres les plus intimes, il n'exprime qu'un désir : une fois la mission achevée, se reposer quelques mois, puis aller reprendre « tranquille et ignoré le commandement d'un bon bataillon de tirailleurs, prêt à partir pour où on l'enverrait ». Soldat loyal et brave, d'une bravoure souriante, comme l'a dit un de ses officiers, c'était un chef admirable. Dur à lui-même comme aux autres, réfléchi au conseil, ardent à l'action, ferme dans ses desseins, il savait trouver les paroles et les gestes qui attirent et entraînent. Il eût mené ses officiers et ses soldats au bout du monde. Un instant, alors qu'on ignorait si la mission, parvenue dans l'Aïr, pourrait pousser à l'Est jusqu'au Tchad, et réaliser le grand dessein, il en conçut un autre, qui était de ramener sa troupe de l'Aïr à Tombouctou, de Tombouctou au Touat, du Touat à Alger, par un circuit immense, tout en pays targui, et il l'eût fait comme il le disait.

Foureau et Lamy, avant 1897, ne se connaissaient que de nom. Ce fut un de leurs amis, M. Le Châtelier, ancien camarade de Lamy aux tirailleurs, qui, sachant leurs projets communs, les aboucha. Les deux hommes se plurent, s'entendirent, et l'événement prouva que leur conjonction était heureuse. Il la fallait pour accomplir ce qu'isolément chacun avait rêvé.

*
* *

La mission fut organisée avec les plus grands soins. Avant tout, il fallait de l'argent. Le fonds principal fut constitué à l'aide du legs fait par M. Renoust des Orgeries à la Société de Géographie de Paris, à charge pour cette compagnie « de favoriser des missions qui, à l'intérieur de l'Afrique, peuvent

contribuer à faire un tout homogène de nos possessions actuelles de l'Algérie, du Soudan et du Congo ». La mission Foureau-Lamy était toute désignée pour profiter de cette libéralité. Le surplus de la somme nécessaire fut parfait à l'aide de subventions du ministère de l'Instruction publique, du ministère des Colonies, du comité de l'Afrique française, du Gouvernement général de l'Algérie et de dons particuliers.

M. Foureau, qui avait la direction suprême de la mission, s'occupa d'en constituer le personnel scientifique et civil, et d'en préparer les approvisionnements en vivres et en marchandises. Il s'adjoignit tout d'abord son jeune collaborateur, M. Villatte, attaché à l'Observatoire d'Alger, qui, depuis six ans, l'avait accompagné dans ses différents voyages. M. Pinetou de Chambrun, sous-lieutenant d'artillerie de marine, fut mis à sa disposition par le ministre de la Marine, pour collaborer, avec M. Villatte, aux observations astronomiques. Un naturaliste, M. du Passage, partit aussi avec la mission; mais, aux environs de Temassinin, la fatigue le contraignit à retourner en arrière. M. Foureau emmenait encore avec lui un personnage religieux fort connu des Touaregs, Abd-en-Nebi, targui lui-même, mokhaddem de la zaouïa des Tidjania de Ouargla, puis El-Hadj-Abdul-Hakem, ben Cheikh, khalifa du Caïd des Chambba, de Ouargla, et cinq autres Chambba. La fidélité de ces indigènes ne se démentit pas un seul instant et, durant toute la route, ils rendirent les plus grands services. M. Charles Dorian, député de la Loire, accompagnait M. Foureau avec une mission du ministère du Commerce.

Du désastre de la seconde mission Flatters ressortait un enseignement : la traversée du pays targui n'était possible qu'à une troupe compacte, homogène, bien armée, qui pût, par la seule apparence de sa force, décourager toute velléité d'attaque. L'expédition scientifique devait donc être accompagnée d'une telle escorte. Tandis que M. Foureau procédait plus spécialement à l'organisation scientifique et matérielle de la mission, le commandant Lamy préparait cette escorte. Il eût pu la composer à l'aide d'engagements volontaires, comme avait fait Flatters; il préféra la former avec des hommes qu'il connût et en qui il eût confiance, qui le connussent et qui

eussent confiance en lui. Il prit donc dans son bataillon du 1er tirailleurs une compagnie choisie parmi les hommes de tout le bataillon; et tel était son ascendant, que tout le monde voulait le suivre. Il dut faire une sélection, et obtint de la sorte une troupe remarquable par sa solidité, son endurance, sa cohésion, son homogénéité. Le cadre comprenait le capitaine Reibell, les lieutenants Métois, Verlet-Hanus, Britsch, le lieutenant indigène Oudjari, qui déjà avaient fait campagne avec Lamy; les médecins-major Fournial et Haller. Un détachement de tirailleurs sahariens, sous les ordres du lieutenant Rondeney, et douze spahis commandés par un maréchal des logis complétèrent l'effectif. En cours de route, à In-Azaoua, trente autres spahis, venus avec le lieutenant de Thézillat pour ravitailler la mission, furent retenus par le commandant qui redoutait pour eux les périls du retour. Les hommes, armés du fusil Lebel, partaient en tenue de campagne, avec la charge réglementaire de cent vingt cartouches; cent cinquante mille cartouches étaient transportées à dos de chameaux ainsi que deux canons Hotchkiss approvisionnés chacun à deux cents coups. Le 14 octobre 1898, les différents éléments de la mission étaient concentrés à Sedrata, à côté de Ouargla.

***

M. Foureau et le commandant Lamy attendirent quelques jours pour laisser à ces éléments le temps de se bien amalgamer; et, le 23 octobre 1898, le signal du départ fut donné.

L'escorte entière était montée à méhara; seuls les officiers, les civils et les spahis étaient à cheval. Un convoi de mille deux cents chameaux portait les vivres, les munitions et les marchandises. L'ordre de marche était le carré : en tête une section de front sur un seul rang; en queue, une autre section dans la même formation; entre les deux le convoi, protégé sur chacun de ses côtés par une section. En outre, une pointe d'avant-garde précédait la colonne et des flancs-gardes marchaient à une centaine de mètres des sections latérales. De la sorte on était à tout instant et en tout sens prêt à faire face au danger. Chaque soir, au campement, les hommes établissaient

un premier retranchement à l'aide d'abatis, quand on trouvait du bois, avec une partie des bagages quand on n'en trouvait pas; une seconde enceinte, formée de bagages, complétait une fortification presque inexpugnable; les hommes couchaient à côté de leurs armes, des sentinelles veillaient, des patrouilles battaient le terrain autour du camp.

La route que suivit tout d'abord la mission était connue : c'est à peu près la bissectrice de l'angle formé par l'itinéraire de Flatters en 1880, et celui de Foureau en 1896. La direction, presque rectiligne du nord au sud jusqu'à El-Biodh, s'infléchit alors vers le sud-sud-est jusqu'à Temassinin, pour reprendre ensuite franchement vers le sud jusqu'à Aïn-El-Hadjadj. Ce furent les bons jours de la mission : point trop de souci à l'endroit de la nourriture et de la boisson. Les dunes, hautes parfois de trois cents mètres, portaient une végétation suffisante pour la pâture des chameaux et, au pied des monts de sable, s'étalaient des nappes d'eau amassées à la saison des pluies; hommes et animaux pouvaient boire à leur soif. D'El-Biodh à Temassinin, changement de terrain : c'est sur un plateau pierreux, âpre, rugueux, dur à la marche, que la colonne se développa. Aussi était-elle fatiguée quand la petite oasis de Temassinin, plantée d'environ deux cents palmiers, lui offrit un lieu de repos. Elle y resta six jours, pendant lesquels hommes et bêtes se refirent. La nourriture des nombreuses montures et bêtes de somme était d'un gros souci pour les chefs de l'expédition. Si, jusqu'à Tebalbalet, ils purent sans trop de peine nourrir et abreuver toute cette chamellerie, à partir de Tebalbalet, il n'en fut plus de même. Aucune trace de végétation, aucune nappe d'eau. Au dire des indigènes rencontrés en route, il n'avait pas plu depuis trois ou quatre ans. Il fallut donc charger sur les bêtes, en outre de leur faix habituel, nourriture et boisson pour plusieurs jours. En même temps, on entrait dans un pays de montagne; l'escalade de la chaîne du Tassili commençait : marche pénible dans un terrain accidenté, aux pentes rapides, où l'on ne pouvait défiler qu'un à un, où l'on devait redoubler de précautions. Les Touareg se montrèrent; mais la force de la mission leur fit impression, et ils n'osèrent rien tenter. Le 3 décembre, l'expédition arrivait en bon ordre et en bon

état à Aïn-El-Hadjadj. A partir de là, elle allait abandonner les régions explorées pour entrer dans l'inconnu.

*
* *

Avant de quitter Alger, M. Foureau avait écrit aux chefs touareg, avec qui il était en rapport, pour leur donner rendez-vous à Aïn-el-Hadjadj : il ne les y trouva pas. Il fallait des guides. Pendant que la mission séjournait à Aïn-el-Hadjadj, des groupes d'Azdjer se montrèrent autour d'elle. Dès le premier contact, M. Foureau prit soin de déclarer que l'expédition venait avec les desseins les plus pacifiques; que son appareil militaire n'était destiné qu'à la protéger en cas d'attaque; qu'elle ne ferait pas usage de ses armes la première, mais que, si on l'y contraignait, elle anéantirait ceux qui l'attaqueraient. Et pour montrer le pouvoir de ses armes, le commandant Lamy fit tirer sur les montagnes quelques salves et quelques coups de canons. Édifiés par les ravages que causèrent dans les roches balles et obus, les Touareg se tinrent pour avertis ; habilement sollicités par les Chambba de la misson, ils consentirent à fournir deux guides.

A Aïn-el-Hadjadj, une partie seulement du Tassili avait été franchie; il fallut cinq journées encore pour en achever la traversée. Le Tassili, qui dans cette seconde partie prend le nom de Tindesset, varie de quatre cents à mille quatre cents mètres d'altitude. Formé de roches volcaniques et de grès, la végétation y fait défaut, l'eau y est très rare. Suffisants pour une caravane ordinaire, les puits ne l'étaient pas pour un convoi de plus de mille chameaux. Il fallait les déblayer, les creuser davantage, et encore n'en tirait-on qu'une très petite quantité de mauvaise eau. La marche y était fort difficile, par des sentiers de chèvres où bêtes et hommes ne pouvaient avancer qu'en file indienne. En outre, la température présentait d'énormes écarts; elle s'élevait le jour à 25° au-dessus de zéro; et la nuit, elle descendait à 10° au-dessous : « L'encre gèle au bout de ma plume », écrivait le commandant Lamy. Malgré toutes ces difficultés, la mission poursuivait sa route avec entrain et gaieté, militaires et civils rivalisant de

zèle et de bonne humeur, et, le 9 janvier 1899, elle franchissait dans le Djebel Ahorrene, par mille trois cent vingt-six mètres d'altitude, la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Méditerranée et celui de l'Atlantique. Durant ces pénibles étapes, la mission n'avait cessé d'être tenue en contact avec l'Algérie par le capitaine Pein, commandant du poste de Ouargla.

Le Tassili franchi, il fallut recommencer les escalades dans un nouveau plateau granitique, également stérile, encore plus dépourvu d'eau, celui de l'Anahef. Cette montée à travers des roches rugueuses dura dix jours. Les hommes supportèrent sans grands dommages fatigues et privations; il n'en fut pas de même des chameaux; ils commencèrent à tomber sur la route et c'est avec un convoi déjà diminué que la mission parvint à Tadent. Cette oasis offrit heureusement dans ses alentours des pâturages assez abondants; les bêtes purent se nourrir et, en dix jours, s'abreuver deux fois.

On approchait de la région où Flatters avait été massacré. Les chefs de la mission songeaient à l'aller reconnaître. D'après les récits algériens, le lieu du drame s'appelait Bir-el-Gharama. Où était au juste ce Bir-el-Gharama? Les Touareg interrogés au cours de la route prétendaient ne pas même connaître ce nom. On avançait donc sans renseignements certains. A Tadent, la mission fut rejointe par un convoi de ravitaillement escorté de trente méharistes chambba sous les ordres de Kaddour-ben-Mohammed, caïd des Chambba Ouled-ben-Saïd. Le commandant le chargea de chercher un guide qui connût l'endroit du massacre, et pût y conduire. Kaddour ben Mohammed parvint à en découvrir un. Le commandant Lamy, M. Foureau et M. Ch. Dorian partirent avec lui et vingt-cinq méharistes du convoi de ravitaillement, pendant que la mission demeurait à Tadent.

Pour prévenir les Touareg, au cas où ils auraient voulu renouveler l'attentat, la petite troupe marche à toute allure. En trois jours, à travers un pays semé de rochers, dépourvu d'eau et de végétation, elle arrive à l'oued Tadjenout, à l'ouest-nord-ouest de Tadent. C'est un long ravin, étroit, sinueux, encaissé profondément entre des collines escarpées, d'aspect sinistre. Dans la partie nord du lit de l'oued, presque

toujours à sec, se trouve un puits, entouré de quelques maigres tamarins. C'est là, c'est à ce puits de Tadjenout, que, d'après le récit du guide targui, Flatters a été massacré. Dans ce coupe-gorge, le guet-apens avait été préparé de main de maître. Pendant que Flatters, confiant dans ses guides, les suivait avec une partie de son escorte, les Azdjer, prévenus par eux, avaient garni toutes les issues de postes invisibles, et, quand le colonel fut parvenu au puits, ils tombèrent sur lui de toutes parts. Ce fut fait en un clin d'œil. Le guide targui, qui avait entendu maintes fois le récit de l'événement, le refit sur place. Il ajouta que quelques années plus tard, le bruit s'étant répandu qu'une expédition allait partir d'Algérie pour venger Flatters, les Touareg brûlèrent tout ce qui se trouvait au puits de Tadjenout, ossements et débris. De fait, des cendres étaient encore là. M. Foureau et le commandant Lamy y recueillirent quelques fragments de crâne et un talon de chaussure européenne. C'est tout ce qui reste de la seconde mission Flatters. Ce devoir rendu à la mémoire de Flatters et de ses compagnons, la petite troupe se remit en marche pour regagner Tadent. Arrivée par le sud, elle repartit par le nord. Pendant deux jours, elle fut sans eau, mourant de soif. Le soir du troisième jour, elle ralliait à Tadent le gros de la mission. Là, deux jours encore se passèrent à établir les charges, à constituer des approvisionnements d'eau, de fourrage et de bois, et la marche vers le sud reprit le 27 janvier. Le point où l'on tendait était Assiou.

*
* *

La mission mit sept jours à l'atteindre. Ce furent de rudes journées, les plus rudes peut-être de tout le parcours. Au départ de Tadent, par douze cents mètres environ d'altitude, la marche commença sur un terrain analogue à ceux qu'on avait rencontrés jusqu'alors; bientôt, à mesure qu'on avançait vers le sud, les pentes s'infléchissaient, et à six cent cinquante mètres d'altitude s'ouvrit la plaine redoutée du Tanezrouft. Littéralement Tanezrouft veut dire : « Désert de la pierre blanche »; le nom est inexact, car, dans cette région, la pierre est noire ou grise; mais c'est bien le désert, le désert absolu :

une plaine unie, couverte d'un gravier pointu où affleurent des dalles de grès, « une mer de rochers », a écrit Barth. Rien de vivant : pas un quadrupède, pas un oiseau, pas un insecte; pas un arbre, pas un buisson, pas une herbe; pas un puits, pas une goutte d'eau; rien que du sable et des rochers, à perte de vue, et, comme signes de la vie qui a passé par là, mais n'a pu aller plus loin, des carcasses de chameaux. Ce qu'était la marche sur un pareil sol, on le devine. Accablés sous le faix, les chameaux succombaient; pour les alléger et les sauver, et, en les sauvant, sauver la mission, le commandant fit mettre pied à terre à toute l'escorte, lui-même et ses officiers donnant l'exemple, et, cinq jours durant, ce furent des étapes quotidiennes de quarante-cinq kilomètres. Promptement, les chaussures furent coupées; les hommes marchaient toujours, les pieds nus, souvent en sang. Et le soir, après avoir marché tout le jour, sous un soleil de feu, il fallait, au campement, sous une lune glaciale, décharger les bêtes, établir le retranchement, fournir les gardes, et, pour supporter ces fatigues surhumaines, tout le monde était à la ration : deux litres d'eau par jour et par homme, pour tous les usages. Grâce à l'énergie indomptable des chefs, le moral de tous se maintint ferme. Il n'y eut qu'une défaillance, ou plutôt un coup de folie : un tirailleur indigène, à bout de forces, se suicida. Marche vraiment épique et sans précédent. « J'avais souvent visité des pays inhospitaliers, écrivait le commandant Lamy, exécuté des marches forcées sous un soleil de plomb; mais jamais on n'a vu, à aucune période de l'histoire, une troupe régulière de deux cent soixante fantassins et treize cavaliers franchir une distance de deux cent cinquante-deux kilomètres en six jours consécutifs de marche à pied, et cela au delà du tropique! »

Dans le Tanezrouft, la mission avait rejoint l'itinéraire de Barth qu'elle ne devait plus quitter jusqu'à son arrivée dans l'Aïr. Après cinq jours de marche sur les pistes déjà parcourues par Barth, elle arriva à Assiou où trente-neuf ans auparavant il avait campé. A cette époque, la vallée d'Assiou, « couverte d'une maigre verdure, avec quatre puits », avait une grande importance comme point d'eau pour les caravanes de Ghadamès au Touat. Elle ne l'a plus aujourd'hui, car ses

puits sont épuisés. En y arrivant, la mission ne put recueillir qu'une centaine de litres d'eau; force fut donc de s'établir à quelques kilomètres plus au sud, à In-Azaoua, dont les puits ont remplacé ceux d'Assiou. Si les hommes avaient résisté, il n'en était pas ainsi des bêtes. Plus de cent cinquante chameaux étaient tombés sur la route, et les autres étaient épuisés. Pendant que la mission campait à In-Azaoua, pour les refaire un peu, on les conduisit à une trentaine de kilomètres à l'est, où de maigres pâturages leur fournirent quelque nourriture. Les choses commençaient à se gâter. M. Foureau et le commandant Lamy, examinant froidement la situation, s'accordèrent à penser qu'avec des montures et des bêtes de somme en nombre insuffisant et si affaiblies, il ne serait pas possible d'emporter d'un seul coup toutes les charges du convoi. Ils firent construire par les tirailleurs une redoute en pierres sèches, « le fort Flatters », pour y laisser une garnison avec les charges et les bagages que l'on ne pourrait emporter tout d'abord, et qu'on reviendrait chercher plus tard. Pendant qu'on y travaillait, arriva un dernier convoi de ravitaillement conduit par le lieutenant de Thézillat avec trente spahis sahariens. Le commandant, jugeant que ce serait folie et mort certaine de leur laisser tenter le retour par le Tenezrouft, les retint avec lui.

*
* *

A partir de ce moment et pour de longs mois, toute communication était rompue entre l'Europe et la mission. On reçut en avril des lettres de M. Foureau et du commandant Lamy, datées d'In-Azaoua, 9 février. Puis, ce fut le silence. Pendant ce temps, des bruits alarmants, partis de l'ouest et de l'est, d'In-Salah et de Tripoli, commencèrent à se répandre, gagnant peu à peu en précision, en vraisemblance. Tout d'abord, une rumeur venue du Touat : la mission avait été massacrée près d'un lac aux environs d'In-Salah; c'était impossible, In-Salah se trouvant à plusieurs centaines de kilomètres du trajet suivi par la mission. Plus tard, des caravanes, venues du Soudan à Tripoli par Ghadamès, racontaient les unes que les Touareg de l'Aïr coalisés avaient anéanti la

mission aux portes d'Agadès ; d'autres, que la mission, après avoir séjourné quelque temps dans l'Aïr, avait été trahie par ses guides, et massacrée sur la route de Zinder. Et les mois s'écoulaient sans qu'il arrivât de nouvelles directes. Que s'était-il passé depuis In-Azaoua? Y avait-il eu combats, trahison, massacre? Était-il donc écrit que ce pays targui était infranchissable, même à une troupe aussi forte, aussi solide, aussi héroïque, aussi admirablement commandée? Ceux qui connaissaient le commandant Lamy n'avaient pas perdu confiance. Ils se souvenaient qu'à son départ de France, il avait dit : « Vous serez peut-être un an sans nouvelles de nous. Pendant ce temps on vous dira que nous avons été massacrés ; n'en croyez rien. » Enfin, le 30 décembre 1899, un télégramme signé de lui parvenait à Paris, par Lagos. Il annonçait que « la mission au complet, en bon ordre, en bonne santé » était arrivée à Zinder au commencement de novembre.

Qu'était-il advenu de février à novembre? Quand, à In-Azaoua, les chameaux revinrent du pâturage, M. Foureau et le commandant Lamy avaient jugé qu'il n'était pas possible de faire partir toute la troupe en une seule colonne ; les bêtes harassées et débilitées n'auraient pu porter les charges. Ils laissèrent donc le lieutenant Rondeney avec soixante hommes et une partie des bagages au « fort Flatters ». Les autres partirent pour le sud le 11 février. Douze jours plus tard, par un pays où les montagnes sont coupées par les lits de rivières à sec, où poussent des graminées et des gommiers, où les antilopes et les gazelles sont nombreuses, ils arrivaient à Iferouane, le premier village de l'Aïr. L'Aïr, dans les espérances de la mission, était la terre promise. Ce fut la terre maudite, où, après avoir triomphé de la nature, il fallut lutter contre les hommes.

*
* *

Dès l'arrivée à Iferouane, le commandant avait fait construire un camp solidement défendu par des abatis de gommiers. Bien lui en prit, car, peu de jours après, il allait être attaqué. La grosse affaire était de manger. Le pauvre pays d'Iferouane, cultivé par quelques centaines de nègres esclaves, ne pouvait

nourrir la mission que pendant sept ou huit jours. Les provisions et les vivres de conserve étaient restés à In-Azaoua. Pour les aller chercher, il fallait des chameaux, autant que possible des chameaux frais. On cherchait vainement à en acheter aux nomades Keloui qui sont, dans cette région, les convoyeurs du désert. Un d'eux finit par en promettre quatre cents. Les quatre cents chameaux arrivèrent en effet, mais montés par les guerriers des tribus voisines, avec une troupe nombreuse de fantassins. C'était l'attaque : elle fut repoussée vigoureusement, victorieusement, sans perte d'hommes pour l'escorte. Mais il fallait renoncer à l'espoir de trouver des chameaux. « Je décide alors, écrit le commandant Lamy, de profiter de la terreur produite sur les Touareg par leur défaite, et du dernier souffle des chameaux qui nous restent, pour aller chercher notre matériel et notre personnel à In-Azaoua. Je pars le 16 mars avec une centaine d'hommes et tous nos animaux; je suis à In-Azaoua sans incident le 26 mars, et en repars le soir même avec tout ce que je peux enlever, brûlant les vivres et le matériel que le manque de chameaux ne nous permet pas d'emporter; et je rentre le 7 avril ayant parcouru 547 kilomètres en vingt-deux jours. Les Touareg, toujours sous l'impression de leur défaite, ne se montrent plus; ils se contentent de faire le vide autour de nous. Toutes nos démarches pour louer des animaux sont vaines; on nous promet toujours des chameaux, mais ils n'arrivent pas, Pendant ce temps, nous essayons de sauver ce qui nous reste de notre ancien troupeau, en le menant sur les meilleurs pâturages. Rien n'y fait; nos anciens chameaux continuent à mourir, et les Keloui restent invisibles et insaisissables. »

Pendant ces longs mois d'attente, les vivres s'épuisèrent, et c'était, à brève échéance, la famine et la détresse. Sous peine de mourir de faim, il fallait sortir de là. On résolut donc de refaire ce qu'on avait déjà fait au départ d'In-Azaoua. Un premier échelon quitta Iferouane le 25 mai, et un poste y resta sous les ordres du capitaine Reibell pour garder la partie du matériel qu'il était impossible d'emporter. Les gens du pays avaient assuré qu'à Aguellal la mission pourrait trouver des vivres. Elle n'y trouva rien. C'est de ce village qu'était partie l'attaque du mois de mars. Craignant des représailles,

les habitants avaient fui. Quelques reconnaissances aux environs permirent de se procurer un troupeau de bœufs et quelques bêtes de somme. C'était la vie pour quelques semaines. Au commencement de juin, le commandant retourna à Iferouane avec toutes les bêtes disponibles. Là encore, faute de chameaux assez nombreux pour tout porter, il a le crève-cœur d'être réduit à brûler une grande partie du matériel, des marchandises, des biscuits, des viandes de conserves, les bagages et les tentes des officiers.

A peine revenu à Aguellal, il apprend que les Touareg organisent contre lui une nouvelle agression. Il se porte à leur rencontre avec cent cinquante fusils, et les met en déroute. Mais la faim reparaît. Il faut de nouveau partir. Pour faciliter la marche, on détruit encore une partie du matériel déjà considérablement réduit, et l'on s'avance vers Aoudéras par des vallées boisées où des singes se jouent dans les arbres. Mais sur tout le parcours on ne trouve pas de vivres; on ne trouve que très peu d'eau. On en est réduit à se nourrir de la chair des chameaux impotents, avec quelques poignées de mil ou de sorgho, mangés parfois en grain, faute d'eau pour en faire des galettes. Malgré toutes ces fatigues, malgré toutes ces privations, cette troupe admirable, toujours solide, toujours disciplinée, reste en bon état, sans défaillance, sans découragement, sans désordre. Partie d'Aguellal le 25 juin, elle est à Aoudéras le 4 juillet; elle y demeure dix-sept jours. Le 13 juillet, le commandant rassemble l'escorte, la passe en revue et, en quelques mots vibrants, dit à ses hommes la grandeur de leur tâche, la gloire de leur œuvre, la fierté que la France en aura; puis on tire quelques salves, et l'on vide quelques bouteilles de vin de France conservées précieusement en vue de ce jour.

A Aoudéras, comme à Aguellal, comme à Iferouane, le temps se passe à chercher des bêtes de somme, mais toujours en vain : offres, promesses, rien n'y fait. Enfin, M. Foureau reçoit du sultan d'Agadès Mili-Menzou, son vizir, ce « serki-touraoua » dont parle Barth, chargé des rapports avec les étrangers. Il accompagne un convoi de mil, et vient dire que le sultan conseille à la mission de ne point passer par Agadès, car elle n'y trouverait ni vivres, ni animaux. Tant que dure le

mil de Mili-Menzou, on reste à Aoudéras; mais, quand il est épuisé, il faut bien repartir. On marche quatre jours dans des montagnes couvertes de gommiers et de palmiers d'Égypte. On atteint Agadès, et on établit le camp sur un petit mamelon isolé d'où l'on commandait la ville et les puits.

La population de l'Aïr est misérable ; son sol ne lui fournit guère que du mil ; et, s'il ne renfermait en abondance le sel que les caravanes du Soudan viennent échanger contre des marchandises et des denrées, « il ne resterait, a dit Erwin de Bary, aux gens de l'Aïr qu'à mourir de faim ou à émigrer au Soudan ». L'accueil fait par le sultan n'est pas mauvais; mais la population reste défiante. Le temps s'écoule en palabres pour acheter des vivres et louer des bêtes de somme. On obtient assez facilement les vivres ; mais on ne peut se procurer qu'une douzaine de chameaux et une trentaine de bourricots. Ayant épuisé tous les moyens, M. Foureau se résout à pousser coûte que coûte vers Zinder, avec le convoi réduit dont il dispose.

*
* *

Le 10 août, la colonne quittait Agadès sous la direction d'un guide nommé Khelil, qui prétendait connaître parfaitement la route. Le soir, on campa au puits d'Aballakh, que le guide disait plein d'eau. Grande déception, il était à sec. Le lendemain, partie de très bonne heure par une chaleur brûlante, la mission, après une étape de quarante kilomètres, atteignait le puits d'Irhaiene : lui aussi était à sec. Le guide et les Chambba de la mission partent en reconnaissance à la recherche de points d'eau. Au bout de quelques heures, des coups de fusil tirés par eux annonçaient qu'ils en avaient trouvé. Par petits paquets, car la température torride et tant de privations avaient fini par amollir les hommes les mieux trempés, on gagne péniblement les puits, où l'on s'abreuve enfin. Le lendemain, on se remet en route. Le guide, qui jusque-là avait dirigé la colonne droit au sud, semble alors la faire marcher à l'est; on s'inquiète, on vérifie la direction, on s'aperçoit qu'elle n'est plus au sud. M. Dorian s'approche de Khelil et constate que son âne est chargé de sable et non

de grain; provision suspecte pour un homme qui entreprend un long voyage dans un pays sans ressources. On surveille le guide de plus près, et bientôt, on constate que de nouveau il marche vers le nord. La trahison n'était plus douteuse. On ficèle l'homme sur sa monture; on revient à Irhaiene où le traître est fusillé. Puis on donne à trois Touareg rencontrés l'avant-veille l'ordre de guider la marche vers Zinder. Ils obéissent en tremblant; mais dans la nuit ils se perdent, involontairement cette fois, semble-t-il. Que faire? On regagne encore Irhaiene; puis, suprême et chanceuse ressource, on remonte vers Agadès.

« Le 18 août, écrivait plus tard de Zinder le commandant Lamy, nous sommes à quelques centaines de mètres d'Agadès. Dans la ville, prévenue seulement quelques heures auparavant de notre brusque retour, retentissent le tambour et les cris de guerre. Notre petite colonne s'arrête dans une position où elle peut faire face à toutes les attaques, et attend le jour avant de s'approcher davantage. Au petit jour, nous nous avançons dans la formation de combat. Les murs et les maisons sont garnis de gens armés, mais l'on n'entend plus les cris de guerre, ni le tambour. Un parlementaire vient à notre rencontre, puis nous conduit sur l'emplacement de notre ancien camp, à mille cinq cents mètres de la ville. Il nous est promis de faire droit à nos réclamations. » Promesses vaines : des semaines et des semaines se passent en pourparlers. Le sultan d'Agadès ne fournissait pas de bêtes : seuls les prisonniers touareg épargnés à Irhaiene amènent quelques chameaux. Il était impossible de s'éterniser là et de s'exposer à y périr à petit feu. On se résolut à en venir à une mesure efficace. On occupa les bons puits, et on prévint le sultan que les habitants n'y puiseraient pas tant qu'ils n'auraient pas procuré à la mission les bêtes qu'elle demandait à louer depuis si longtemps. Cette résolution énergique fut suivie d'effet. Les gens d'Agadès amenèrent chameaux et bourricots, et sans perdre un instant, le 17 octobre, la mission put enfin reprendre sa route avec un convoi « hétéroclite de chameaux médiocres et d'ânes récalcitrants ». Le sultan d'Agadès, qui l'avait pourvue de nouveaux guides, la fit en outre accompagner par Mili-Menzou.

On traversa d'abord le Tagama, région entièrement inhabitée: c'est un plateau parfois ondulé, tout recouvert de halliers épais où s'ébattent antilopes, girafes, gazelles, pintades et sangliers. Mais, à cette époque de l'année, l'eau manquait: de place en place une petite mare offrait une boisson rare et médiocre. Après le Tagama, le Damergou. Là, plus de halliers, mais des champs de millet et de sorgho fort bien cultivés par les Moussoura, tribu de couleur chocolat, aux mœurs pastorales, hospitalières et paisibles; établis dans des villages formés de cases serrées les unes contre les autres, et entourées d'une enceinte qui en fait de petites places fortes, ils accueillirent fort bien la mission; peut-être aussi sa force et la présence de Mili-Menzou ne furent-elles pas étrangères à cet accueil. A Bakimarane, on quitta le Damergou pour entrer dans la région de Zinder. Là les halliers font place à des bois de grands arbres, au milieu de cultures de bechna. Enfin, le 2 novembre, la mission entrait à Zinder.

*
* *

Il y avait neuf mois qu'elle avait quitté In-Azaoua, qu'elle avait été ravitaillée pour la dernière fois, qu'elle avait perdu tout contact avec l'Europe et avec les blancs, neuf mois qu'elle endurait les plus dures fatigues, les plus pénibles privations. Le 20 septembre, à Agadès, M. Foureau et le commandant avaient reçu des lettres du lieutenant Pallier les informant du terrible drame de la mission Voulet-Chanoine, et leur annonçant la présence des Français à Zinder. Le commandant avait tenu ces nouvelles secrètes, et c'est seulement à quelques kilomètres de Zinder qu'il les fit connaître aux officiers par la voie de l'ordre.

A Zinder, la mission trouvait installé le sergent Bouthel, de la mission Voulet-Chanoine, avec cent tirailleurs sénégalais. Le lieutenant Pallier était reparti pour la côte avec les plus mauvais éléments de la bande; avec le reste, les lieutenants Joalland et Meynier, après avoir vainement attendu M. Foureau jusqu'au 12 octobre, avaient poussé vers le Tchad. La mission Foureau-Lamy arrivait dans le meilleur état moral. «Le temps, au lieu de désagréger notre petite troupe, écrivait

le commandant, n'a fait qu'augmenter sa cohésion et son union. » Mais son état matériel était lamentable. Des bagages, il ne restait que des cendres à In-Azaoua et à Iferouane; « l'hétéroclite » convoi rassemblé à Agadès était incapable d'aller jusqu'au Tchad. Car c'était bien par le grand lac qu'on allait revenir. M. Foureau avait en effet trouvé à Zinder des dépêches du ministre de l'Instruction publique qui lui laissaient « toute liberté sur le choix de son itinéraire de retour, soit par le Soudan, soit par le Tchad et le Congo, sans autre préoccupation que sa sécurité et l'état des régions ». S'il se décidait à revenir par le Tchad, et qu'il rejoignît les autres missions, parties du Soudan et du Congo, le commandant Lamy, mis à la disposition du ministre des Colonies, devait prendre le commandement des forces réunies, sans cesser de protéger la marche de Foureau. M. Foureau n'hésita pas : on reviendrait par le Tchad et le Congo : ainsi allait se réaliser son rêve et celui du commandant. Mais, avant de partir, il fallait se mettre en état de partir.

« Zinder est un centre très important, a écrit le commandant Lamy; c'est la seule ville réellement digne de ce nom que nous ayons rencontrée depuis notre départ d'Algérie. Zinder elle-même est entourée d'une très haute muraille de huit à dix mètres de hauteur, en bon état. C'est une ville de huit à dix mille habitants, ayant des faubourgs presque aussi peuplés qu'elle-même. Tout le pays, aux alentours, est couvert de mil et de sorgho; aucun pouce de terrain n'est perdu; de très beaux arbres, gommiers et essences indigènes, couvrent presque tout le pays et lui donnent un faux air de verger. » Mais une mission avait déjà passé par là, s'y était approvisionnée et remontée. Il fallut deux grands mois pour se mettre en mesure de continuer la route. Entre temps, le commandant poussait une pointe vers l'ouest, à Tessaoua, dont le sultan refusait de reconnaître l'autorité d'Ahmidou, le nouveau sultan de Zinder, installé par le lieutenant Pallier. Quelques salves de lebels suffirent pour le persuader, et, l'ordre rétabli, le commandant rentra; du même coup il recueillit près de trois cents chevaux. On annonçait de l'ouest l'arrivée prochaine d'une troupe de blancs, sans doute la relève attendue du Soudan par le sergent Bouthel.

Mais les jours passaient et personne n'arrivait. On alla à Dankori chercher les restes du colonel Klobb, et on les inhuma solennellement, avec ceux de Casemajou et de son interprète Olive, au pied de la fortification française.

Enfin, las d'attendre, on se décida à partir. Le 26 décembre, un premier échelon de cent cinquante hommes à cheval quittait Zinder sous les ordres de Lamy; trois jours plus tard, M. Foureau partait à son tour avec le reste de la mission également à cheval. M. Dorian demeurait à Zinder. Il y resta trois mois, espérant toujours, la relève venue, gagner la côte avec le sergent Bouthel. La relève ne venant pas, il obtint du sergent vingt hommes d'escorte et partit à travers un pays encore troublé par le sanglant passage de la mission Voulet-Chanoine. Il parvint, non sans difficulté, à Say, puis à Porto-Novo. ayant accompli en cinquante jours le long trajet de Zinder à la mer.

Une première marche de quinze jours, pendant lesquels on couvrit quatre cent quarante kilomètres, porta la mission sur les bords de la Komadougou Yobé : autant que possible, on suivit la route assignée par les traités aux possessions françaises. La route se déroula tout d'abord dans un pays cultivé, couvert de palmiers d'Égypte, parsemé de petits lacs à natron.

En arrivant au Bornou, le spectacle changea. Partout les traces d'une dévastation méthodique et barbare: villages en cendres, terres en friche, squelettes d'hommes répandus sur le sol. Rabah, l'ancien marchand d'esclaves, devenu maître du Chari, avait passé par là, et où cet Attila africain avait passé l'herbe ne devait pas repousser de longtemps. La mission se tenait sur ses gardes. Mais Rabah, informé de la présence de blancs sur le Chari, s'était replié sur Dikoa, sa capitale, après avoir ravagé le Bornou. La marche fut reprise; on descendit le long de la Komadougou jusqu'à Yo, et toujours les ruines succédaient aux ruines. Le fils de l'ancien sultan de Kouka, qui accompagnait le commandant, ne cessait de se lamenter sur la dévastation de son empire. Partout la mission fut saluée avec joie: nos soldats étaient accueillis en libérateurs, et, sur leur passage, la région se réveillait comme d'une torpeur. Cependant on était toujours sans nouvelles du lieutenant

Joalland et du commissaire Gentil. Soucieux de ne pas aventurer sa troupe, le commandant longe la rive occidentale du Tchad jusqu'à Kaoua. Là, il apprend que le lieutenant Joalland est dans le Kanem et M. Gentil sur le Haut-Chari. Il faut donc remonter au nord. On regagne Yo en passant par Kouka, cette capitale du puissant empire du Bornou. Cette cité de plus de cent mille habitants, aux innombrables guerriers célébrée par Barth, Nachtigal, et plus récemment par Monteil, qui y reçut l'inoubliable salut des lances, n'est plus qu'un amas de ruines grandioses et lugubres. « La douleur de notre pauvre cheikh de Kouka, venu à notre suite de Zinder, faisait peine à voir, écrivait Lamy ; il avait laissé ici une grande ville, et il ne trouve plus qu'un désert désolé et sinistre. »

Après quelques jours de repos à Yo, la mission repartait pour le nord, en suivant la rive du Tchad. A l'ouest, au nord, les bords du lac furent rigoureusement suivis, et de cette exploration sont résultées d'importantes corrections aux cartes existantes. Mais, une fois passé à l'Orient, il ne fut plus possible de suivre la rive ; des lagunes piquées de roseaux, s'étendent inégalement dans le sol, et ce fut à une assez grande distance du lac que la colonne se développa. De temps à autre on apercevait au loin l'immense nappe d'eau. On parvint ainsi à Neguéléoua. La rive du lac presque perpendiculaire à l'équateur, de l'instant où elle quitte la direction ouest-est, reprend ici franchement cette direction sur une centaine de kilomètres. Le Tchad n'a donc point la forme triangulaire qu'on lui attribuait jusqu'alors : sur sa côte orientale, il est étranglé vers son milieu. Enfin, le 18 février 1900, à Déguénemdji, près de Ngouri, on rencontrait le lieutenant Joalland avec trente fusils. Les missions « Saharienne » et « Afrique centrale » étaient rassemblées ; elles perdaient chacune son individualité et le commandant Lamy prenait le commandement des deux pour le compte du ministère des Colonies. Une nouvelle période, la période militaire, allait commencer.

*
* *

La troupe rencontrée à Ngouri n'était qu'une fraction de l'ancienne mission Voulet. Le gros, soit cent vingt hommes,

aux ordres du lieutenant Meynier, occupait devant Goulfeï la rive droite du Chari; en face, sur la rive gauche, séparées des nôtres par les six cents mètres du fleuve, les troupes de Rabah, nombreuses et bien armées. M. Gentil était encore sur le Haut-Chari; quelque temps auparavant, le lieutenant Meynier, avec une poignée de tirailleurs, avait tenté de le rejoindre en une marche d'une audace et d'une rapidité incroyables. Il n'avait pu toucher que le capitaine Rebillot, par qui il fit dire au commissaire du Gouvernement de se hâter au secours de la garnison de Goulfeï. Instruit de ce fait, le commandant résolut de se porter immédiatement à Goulfeï; il y arrivait le 24 février, ayant parcouru cent quatre-vingt-seize kilomètres en quatre jours et demi. Les deux missions réunies pouvaient mettre en ligne quatre cent soixante fusils et deux canons. Mais c'était un effectif insuffisant pour tenter un effort décisif contre Rabah.

Il fallait attendre M. Gentil, et pour hâter son arrivée, lui faciliter la descente du Chari en déblayant les rives des bandes de Rabah. Le 30 mars, le commandant écrivait : « Il y aurait une solution bien simple; se serait de lever le camp de devant Goulféï, et de remonter le cours du Chari à la rencontre de Gentil. Cette solution, outre qu'elle serait peu honorable, parce qu'elle laisserait croire aux partisans de Rabah que nous n'avons pas osé nous attaquer à eux, aurait l'inconvénient de nous éloigner du Bas-Chari, où nous serions obligés de revenir pour aider M. Gentil à détruire les places du bord du fleuve, dont l'occupation par les troupes de Rabah serait une menace perpétuelle pour nos possessions de la rive droite. Donc, aussi bien au point de vue moral qu'au point de vue politique, il ne faut pas nous éloigner de la région dans laquelle nous nous trouvons. »

Rabah occupait une ligne de places fortes le long du Chari et du Logone, couvrant ainsi sa capitale Dikoa : Goulféi d'abord, tenue par une solide garnison sous les ordres de Fadel-Allah, fils de Rabah; un peu plus au sud, Mara enlevée une première fois par les Soudanais de Meynier, puis reprise par les gens de Rabah; un peu plus haut, au confluent du Chari et du Logone, Koussri, position tres importante, car elle commande les vallées du Chari et du Logone; enfin, à une cinquantaine de kilomètres en amont, Karnak-Logone, solidement for-

tifiée et défendue. Bien renseigné sur la valeur respective de ces quatre points, le commandant résout de franchir le Chari, de transporter hommes et bagages sur la rive gauche et de tomber sur Koussri dont l'importance lui paraît supérieure. Dans la nuit du 26 au 27 février, il lève le camp, remonte le Chari, sur la rive droite, à travers un pays difficile, où il faut à tout instant s'ouvrir un chemin à la hache, traverse le fleuve, occupe Mara abandonnée par sa garnison, et le 2 mars arrive devant Koussri. « Le 3 mars, dans la matinée, nous enlevons cette place d'assaut, après avoir ouvert une brèche dans le rempart avec nos canons. Cette opération a été si rapidement menée, que la garnison de Koussri n'a pas eu le temps de s'y reconnaître, et, poursuivie l'épée dans les reins par nos tirailleurs, elle s'est précipitée dans le Logone où, au lieu de trouver le salut, elle a été vouée à une mort à peu près complète, soit sous une pluie de balles qui lui tombait des berges, soit noyée dans les flots de la rivière qui n'était pas partout guéable à ce moment-là. Le jour même, la population, qui n'avait pas eu le temps de s'enfuir, faisait sa soumission. »

Quelques jours plus tard, Fadel-Allah quitte Karnak-Logone avec un millier de fusils, et marche sur les missions. Il se heurte à une reconnaissance dirigée par le lieutenant Rondeney. Avisé de ce qui se passe, le commandant fait renforcer Rondeney et se porte de sa personne au-devant de Fadel-Allah. On avance péniblement à travers une brousse épineuse. « On se trouve tout à coup en présence de douze à quinze cents hommes armés de fusils, de lances, qui nous fusillent nos hommes à bout portant. Après une lutte homérique d'une heure et demie, dans ces fourrés inextricables, nous finissons par atteindre le camp ennemi, caché au milieu de cette brousse impénétrable, et nous l'enlevons de haute lutte. » La poursuite, reprise le soir, ramenait le commandant à Koussri.

Pendant ce temps, Rabah lui-même s'était solidement établi à cinq kilomètres de Koussri; son plan était d'affamer le commandant. Celui-ci écrivait le 30 mars : « Un de ces quatre matins, la faim fera sortir le loup du bois, et je jouerai à Rabah quelque tour de ma façon. » Enfin, le 2 avril, arrivaient des

nouvelles de M. Gentil : alourdi par son convoi, il ne pouvait pas être à Koussri avant le 15. A ces nouvelles, M. Foureau, dont la tâche était terminée, se décida à partir. Le soir même, avec M. Villatte et ses quatre Chambba, il s'embarquait sur le Chari, et le remontait en pirogue. Neuf jours plus tard, à Mandjafa, il rencontrait M. Gentil, l'informait de tous les événements, et, après deux jours passés ensemble, chacun reprenait sa route, l'un vers le nord, l'autre vers le sud. Le 21 avril, M. Gentil opérait sa jonction avec le commandant Lamy. En l'attendant, la vaillante garnison de Koussri avait rongé son frein.

Dès le lendemain matin, après la nuit passée à mettre en charges, sur les chameaux, les munitions d'infanterie et d'artillerie, les trois missions réunies se portaient à l'attaque du camp de Rabah. Ce camp « se composait d'une enceinte en palanques servant d'appui à un mur en terre ; cette enceinte était dissimulée par des cases en paille qui formaient un village autour du tata ». Rabah avait rassemblé là environ huit mille hommes, dont deux mille cinq cents armés de fusils ; il avait en outre cinq canons. Le commandant Lamy forma sa petite troupe en trois colonnes bien homogènes, chaque mission constituant une unité : à droite, le lieutenant Joalland avec la mission « Afrique centrale » ; au centre, le capitaine Rebillot et les troupes du Chari ; à gauche, le capitaine Reibell avec les tirailleurs algériens et sahariens de la mission Foureau-Lamy ; l'artillerie marchait avec la colonne du centre, où s'était placé le commandant. Le sultan du Baguirmi, Gaourang, venait avec son contingent en arrière de la mission saharienne. Au dire d'un témoin oculaire, « le combat du 22 avril avait la physionomie d'une grande bataille ». L'action principale dura trois heures ; les colonnes furent successivement engagées de la droite à la gauche, soutenues par un feu d'artillerie admirablement dirigé. A peine les derniers éléments de la colonne Reibell entraient-ils en ligne que l'assaut était sonné. Il fut irrésistible et le camp de Rabah fut emporté d'un coup. Le commandant y pénétrait à cheval, quand un retour offensif de l'étendard de Rabah porta quelque trouble dans nos troupes. Le capitaine de Cointet fut tué raide ; le commandant reçut deux balles, l'une dans la poitrine,

l'autre dans le bras; le lieutenant de Chambrun eut le bras cassé.

Le commandant fut aussitôt porté dans la tente de Rabah, et les médecins lui prodiguèrent leurs soins. Quand le capitaine Reibell, revenant de poursuivre les fuyards, arriva auprès de lui, le premier soin de Lamy fut de s'enquérir des pertes et de prescrire un appel immédiat. Il put encore connaître la mort de Rabah, tué par un tirailleur sénégalais. On le porta sur un chaland pour l'emmener à Koussri; il expira dans le trajet. Le capitaine Reibell a raconté sa mort dans une très belle lettre publiée récemment par le *Journal des Débats*. « Nous nous refusions encore à admettre que cette nature si vigoureuse, que ce tempérament de fer pût être abattu d'un seul coup. Nous aurions donné notre vie si volontiers pour sauver la sienne. Mais la mort avait frappé en aveugle, et maintenant elle demeurait sourde à nos prières. La dernière fois que je le vis vivant, il était assoupi, et ses traits détendus semblaient indiquer un soulagement. Indice trompeur! Premier symptôme de cette beauté suprême que devait revêtir dans le suprême repos le visage de cet homme si actif qui ne se reposait jamais... A la lueur de la bougie, son visage nous apparut pour la dernière fois. Je ne saurais dépeindre l'incomparable beauté dont il était revêtu dans la mort. On eût dit un beau marbre, tant les traits étaient calmes, reposés, tant les lignes sculpturales du visage exprimaient de majesté et de noblesse, comme si l'âme de ce héros s'y fût empreinte tout entière avant de quitter sa demeure mortelle. »

Par la mort de Rabah, on n'en avait pas fini avec ses bandes : ses deux fils, Fadel-Allah et Niébé, tenaient encore la campagne. Sans perdre de temps, le derniers honneurs rendus aux morts, le capitaine Reibell, à qui revenait le commandement, marche sur Karnak-Logone, remonte à Koussri, en repart sans arrêt, atteint Dikoa, la trouve abandonnée, et, laissant à peine souffler ses hommes, en repart le soir même sur les traces de Fadel-Allah, tombe le lendemain sur sa smalah, l'enlève après un vif combat, s'empare des bagages, des étendards, du trésor, du harem et de centaines de fusils. Par malheur, Fadel-Allah échappe; la chasse ne peut être reprise qu'après

deux ou trois jours de repos ; elle recommence, ardente, rapide, vertigineuse ; Fadel-Allah est rejoint, taillé en pièces ; son frère, Niébé, tombe mort, et lui-même s'enfuit avec une centaine de cavaliers.

Cet engagement fut le dernier. Le capitaine Reibell, estimant que le fils de Rabah était désormais hors d'état de nuire, reprit le chemin de Dikoa, ramenant avec lui des milliers d'indigènes qui saluaient nos soldats en libérateurs. De Dikoa, il rentra à Koussri, où M. Gentil prononça la dislocation des trois missions. Laissant la mission « Afrique centrale » rentrer au Soudan par Zinder, et la mission du Chari opérer avec son chef, le capitaine Reibell fit prendre aux troupes de la mission saharienne la route de France par le Chari et le Congo. Elles débarquèrent à Bordeaux le 26 octobre 1900, deux ans et trois jours après le départ d'Ouargla. M. Foureau avait débarqué à Marseille le 2 septembre.

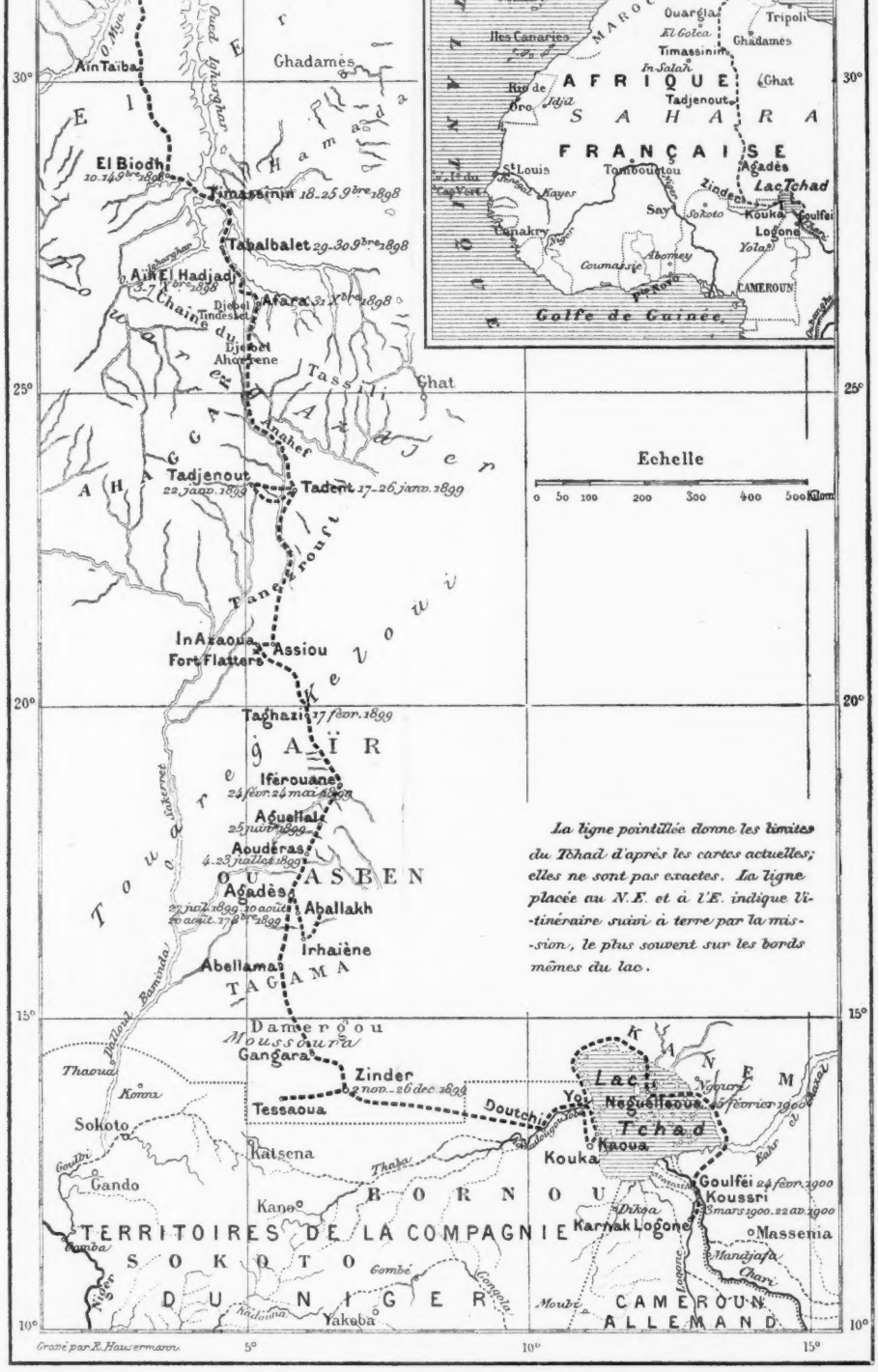
*
* *

Telle fut cette odyssée africaine d'un explorateur français et d'une troupe française. Il appartient à M. Foureau de nous en dire les résultats scientifiques et économiques. Ils sont certainement considérables. Mais, sans attendre, il est un résultat moral et national qui saute aux yeux. La jonction de la France d'Algérie, de la France du Soudan, de la France du Congo est un fait accompli. Flatters a été vengé, et les Touareg ont dû laisser passer le drapeau français qu'ils avaient arrêté jusqu'ici. Rabah a été tué et sa puissance anéantie ; l'obstacle que ce barbare nous opposait au sud et à l'orient du Tchad a disparu. L'effet a été grand, sur la population africaine, de ces trois missions françaises venant de points si divers de l'horizon, par des itinéraires si différents, et se rejoignant presque mathématiquement, en un point et à un instant donnés. De Ouargla au Tchad la mission saharienne a eu son rôle personnel ; au sud du Tchad, dans les événements de Koussri, une fois la jonction faite avec les autres missions, elle a eu le rôle prépondérant, le rôle sauveur. Et, pendant cet interminable voyage de deux années, au milieu de fatigues inouïes, de privations sans précédents, toujours elle a donné l'exemple

de l'énergie physique et de l'énergie morale, sans perdre un seul instant l'équilibre. Certainement, elle a bien mérité de la patrie, et ce sera justice que les noms de son chef civil et de son commandant militaire restent accouplés dans l'histoire, comme furent associées dans l'action leurs intelligences et leurs volontés. Ce serait justice aussi, puisque quelque part, au parc de Montsouris, il y a un monument commémoratif du désastre de la mission Flatters, qu'en face s'élevât prochainement un monument commémoratif du succès de la mission Foureau-Lamy, avec l'image du soldat admirable qui en conduisit les troupes, pacifiquement, tant que l'emploi des armes ne fut pas nécessaire, victorieusement, quand il fallut abattre un ennemi, et qui mourut, à leur tête, dans sa victoire.

ANDRÉ LIARD

LA MISSION FOUREAU-LAMY


Ouargla
Sedrata 23 9bre 1898
Ain Taiba
Ghadamès
El Biodh 10-14 9bre 1898
Timassinin 18-25 9bre 1898
Tabalbalet 29-30 9bre 1898
Ain El Hadjadj 1-7 9bre 1898
Afara 31 9bre 1898
Djebel Tindesset
Djebel Ahoggene
Chaîne du Tassili
Ghat
Anahef
Tadjenout 22 janv. 1899
Tadent 17-26 janv. 1899
Tanezrouft
In Azaoua
Fort Flatters
Assiou
Taghazi 27 févr. 1899
AIR
Iférouane 24 févr.-24 mai 1899
Aguellal 25 juin 1899
Aoudéras 4-23 juillet 1899
OU ASBEN
Agadès 27 juil. 1899-10 août
10 août-17 9bre 1899
Aballakh
Irhaiène
Abellama
TAGAMA
Dameroou
Moussoutra
Gangara
Zinder 2 nov.-26 déc. 1899
Tessaoua
Thaoua
Konna
Sokoto
Katsena
Gando
Kano
BORNOU
TERRITOIRES DE LA COMPAGNIE
SOKOTO
DU NIGER
Yakeba
Doutchi
Lac Tchad
Yo
Negusseloua 15 février 1900
Kaoua
Kouka
Goulfei 24 févr. 1900
Koussri 5 mars 1900-22 av. 1900
Karnak Logone
Massenia
Mandjafa
Chari
Logone
Dikoa
Moubi
CAMEROUN ALLEMAND
Niger
Benoué
Gombe
Gongola
Kadunna
Komba
Goudri
Thako
Bahr el Ghazal
Echelle
0 50 100 200 300 400 500 Klom.
Iles Açores
Dét. de Gibraltar
Madère
Iles Canaries
Alger
Tunis
Biskra
Fez
MAROC
ALGÉRIE
Ouargla
Tripoli
El Golea
Ghadamès
Timassinin
In Salah
Ghat
Rio de Oro
Tadjenout
AFRIQUE
SAHARA
FRANÇAISE
St Louis
Tombouctou
Agadès
Lac Tchad
Zinder
Kouka
Goulfei
Logone
Yola
Kayes
Say
Sokoto
Conakry
Niger
Abomey
Coumassie
CAMEROUN
Golfe de Guinée
La ligne pointillée donne les limites du Tchad d'après les cartes actuelles; elles ne sont pas exactes. La ligne placée au N.E. et à l'E. indique l'itinéraire suivi à terre par la mission, le plus souvent sur les bords mêmes du lac.
Gravé par R. Hausermann

LES HEURES VIVANTES

I

RÊVE

Une nuit, dans la brusque absurdité du rêve,
Par l'abîme entr'ouvert d'une minute brève,
Je vis, je *vis* Hugo comme s'il était là.
Il vivait; il ouvrit la bouche; il me parla.
Je me souviens : c'était par un soir de novembre;
Je le voyais soudain près de moi, dans ma chambre,
Assis au coin du feu, doux, grave, et devisant.
C'était bien lui, pensif, « mis comme un paysan »,
C'était le grand vieillard souriant et robuste,
Le Héros dont Rodin a taillé l'âpre buste.
C'étaient, comme tordus par des doigts violents,
Sa rude barbe blanche et ses drus cheveux blancs;
Sous son front escarpé, rugueux comme une pierre,
C'étaient ses yeux petits, mouillés par la paupière,
Ses yeux qui capturaient la forme et la couleur,
Petits, mais où tenait le monde en son ampleur.
Et moi, dissimulant mon trouble en un sourire :
« Quel prodige!... Plus tard, songez, je pourrai dire
Qu'un jour le grand Hugo s'assit dans ma maison... »
Car le rêve est parfois traversé de raison.

Il parlait : « J'ai suivi l'éternelle chimère !
Tout art est périssable et toute gloire amère,
Hélas ! J'aurai donc pu soixante ans travailler,
Pour qu'on vienne du coin de la bouche railler
Le vieil homme blanchi dans le labeur austère.
J'emporte chez les morts mon rêve solitaire,
Et l'ombre immense vient sur mon œuvre et mon nom ! »
Et, lui prenant les mains, je lui disais : « Non, non !
Si vous pouviez savoir !... Une ardente jeunesse
Grandit et veut qu'enfin votre rêve renaisse,
Votre rêve d'un art vivant, profond, humain,
Amoureux d'aujourd'hui, prophète de demain;
Une jeunesse aux yeux levés qui, grave, espère,
Et vous aime, et vous nomme ingénument le Père.
Ah ! laissez bavarder quelques pédants moqueurs :
La beauté de votre œuvre est debout dans nos cœurs ! »

Moi qu'émeut l'aspect seul des hommes que j'admire,
Tant je vois en leurs traits leur âme vivre et luire,
Je me sentais trembler devant le grand vieillard.
Je scrutais, à son front, les rides que fait l'art,
Creux d'ombre élus parmi la matière infinie
Pour être les sillons augustes du génie.
Je songeais qu'en ce front habitaient ses pensers
Avant de s'être d'âme en âme dispersés,
Et que ces yeux, brillants sous les sourcils moroses,
Avaient vu, plus que tous, le divin dans les choses.
Devant ce vieillard triste et doucement amer,
J'avais ces pleurs aux yeux qu'on a devant la mer,
Quand on sent palpiter mille douceurs fécondes
Sous la mystérieuse amertume des ondes.
J'oubliais ce qu'on dit, j'oubliais tout le mal.
Son égoïsme dur, naïf, comme animal,
Son rude amour du gain, son ambition morne,
Son intrigue, surtout son vaste orgueil sans borne;
— Mais par l'orgueil, hélas ! le poète défend
Son œuvre, comme fait le père son enfant ! —
Et je ne songeais plus qu'à cette longue vie,
Journée au midi clair qu'un beau soir a suivie,

Toute vouée aux saints travaux de la beauté ;
A ce respect de l'art, à cette probité
Qui des hasards du sort n'a jamais été lasse ;
A ce mépris serein du médiocre, qui passe,
Du jaloux, malheureux autant qu'il est méchant,
Dont par moments les voix avaient couvert son chant;
A cet amour sincère et pur de la patrie,
Qui la plaignit esclave et la pleura meurtrie ;
A ce culte profond pour l'âpre vérité
Qui le fit tant de fois bellement irrité,
A cet ardent besoin de prodiguer son âme
Qui jusqu'au bout, en lui, veilla comme une flamme,
Et par quoi le poète, enchanteur douloureux,
Souffre en charmant le mal des autres, trop heureux
S'il a, très tard, la vaine gloire qu'il souhaite ;
A cet amour profond qui vit dans tout poète
Et fait de chaque vers un obscur dévouement,
— Et je lui disais : « Maître », humblement, tendrement.

II

A LA VIE

Je t'ai naguère demandé,
Naïf, toute la joie humaine;
Tu ne m'as alors accordé
Que fatigue, hélas! et que peine.

Et, jusqu'en ma douleur léger,
Je criais contre toi sans trêve,
Et je voulais te corriger
Et te plier selon mon rêve.

Que ce temps est déjà lointain!
A force de souffrir, ma tête
En elle a doucement éteint
Mes belles rages de poète;

Et j'ai dû m'avouer tout bas,
Vieille et jeune vie éternelle,
Que l'on ne te corrige pas,
Qu'il faut t'accepter telle quelle...

J'ai compris que tu es un tout,
Un indivisible mélange,
Un fruit mystérieux, au goût
Amer, exquis, profond, étrange;

Un vin âcre et doux à griser,
Un parfum indéfinissable,
Un sourire en pleurs, un baiser
D'une bouche pleine de sable...

J'ai vu que le bon et vieux sort
Était plus changeant que les nues,
Qu'il nous conduisait à la mort
Par mille douceurs ingénues;

Qu'il n'avait pas à s'amender,
Qu'il voulait simplement qu'on l'aime,
— Et qu'il ne faut te demander
Rien, ô vie, autre que toi-même,

Que toi-même, marâtre et sœur,
Rose qui fleuris de l'épine,
Que toi-même, deuil et douceur,
Chose humaine et presque divine!

Aussi maintenant tu peux bien
Frapper encor, je te défie;
Je ne m'étonnerai de rien,
Tu ne me fais plus peur, ô vie!

Je t'ai comprise, et c'est pourquoi,
D'avance, va, je te pardonne;
Même encor cruelle avec moi,
Je répéterai : tu es bonne!

III

ENFANTS

Leurs pieds suivent, au vol, leurs désirs vagabonds ;
Habiles à sauter dix mètres en trois bonds
Quand il s'agit de fuir loin des justes taloches,
La peur des gifles noue à leurs grosses galoches
En hiver, à leurs pieds nus dans l'herbe en été,
Des ailes de mystère et de vélocité.
Ils ont d'étranges mœurs, coutumes et manières :
Ils se creusent le jour de profondes tanières
Pour se mettre à l'abri des tigres affamés,
Et dorment dans leur lit, le soir, à poings fermés.

Or ils sont dans le parc immense, vague, et jouent.
Ni les fruits tombés verts des branches qu'ils secouent,
Ni les cygnes qu'ils font s'enfuir le bec sifflant,
En leur jetant des vols de cailloux dans le flanc,
Ni le banc vermoulu, hanté par le cloporte,
Qui se chauffait au bon soleil devant la porte
Et que, pour voir grouiller ses habitants hideux,
Ils ont fini de fendre à coups de pied en deux,
Rien n'abreuve leur soif immense de ravage ;
Et maintenant, coiffés à la mode sauvage
De plumes, ayant pris des flèches pour leur arc
Aux touffes d'osiers verts qui bordent le vieux parc,
Très graves, accroupis parmi l'herbe et la menthe,
Ils criblent les poissons rouges dans l'eau dormante :
Car, chez Gustave Aymard, les Indiens des monts
Visent ainsi, dans l'eau des criques, les saumons.

Cependant autour d'eux lentement la nuit tombe.
Le couchant dans son vol empourpre une colombe
Qui leur semble un étrange ibis rentrant au nid,
Et qui, rose, et ramant dans le soir infini,

Traverse un grand morceau du ciel entre les arbres;
Des creux d'ombre se font dans les gestes des marbres;
L'herbe se mouille, l'air est plus frais à leur peau;
On entend s'égoutter la flûte d'un crapaud;
Et dans le bassin noir où leur fuite erre encore,
La bande des cyprins, lente, se décolore.
Ils s'arrêtent; la brise où flotte une lueur
Colle leurs cheveux bruns à leur front en sueur;
Et, respirant l'odeur profonde de la terre,
Ils se sentent baignés de l'immense mystère.
Ils ont tu lentement leurs doux rires moqueurs;
Un incertain effroi fait battre un peu leurs cœurs;
Sous les vents alternés comme de molles vagues,
Ils regardent s'évanouir les lointains vagues
Et bleuir les massifs palpitants du jardin,
Et l'âme de la race en eux revit soudain...
L'horreur religieuse et douce qui vers l'homme
Montait le soir de l'eau des grands lacs glauques, comme
Une brume où sombrait sa légère raison,
Vers eux s'exhale aussi du bleuâtre horizon.
Aux jours douteux d'une existence antérieure
Il leur semble qu'ils ont déjà vécu cette heure;
Et dans leur petite âme, émus, un peu craintifs,
Ils sentent s'assombrir de grands soirs primitifs!

IV

LE VENT PASSE

Le vent passe, effeuillant dans l'herbe les pivoines;
Le vent passe, argentant la houle des avoines,
Le vent des soirs de juin...
Le vent voluptueux et tiède qui rejoint
Les lèvres des amants dans l'ombre et dans l'espace,
Le vent silencieux,
Le vent délicieux,
Le vent passe...

Il s'en va, voyageant au ciel avec les nues
Qui font que tour à tour la lune meurt ou luit ;
Il s'en va, caressant les bouches ingénues
Qui doucement vers lui se tendent dans la nuit...

Le vent des soirs de juin passe sur la prairie,
A travers l'ombre diaphane,
Dans la senteur du foin qu'on fane
Et le parfum ténu de la vigne fleurie...

O vent qui fais s'ouvrir les étoiles aux cieux
Sous ton souffle nocturne,
O vent qui fais venir les larmes à nos yeux,
O doux vent taciturne,

Si tu vas caresser plus loin d'autres visages,
Porte-leur les baisers que tu prends au passage
Sur nos lèvres de solitaire,
O vent, doux vent d'été qui caresses nos joues,
Vent profond et léger qui dans l'ombre te joues
Comme une âme dans le mystère...

V

TRISTESSE

Ils ont injustement parlé de moi : je souffre.
La vie était un clair chemin... Elle est un gouffre
Soudainement, où je me sens descendre et choir,
D'âme en âme, de rêve en rêve, dans du noir.
Je ne me souviens pas même de leurs paroles ;
Qu'elles aillent au vent, les mauvaises, les folles...
Non, je ne souffre pas de ce mal qu'ils ont dit :
Ma fierté me compare à d'autres, et sourit ;
Et d'ailleurs sous le vain orgueil de mon sourire,
Je pense plus de mal de moi qu'on n'en peut dire.

Non. Mais ils croient — hier pourtant je les aimais ! —
Que j'aurai de la haine envers eux désormais ;
Ils croient qu'il est fatal que moi, je leur en veuille...
Et de cela, mon âme en moi comme une feuille
Se crispe, et tremble au mal comme une feuille au vent.
Ils ne peuvent savoir que j'ai compris souvent
Leurs dépits, leurs courroux, leur humaine faiblesse ;
Que je m'explique aussi ce qui de moi les blesse,
Et que parfois, prenant leur place, pour un peu
Je les approuverais de me haïr, mon Dieu !
Que je sais, eux et moi, les pauvres que nous sommes,
Les riens mystérieux qui séparent les hommes ;
Qu'au reste l'on m'entend sans haine les nommer,
— Et que je suis tout près encor de les aimer.

VI

SOMNOLENCE

L'ombre du lierre noir au mur fou de soleil,
Sous un souffle de vent, parfois, palpite et bouge,
Et l'éclat d'un lys blanc près d'une rose rouge
M'éblouit et me verse un indolent sommeil.

Le noir sur quoi mes yeux se ferment est vermeil ;
Je vois des champs, de l'eau, des buveurs dans un bouge,
Des femmes, l'une brune avec un air de gouge,
L'autre dont les cheveux sont d'un or non pareil.

Au travers d'une ardente et lumineuse nuit,
Les secondes en moi dansent, les instants fuient
Comme des points d'argent dans des ombres dorées ;

Et je crois, quand mes yeux s'ouvrent sur le jardin,
Entendre au loin vibrer, ainsi qu'un cri soudain,
L'épanouissement des pivoines pourprées.

VII

HUMORESQUE

Qui dira votre tristesse
Que tous ne comprennent pas,
Dominos Noirs et *Zampas*
Des casinos en détresse,

Quand bal, théâtre et régate
A l'équinoxe ont pris fin,
Et qu' « on est déjà le vingt »,
A Dinard comme à Houlgate!

Le froid des soudains septembres
A pâli le bleu de l'air;
Le soleil meurt sur la mer,
On fait du feu dans les chambres;

Seul, en son kiosque peu sobre,
L'orchestre finit le mois,
Et dans un décor chinois
Bruit jusqu'au premier octobre.

Parfois volent des feuillages
Sur les pupitres moisis;
L'alto de ses *Airs Choisis*
Un soir a perdu deux pages;

Le vent brusque, par bouffées,
Emporte cuivres et bois,
Très loin, en notes parfois
Brutales, puis étouffées;

Et, phrase ample ou caressante,
Air de gloire ou de bonheur,
Tout a l'air d'être en mineur
Dans la lumière baissante.

Quand la valse de *Poète*
Et Paysan tait son bruit,
Sur la mer où croît la nuit,
On entend crier la mouette ;

Et quand l'accord final sonne
De l'air du Toréador,
Soudain, dans le beau soir d'or,
On sent l'hiver qui frissonne

— O joyeuses ouvertures
Des Hérold et des Auber !
O des autres Meyerbeer
Pompes et fioritures !

Airs sacrés comme des rites,
Si j'étais Roi, Comte Ory,
O *Chasse du Jeune Henri,*
O *Normas, ô Favorites !*

Et toi, vieux *Cheval de Bronze,*
A t'ouvrir trop entêté,
Qu'on entendit cet été
Au moins dix fois, peut-être onze,

Qui dira sous votre joie
Solennelle ou bon enfant,
Les pleurs secrets où souvent
Votre allégresse se noie ?

Vous que d'instinct l'on marie
A certains coins de Paris,
Répertoires favoris
Des orgues de Barbarie,

O musiques presque feues
Qui vaguement unissez
Au charme des jours passés
La tristesse des banlieues,

O singulières musiques,
Airs falots et fatigués
Qu'on sent tristes d'être gais
Et, d'être en pleurs, ironiques ;

Où, malade qui se berne
Et ne sait pas trop pourquoi,
Pleure en se moquant de soi
Notre pauvre âme moderne !

— Parmi l'air chargé d'automne,
La musique par instant
Semble faire en s'arrêtant
Le silence plus atone.

Voici que s'est terminée
La romance en *mi* du cor :
Avec le dernier accord
On entend mourir l'année...

Ah ! qui dira combien germent
De pleurs qu'on ne comprend point
Sous les airs joués au loin,
Dans les casinos qui ferment !

VIII

SOIR D'ÉTÉ

Le soir envahissait le jardin vague et bleu.
Dans les massifs, éteints par l'ombre peu à peu,
Les parfums s'endormaient autour des roses calmes.
Une étoile naissait dans la pâle clarté
Que traînent après eux au ciel les soirs d'été,
Et le vent sur nos fronts berçait de lentes palmes.

Longtemps, dans la douceur du crépuscule exquis,
Parmi la blonde odeur des tilleuls alanguis

Dont les fleurs nous frôlaient en pleuvant, nous parlâmes.
Puis la nuit, dans le vent plus frais, tomba soudain,
Et toute la lumière alors dans le jardin
Parut réfugiée au groupe blanc des femmes.

Leurs gestes frissonnaient mollement dans le noir;
Quand leurs mains remuaient un peu, l'on croyait voir
S'allumer des lueurs de bagues autour d'elles.
Nous nous tûmes. Leurs voix douces semblaient un bruit
De ramiers amoureux et tristes dans la nuit,
Et leurs robes avaient des palpitements d'ailes.

Nous, pleins de mille soins émus et diligents,
Avec ce doux respect tendre des jeunes gens
Pour les femmes déjà moins neuves à la vie,
Jeunes, mais dont le cœur ingénu, vite ouvert,
A plus tôt que le nôtre aimé, senti, souffert,
Nous écoutions d'une âme attendrie et ravie.

Elles parlaient. Mais l'ombre et l'étoile qui point
N'entraient pas dans leurs yeux, elles n'en parlaient point:
Elles parlaient d'amour, elles étaient des femmes.
Comme on ne voyait pas leurs visages, parfois
Dans l'ombre, au seul murmure entrecroisé des voix,
On aurait cru qu'on entendait parler des âmes.

Elles parlaient d'amour, et pleuraient le bonheur;
C'était comme un long chant monotone et mineur
Qui disait l'homme faux et léger et perfide;
Elles parlaient d'amour, et toutes se plaignaient,
Et les mots, sur leur bouche invisible, saignaient
Que l'amour est amer et que la vie est vide.

Et longtemps, dans la nuit plus fraîche par moment,
Le doux bruit de leurs voix fut un gémissement
De blancs oiseaux blessés qui se plaindraient sans cesse,
Ou comme, en un jardin où le soir est venu,
Un jet d'eau qui sanglote un sanglot continu,
Une fontaine intarissable de tristesse.

Puis leur plainte qui voix à voix diminuait
Parmi notre silence et dans le vent muet,
Se tut, lassée enfin, mais non pas assouvie ;
Et pour d'autres, dans l'ombre où défaillaient les fleurs,
De ces beaux yeux coulaient peut-être de longs pleurs,
— Dont un seul nous aurait enivrés pour la vie.

IX

SOUS LA LAMPE

Repos sur le chemin ardu, moment de halte,
Paisible gravité loin du monde moqueur,
Long silence que vient rythmer le bruit du cœur,
Où l'âme dans le vide indéfini s'exalte...

O tiédeur du foyer, les premiers soirs d'hiver,
Dans le charme soudain rappris de la famille !
O clarté de la lampe innocente, qui brille
Sur la page encor blanche où vont fleurir les vers !

O toute la douceur, ô toute la bonté
Du calme songe où meurt la colère et l'envie !
O charme étrange et simple, ô vague de la vie
Où l'ennui lentement devient de la beauté...

X

NOSTALGIE

D'ici l'on croirait voir la ville
Comme dans une ancienne estampe :
Les tilleuls, le long de la rampe,
Semblent dessinés à la file.

On dirait, fine et copieuse,
Quelque image montrant, naïve,
Dans une immense perspective
Une ville minutieuse.

On voit les murs gris, la rivière
Qu'enjambent lentement les arches,
La Maison de Ville aux cinq marches
Dont les pas ont creusé la pierre.

On voit, à Sainte-Catherine,
Dans la tour à jour, mince et haute,
L'énorme et vif bourdon qui saute
Comme un cœur dans une poitrine.

On voit une petite place,
Entre deux rangs d'ormes déserte,
Où, dans l'ombre tranquille et verte,
Tous les quarts d'heure un passant passe.

Enfin, lorsque l'œil accompagne
La fumée au loin sur la ville,
On voit les derniers toits de tuile,
Et puis, par dessus, la campagne...

Calme cité du moyen âge
Attardée au siècle où nous sommes,
Devant tes murs je pense aux hommes
Dont l'âme était à ton image.

Oui, libres, à l'abri des guerres
Dans tes remparts pleins de silence,
T'ayant faite à leur ressemblance,
Des hommes ont vécu naguères...

Oh ! qu'alors on était tranquille,
Loin des campagnes trop ouvertes,
Entre les profondes eaux vertes
Qui ceignent l'étroite presqu'île !

Ignorant presque l'autre rive,
On vivait en ce coin du monde,
L'aimant d'une amour plus profonde
D'être unique, et plus attentive.

On ornait la ville chérie,
A coup d'équerre et de truelle;
On nommait la moindre ruelle,
On savait par cœur sa patrie.

On reconnaissait chaque cloche,
Chaque angélus, au crépuscule ;
On se disait : « C'est Sainte-Ursule...
Non, Saint-Jean : le son est plus proche. »

Et quand tombait la nuit mauvaise,
Et que, par les échos sans borne,
Le veilleur soufflait dans sa corne,
On se mettait au lit, plein d'aise.

Croyant en la grande Promesse,
On s'en allait, chaque dimanche,
En veste rouge ou robe blanche,
Communier à la grand'messe.

Et quand, au bout de mainte année,
Venait le seul instant tragique,
Dûment muni du viatique,
On partait, l'âme résignée ;

On s'en allait au cimetière
Porté tout près, à bras de moine,
Béni du diacre et du chanoine,
Pleuré par la paroisse entière ;

Et, tandis que l'âme ravie
Montait vers le Père invisible,
On dormait une mort paisible
Comme on avait vécu sa vie,

Aux plis de la terre natale,
Bercé par les doux chants des prêtres,
Entre le foyer des ancêtres
Et l'ombre de la cathédrale !

*
* *

... Que veux-tu de moi, nostalgie ?
Tu sais bien que je ne t'écoute
Plus jamais, de peur que le doute
N'abatte ma pauvre énergie ;

De peur que le regret sans trêve
Des vieilles douceurs disparues
Ne nuise aux croyances bourrues
Qu'il faut pour agir, hors du rêve ;

De peur de quitter l'âpre tâche
Pour mieux pleurer, mollement triste,
Et qu'en moi l'incertain artiste
Ne rende le citoyen lâche.

— Et puis, d'ailleurs, ils étaient sombres,
Ces temps tout dorés à distance !
Temps de gibet et de potence !
Leurs rayons même étaient pleins d'ombres.

La force y régnait en maîtresse ;
On y vivait, pillé des hordes,
Soûl de haines et de discordes,
Dans l'ignorance et la détresse ;

Et si même on suivait le prêtre
En foule, à la Maison divine,
C'était pour fuir guerre et rapine,
Et se sauver, en Dieu, du reître.

— Et puis quand même nos pensées
Vers ces temps faussement magiques
Voudraient revenir, nostalgiques,
Toutes ces choses sont passées...

Les morts sont les morts, et la vie
Est là, simple, forte, éternelle,
Qui sent tout l'avenir en elle
Et loin du passé nous convie ;

La vie inlassable et féconde,
Tandis qu'aux pleurs vains l'on s'attarde,
Et qui, sans même y prendre garde,
Sereine, enfante un autre monde.

Allons, trêve au regret stérile !
Au lieu de t'attendrir, travaille !
Fais ton devoir, vaille que vaille,
Accomplis ton œuvre virile.

Engendre, produis, trouve, crée,
Homme, ouvrier, savant, poète ;
Sur la terre que l'on t'a faite,
Poursuis la grande œuvre sacrée.

Toi, poète, ne crois point terne
Le siècle où ta vie humble habite :
Une âme nouvelle y palpite,
Tires-en la beauté moderne.

Tous, soyons hommes de notre âge !
Nous avons telle tâche à faire,
Tel jour, sur tel coin de la terre ;
Faisons-la donc, avec courage !

Loin des fripiers sots ou baroques,
Que chacun, dans l'infini, taille
Un bon vêtement à sa taille,
Et jette les vieilles défroques !

L'âme au passé non asservie,
Forgeons un chaînon à la chaîne ;
Au lieu d'en refondre une ancienne,
Créons notre forme de vie ;

Ayons nos saints et nos apôtres,
Et notre foi, s'il en faut une,
Ayons notre maison commune,
Notre Dieu meilleur que les autres ;

Mettons nos âmes à leur aise
Dans un monde selon leur rêve ;
Que la vie aille ainsi sans trêve
De forme en forme moins mauvaise ;

— Et qu'un jour peut-être un poète
Au fond de lointaines années,
Songe à ces heures fortunées
Où nous vivions, et nous regrette,

Et, devant nos petites villes
Telles qu'aujourd'hui demeurées,
Rêvant, par le lointain dorées,
Les choses qui nous semblent viles,

En voyant nos pauvres demeures
Qui lui paraîtront alors belles
De tout le passé clos en elles,
Et d'avoir vu mourir tant d'heures,

Se dise, en y trouvant ces charmes,
Ces nuances d'apothéoses
Que le temps donne aux vieilles choses,
Se dise, les yeux pleins de larmes :

« Les tilleuls le long de la rampe
Semblent dessinés à la file ;
D'ici l'on croirait voir la ville
Comme dans une ancienne estampe... »

FERNAND GREGH

L'INDUSTRIE DES JOUETS

EN FRANCE

Le succès obtenu à l'Exposition universelle de 1900 par la classe des jouets anciens et modernes et l'approche du Jour de l'An font une actualité de l'industrie des jouets en France. C'est un sujet rarement et mal exploré; il vaut mieux que ce dédain. Le jouet fait vivre toute une population éparse dans les usines et dans les mansardes; cette industrie plonge d'obscures et lointaines ramifications dans tous les autres métiers, comme aussi dans les quartiers populeux et excentriques, refuges de ces petits artisans qui peinent dans l'ombre des substructions de la société, ignorés, invisibles, introuvables, sauf les jours de « livraison ». Une foule de malheureux vivent ainsi de la joie des petits.

Au milieu de ces pauvres taudis où travaillent les petits « façonniers à la pièce », se dressent — à Montreuil, à Ménilmontant — les fières et grandes usines, toutes neuves, forteresses récentes qui ont surgi sur les terrains de bataille. La nécessité de produire à bon marché a imposé celle de produire en grande quantité, de diviser le travail, de faire agir des machines et des moteurs. La petite industrie ne résiste plus, la grande industrie est née. A l'Exposition, pour garnir le panneau gratuit des Exonérés, on a pu à peine trouver trois fabricants en chambre.

Les petits ont été dévorés par les gros. Pour faire des

jouets, il faut toujours de l'ingéniosité, comme jadis ; mais il faut aussi des capitaux, et c'est une nouveauté ! Derrière le lapin qui bat son timbre, une feuille de choux aux lèvres, et la poupée aux yeux de verre, il y a une question économique.

Au point de vue moral, le jouet n'est pas moins intéressant. Il est le premier ami et le premier conseiller de l'enfant ; il exerce chez lui l'imagination, l'invention, la curiosité, le besoin d'enquête, l'attachement, le sentiment de la protection, l'instinct de sociabilité, le sens moral même, par les mérites ou les fautes qu'il prête à l'objet de ses jeux. Montaigne avait raison : pour l'enfant, les jeux ne sont pas jeux, mais bien leurs plus sérieuses actions.

Une industrie, dont le rôle est de fournir à l'enfance la matière de ses premières impressions, a charge d'âme. Nulle part ailleurs qu'en France, elle ne porte avec plus d'aisance heureuse une telle responsabilité.

*
* *

Il convient d'abord de définir ce qu'on appelle l'industrie des jouets et jeux. Il ne faut pas la confondre avec la bimbeloterie, qui comprend une infinité d'articles de bazar, dits articles de Paris, peignes, miroirs, étuis, etc...

Aucun ouvrage d'ensemble n'ayant été écrit et la matière étant fort complexe, une classification des jouets et jeux reste encore à faire. Les nomenclatures des douanes énumèrent sans répartir avec logique. Il est vrai que la variété est grande, et trop fondue pour comporter des divisions bien nettes. Les classes chevauchent les unes sur les autres. Le même jouet peut appartenir à l'industrie du bois, du métal, de l'horlogerie, de la musique, de la peausserie ; le même fabricant fait des « articles » de divers genres. Voyez les poupées : elles tiennent à tout, céramique, pâte moulée, verrerie (yeux), modes, couture, lingerie, cordonnerie, coiffure. Comment classifier la confusion même ? Les rapports des Expositions offrent des répartitions ou trop prolixes, ou trop courtes, car, dans ces deux derniers cas, la rubrique des *Divers* aurait elle-même besoin d'un nouveau classement. Nous essaierons de tout faire tenir en douze titres.

D'abord, les *Armes et Équipements militaires pour enfants*, les fusils, pistolets, uniformes, képis, cuirasses, panoplies de chasse. Le Français est belliqueux et chasseur. Il l'était déjà au temps de César et de Sidoine Apollinaire. L'instinct a persévéré et, aujourd'hui, les petits Français sont déjà de petits généraux, car c'est généralement par ce grade qu'ils débutent. Ils consomment par an pour deux millions de fournitures militaires.

Vient ensuite la rubrique *Cartonnages, Jeux, Boîtes de couleurs*. Elle comprend un certain nombre d'industries qui ont pour caractère commun de *présenter* agréablement de menus objets de ménage; des articles de mercerie, de parfumerie, de tapisserie, de papeterie ; des perles, des appareils de physique amusante, des jeux variés. C'est l'art des belles boîtes. Il ne s'en fait qu'à Paris. Nos petites ouvrières excellent à arranger, à disposer, à nouer, à agrémenter les bibelots de ces jolis nécessaires. A regarder ces petites merveilles d'agencement, on comprend l'importance de la forme et la vérité de l'adage : « La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. »

Le cartonnier ne fabrique pas les mille objets qui garnissent ses boîtes ; mais il fait, il « crée » sa boîte, l'orne lui-même de glaces, de papiers de style. Il sait, d'ailleurs, disposer aussi ses bibelots sur des supports ou dans des paniers de vannerie, ou sur les planchettes d'une boutique, épicerie, parfumerie, dont il est l'architecte. Il en fabrique d'autant plus qu'il fait moins de théâtres et de guignols, qui sont aussi de son département. Mais l'art dramatique puéril est comme celui des grandes personnes. Il traverse une crise. On vend moins de théâtres pour enfants. Ceux-ci préfèrent le foot-ball et la bicyclette ; et ils n'ont peut-être pas tort. Aussi, le théâtre de l'adolescence est-il conservateur et retardataire. Ses personnages, en carton moulé, sont encore ceux de la comédie italienne au temps de Gherardi. Dans la botte des « acteurs », pour enfants, qui reconnaît-on ? Pierrot, Arlequin, Cassandre, le Docteur, Trivelin, Colombine. Ajoutez-y la Fée nuagée de tulle, le vieux Marquis et la Marquise accorte de Sedaine, le Juge tout de rouge habillé, le Garde française, le Marié, la Mariée et Gros-Blaise ; tout est prêt

pour jouer du Dominique, du Romagnesi, du Piron ou du d'Orneval.

Par les boîtes de jeux, dominos, jacquets, damiers, ce commerce confine à la tabletterie, à la menuiserie fine, qui fabrique les jeux de précision, petits chevaux, billards de tous genres.

La catégorie suivante est celle des *chevaux*, *animaux*, *voitures* d'enfants, voitures des poupées. On fait le cheval en bois ou en carton monté dans deux matrices qui donnent deux moitiés ; on les colle ensuite l'une contre l'autre, car ici, l'Hudibras eût fait erreur, lui qui ne portait jamais qu'un seul éperon,

Sachant que si la talonnière
Pique une moitié de cheval,
L'autre moitié de l'animal
Ne restera pas en arrière.

Dans le monde des poupées, les deux moitiés de l'animal, si on ne les soudait pas, iraient chacune de leur côté.

Ces corps de bêtes sont moulées dans les chambrettes de Ménilmontant ; le petit poêle, chauffé à rouge, fait une chaleur humide au-dessus des seaux de colle où trempent de vieux papiers d'emballage. C'est de là que part le cheval pour le tattersall, qui est dans l'espèce le bazar à dix-neuf sous, d'où le petit cavalier l'emmènera pour le rosser de coups, le crever et le disloquer. Mais la brave bête ne bronchera pas, et restera jusqu'à la fin pareille aux coursiers de Penthésilée, le pied levé, prête à partir.

Chevaux, éléphants, ânes, moutons, chèvres, sortent ainsi de l'arche populaire. L'article cher est recouvert de peau. On habille les chevaux avec du veau, les chameaux avec de la chèvre, les éléphants avec du chamois. Il règne un aimable socialisme entre toutes ces créatures. Les animaux moins privilégiés et « meilleur marché » sont seulement « drapés » ; sur leurs flancs enduits de colle on saupoudre du drap réduit en poudre — travail mortel, qui force l'ouvrier à boire plusieurs litres de lait par jour, jusqu'à ce que ses poumons engorgés lui imposent le repos.

Des charrons, ferronniers, selliers, des capitonneuses, garnisseuses, font tous les genres possibles de voitures, cabs,

brouettes, fourragères, charrettes anglaises, tricycles, automobiles de toutes marques.

Cette catégorie représente trois millions d'affaires.

La quatrième série comprend tous les *instruments de musique*, et c'est une justice à rendre à cette industrie qu'elle a épuisé tous les moyens d'obtenir du bruit avec le cuivre, le verre, le bois, les tubes, pianos, pistolets, mirlitons, bigophones, caisses, tambourins, timbres, tambours. Certes, nous tenons les ânes de leur vivant en un fâcheux discrédit ; après leur mort, leur peau les venge bien par le tintamarre assourdissant des bambins, semblables à Tubalcaïn,

> Père de ceux qui vont dans les faubourgs
> Soufflant dans les clairons et battant les tambours.

Dans tout petit Français, il y a un petit tambour d'Arcole, qui ne sommeille pas.

Cinquièmement, voici les *jouets en caoutchouc et en baudruche*, dont l'industrie est jeune, et déjà prospère. En baudruche, on fait des personnages et des animaux volants destinés à étonner le Tityre de Virgile, car *leves pascuntur in aethere cervi*. Quant au caoutchouc, on le travaille soit durci, épais et blanc, soit soufflé en ballons et en formes de bêtes à *ouioui*, qui est la petite musique fixée à l'abdomen. Ensuite, ce sont les *jouets électriques et scientifiques*, fort à la mode en ce siècle qui aura vu le triomphe de la science. Les enfants sont de jeunes savants. Une bonne qui arrive de sa province, et même la jeune mère la plus parisienne, ne sont plus en état de comprendre ce que leur veut l'enfant quand il demande ses hochets pour jouer : « Je voudrais mon phénakisticope, avec mon métallophone et ma boîte d'électrostatique ; si ma machine de Wimshurst ne marche pas, si le récepteur et les piles sèches de mon télégraphe Bréguet ne vont plus, donne-moi, du moins, mon électrophore et mes tubes de Geissler, avec le voltamètre et ma bobine Rhumkorff. »

Ouvrez en ce moment les catalogues de jouets des magasins de nouveautés, tous ces articles y figurent, faits en petit pour les enfants, sans parler des moteurs à alcool, locomotives à piles hermétiques, cuirassés et torpilleurs à véritable vapeur.

La sixième série est celle des *jouets mécaniques*, automates, oiseaux chanteurs. Vaucanson est dépassé. Les poupées d'aujourd'hui fument, soufflent des bulles de savon, jouent de la musique comme père et mère. Nos automates sont de petites merveilles, et, quant aux oiseaux, les rossignols des bois pourraient prendre auprès d'eux des leçons de solfège.

La huitième catégorie est fort importante : c'est le *Jouet en métal*, ménages, montres, soldats, chemins de fer. Il exige un gros outillage, cisailles, moutons, machines à estamper, à détourer. Ce sont de grosses usines qui fabriquent ces petits bibelots peints, bonshommes Martin comme le violoniste, le Boxer, le Boer, le faucheur, la portière, railways à voies Decauville, bateaux, voitures, automobiles à trajets variables, soldats de fer, soldats de plomb, — un article pour lequel l'Allemagne conserve une supériorité incontestable par le souci de chercher une utilité et un enseignement dans le jeu mal compris chez nous. Cette industrie du métal demande une installation importante, de gros capitaux, et surtout une ingéniosité toujours en éveil. Le jouet est un objet éphémère; il cesse d'être dès qu'il arrive entre les doigts curieux de l'enfant; il faut le renouveler sans cesse, et c'est un des traits de l'industrie moderne, cette nécessité de faire vite, beaucoup, à bon marché, pour remplacer aussitôt ces fragiles bibelots. Il y faut une invention infatigable, à l'épreuve de la fatigue, de la durée et des plagiaires.

Cette invention artistique ne se manifeste pas moins dans la neuvième série, les *Jouets en carton moulé*, masques, accessoires de cotillon. Ici, l'outillage est simple : de la colle et du carton détrempé. Mais quelle imagination pour créer les sujets de tous ces articles, personnages, quilles, passe-boules, décors, paysages, forteresses, masques innombrables qui constatent souvent autant d'observation que d'humour! Les accessoires de cotillon sont le triomphe des ouvrières parisiennes, qui, de leurs doigts de fée, font avec rien de petits chefs-d'œuvre de fantaisie et de grâce. Quelques plumes, quelques chiffons, il n'en faut pas plus, et, comme sous une baguette magique, voici sortir de pleines hottes de jolies et délicates choses aux couleurs tendres, à l'aspect vaporeux et léger. C'est le royaume de la jeunesse, de la gaieté, de la

beauté; tout y concourt à parer la femme, la jeune fille, et à les rendre plus charmantes pendant les temps que dure un cotillon.

Dixièmement, voici le coin des *Meubles-jouets*, petits mobiliers de poupées et d'enfants. Jadis, dans la corporation des menuisiers, le compagnon, pour passer maître, présentait comme chef-d'œuvre un *diminutif*, un meuble aux proportions réduites. De là, cette grande quantité de meubles très finis et très artistiques dans les collections de vieux jouets. Aujourd'hui, la tendance au bon marché domine toute autre préoccupation. Il n'y a plus autant de jolis petits meubles. L'influence de l'Art Nouveau s'y fait très peu sentir. Les poupées sont conservatrices. Elles préfèrent le vieux style de leurs pères.

Il nous reste encore deux catégories de jouets à nommer. La première est celle des *Poupées*. Elle est considérable. Elle produit pour cinq millions par an à elle seule. Quelle est la fillette qui n'a pas eu ses poupées? Leur fabrication comporte une diversité égale à la variété des conditions sociales, depuis le poupard à un sol jusqu'aux belles élégantes qui savent parler, chanter, marcher, remuer la tête et couler des regards en coulisse. Dans la vie, les femmes riches et pauvres disposent des mêmes jeux de paupières. Selon sa situation, la poupée varie ses effets. Pauvre, elle garde dans le regard l'impassible immobilité des anciens dieux d'Égypte; elle regarde en face le destin et ne baisse jamais les yeux. Riche, elle a le regard mobile et sa tête est faite du plus pur kaolin.

Ce sont de colossales usines qui fabriquent, cuisent, articulent les poupées, et les habillent de leurs chemises découpées à la grosse dans des paquets de toile, par des scies circulaires à vapeur. Quel étonnement qu'une visite à l'usine des jolies et gracieuses poupées de Paris! C'est là-bas, au bout de Paris, à Picpus ou à Montreuil. Des camions encombrent la cour, chargés de caisses où sont pressés des bottes de poupées nues, c'est-à-dire en chemise, tassées et ficelées à la douzaine. Quel vacarme, dès qu'on entre! Au pied de la colossale cheminée en briques, la chaudière fume et gronde, le régulateur siffle, les bielles ronflent, les courroies grincent et actionnent des hélices qui remuent une pâte

sale, jaune, épaisse, dans les godets boueux des malaxeurs; le sol, les murs sont éclaboussés de pâte gluante; des ouvriers au torse nu, en sueur, vident des seaux de ce magma sur des tables de fer le long desquelles d'autres ouvriers bourrent des matrices et les soumettent au martèlement des lourds balanciers d'acier pour les estamper et les modeler. Dans les corbeilles qu'emportent des escouades de femmes aux jupes retroussées, aux sabots sonores, tombent des bustes, des membres épars, des mains, comme après quelque horrible carnage; une fade odeur de colle de poisson, de raclures de peau de gant, charge l'air chaud et humide, dans les frissons sonores des arbres de couche, des courroies et des poulies qui grondent en tremblant. Que de force, quel effort brutal pour créer tant de grâce fragile!

On pousse une porte: c'est alors la série des ateliers où s'achève la transformation du bébé. Des assembleuses clouent des caoutchoucs aux membres et aux bustes, pour les réunir, comme dans le dogme d'Anaxagore. Des tourneurs insèrent aux jointures des boules qui sont les rotules et les apophyses de l'anatomie spéciale à cette petite race. Des perceuses percent les trous des yeux et collent les orbites de verre avec une touche de cire chaude; des décoreuses mettent le vermillon aux lèvres; d'autres peignent en noir les cils et les sourcils, en petits traits parallèles et réguliers. Le lundi, les cils ne valent rien. L'ouvrière est sortie la veille, elle a été se promener, elle est fatiguée, la main tremble et la touche manque de régularité. Défiez-vous des cils du lundi. Des friseuses retirent du four les bottes de thibet, et en un tour de main ont fait une perruque, qu'elles fixent avec deux clous sur le crâne de la poupée, nullement scandalisée de cette façon un peu brutale de lui faire des cheveux.

Est-ce tout? Mais nous n'avons pas visité l'atelier de peinture où on passe les bustes et les membres bruts dans la sauce crevette, où ils sèchent, piqués au bout de piques sur des planches à bouteilles, où on les putoise; l'atelier où des verrières font au chalumeau les yeux de verre, celui où des cordonnières, des couturières, des lingères, des modistes, travaillent à la grosse pour les nouvelles nées; celui où des artistes modèlent des types de têtes; celui où le kaolin coule

dans les moules et où les têtes, rangées sur des plateaux appelés *gazettes*, sont mises au four pour être cuites à point comme de vulgaires assiettes. C'est tout un monde qui travaille à la naissance de ces petites personnes; encore n'avons-nous pas trouvé les emballeuses, décoreuses, habilleuses, empaqueteuses. La fillette qui berce ou qui gronde sa poupée dans un coin ne se doute pas de tous les bienfaits qu'a déjà répandus son enfant, en donnant à tant d'artisans le pain quotidien, avant de lui procurer la joie de lui ouvrir le corps pour voir ce qu'elle a dans le ventre.

Cette fabrication présente en France ce cas particulier, qu'elle est tout entière entre les mains d'associés, groupés en une *Société générale et anonyme du bébé français*. C'est un véritable monopole. Aucune maison ne pourrait lutter contre cette puissante association. C'est là encore un phénomème économique à constater. Il marque la tendance de l'avenir, qui tuera la petite industrie et établira sur ses ruines les grosses usines fondées à gros capitaux.

Dans la dernière catégorie, nous réunissons les jeux de plein air, appareils de gymnastique, billes, agrès, attirail de tennis, de foot-ball, de sports. Cette industrie suit le développement de l'éducation physique dans nos programmes scolaires. Elle est jeune; elle représente déjà, actuellement, un million et demi d'affaires.

*
* *

Tel est le domaine du jouet. Nous avons énuméré, de la façon la plus complète qu'il nous a été possible, les « articles » qui sont de son ressort, en les groupant par familles. Nous avons délimité le terrain. Une question s'impose. Quel chiffre d'affaires représente le jouet dans l'état général de notre industrie nationale? Le jouet, comme on dit, va-t-il ou ne va-t-il pas? La réponse n'est pas douteuse. Aujourd'hui, si l'on veut faire une estimation aussi exacte que possible pour une corporation dont le dénombrement est malaisé, en tenant compte des statistiques de la douane, des indications de la chambre syndicale des fabricants français de jouets et jeux, et des annuaires spéciaux, c'est aux environs de 46 à 50 mil-

lions que peut être portée la production annuelle des jouets chez nous. Elle est inférieure à celle de l'Allemagne, qui accuse, dans le rapport officiel de son Exposition, en 1900, une fabrication de 50 millions de marks, soit 62 500 000 francs. Mais elle constate le progrès incessant et croissant de notre industrie. D'après le rapport officiel de l'Exposition universelle de 1878, il y avait alors 550 patrons occupant 5 845 ouvriers qui fabriquaient pour 18 155 500 francs de jouets par an. Ce chiffre a plus que doublé en trente années. C'est une avance prise de 30 millions environ.

On sait bien que rien n'est rare comme un commerçant qui ne se plaint pas. Il faut apprécier à leur juste valeur les doléances des fabricants de jouets, et espérer qu'ils exagèrent leur malheur. Ils constatent pourtant que les nouveaux tarifs douaniers, ayant rompu les anciens traités de commerce, leur ont fermé bien des marchés étrangers. Par suite, la production étant supérieure aux besoins de la France, et n'ayant plus de débouchés, l'avilissement des prix de vente a rendu les affaires plus lentes. Un ancien président de la Chambre syndicale des Fabricants français de Jouets et Jeux, M. Alexis Chauvin, a fait, il y a quelques années, un curieux et sérieux travail qui résume les droits d'entrée que nous devons payer aux portes des différents pays. Ils sont tous supérieurs au droit acquitté par les jouets étrangers pour entrer chez nous.

Les tableaux de statistique qui nous ont été fournis par la Direction générale des Douanes accusent une baisse dans notre exportation, même en tenant compte que, depuis 1895, les chiffres ne représentent plus la bimbeloterie entière, mais particulièrement les Jouets et Jeux. Aussi, la réforme capitale réclamée par cette corporation est-elle relative aux tarifs protecteurs et à l'abandon des anciens traités de commerce. « Nous sommes d'avis qu'il y a lieu d'établir pour chaque pays avec lequel il serait possible de négocier, un nouveau traité de commerce. » Voilà le cri de revendication. C'est la Déclaration des Droits de la Poupée.

Aux difficultés d'ordre douanier ajoutez la cherté des transports. Un excellent rapport a été rédigé par M. Th. Lamargnère en juillet 1896 sur *les Transports des Jouets par chemins de fer*. Il y signale des abus regrettables que le Président de

la Chambre syndicale déplorait publiquement : « En Allemagne, 1 000 kilos de jouets expédiés de Furth à Petit-Croix (frontière française) paient 69 francs pour un parcours de 490 kilomètres, tandis qu'en France, pour le même poids et la même distance, il faut payer 111 francs, soit 42 francs de plus. Autre exemple : 100 kilos de jouets expédiés de Paris à Nancy paient, pour ce parcours de 349 kilomètres, 8 fr. 09 c. ; les mêmes poids et articles partant de Lichtenfels sur Nancy paient 5 fr. 30 c. pour cette distance de 550 kilomètres, soit 2 fr. 79 c. en *moins* pour faire 207 kilomètres de *plus*[1]. »

D'après une note que me communiquait ces jours-ci le président actuel de la Chambre syndicale des Fabricants de Jouets, M. Fernand Martin, un tarif réduit est appliqué « aux jouets venant sur Paris seulement et d'une distance d'au moins 300 kilomètres. Ce tarif n'étant pas réciproque, la fabrication du jouet, en grande partie parisienne, ne peut en profiter. » Si les fabricants de l'Est français en profitaient seuls, il n'y aurait rien à reprendre ; mais par un jeu de tarifs combinés, les Allemands, qui avaient déjà tant de facilités pour entrer chez nous, y viennent plus facilement encore. Autrefois, les jouets de Nuremberg venaient sur Paris de quatre façons différentes, dont la plus avantageuse était par la frontière française de Batilly, à raison de 83 fr. 80 c. par wagon. A présent, les Allemands ne paient plus que 77 fr. 30 c. Ils bénéficient de 8 p. 100 sur le transport. Ce n'est pas une amélioration pour nous.

Les tarifs de transport, les droits d'entrée à l'étranger ne sont pas les seuls chagrins des fabricants de jouets. Ajoutez d'ailleurs cette considération malheureuse, que, les traités de commerce seraient-ils renouvelés avantageusement dès demain, il est trop tard : le mal est irréparable. Les pays qui étaient autrefois nos clients et nos tributaires, réduits à leurs propres ressources, s'en sont servis. Ils ont appris à faire le jouet, et ils le font à présent de façon telle, qu'ils peuvent se passer de nous. A Barcelone, à Milan, à Moscou, à New-York, des usines se sont ouvertes et prospèrent ; on l'a suffisamment vu à l'Exposition universelle de 1900. La seule ressource qu'aient

1. A. Chauvin, discours du 20 février 1897.

nos industriels est d'envoyer là-bas leurs contremaîtres pour que ces usines étrangères demeurent, si possible, des annexes et des succursales des leurs.

***

Nous venons d'exposer quelques difficultés. Il y en a d'autres. Et d'abord le chômage.

L'industrie du jouet a contre elle son irrégularité, qui prolonge et aggrave la morte-saison, pour lui faire succéder une période de presse, d'activité fébrile et hâtive, de précipitation qui parvient à peine à fournir aux commandes. Cette condition particulière explique encore comment la petite fabrication sera anéantie par les grosses usines, les clients importants ne se souciant pas de donner des ordres à des maisons dont le matériel, l'outillage, le personnel, les réserves, l'emplacement ne seraient pas une garantie suffisante pour l'exactitude de la livraison.

Une autre nécessité gêne le libre exercice de ce commerce, c'est celle de résider à Paris. En Allemagne, les usines sont installées au fond de l'Erzgebirge, de la Forêt de Thuringe ou du Jura franconien, à Nuremberg, à Furth, à Sonneberg; la vie y est bon marché, les salaires des ouvriers y sont peu élevés; les forêts attenantes aux usines fournissent sur place le bois à la fabrication. De même, en Hongrie, il existe une fertile industrie rurale, dont les ouvriers ont peu d'exigences. En Russie, les jouets sont faits par les laboureurs, en hiver, par ces *Koustari* que le gouvernement protège, patronne et même subventionne. Mais à Paris, la vie coûte cher, et l'ouvrier veut être payé en conséquence. Le salaire moyen y est de 5 francs pour les hommes, de 1 fr. 50 à 3 francs pour les femmes. Le terrain, le loyer exigent des dépenses considérables; pour établir l'usine, ses magasins, ses réserves, il en coûte beaucoup; et le fabricant n'a même pas les facilités de crédit qu'ont ses concurrents d'Allemagne, grâce à l'ingérence du gouvernement dans leurs affaires, et l'intérêt qu'il y prend.

On dira : « Pourquoi l'industrie du jouet ne s'établit-elle pas en province? » Pourquoi? Quelques industriels l'ont fait, ceux qui le peuvent, c'est-à-dire ceux qui ne fabriquent pas ce qu'ils appellent « la nouveauté », et dont les modèles ne

varient guère. C'est l'infime minorité. Pour les autres, l'air de Paris leur est aussi nécessaire qu'aux artistes et aux littérateurs. Il leur faut être au courant de l'actualité, du goût du jour, sentir autour d'eux ce frisson de la vie parisienne qui passe dans leurs créations et qui donne à l'article de Paris ce cachet particulier si goûté et si apprécié du monde entier. Ils y trouvent en outre cet autre avantage, qu'ils ont sous la main les matériaux innombrables de leur fabrication, dont ils n'ont pas besoin d'avoir des réserves. Un coup de téléphone leur permet de recevoir chez eux en quelques heures les matières premières si variées dont ils ont l'emploi. En province, il leur serait difficile et coûteux d'avoir chez eux des approvisionnements assez vastes pour être toujours réassortis. Du moins, à Paris, ils peuvent établir, sans frais, leur réserve dans les magasins de leurs nombreux fournisseurs. C'est qu'aucune économie n'est négligeable, et ce n'est pas aux bimbelotiers qu'on l'apprendrait, — eux qui savent, dans certains cas, faire de jolis petits jouets en métal avec de vieilles boîtes à conserves, nettoyées et flambées, ou mettre aux petits lapins battant du tambour des roues d'ébène qui proviennent — le devineriez-vous? — des trous percés dans les planchettes des huiliers de table.

Il faut ajouter à ces embarras les expédients dont use la concurrence étrangère pour lutter contre nous sur notre propre marché. Des fabricants étrangers expédient en France des parties de jouets démontés, comme quincaillerie; on les assemble en deçà de notre frontière et on les vend comme jouets français, puisqu'ils ont vu le jour sous notre ciel. Mais la fabrique est loin du lieu de cette seconde naissance.

Nos industriels ont cherché à parer à ce danger, notamment par une mesure récente qui peut devenir fort utile. Une des décisions les plus intéressantes qui aient été prises dans ces dernières années par la Chambre syndicale a été la création d'une marque de fabrique nationale française. Afin d'avertir le public, dont ce n'est point l'affaire de discerner la nationalité de ses achats, la Chambre a déposé au greffe du Tribunal de Commerce de la Seine, le 15 novembre 1897, sous le n° 55 457, une marque de fabrique dont elle délivre le droit d'usage à tout fabricant de jouets pouvant justifier de

sa nationalité française. Cette marque a été portée à la connaissance du public par voie d'affiches et de journaux; elle est aisément reconnaissable sur tous les jouets parisiens.

On est en droit d'espérer qu'au moins à égalité de prix, la clientèle donnera sa préférence à ses compatriotes. Elle se décernera par là même un double brevet de bon goût et de patriotisme.

*
* *

On voit par là combien la corporation du jouet est vaillante, active, ingénieuse. Au demeurant, ses desiderata ne sont pas tous irréalisables : réduction de tarif sur les chemins de fer pour les commis-voyageurs; création de journaux en langues étrangères pour solliciter la clientèle dans son pays et dans son langage; établissement des droits de la propriété industrielle.

Le commerce français éprouve quelque difficulté à joindre ses clients à l'étranger, et même dans nos propres colonies. Les Allemands, fabriquant nombre d'objets de petite valeur, y envoient des échantillons gratuits, ce que nous ne pouvons pas faire; nous le faisons d'autant moins que les échantillons, admettant même qu'on les y envoyât, arriveraient chez des négociants qui ne sont pas français et qui favorisent le commerce de leur métropole.

Il serait à souhaiter qu'à l'exemple de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Russie, le gouvernement fondât ou patronnât en province des écoles techniques du jouet. Cette industrie devient de plus en plus spéciale, de plus en plus complexe. Le perfectionnement et la variété de l'outillage nécessitent des connaissances plus étendues en mécanique, en horlogerie, en machinerie; une école où l'enseignement serait une perpétuelle consultation du passé et de l'étranger, une incessante revue des nouveautés et des modèles récents, une étude des publications spéciales, des procédés d'autrefois et des possibilités de l'avenir, détournerait avec profit une partie de la jeunesse arrêtée aux portes de tant de carrières, et enrichirait les ressources ainsi rajeunies de notre industrie.

Je voudrais aussi un musée permanent du jouet, assez vaste pour contenir et retenir parmi les nouveaux modèles

ceux qu'une commission spéciale aurait jugés dignes de cette faveur. Ce serait comme une école pratique où les fabricants trouveraient, non pas des originaux à copier, mais des sollicitations à des inventions et à des imaginations neuves.

Une autre institution encore serait utile, et la Chambre syndicale a été saisie de ce projet. (Rapport des travaux de l'année 1898.) On connaît la foire de Leipzig, ce grand marché d'échantillons qui se tient deux fois l'an et qui attire les acheteurs du monde entier. Elle fait tort à la bimbeloterie française, à tel point que des maisons françaises, l'an dernier, y ont envoyé leurs modèles. Aussi a-t-on songé à la fondation d'une foire annuelle de l'article de Paris, à Paris. Elle aurait plus d'un attrait. Elle prolongerait la période de fabrication, faible pendant dix mois, effrénée quand approche la Noël. Surtout, elle arrêterait à Paris l'acheteur, qui pour l'instant va directement à Leipzig où il trouve tout ce dont il a besoin. Quand il repasse par Paris, il n'a plus rien à acheter ni à dépenser. Il déserte notre marché, d'autant plus que celui-ci est incommode : pour avoir nos modèles, il faut perdre beaucoup de temps en courses à travers plusieurs quartiers, préparer une liste d'adresses, courir d'une maison à l'autre. A Leipzig, en une demi-journée, il a fait son choix. Il faut savoir regarder, écouter, prendre partout ce qui est bon à garder, adopter les idées utiles consacrées par l'expérience. Sainte-Beuve avait raison de dire : « Il faut avoir voyagé; cela étend les idées et rabat l'amour-propre. »

*
* *

En dépit des complications, notre industrie du jouet fournit avec aisance et éclat la plus belle carrière. Que les derniers obstacles s'aplanissent, et le jouet français continuera d'émerveiller le monde par sa grâce, son esprit, sa simplicité ingénieuse, sa légère élégance, son cachet parisien, sa mutine et espiègle allure. Car le jouet reflète la race, et l'on peut dire aux peuples : « Montre tes jouets, je te dirai qui tu es. »

A part les « articles scientifiques », qui exigent moins de charme que de scrupuleuse et exacte patience, qualités que l'esprit germanique applique à merveille dans sa fabrication,

et qui conviennent à une race de savants et de philologues, on peut dire que le jouet parisien n'a pas de rival. Il reçoit partout l'accueil que le monde fait aux Français eux-mêmes, à leurs artistes, à leurs comédiens, à leurs auteurs, à leurs toilettes, à leurs modes, à leurs tableaux, à leurs bibelots d'art.

Il fait partie de notre patrimoine artistique ; à ce titre il doit forcer notre attention, notre sollicitude. Comme les pandores du règne de Louis XV, il va porter au loin le charme piquant et l'élégance séduisante de notre goût. Mais au siècle dernier, les poupées-modes de la rue Saint-Honoré n'étaient que deux ; elles ont fait souche et multiplié ; leur descendance a été plus prolixe encore que celle de mère Gigogne, et Paris seul fournit au monde, annuellement, pour cinq millions de leurs petits enfants, le dixième de la fabrication totale.

C'est au Gouvernement, au Parlement, et c'est aussi au public qu'il appartient d'aider nos fabricants dans cette âpre lutte contre l'étranger. Qui le jouet n'intéresse-t-il pas? Il amuse l'enfant, il tranquillise les parents, il donne aux amis, même célibataires, aux grands-parents, à toute la famille, l'occasion de fêter les petits ; il procure aux malheureux, aux ouvriers, le pain quotidien. Que de gens intéressés à sa prospérité !

Il la mérite. Le jouet n'est peut-être pas ce qu'un vain peuple pense, et jamais une pareille futilité n'a eu, en réalité, une telle importance économique, commerciale, sociale. Le Hollandais Cats avait écrit, en tête de ses *Kinderenspel* ou « Jeux d'Enfants », cette épigraphe : *Seria nugis*. Nous estimons comme lui qu'il y a des choses sérieuses à dire à propos de ces bagatelles ; nous souhaitons de ne pas vous avoir donné l'idée qu'on peut même en écrire d'ennuyeuses.

LÉO CLARETIE

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre 1900

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

		Pages.
VICOMTE DE REISET	La Route de l'Exil	1
RENÉ BOYLESVE	La Becquée (2e partie)	29
A. FRANÇOIS	Au Yunnan. — II	82
PIERRE BOYÉ	Le Père d'une Reine de France	109
MARY JAMES DARMESTETER	Thackeray. — I.	139
G. ROGETTA	Après Dîner	164
COMTE REMACLE	Une Vendetta provençale au XVIe siècle. — II.	194
MICHEL CORDAY	Science et Mœurs. — Un État	215

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

FRÉDÉRIC MASSON	Les Préliminaires du Divorce impérial. — I	225
RENÉ BOYLESVE	La Becquée (3e partie)	244
ACHILLE VIALLATE	William Mac Kinley	283
ANDRÉ DUMAS	Chants d'Automne	323
FRANK HARRIS	Montes le Matador	330
J. LEMOINE	Les Évêques de France et les Protestants (1698).	373
MARY JAMES DARMESTETER	Thackeray. — II	405
FÉLIX LE DANTEC	L'Espèce	422

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

		Pages.
H. G. WELLS	L'Homme invisible *(1re partie)*	449
FRÉDÉRIC MASSON	Les Préliminaires du Divorce impérial. — II	495
M. OSTROGORSKI	Les Femmes politiciennes en Angleterre	526
FRANTZ FUNCK-BRENTANO	Le Collier de la Reine. — I	558
ÉDOUARD SCHURÉ	L'Œuvre de Gustave Moreau	587
ÉMILE DAIREAUX	Anglais et Français en Argentine	623
RENÉ BOYLESVE	La Becquée *(fin)*	644
★★★	La France et les Puissances en Chine	668

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

ERNEST LAVISSE	Dialogues entre Louis XIV et Colbert. — I	677
PIERRE DE COULEVAIN	Ève victorieuse *(1re partie)*	697
MICHEL BRÉAL	Un nouveau Dictionnaire de la Langue française	755
FRANTZ FUNCK-BRENTANO	Le Collier de la Reine. — II	767
H. G. WELLS	L'Homme invisible *(2e partie)*	799
ANDRÉ LIARD	La Mission Foureau-Lamy	845
FERNAND GREGH	Les Heures vivantes	873
LEO CLARETIE	L'Industrie des Jouets en France	891

LIVRES ILLUSTRÉS

ARAGON ET VALENCE, EXCURSIONS EN ESPAGNE, par **madame Jane Dieulafoy,** avec 100 gravures. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

C'est là un récit de voyage, mais c'est aussi une étude historique, et madame Jane Dieulafoy ne s'est point seulement proposée d'admirer en Espagne, et de nous faire admirer dans ce livre, les beautés de l'art et de la nature, l'éclat des cérémonies et des spectacles. Elle a voulu surtout pénétrer dans l'âme espagnole : les mœurs, les coutumes, les arts ne lui ont servi que de documents pittoresques pour de plus profondes recherches. Elle a su comprendre et faire comprendre que, de tous les peuples, c'est le peuple espagnol qui a su le mieux conserver à travers les siècles les traits essentiels de son caractère national. Elle nous le démontre à chaque page, et les descriptions, les anecdotes qui font l'intérêt de son livre ne sont en quelque sorte que les illustrations de cette idée.

BOUM... VOILA! par **H. Gerbault,** album inédit en couleurs, avec une préface de **Sully Prudhomme.** (H. SIMONIS-EMPIS, éditeur.)

Avec une verve délicieuse, M. Sully Prudhomme nous fait les honneurs de ce joli recueil, et voici qu'après avoir présenté au public avec une indulgence toujours attentive et recueillie tant de jeunes poètes, le philosophe grave de la *Justice* et du *Bonheur* se révèle à nous en ces quelques pages inattendues, dans toute la grâce de cette ironie souriante que si peu de gens lui soupçonnaient. C'est qu'Henri Gerbault est le neveu du poète, un de ces neveux terribles et charmants, qui savent se faire pardonner tout, même leur talent, souvent espiègle, toujours délicat et spirituel. Et certes, la muse d'Henri Gerbault ne se pique point d'austérité; ses « parisiennettes » sont bien de Paris, du Paris qui s'égaie, et babille, toutes les après-minuit, au hasard des mots, retroussés pour être plus alertes. Et parmi ces beaux livres d'étrennes, qui sont presque tous pour les enfants, il faut mettre de côté celui-là, pour en donner un peu la joie à ces pauvres parents, si oubliés.

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900, par **Louis Rousselet,** avec 152 gravures. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Nous avons encore le souvenir tout neuf des superbes palais que l'Exposition fit surgir aux bords de la Seine, et dont la plupart sont encore dressés pour quelques mois, mais déserts maintenant, dépouillés de toutes les merveilles qui étaient venues de si loin charmer nos visiteurs. M. Louis Rousselet nous propose de refaire avec lui, dans ce livre, toutes ces promenades où l'on apprenait tant de choses, mais sans hâte cette fois, et sans bousculade, en la compagnie d'un guide aimable et averti, qui sait faire halte aux bons endroits. Et tout le public voudra le suivre.

LE TOUR DU GLOBE D'UN BACHELIER A TRAVERS LES UNIVERSITÉS DE L'ORIENT, par **André Laurie,** avec des illustrations de **L. Benett.** (J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

Ce roman est le douzième de la série célèbre sur « la Vie de collège dans tous les temps et dans tous les pays ». Et voici qu'après nous avoir montré les écoliers de France, puis ceux des grandes nations européennes. M. André Laurie entreprend de plus lointaines promenades. Nous avions déjà pénétré en sa compagnie dans les lycées du Japon et des États-Unis: cette fois, c'est en Orient, dans ce lumineux Orient des poètes, que l'auteur nous transporte. Et c'est, en passant par l'Égypte, un long « tour d'Asie » qu'il nous propose : et nous visitons avec lui les mystérieuses terres hindoues, les colonies françaises, puis le vieil Empire des Célestes, avant de rentrer par la Sibérie, — tout cela gaiement, parmi des aventures amusantes et romanesques, et en regardant au long des pages, dans les beaux dessins de M. L. Benett, les scènes pittoresques de la vie aux pays d'Orient.

LE VIEUX PARIS, études et dessins originaux, par **A. Robida.** (MONTGRÉDIEN ET Cie, éditeurs.)

Il faut signaler ce recueil de tous les dessins qui ont servi à la reconstitution du Vieux Paris. Au moment où l'Exposition vient de fermer ses portes, il est intéressant de posséder ces études mêmes de Robida, qui furent si ingénieusement réalisées. Presque pas de texte ; à peine quelques pages d'indications, qui peuvent redonner aux souvenirs plus de netteté et assignent leur place exacte dans l'ensemble à toutes ces curieuses bicoques, qui, l'une après l'autre, reparaissent à nos yeux, dans toute leur grâce pittoresque.

LE LANGAGE ÉQUESTRE, par **Jules Pellier,** avec 61 compositions inédites de **MM. Pierre de Gavarni** et **Magne de la Croix,** 46 gravures et 2 planches en héliogravure. (CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Le distingué président de la Société de « l'Étrier », le comte de Cossé-Brissac, a écrit une préface charmante pour ce livre érudit et attachant qui vient s'ajouter aux précédents ouvrages du même auteur, l'*Équitation pratique* et *Selle et Costume de l'Amazone*. C'est là toute une bibliothèque en trois volumes où l'on peut connaître assez à fond le cheval et l'équitation. L'ouvrage n'était point inédit, mais il nous revient tout perfectionné en cette nouvelle édition, d'un maniement bien plus commode, avec un supplément d'articles spéciaux sur l'extérieur du cheval. « Ce livre est celui d'un maître à tous égards : car le tact, l'érudition et la clarté y coulent à pleins bords ; grâce à lui, l'art équestre apparaît dépouillé de ses nombreux mystères et n'en promet que plus d'attraits et de séductions. »

NOTRE MARINE DE GUERRE,
par le lieutenant de vaisseau **Hourst**, avec de nombreuses illustrations de **Robert Hénart**.
(COMBET ET Cie, éditeurs.)

Au moment où la question de la suprématie maritime est la préoccupation dominante de toutes les nations, on voudra beaucoup lire cet ouvrage si intéressant, éclairé de nombreux dessins qui permettent de suivre aisément les explications et les descriptions de l'auteur. Un assez grand nombre de personnes connaissent les bateaux de commerce ou les paquebots, mais les navires de guerre ne sont point si facilement accessibles et l'auteur nous les présente minutieusement dans tout le détail de leur construction et de leur armement. Croiseurs, torpilleurs, sous-marins, il étudie les divers types de notre flotte ; il nous initie à la vie de bord ; puis, du bâtiment isolé, il passe aux manœuvres d'escadre, et, d'après les documents les plus autorisés, nous fait assister aux combats sur mer les plus récents. Voilà un beau livre et un livre utile : il faut souhaiter qu'il soit lu et compris.

MADEMOISELLE LILI, MAITRESSE DE MAISON,
texte par **Un Papa**, dessins de **L. Frœlich**.
(J. HETZEL ET Cie, éditeurs.)

Pendant tout un grand jour, maman est souffrante, obligée de garder la chambre et le lit, avec un affreux mal de tête, et mademoiselle Lili fait connaissance avec les responsabilités et les tracas de l'existence : c'est elle, pour un jour, la maîtresse de maison. Elle est bien aidée en cette tâche par une cousine un peu plus âgée qu'elle, mademoiselle Mathilde ; mais, tout de même, on a beau être deux, il faut se donner bien du mal pour ne pas faire de bruit et prendre l'air d'une grande personne. Toute cette journée longue et difficile nous est racontée avec de jolis détails qui intéresseront toutes les petites filles, tandis que les parents, par-dessus des cheveux bouclés, s'amuseront aux charmants dessins de Frœlich.

LE CAPITAINE BELLORMEAU, par **A. Robida**, avec des illustrations de l'auteur.
(ARMAND COLIN, éditeur.)

Comme les années précédentes, A. Robida nous donne aujourd'hui un pittoresque album, au récit alerte, aux illustrations originales, qui enchantera bien des lecteurs. C'est de la gaieté pour les yeux et pour l'imagination de tout le petit monde que Robida ne manque jamais de gâter. Et sa verve est inépuisable, car elle peut mettre à son service toute une science minutieuse du décor et du costume aux diverses époques de notre histoire. Les aventures héroï-comiques du capitaine Bellormeau sont assurées de vivre désormais : A. Robida les a su rendre plus que vraisemblables, un peu vraies, et doublement vraies, grâce au si joli brin de plume qui est à l'autre bout de son crayon.

LES CATHÉDRALES DE FRANCE,
par **Arthur Loth**, avec 100 planches hors texte.
(H. LAURENS, éditeur.)

Comment se sont élevées nos grandes cathédrales, c'est ce que M. Loth, ancien élève de l'École des Chartes et lauréat de l'Institut, nous montre en ce livre, avec une science toujours autorisée. « Leur histoire est l'histoire même de l'architecture chrétienne de France. Elles n'ont pas surgi spontanément du sol ; elles ne sont pas sorties tout d'un coup et d'une pièce de la tête d'un homme de génie. L'architecture gothique, dont nos cathédrales françaises sont la plus haute expression, est le résultat dernier et parfait de la transformation régulière et logique de l'architecture romane, comme celle-ci est née des édifices construits par les Romains. » Ces quelques phrases contiennent tout le programme de l'auteur ; il a su le développer magistralement, et les éditeurs ont voulu que cette belle étude fût ornée des plus magnifiques reproductions.

LE CHATEAU DE LA VIEILLESSE.
par **Guy Chantepleure**, avec de nombreuses illustrations. (ALFRED MAME ET FILS, éditeurs.)

On sent que l'auteur a aimé la très douce histoire qu'il nous raconte. C'est un roman d'amour très gracieux et très pur, un de ces romans que les enfants même peuvent lire, et qui laisseront dans leur cœur, non point le goût stérile du rêve, mais le désir d'une vie simple et droite. Le récit est délicieux, écrit d'un style harmonieux et simple, comme la touchante et naïve complainte de Dame Ysabeau dont les vers menus chantent, çà et là, aux pages de ce livre. Et, à leur insu, tous les jeunes lecteurs apprendront qu'il est un art d'écrire ; et, quand ils liront d'aventure quelque récit prétentieux et gauche, faussement puéril, par trop « écrit pour eux », ils s'apercevront que cela ne vaut point, pour distraire et pour émouvoir, les si jolies phrases, souples et claires, de Guy Chantepleure, sa façon charmante de conter, et surtout de croire à ce qu'il lui plaît d'imaginer.

LA NOUVELLE FRANCE, par **E. Guénin**, avec 12 planches en couleurs et de nombreuses gravures en noir. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Que de noms émouvants et illustres se rappellent à nous en ce beau livre ! Jacques Cartier, Champlain, Frontenac, Montcalm, Bougainville et d'autres encore ! Et comme cette glorieuse terre du Canada, que nous avons dû si misérablement abandonner, nous est restée fidèle ! Il n'est pas d'année où quelque poète canadien n'adresse en hommage à ses frères de France quelque livre ardent et généreux où l'on sent vibrer à chaque page son attachement inébranlable à l'ancienne patrie. M. Eugène Guénin nous raconte aujourd'hui toute l'histoire de cette nouvelle France, avec un talent d'évocation puissante, que l'Académie française a couronné.

L'ODYSSÉE D'UN PETIT CÉVENOL,
par **Henry Gauthier-Villars**, avec des illustrations de **J. Geoffroy.**
(A. HENNUYER, éditeur.)

Henry Gauthier-Villars écrit peu de livres pour les enfants, non plus que son excellent confrère Willy ni que cette *Ouvreuse du Cirque d'Été* qui s'employa d'un tel cœur et d'un tel esprit pour faire triompher la musique nouvelle. Mais Henry Gauthier-Villars a un fils, et c'est pour son fils qu'il a raconté « cette histoire d'un petit cévenol qui sut lutter contre l'adversité d'un cœur résolu ». Nous apprenons cela dans quelques lignes d'une dédicace charmante; et, au moins on peut être sûr, tout de suite, que cette histoire d'enfants fut écrite avec soin. Henry Gauthier-Villars a trop d'esprit pour ne point offrir à « son cher petit garçon » une tout à fait jolie histoire. Celle-là est exquise de grâce alerte et de bonne humeur.

VOYAGE DU GÉNÉRAL GALLIÉNI,
— CINQ MOIS AUTOUR DE MADAGASCAR, —
avec 147 gravures et de nombreuses cartes et statistiques.
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Le public français n'ignore pas ce qu'il doit au général Galliéni : cette merveilleuse pacification de Madagascar, si rapide et en même temps si prudente. Mais il sait cela d'ensemble, si l'on peut dire, et la plupart des gens ne soupçonnent pas ce qu'il a fallu déployer d'activité infatigable et de calme énergie. Pour se rendre compte en toute précision de ce qu'on apprend mal par de simples rapports, le gouverneur ne s'est point enfermé dans son palais, se bornant à donner des ordres et à diriger, très au loin, l'œuvre d'organisation qu'il fallait entreprendre. Il a voyagé pendant des mois, visitant les villes et les villages, interrogeant les colons, voyant tout par lui-même, promenant dans l'île tout entière le prestige de son autorité. C'est le récit complet de ce voyage que l'on trouvera dans ce livre, et c'est là un précieux document : c'est aussi un livre de lecture attachante, qu'on se plaît à lire, et qu'il faut avoir lu.

DANS LA FORÊT NOIRE, par **W. Hauff**, illustrations de **Leinweber.**
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Il y a dans ce livre un roman et des contes, un roman assez long et très curieux qui se passe « dans le temps où les routes de la Forêt Noire n'étaient ni aussi bonnes ni aussi fréquentées que de nos jours ». Puis ce sont des contes, toutes sortes de contes, et l'auteur nous emmène à Constantinople, à Bagdad, à Bassorah, dans cet Orient des belles histoires, à la fois réelles et merveilleuses. Et il faut remercier le traducteur, M. A. Lavallé, de révéler au jeune public français cet intéressant ouvrage, qui s'embellit encore d'illustrations nombreuses et charmantes.

LE SECOND EMPIRE,
— 2 DÉCEMBRE 1851-4 SEPTEMBRE 1870, —
par **Armand Dayot**, d'après des peintures, gravures, photographies, sculptures, dessins, médailles, autographes, objets du temps.
(ERNEST FLAMMARION, éditeur.)

Après nous avoir raconté par l'image le cycle héroïque formé par les faits de la *grande Révolution*, du *Premier Empire* et des *Journées révolutionnaires de 1830 et de 1848*, M. Armand Dayot poursuivant ses infatigables recherches s'est enfin décidé à donner au public ce volume nouveau sur le *Second Empire*. Les difficultés étaient nombreuses, et certes les estampes ne manquaient point, non plus que les photographies intéressantes, mais la sélection n'en était que plus délicate. M. Armand Dayot a su faire un choix fort avisé. Et, au long de ces trois cent cinquante pages, c'est un défilé ininterrompu de reproductions très curieuses, où s'évoquent vingt années de notre histoire.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE,
de **Cervantes Saavedra**, avec des illustrations d'**Henri Morin.** (H. LAURENS, éditeur.)

Pour rendre accessible à des enfants cette belle histoire de Don Quichotte, M. L. Tarsot a dû naturellement abréger certains épisodes et aussi retrancher, çà et là, certains passages, par trop « lestes et gaillards » comme disaient nos pères. Mais il a sauvé, « dans le vaste récit, tout ce qu'a consacré d'une manière plus spéciale l'admiration populaire, tous ces épisodes d'un comique si puissant dont la conversation courante ravive à chaque instant le souvenir ». Et, en attendant qu'ils puissent goûter l'œuvre de Cervantes dans la plénitude de sa beauté, les enfants feront connaissance avec le chevalier de la Triste Figure et avec son fidèle Sancho Pança, d'autant que M. Henri Morin nous en donne, aux illustrations de ce livre, des types admirablement établis.

LE SECRET DE SAINT LOUIS, par **Émile Moreau** avec douze compositions hors texte, par **Adrien Moreau**, gravées à l'eau forte, par **X. Le Sueur.**
(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Il faut signaler entre tous ce beau volume où le romancier et les artistes ont su ressusciter avec une égale maîtrise une des périodes les plus attachantes et les plus dramatiques de notre histoire. La grande figure de Saint Louis s'y révèle en ses nombreux aspects, douloureuse, inquiète, inoubliable. Et auprès de ce roi dont Voltaire a dit que « jamais homme ne poussa si loin la vertu » apparaissent tous les personnages du temps qui pouvaient séduire un écrivain, la reine Blanche de Castille, Thibaut de Champagne, Mauclerc, la comtesse de la Marche, la reine de Navarre, Boulogne, Fournival, Joinville, toute cette France héroïque, ardente et naïve, qui fit les dernières croisades.

AUTOUR DE LA MÉDITERRANÉE, LES CÔTES ORIENTALES, TERRE SAINTE ET ÉGYPTE, DE JÉRUSALEM A TRIPOLI, par **Marius Bernard**, avec 120 gravures de **H. Avelot** et **Pan de Ligny**.

(H. LAURENS, éditeur.)

Tandis qu'il écrivait le dernier volume de cette intéressante collection, M. Marius Bernard a fait l'heureuse découverte d'une page d'Alexandre Dumas, qui pensa, lui aussi, publier la relation d'un voyage *autour de la Méditerranée*, et qui, au moment de se mettre en route, faisait part au public de son projet, développait même tout un programme, ce même programme que devait reprendre et remplir M. Marius Bernard. Alexandre Dumas, lui, ne fit pas le voyage. Mais, à son insu, il fut le préfacier de toute cette série si attachante et si consciencieuse, qui se clôt cette année par ce beau volume sur les côtes orientales, où s'évoquent, dans une splendeur d'apothéose, Jérusalem et Alexandrie, Nazareth et Memphis, le Saint-Sépulcre et les Pyramides.

LA CARICATURE ET LES CARICATURISTES, par **Émile Bayard**, frontispice de **Louis Morin**, préface de **Léandre**, avec de nombreuses illustrations de **Willette**, **Gavarni**, **Cham**, **Forain**, **Caran d'Ache**...

(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Après l'*Illustration et les Illustrateurs*, M. Émile Bayard nous montre aujourd'hui la *Caricature et les Caricaturistes*, et ce livre encore est charmant. Une délicieuse aquarelle de Louis Morin fait de la couverture un enchantement et une joie pour les yeux. Ch. Léandre, de sa plume et de son crayon, s'est plu à écrire et à dessiner une lettre-préface, et, au long du livre, par des notices ornées de portraits, M. Émile Bayard nous présente l'un après l'autre tous nos maîtres caricaturistes, analyse leur œuvre spirituelle, quelquefois légère, souvent profonde, toujours si française et d'observation si imprévue.

A TRAVERS L'HISTOIRE NATURELLE, BÊTES CURIEUSES ET PLANTES ÉTRANGES, par **Henri Coupin**.

(A. MAME ET FILS, éditeurs.)

« Pourquoi inventer? En histoire naturelle, la réalité n'est-elle pas mille fois plus curieuse que la fiction?... » Telle est l'épigraphe de ce livre, et M. Henri Coupin nous fait assister en effet à d'extraordinaires spectacles. Il ne fait que bien regarder, mais c'est là un don et une science; et, pour avoir vu tout ce qu'il nous montre, l'auteur a dû faire des études longues et difficiles; mais comme il a dû s'amuser, parfois! Quelles jolies récréations il s'est données, et comme c'est vraiment aimable à lui de nous en faire part, et de rassembler pour nous en un livre alerte et amusant tous ces détails curieux, que nous n'aurions jamais su découvrir en d'énormes volumes poussiéreux et rébarbatifs!

TOUTE SEULE, par **madame Ch. Chabrier-Rieder**, avec 88 gravures, d'après **Damblans**.

(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Accablée de charges et de soucis, l'héroïne vient à bout de ces lourdes épreuves, à force d'énergie indomptable, et de fermeté quotidienne. Elle subvient toute seule aux besoins de frères et de sœurs plus jeunes qu'elle et elle trouve le temps d'être heureuse elle-même, comme elle l'a si bien mérité. Et ce livre « enseigne qu'il n'est point d'obstacle dont une conscience droite, une volonté sans défaillances ne viennent à bout, et que, si contraires soient les événements, si hostiles ou obtus paraissent les gens, le mieux, en toute circonstance, est encore, toujours et quoi qu'il arrive : faire son devoir ». Mais ce livre prouve en même temps que madame Chabrier-Rieder excelle à conter d'un style alerte où abondent les jolis détails d'observation toujours scrupuleuse et d'émotion délicate.

RECRÉATIONS INTELLECTUELLES, par **L. Harquevaux** et **L. Pelletier**.

(A. HENNUYER, éditeur.)

Les enfants s'intéressent volontiers au sens caché sous les figures du rébus, sous les vers de la charade, sous les mystérieuses combinaisons du carré magique. Et c'est là pour eux un utile pssse-temps qui donne de bonne heure à leur esprit un peu de curiosité et de patience. Mais il faut une sorte d'apprentissage à ces récréations intellectuelles, et, pour qui n'est point initié, la plupart de ces amusants problèmes apparaissent insolubles et rebutants. Les auteurs de ce livre ont voulu éclaircir « tous les mystères de la composition et de la divination des jeux d'esprit ». Ils ont fait ainsi un ouvrage utile et attrayant, qu'on ne saurait trop recommander à tous les Œdipes, jeunes et vieux.

PETIT MARSOUIN (1870-1884) — HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE SOLDATS —, par **le capitaine Danrit**, illustrations par **Paul de Sémant**.

(CH. DELAGRAVE, éditeur.)

Le héros de ce livre est le petit-fils de *Jean Tapin*, tambour à Valmy, colonel de la garde à Waterloo; ses deux fils, Henri et Jean, *Filleuls de Napoléon*, avaient empli de leur vie héroïque le second roman de la série. Georges Cardignac, son petit-fils, le *Petit Marsouin*, se montre le digne héritier de tous ces braves. Bien qu'il imagine pour ses personnages les plus attachantes aventures, l'auteur se propose avant tout d'apprendre à ses lecteurs notre histoire guerrière depuis un siècle : il a donc le respect scrupuleux des faits. Depuis 1870 on ne s'est battu que hors de France; mais nous avons eu à soutenir de sanglantes luttes coloniales : Georges Cardignac se bat au Soudan et au Tonkin, et c'est pour le capitaine Danrit l'occasion de nous faire excellemment le récit de ces deux campagnes.

LIVRES. D'ETRENNES.
Léon Rudnicki
LETTRES
SCIENCES
ARTS
LIBRAIRIE Ch DELAGRAVE

1901

Librairie CH. DELAGRAVE, 15, rue Soufflot, Paris

ETRENNES 1901 — Publications Nouvelles — ÉTRENNES 1901

Voyage autour du Globe, par *I. EGGERMONT*

Amérique — Japon

Deux volumes format in-4° colombier, avec très nombreuses gravures, plans et cartes
Chaque volume : Broché, **25** fr. — Relié toile, fers spéciaux, **30** fr. — Relié amateur, **35** fr.

Le Langage Équestre, par *Jules PELLIER*

Nouvelle édition augmentée de nombreuses illustrations

Magnifique volume in-8°. — Broché. . . . . **25** fr. — Relié amateur. . . . . **30** fr.

Jean Tapin 1792-1815 — *Filleuls de Napoléon* 1807-1870 — *Petit Marsouin* 1870-1884

Histoire d'une famille de soldats

Par le *Capitaine DANRIT*. — Illustrations par *Paul de Sémant*

Chaque vol. in-4° écu. Broché. . . . . **7 50** — Reliure artist., fers en couleurs, tr. dorée . . . **10** fr.

La Caricature et les Caricaturistes, par *Émile BAYARD*

Frontispice de *Louis MORIN*. — Préface de *LÉANDRE*
Nombreuses illustrations de *Willette, Gavarni, Cham, Forain, Caran d'Ache*, etc.
ÉDITION DE LUXE, avec fers spéciaux en couleurs, d'après l'aquarelle de *Louis Morin* . . **12** fr.

NOUVELLE COLLECTION IN-4° RAISIN

Chaque volume avec reliure artistique, fers spéciaux, tranche dorée. . . . . **10** fr.

Un Cadet de Normandie, par F. du BOISGOBEY. — Illustrations de Adrien Marie

Droit d'aînesse — Par *A. DOURLIAC* — Illust. de *Vacha*

Dans la Forêt Noire — Par *W. HAUFF* — Illust. de *Leinweber*

Beaux volumes in-4° colombier. Reliure artistique, fers spéciaux, tranche dorée. . **7 50**

Dans la même Collection

Les Cévennes, Par E.-A. MARTEL. Nombreuses illustrations.

Le Tonkin, Par L. DUMOULIN. Illust. de Dick de Lonlay

Au Pays des Touaregs — Par *L. DEX* — Illust. de *E. Gros*

Au Drapeau Par *F. BOURNAND* — Illustrations de *Detaille, Grolleron, etc.*

Magnifiques volumes in-4° soleil. Reliure artistique, fers spéciaux, tr. dorée **6 50**

Dans la même Collection

Le Petit Florentin, par H. DE CHARLIEU.
Le Monde Enchanté, par ORTOLI.
Les Enfants de Grand-Pierre, p. E. MULLER
Fille de France, par L. BRUNET.
L'Espion des Écoles, par L. ULBACH.

Au Pôle Nord, par *SALGARI*. — Illustrations de *Gamba*

Superbe volume, grand in-8° jésus. Reliure artistique, fers spéciaux, tranche dorée **5 25**

Dans la même Collection

Vive la France! par DE GRANDMAISON
De Marseille à Tamatave, par L. BRUNET

Victor Hugo Théâtre Morceaux Choisis — 1 vol. in-16 broché. **3 50** | Relié mouton. . . . . **5** fr.

La Mionette par *Eug. MULLER*. — 1 vol. in-16, broché. **3 50** | Relié mouton . . . . **5** fr.

Miss Porc-Epic — Par *E. DUPUIS* — Illust. de *G. Conrad*
Un beau volume in-8° jésus
Relié toile tranches dorées. **3 90**

Pierrot-Robinson — Par *Tante NICOLE* — Illust. de *J. Geoffroy*.
Un bel Album in-4°
Élégant cartonnage . . . . . **3** fr.

22e ANNÉE — 1901

St NICOLAS

22e ANNÉE — 1901

Journal illustré pour Garçons et Filles

Paraissant le Jeudi de chaque semaine

Gravure extraite du *Saint-Nicolas*.

Pour paraître le 1er Décembre :

Illustrations de ZIER

l'Héritage du Fakir

par Eudoxie DUPUIS

Conditions d'Abonnement : Les Abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin

Paris et Départements		États de l'Union Postale		Un Numéro
Un An. 18 fr.	6 Mois. 10 fr.	Un An. 20 fr.	6 Mois. 12 fr.	35 centimes

Envoi gratuit d'un Spécimen sur demande

COLLECTION. — Les 21 années parues (1880-1900) forment chacune un volume, petit in-4°, magnifiquement illustré. Chaque volume broché, **18** fr.; avec belle reliure, fers spéciaux, **22** fr.; tranche dorée, **23** fr.

Rondes de Saint-Nicolas par Léon VALADE. Musique de L. Dauphin. Illustr. de Boutet de Monvel. 1 volume in-4° . . . . . 3 francs

Prédictions et Conseils de Saint Nicolas *Oracle des Enfants*. Élégant album, ill. par B. de MONVEL, couverture gélatinée en couleur. — Prix. . 5 francs

Portrait de Saint-Nicolas, dessiné par BOUTET de MONVEL, gravé par L. MULLER.
Prix : sur Hollande : 10 fr.; pour les abonnés : 5 fr. ; sur Japon : 20 fr.; pour les abonnés : 10 fr.

Dictionnaire général
de la
LANGUE FRANÇAISE

DU COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS

précédé d'un

Traité de la Formation de la Langue

ET CONTENANT

1° La prononciation figurée des mots;
2° Leur étymologie; leurs transformations successives, avec renvoi aux chapitres du traité qui les expliquent, et l'exemple le plus ancien de leur emploi;
3° Leur sens propre, leurs sens dérivés et figurés, dans l'ordre à la fois historique et logique de leur développement;
4° Des exemples tirés des meilleurs écrivains, avec indication de la source des passages cités

PAR MM.

Adolphe HATZFELD
Professeur de rhétorique
au Lycée Louis-le-Grand

Arsène DARMESTETER
Professeur de littérature française
du Moyen Age et d'histoire de la Langue française
à la Faculté des Lettres de Paris

Avec le concours

de M. **Antoine THOMAS**
Chargé du cours de philologie romane à la Faculté des Lettres de Paris

DEUX FORTS VOLUMES, grand in-8°, de 2.600 pages, à deux colonnes
TOME I (A—F). — TOME II (G—Z)
Brochés . . . . . 30 fr. — Reliés . . . . . 38 fr.

L'INSTITUT DE FRANCE, ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES
a décerné à cet Ouvrage
Le Prix JEAN REYNAUD de 10.000 francs

Nous mettons en vente le **Dictionnaire général de la Langue Française**, du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, par MM. ADOLPHE HATZFELD et ARSÈNE DARMESTETER, avec le concours de M. ANTOINE THOMAS; et le *Traité de la formation de la Langue française*, commencé par ARSÈNE DARMESTETER et achevé par M. SUDRE, sous la direction de M. ANTOINE THOMAS.

Commencé en 1871, ce travail se termine en 1900. Il était impatiemment attendu depuis plusieurs années, tant en France qu'à l'étranger.

En 1887, M. GASTON PARIS, de l'Académie française, un des maîtres les plus éminents de la science philologique, écrivait dans le *Journal des Savants :*

« On attend ce *Dictionnaire* avec une vive impatience, et il n'est pas douteux qu'il ne fasse époque dans l'histoire de la philologie nationale... »

En 1888, M. MICHEL BRÉAL, dont on connaît l'autorité en matière de linguistique, écrivait dans la *Revue des Deux Mondes :*

« Le jour où ce recueil aura paru, nous pouvons espérer que la sémantique (Science de la signification des mots), en notre pays, aura une base large et solide. »

Nous ajoutons à ces précieux témoignages, celui de M. G. LANSON :

« Où les auteurs du nouveau *Dictionnaire* ont fait une merveille de clarté, de précision, de logique; où ils ont développé une rare finesse, un sens philosophique d'une remarquable sûreté, c'est dans la définition et le classement des sens. Ils ont vraiment défini par le genre et par le propre, évitant ces circuits vicieux qui consistent à expliquer les synonymes l'un par l'autre, ces vagues périphrases qui contiennent vingt objets, outre l'objet auquel le signe à expliquer s'attache. Ils ont surtout admirablement tracé les associations d'idées, si souvent singulières, par lesquelles tant de termes aujourd'hui se trouvent à cent lieues de leur étymologie. »

Le Jury International de l'Exposition de 1900
a décerné à cet Ouvrage
LE GRAND PRIX

Histoire d'une Famille de Soldats

3e PÉRIODE
(1870-1886)

Par le
Capitaine DANRIT
Illustrations de **Paul de SÉMANT**

Un fort Volume in-4° écu
Broché . . . . . **7** fr. **50**

Avec reliure artistique, fers en couleurs
Tranche dorée. . . . . **10** fr.

1re PÉRIODE (1792-1815)
JEAN TAPIN

2e PÉRIODE (1807-1870)
FILLEULS de NAPOLÉON

CHAQUE VOLUME in-4° écu, broché . . . . . **7** fr. **50**
Avec Reliure artistique, fers en couleurs, tranche dorée. . . . . **10** fr.

Le Secret de St Louis

par **Émile MOREAU**

MAGNIFIQUE VOLUME IN-4°

Douze Compositions hors texte

par **Adrien MOREAU**

Gravées à l'eau-forte par **X. Le Sueur**

PRIX : **40** fr. broché, couverture de luxe, parchemin gaufré, titre doré.

Avec reliure d'amateur : **60** francs.

Il a été tiré de cet Ouvrage :

50 Exemplaires de luxe avec **2** Suites sur Japon — Entièrement souscrits

Émile Moreau, qui obtint le prix de poésie à l'Académie française avec *Pallas Athéné*, qui écrivit, seul, *Ravaillac* et *Madame de Lavalette*, et, avec Sardou, *Cléopâtre* et *Madame Sans-Gêne*, vient de se prouver, une fois de plus, poète et auteur dramatique.

Il se prouve aussi romancier.

Le livre que la Librairie Delagrave présente aujourd'hui au public, est un roman par la curiosité de l'aventure et la couleur des tableaux, un drame par l'intensité de l'action et le relief des personnages, un poème par la noblesse de la conception et de l'ordonnance.

En même temps, c'est de l'histoire, exacte en tous ses détails, la reconstitution la plus pittoresque d'une époque, entre toutes, curieuse.

Saint Louis, son père, sa mère, sa jeunesse, sa sœur, ses frères. Thibaut de Champagne, Le Légat, Mauclerc, la comtesse de la Marche, la reine de Navarre, Boulogne, Fournival, Joinville, tant d'autres, inoubliables, jetés dans une lutte où se mêle toute cette France ardente, chevaleresque, naïve, frondeuse par bouffées, fidèle par nature, qui est la France des dernières croisades.

De Paris à Avignon, de Poissy à Champtoceaux, de Taillebourg à Damiette et à Tunis, dans l'ombre des cathédrales et la paix des cloîtres, au milieu des fêtes, des batailles, des deuils, passe dominant la foule, ce Louis IX à l'âme inquiète, héroïque et douloureux, dont le plus déchirant des scrupules tourmente la conscience, fils incomparable, époux exquis, roi hors de pair, de qui Voltaire eut raison de dire que jamais homme ne poussa si loin la vertu.

Ce livre est une leçon comme il en faut à des époques troublées; aucun de ceux qui le lira ne le lira sans profit : les larmes qu'il fera couler seront des larmes fécondes.

Les Mille et un Jours *Contes Persans*

Par **PÉTIS de la CROIX**

Édition à l'usage de la Jeunesse par Eud. DUPUIS avec plus de 500 Compositions de GAILLARD

UN MAGNIFIQUE VOLUME IN-8

Broché	25	fr.
Relié demi-chagrin, fers spéciaux, tr. dorée	32	»
Exemplaires numérotés sur vélin	50	»
Sur Japon	100	»

La Mer, la Forêt, la Montagne

Par **Mme Caroline LIAIS**

Illustrations de **Louise Abbéma**

UN VOLUME IN-4°

relié, fers spéciaux, tranche dorée. . . . . **10** fr.

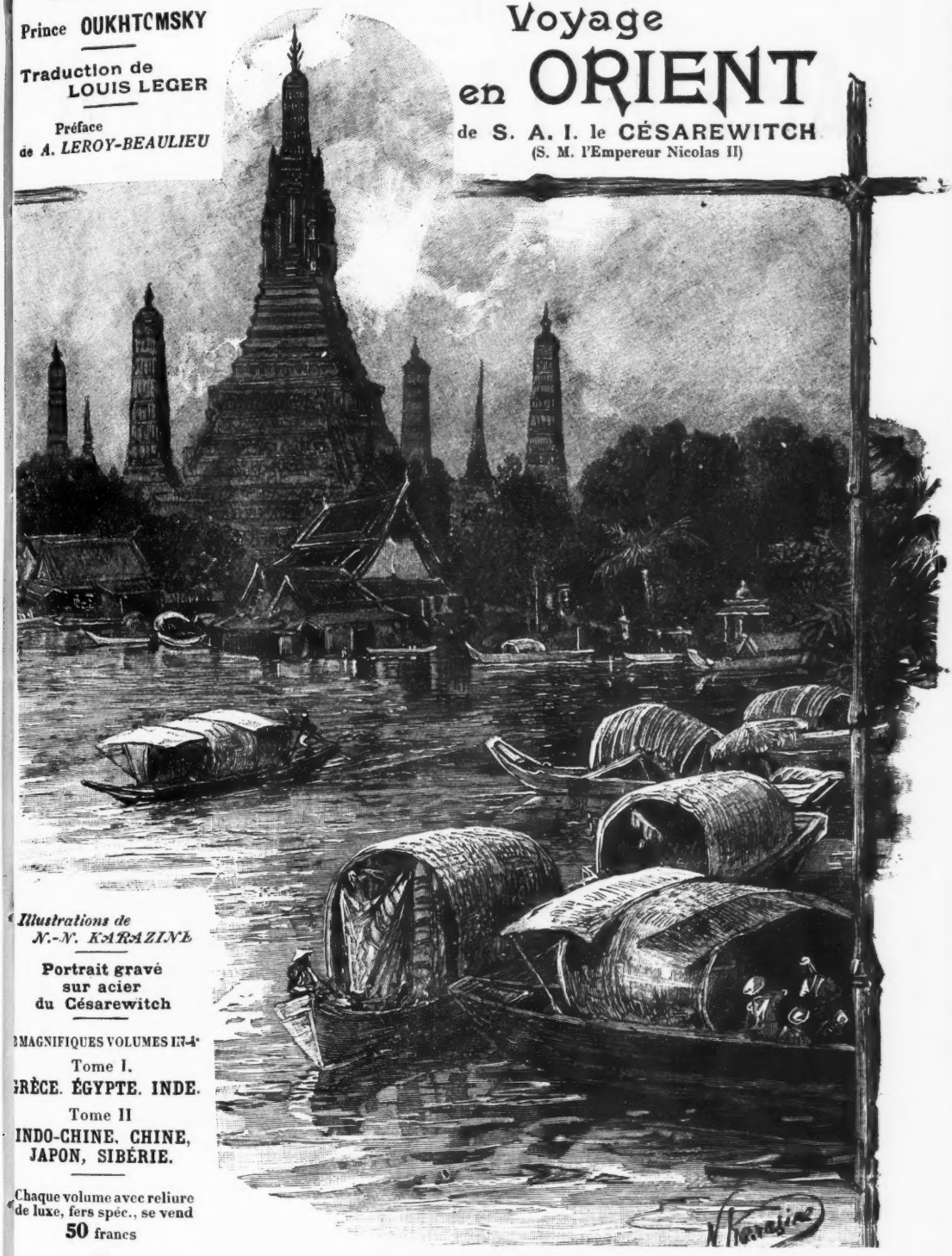
Prince OUKHTOMSKY

Traduction de LOUIS LEGER

Préface de *A. LEROY-BEAULIEU*

Voyage en ORIENT

de S. A. I. le CÉSAREWITCH
(S. M. l'Empereur Nicolas II)



Illustrations de N.-N. KARAZINE

Portrait gravé sur acier du Césarewitch

2 MAGNIFIQUES VOLUMES IN-4°

Tome I.
GRÈCE. ÉGYPTE. INDE.

Tome II
INDO-CHINE. CHINE, JAPON, SIBÉRIE.

Chaque volume avec reliure de luxe, fers spéc., se vend **50** francs

TEMPLE SUR LE MÉ-NAM

Il a été tiré : **25** ex. sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de 1 à 25. Prix de l'ex. **600 fr.**
25 ex. sur pap. Hollande, num. de 26 à 50. **400** fr. — **25** ex. sur pap. vélin, num. de 51 à 75. — **300 fr.**

Le Tome II ne sera livré séparément qu'aux souscripteurs du Tome I

PETITE BIBLIOTHÈQUE
des
Arts de l'Ameublement

par

Henry HAVARD
Inspecteur des Beaux-Arts

Gravure extraite de *La Céramique*

Cette Collection a été couronnée par l'Institut, et honorée d'une souscription du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Cette précieuse bibliothèque qui forme une sorte d'encyclopédie des **Arts de l'Ameublement** est publiée sous le haut patronage de l'*Administration des Beaux-Arts*. Elle a été en outre honorée des souscriptions du *Ministère de l'Instruction publique*, de la *Ville de Paris*, des *Chambres de commerce de Paris, Lyon, Marseille, etc.* Complètement terminée elle comprend douze volumes de luxe, édités avec grand soin, imprimés sur papier glacé, divisés en quatre séries.

Gravure extraite de l'*Horlogerie*

PREMIÈRE SÉRIE

La Menuiserie;
L'Ébénisterie;
La Tapisserie.

DEUXIÈME SÉRIE

Les Bronzes d'Art;
L'Orfèvrerie;
La Serrurerie.

Gravure extraite de l'*Ébénisterie*

TROISIÈME SÉRIE

La Verrerie;
La Céramique (*Histoire*);
La Céramique (*Fabrication*).

QUATRIÈME SÉRIE

L'Horlogerie;
La Décoration;
Les Styles.

La Collection complète, douze volumes dans un élégant étui **30** fr. Chaque volume. **2** fr. **50**

Tous les volumes comprennent chacun une centaine d'illustrations et sont luxueusement reliés en toile, fers spéciaux

---

ROGER PEYRE
Professeur agrégé d'histoire au collège Stanislas

Histoire Générale des Beaux-Arts

Un volume in-12 contenant un grand nombre d'illustr. d'après les œuvres les plus célèbres.

Broché. . . **6** fr. **50**. — Relié toile, fers spéc., tête rouge, tr. ébarb. . . **7** fr. **50**

Le Monde vu par les Artistes

René MÉNARD

Géographie artistique

Ouvrage orné de plus de 600 gr.; et de cartes. Très fort v. in-8° j., riche rel., fers spéc. tr.dor. **20** fr.

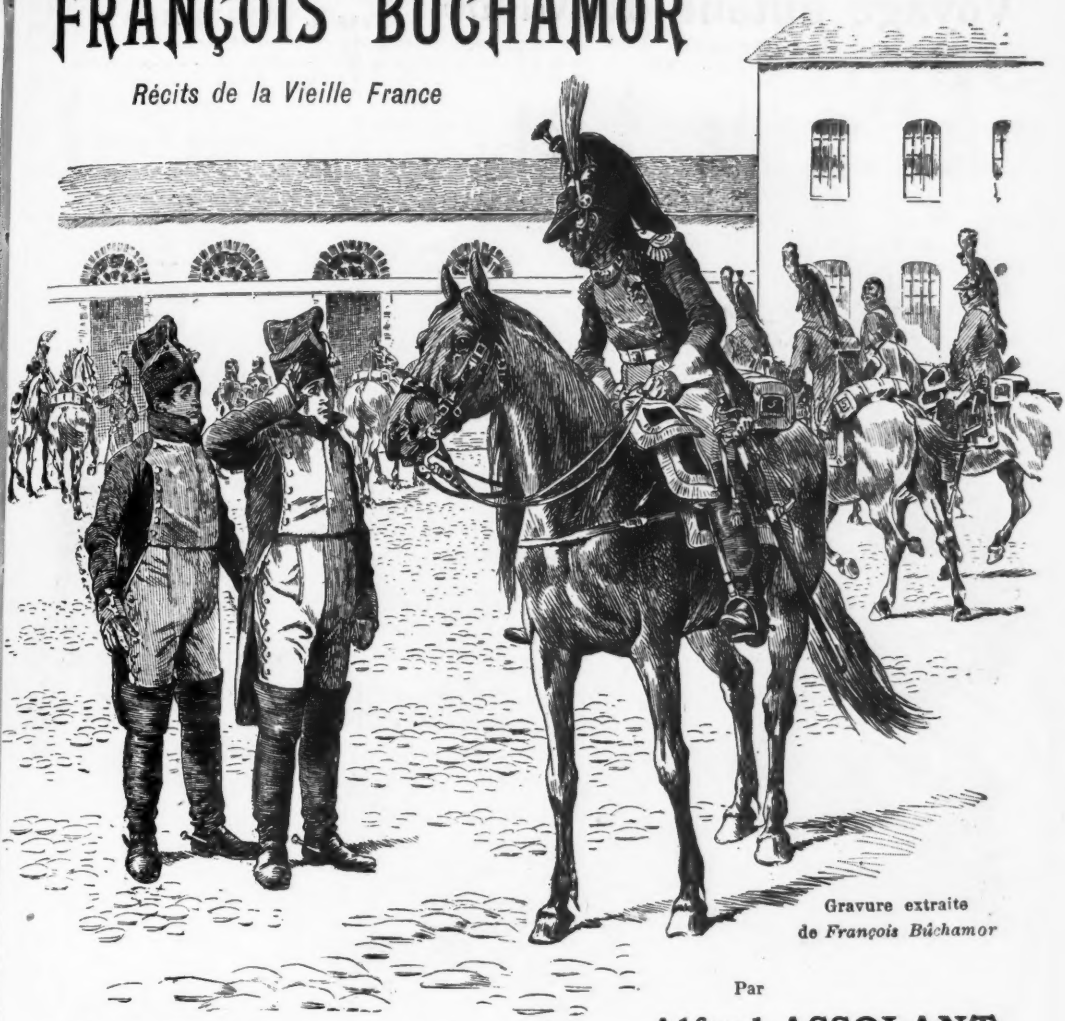
La Mythologie *dans l'Art ancien et moderne*

par **René MÉNARD**

Ouvrage orné de 600 gr. dont 32 hors texte. Très fort vol. in-8 j., riche rel., fers spéc tr. dor. . **20** fr.

FRANÇOIS BUCHAMOR

Récits de la Vieille France



Gravure extraite de *François Buchamor*

Par

Superbes Illustrations et Aquarelles de **JOB**

Alfred ASSOLANT

Un beau Volume in-4° Broché . . . . . 20 francs
Relié toile, fers spéciaux, tranche dorée . . . 25 —
30 ex. sur papier du Japon, num. de 1 à 30. Chaque ex., accomp. d'un dessin original. 100 —

HISTOIRE de l'École Spéciale Militaire de SAINT-CYR

Par un ANCIEN SAINT-CYRIEN

Nouvelle édition entièrement refondue. — 52 planches hors texte par **Paul Jazet**

UN BEAU VOLUME IN-8 JÉSUS

Broché, 20 fr. — Relié toile, tr. dorée, 25 fr. — Reliure demi-chag., 28 fr. — Reliure amateur, 30 fr.
Imprimé sur papier du Japon . . . . . 80 francs

LA GUERRE de 1870 Simple récit par le Général NIOX

Un volume in-18 jésus, de 150 pages avec sept illustrations reproduisant des tableaux historiques et treize cartes.

Cartonné. . . . . 1 25 | Relié toile, tranche dorée 2 25

Voyage autour du Globe L'AMÉRIQUE - LE JAPON par I. EGGERMONT

Chaque ouvrage forme un volume in-4°, avec nombreuses gravures, plans et cartes
Chaque volume broché. . . . . **25** fr. — Relié toile, fers spéciaux, tranche dorée . . . . . **30** fr.

LA STATION THERMALE DE KIGA

Les Abîmes Par E.-A. MARTEL. Ouvrage couronné par l'Académie Française
Les Eaux souterraines, les Sources, les Cavernes. la Spaélæologie.
Un volume grand in-4° de 580 pages, broché. **20** fr.
Relié amateur . . . . . **28** fr.

Voyage en Australie et en Nouvelle-Zélande
Par Anna VICKERS. Un volume grand in-8°, illustré, broché. **15** fr. — Relié toile, fers spéciaux . . **21** fr.

Les Alpes et les grandes Ascensions
Par Emile LEVASSEUR. Avec nombreuses cartes et gravures. Grand in-8° broché. **5** fr. — Relié toile, tranche dorée. . . . . **6** fr. **50**

Rome au Siècle d'Auguste Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère, accompagné d'une description de Rome sous Auguste et sous Tibère, par CH. DEZOBRY. 4 vol. in-8°, vignettes dans le texte et ill. en taille-douce. Br. **32** fr. — Rel.. . . **40** fr.

Irlande et Cavernes Anglaises par E.-A. MARTEL
Un vol. in-8° carré, avec nombreuses illustrations.
Broché . . . . . **7** fr. **50**
Relié toile, fers spéciaux, tranche dorée. **10** fr.

Daï Nippon, Le Japon Par E. DE VILLARET.
Avec 3 cartes hors texte. In-8° broché . . . **7** fr. **50**

COLLECTION DE VOLUMES IN-8° à 5 fr. brochés — 7 fr. 50 reliés

A Travers la Russie, par C. SIBILLE, médecin-major. Illustrations de J. Delonde.

Un Hiver en Orient, par MAG-DALAH. Préface de M. Rousse, de l'Académie Française.

Madagascar et les Hova, par J.-B. PIOLET, ancien missionnaire. Avec une carte du P. Roblet.

En Birmanie, par E. GALLOIS, nombreuses cartes, photographies et dessins.

L'Expédition Française de Formose, par le capitaine GARNOT. Nombreuses illustrations, 10 cartes, vue panoramique de Kélung.

L'Enfant Prodigue

Texte et dessins de Louis MORIN

95 dessins et 4 compositions en couleurs

Un volume in-4° écu

Broché. . . . 7 fr. 50

Reliure artistique, fers en couleurs, 10 fr.

LE

Cabaret du Puits sans Vin

Texte et Dessins de Louis MORIN

125 dessins.

8 compositions en couleurs

Broché, 7 fr. 50. — Relié, fers spéciaux, 10 fr.

COLLECTION DE VOLUMES, PETIT IN-4°

Chaque volume broché. . . . . 5 fr.
Relié fers spéciaux, tranche dorée. . . . 7 50

Le Tambour-Major Flambardin

Par Jacques LEMAIRE — *Illustrations* de JOB

Dansons la Capucine Par *Arsène ALEXANDRE* — Dessins de Louis Morin

La Sœur de Pierrot Par *Arsène ALEXANDRE* — Dessins de A. Willette

---

Émile DESBEAUX — Préface d'Alexandre Dumas fils. **Les Trois petits Mousquetaires** Illustrations de Bayard, Ferdinandus, Scott.

Les Aventures de Piképikécomégram

Par *Arsène ALEXANDRE* — Illustrations de Louis Morin

Le Guignol des Champs-Elysées

Par *A. TAVERNIER* et *A. ALEXANDRE*

Illustrations de Jean Geoffroy. — Préface de Jules Claretie, de l'Académie française

---

Le Livre des Petits *POESIES* par Jean AICARD — 53 compositions de Geoffroy

Jean Déperet Par Mme *A. LION* — Illustrations de Ferdinandus

Albums Humoristiques

Gravure extraite de *Cadi-ben-Ahmour*

La Soirée Pioche

Illustrations de **Guydo**, Elégant album in-8° raisin. Cartonnage artistique **2 50**

Péripéties cynégétiques de M. Mac-Aron

par **Nidrach**. Magnifique album in-4° oblong, 32 dessins dont 8 en couleur . . . . . **10 »**

Nichées d'enfants

texte en vers, par **Ernest d'Hervilly**. Illustrations en couleurs de **Klein-Michel**. Album in-4°, relié. **6 50**

Le Dernier des Lions

par **Eug. MOUTON**

Illustrations de **A. Vimar**. Album in-4° colorié. **5 »**

Aventures véridiques de Cadi-ben-Ahmour

Texte et illustrations de **Edmond GROS**

Bel album grand in-4° raisin, avec 62 illustrations dont 8 en chromotypographie. Reliure artistique, fers en couleurs, tranche rouge . . . . . **6 »**

Le Repas à travers les âges

par **A. GUILLAUME**

Magnifique album in-4°, renfermant 62 pl., élégamment cart. . . **15 »**

Le Tennis à travers les âges

par **A. GUILLAUME**

Album in-8° oblong de 16 planches. — Cartonné . . . . . **2 »**

Monsieur Strong

Par **A. GUILLAUME**

Album in-8° oblong, de 14 planches. Cartonné **1 25**

La Farce du Cuvier

Comédie du XVIe siècle, arrangée en vers modernes, par **GASSIES des BRULIES**. Avec 7 planches en taille douce de **J. Geoffroy**. Un bel album in-8 . . . . . **6 »**

Sur Japon. . . . . **25 »**

La Farce du Pâté et de la Tarte

par **GASSIES des BRULIES**. Comédie du XVIe siècle, arrangée en vers modernes. Avec 9 pl. en taille-douce de **J. Geoffroy**. Un bel album in-8. **8 »**

Sur Japon. . . . . **30 »**

La Farce de Maître Pathelin

Comédie du Moyen-Age, arrangée en vers modernes par **GASSIES des BRULIES**. Avec 15 planches en taille-douce de **Boutet de Monvel**. Un bel album in-8°. . . . **15 »**

Sur Japon. . . . . **40 »**

Contes de Perrault

mis en vers par **CH. des GRANGES**. Illustrations de **Mlle Ch. Dufau** . . . . . **3 »**

Gravure extraite de *Monsieur Strong.*

Réduction d'une gravure de *Bébé qui chante*

Bébé qui Chante

Paroles et Musique de

L. Xanrof

Dessins de

E. Cottin

Un magnifique album in-4°, contenant 18 chansons avec encadrement colorié, et 18 grandes gravures en couleur, relié soie . . . . . 10 fr.

ALBUMS de Tante Nicole

Chaque Volume in-4°, cartonné 3 fr.

Compositions de J. GEOFFROY

PIERROT-ROBINSON

Les PETITS MÉTIERS de PARIS

Le VOYAGE de GULLIVER

BONS JOUEURS et MAUVAIS JOUEURS

Les PROVERBES de PIERROT

La GRAMMAIRE de PIERROT

Les AVENTURES de GROS-PÉPIN et de son Ami l'HARICOT

Réduction d'une gravure de *Pierrot-Robinson*

POUR LES JEUNES FILLES

NOUVELLE COLLECTION DE CHARMANTS VOLUMES IN-16

Chaque volume broché. . . . 3 fr. 50. — Elégamment relié mouton, tranche rouge. . . 5 fr.

La Mionette

Histoire de mon Village

Par **Eug. Muller**

Illustrations de **A. BERTRAND**

L'Idée de Ghislaine

Par **B. NEULLIÈS**

Illustrations de **L. Jouenne**

Morceaux choisis de

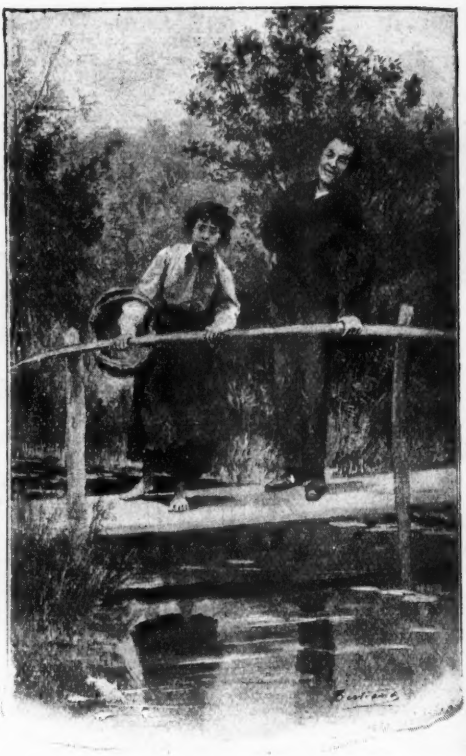
VICTOR HUGO

Prose, 1 volume — **Poésie**, 1 volume
Théâtre, 1 volume

Les 3 volumes reliés, réunis dans un écrin. **15 fr.**

Œuvres choisies de FERDINAND FABRE

Préface et Notice de **M. PELLISSON**



Gravure extraite de *La Mionette*

POUR LES PETITS

Les PETITES FILLES

Par **J.-H. FABRE**

Nombreuses Illustrations, dont 8 en couleurs

Par **L. SAINT**

In-18 raisin, couverture en couleurs . . . 1 50

LA

Comédie Enfantine

Par

Louis RATISBONNE

137 Compositions de

B. de MONVEL

In-12 broché. 3 75
Relié toile, tranche dorée. . . . 5 50

Ce volume se présente à ses lectrices, paré de toutes sortes d'attraits extérieurs. Couverture en couleur de plusieurs tons du plus riant effet, impression élégante sur papier de choix, illustrations abondantes, aussi bien en couleur qu'en noir, dues au talent d'un de nos meilleurs artistes.

Le Page de Napoléon

Illustrations

DE

JOB

par

Eudoxie

DUPUIS

1 beau volume

in-4° Jésus

Broché :

12 fr.

Relié toile

fers spéciaux

tranche

dorée

15 fr.

Gravure extraite de *Le Page de Napoléon*

LE

Langage Equestre

par

Jules PELLIER

Ouvrage renfermant **61** compositions de

Pierre GAVARNI

46 gravures des *Maîtres de l'Équitation.*

2 planches en héliogravure.

DEUXIEME ÉDITION

***Revue,** corrigée, augmentée d'articles sur l'Extérieur du Cheval*

et d'une préface

de M. le Comte de COSSÉ-BRISSAC

Magnifique volume in-8

Broché. . . . . 25 fr.

Reliure amateur, coins, tête dorée. . . . . 30 fr.

Floréal

Par **Armand SILVESTRE**

54 compositions de **Georges Caïn**

Préf. de **Jules CLARETIE** — Mus. de **Jules MASSENET**

Un superbe Volume in-4° sur papier vélin teinté, spécialement fabriqué, avec les planches imprimées en teintes variées. . . . . **50** fr.

Il a été tiré en outre sur papier du Japon ***200*** *exemplaires numérotés :*

Du n° 1 au n° 40

Exemplaires accompagnés de trois suites, tirées à part, des 18 planches hors texte :

1° Une suite imprimée sur satin;
2° Une suite imprimée sur papier Whatman;
3° Une suite imprimée sur papier du Japon.

Chaque exemplaire est orné, sur le faux-titre, d'un dessin à l'aquarelle, différent, peint par **Georges Cain.**

Toutes ces épreuves sont tirées avant la lettre et portent une remarque spéciale gravée à l'eau-forte. La remarque a été effacée après ce premier tirage.

Prix de l'exemplaire. . . . . **500** fr.

Du n° 41 au n° 200

Exemplaires avec deux suites, tirées à part, des 18 planches hors texte :

1° Une suite imprimée sur papier Whatman;
2° Une suite imprimée sur papier du Japon.

Toutes les épreuves sont tirées avant la lettre

Prix de l'exemplaire. . . . **150** fr.

Reliure d'Amateur en sus *20 francs*

Les gravures étant imprimées en taille-douce, nous ne pouvons en donner ici de spécimens. Le prospectus spécial, avec une planche hors texte, sera envoyé gratuitement aux amateurs qui en feront la demande

L'AN 1789

Par **HIPPOLYTE GAUTIER**

Magnifique volume gr. in-4° renfermant 650 gravures dont 100 tirées à part sur papier vélin, en noir et en couleurs.

Reproduisant des estampes, tableaux ou vignettes de la fin du XVIII*e siècle, 4 cartes de France de 1789 et des plans de Paris.*

Broché, avec couverture de luxe, parchemin gaufré, titre doré. . . . . **50** fr.
Avec reliure demi-chagrin, fers spéciaux tranche dorée. . . . . **65** fr.
Avec reliure d'amateur, maroquin, coins, tête dorée. . . . . **65** fr.

Il a été tiré **22** exemplaires sur papier du Japon et des manufactures impériales, numérotés de 1 à 22 et imprimés au nom des souscripteurs au prix de **200** francs l'exemplaire.

L'Université Moderne

Par **LÉO CLARETIE**

Ancien Élève de l'École normale supérieure, Lauréat de l'Académie Française, Docteur ès-lettres

BEAU VOLUME IN-4° contenant **60** compositions de **J. GEOFFROY**, dont 16 planches reproduites en héliogravure par **Victor Michel** et imprimées en taille-douce par **Gény-Gros**

Préface de M. **GRÉARD**
De l'Académie française
Vice-Recteur de l'Université de Paris

Prix de l'exemplaire Sur papier vélin, spécialement fabriqué, avec les planches imprimées en noir. **30** fr.

Il a été tiré en outre sur papier du Japon ***100*** *exemplaires numérotés :*

Du n° 1 au n° 20 : Exemplaires accompagnés de trois suites, tirées à part, des 16 planches hors texte:
1° Une suite imprimée sur satin ; 2° Une suite imprimée sur papier Whatman ; 3° Une suite imprimée sur papier du Japon.

Toutes ces épreuves sont tirées avant la lettre et portent une remarque spéciale gravée à l'eau-forte. La remarque a été effacée après ce premier tirage.

Chaque exemplaire est orné d'un dessin à l'aquarelle, par J. GEOFFROY. Prix de l'exemplaire. **500** fr.

Du n° 21 au n° 100 : Exemplaires avec deux suites, tirées à part, des 16 planches hors texte :
1° Une suite imprimée sur papier Whatman ; 2° Une suite imprimée sur papier du Japon. *Toutes les épreuves sont tirées avant la lettre*

Prix de l'exemplaire. . . . . **100** fr. *Reliure d'amateur*. . . . . **20** fr.

La Caricature et les Caricaturistes

Frontispice de **Louis MORIN** Par **Émile BAYARD** Préface de **LÉANDRE**

Nombreuses illustrations de **Willette, Gavarni, Cham, Forain, Caran d'Ache**, etc.

Édition de Luxe avec fers spéciaux en couleurs d'après l'aquarelle de Louis MORIN. **12 fr.**

Monsieur Emile BAYARD, auteur d'une intéressante histoire de :

l'Illustration et les Illustrateurs

donne cette année une sorte de complément à ce premier ouvrage qui a été fort apprécié. Artiste lui-même, l'auteur possédait à fond son sujet, et il a su agrémenter de plaisantes anecdotes les vies de ces censeurs de nos défauts et de nos ridicules, qui se sont appelés :

CALLOT, DAUMIER, GRANVILLE,

et, qui se nomment aujourd'hui :

FORAIN, CARAN d'ACHE, MARS, MORIN, etc.

TERRIBLE MALENTENDU

I. — Un jeune et puissant monarque d'Orient, désirant apprendre la langue de Shakespeare et de Milton, fit venir d'Europe une méthode portant le titre : *l'Anglais en trois mois sans professeur*. Or, la méthode disait que pour prononcer telle ou telle lettre, il fallait appuyer la langue contre le palais.

II — Pendant six mois le monarque s'exerça,... mais ne fit aucun progrès!

III. — Alors, désespéré, il se livra à la boisson,... et ainsi sombra une noble intelligence.

Réduction d'une gravure extraite de *La Caricature*

NOUVELLE COLLECTION IN-4° RAISIN

Chaque volume, avec reliure artistique, fers spéciaux, tranche dorée . . . . . **10 fr.**

Un Cadet de Normandie au XVIIe siècle

Par **F. du BOISGOBEY** Illustrations de **Adrien MARIE**

Nouvelle Collection in-4° Colombier
Reliure de luxe, fers spéciaux, tranche dorée. 7 fr. 50

Dans la Forêt Noire

Par W. HAUFF
Ill. de Leinweber

Gravure extraite de *Dans la Forêt Noire.*

Droit d'Aînesse

Par *A. DOURLIAC* Ill. de *R. VACHA*

Le Tonkin

Par *L. Dumoulin* Ill. de *Dick de Lonlay*

Les Cévennes et la Région des Causses

Par E.-A. MARTEL
Nombreuses illustrations, Plans et Cartes, d'après photographies

Bibliothèque Musicale

Camille Bellaigue.	*L'Année Musicale (1887-1893),* Chaque année, in-12, broché	3 50
—	*Études Musicales & nouvelles Silhouettes de Musiciens,* in-12, br.	3 50
—	*Impressions Littéraires et Musicales,* in-12, broché.	3 50
Laure Collin. . . .	*Histoire abrégée de la Musique et des Musiciens,* in-12, br.	3 50
Albert Lavignac .	*Les Gaietés du Conservatoire,* ill. de Guydo, in-8°, broché . .	5 »
—	*La Musique et les Musiciens,* in-12 illustré, broché, 5 fr. Relié.	6 »
—	*Voyage artistique à Bayreuth,* in-12 illustré, broché, 5 fr. Relié.	6 »
G. Robert	*La Musique à Paris (1897-1898),* Chaque année, in-12, broché.	3 50
Richard Wagner .	*L'Anneau des Nibelungen,* par Hans de Volzogen, in-12, broché.	2 »

Nouvelle collection in-4° soleil

Reliure artistique, fers spéciaux, tranche dorée. . . . . 6 fr. 50

Léo DEX

Au Pays des Touaregs

Illustrations de E. GROS

Au Drapeau, par Bournand, illustrations de *E. Detaille, F. Bombled, Grolleron, A. Dumaresq*

Le Petit Florentin, par H. de Charlieu, illust. de *R. Lhotté*

Les Enfants du Grand Pierre, par Eug. Müller, illust. de *Lix*

Le Monde Enchanté, par Ortoli, illustrations de *A. Gaillard*

Fille de France, par L. Brunet, illustrations de *Gottlob*

L'Espion des Écoles, par L. Ulbach, illust. de *Carl. Larsson*

Collection de volumes illustrés, format in-8° jésus

Brochés, 5 fr. — Reliés toile, fers spéciaux, tranche dorée, 6 fr. 50

Gravure extraite de *Les Apprentis de l'Armurier*

Les Apprentis de l'Armurier, par A. Dourliac, illustrations de *Ad. Moreau*.

Futurs Chevaliers, par N. Balleyguier, illustrations de *Zier*.

L'Illustration et les Illustrateurs, par Emile Bayard, avec nombreuses gravures.

La Chasse au Mouflon, par Emile Bergerat, avec nombreuses gravures.

Mont Salvage, par S. Blandy, ill. de *Birch* et *Sandoz*

Un Cadet de Normandie *au XVIIe Siècle*, par F. du Boisgobey, illustr. d'*Adrien Marie*.

Le Timbre-Poste français, par G. Brunel, avec figures et illustrations.

Le Lion de Camors, par de Caters, illustrations de *J. Girardet*.

Dans Mille ans, par Calvet, illust. de *Nehlig*.

La Mission du Capitaine, par H. de Charlieu illustrations de *Sandoz*.

Voyage au Cambodge, par L. Delaporte, illustrations de l'Auteur.

Le Vœu de Nadia, par H. Greville, illustrat. de *Adrien Marie*.

Au Temps de Guillaume Tell, par Mme Dupuis, illustrations de *Jacques Wagrez*.

Les Héritiers de Montmercy, par Mme Dupuis, illustrations de *Birch* et *Sandoz*.

Un Déshérité, par Mme Dupuis, illustrat. de *Sandoz*.

Le petit Lord, par Mme Dupuis, ill. de *Birch*, *Sandoz*.

Les Mémoires d'un Hanneton, par Jeanbernat, illust. de *Clément*, *Mesnel*.

Les Marins de la Garde, par J. Lemaire, ill. de *Job*.

Les Alpes, par Levasseur, avec vues et cartes.

Aux États-Unis du Brésil, par de Santa-Anna Néry, avec nombreuses illustrations.

Les Dix Doigts de Jean Ruthé, par S. Delorme, illustrations de *J. Wagrez*.

Souvenirs Maritimes, par l'amiral Werner, traduits par Noé, illustrations de *Ginos*.

Mademoiselle de Fierlys, par F. Dillaye, illustrations de *J. Girardet*.

Les Pirates de Venise, par L. de Caters, illust. de *E. Zier*.

Manuel de l'Histoire de la Littérature Française, par F. BRUNETIÈRE. 1 v. in-8°. br. . . . 5 fr.
Relié élégt. en mouton souple. 6 75

Théâtre de Pierre Corneille, édit. nouv., par FÉLIX HÉMON, 4 vol. in-12, brochés. . . 12 fr.
Cartonnés percaline et réunis dans un étui . . . . . 16 fr.

Théâtre complet de Racine, éd. nouv. par N.-M. BERNARDIN, 4 vol. in-12, brochés. . . 12 fr.
Cartonnés percaline et réunis dans un étui . . . . . 16 fr.

CONTES PATRIOTIQUES par J MONTET. — Illustrations de Béraud, Caran d'Ache, Sergent. Willette.

NOUVELLE COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS IN-8° PITTORESQUE
Reliure artistique, fers spéciaux, tranche dorée, **5 fr. 25**

AU POLE NORD

par **E. SALGARI**. — Traduction de **J. Fargeau**.
Nombreuses illustrations de **Gamba**.

Gravure extraite de « *Au Pôle Nord* »

VIVE LA FRANCE

Par Mme **DE GRANDMAISON**
Illustrations de **Dick de Lonlay**.

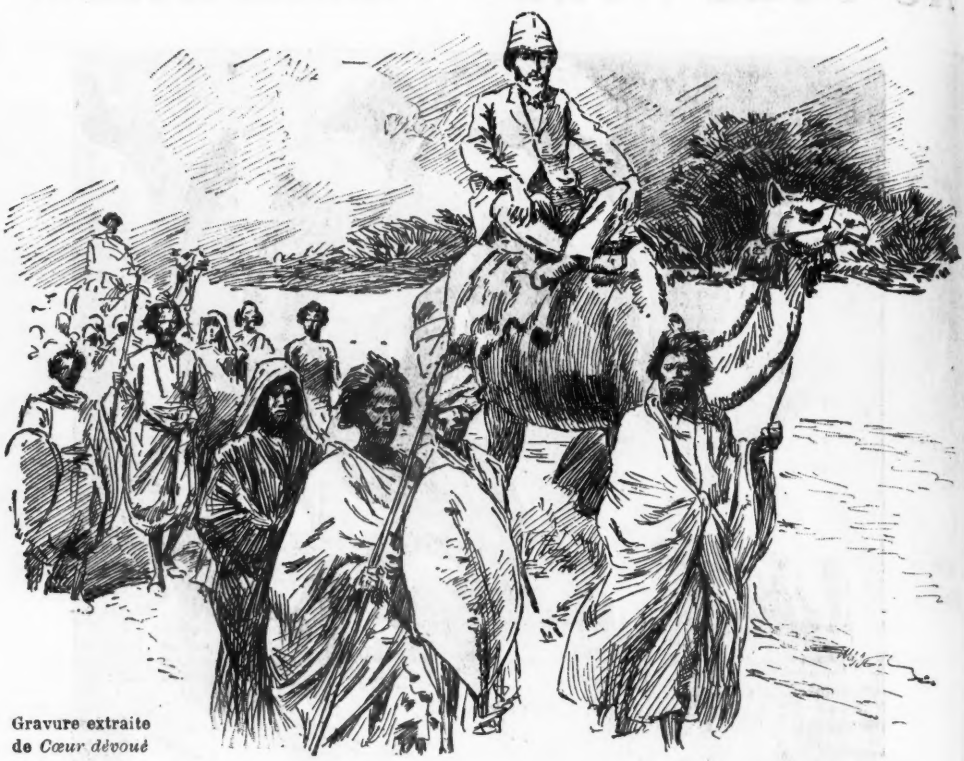
De Marseille à Tamatave

Par **L. BRUNET**
Nombreuses illustrations d'après la photographie.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8° JÉSUS
Chaque volume broché, **2 fr. 90** ; Reliure toile, fers spéciaux, tranche dorée, **4 fr. 50**

CŒUR DÉVOUÉ

Par **L. DOURLIAC**
Illustrations de **Tofani.**



Gravure extraite de *Cœur dévoué*

Les Récits de la Grève, par Ch. Deslys. Illustrations de Tobb.
Curiosites de l'Allemagne du Sud, par V. Tissot, illust. de Ginos, Pousin, Bichling.
Curiosités de l'Allemagne du Nord, par V. Tissot, illust. de Rochling, Lix.
Comment les bêtes travaillent, par Linden. Illust. de Clément, Janet-Lange, Traviès, etc.
Curiosités de l'histoire des bêtes, par Linden, illust. de Janet-Lange, Mesnel.
Les animaux racontés par eux-mêmes, par H. de la Blanchère, illust. de Mesnel.
Voyage à travers l'histoire et le langage, par Eug. Muller, avec 49 illustrations.
La Caverne blanche, par E. Dupuis, illust. de Dessertenne.
En Chine, par M. Allou, illust. de De Bar, Scott, Toussaint, etc.
Les Promenades du Dr Bob, histoire de deux jeunes naturalistes par Beaugrand, illust. de A. Clément, Lix, G. Noury, Vierge.
Les Armées de la République, par Bonnal, illustrations de De Bar, Lix, etc.
Les Héritiers de Jeanne d'Arc, par F. Dillaye, illustrations de Sandoz.
Scènes de la Révolution française, par H. François, illust. de Godefroy-Durand, Lix, Gilbert, etc.
Causeries littéraires, par J. Janin, illustrat. de Bertall, Lix, Morin.
Contes, Récits et Nouvelles, par J. Janin, illustrations de Bocourt, Delannoy, etc.
Histoire d'une ferme, par Narjoux, illust. de l'auteur.
Les Écoliers de Châlons, par E. Muller, illustrations de Duvivier, Lix, etc.
Histoire de l'Art, par W. Reymond, illust. d'après les monuments antiques.
La Tunisie, son passé et son avenir, par Antichan, illust. de H. Clerget, Fromentin, etc.
Les grandes époques de la Peinture, par Marie de Besneray, illustrations d'après Le Poussin, Rembrandt, Ruysdael.
Les Conteurs amusants, par A. Tissot, illustrations de Courboin.
Les Poètes du foyer, par A. Tissot, illust. de Bocourt, Geoffroy, etc.
Les Merveilles des champs, par A. Didier, illus. de Corot, Daubigny, etc.
Les Rivages de la France autrefois et aujourd'hui, par J. Girard, illust. et cartes par l'Auteur.
Napoléon Ier, sa vie, son œuvre, par L. Meyniel, d'après les travaux historiques les plus récents, avec illustrations.
Un français en Sibérie, par Eug. Muller, illust. de Vierge, Yon.
Histoires maritimes, par G. de La Landelle, illustrat. de Hubert Clerget, Lanson, Gilbert, Fouquier.
Récits d'un Aéronaute, par de Graffigny, illust. de Poirson, Lix, etc.
Souvenirs d'un franc tireur, par E. Muller, illust. de Lix.
Curiosites historiques et littéraires, par Eug. Muller, avec illus.
Histoires Chevaleresques, par R. de Navery, illust. de Clerget, Lix, etc.
Sous les Eaux, par H. de la Blanchère, ill. de Lix, Guillaume.
Les Aventures de Télémaque, par Fénelon, ill. d'après Monet.

Volumes à 3 fr. 50 brochés

La Chasse au Mouflon ou petit voyage philosophique en Corse, par Émile Bergerat. Edit. in-12.
Floréal, par Armand Silvestre, préface de Jules Claretie. Edition in-12.
Scènes classiques et modernes et monologues, par L. Ricquier.
Dans le Rang, par Féli Brugière, illust. de Draner.
A la cour de Madagascar, par Cazeneuve.
Gian et Hans, par Marc Monnier.
Comédies enfantines, par E. Dupuis.
Études Littéraires et Morales, par F. Hémon.
Le Faux devant l'Histoire, devant la Science et devant la Loi, par Gustave Frasse.
En se cherchant, par H. Gautier.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, FORMAT IN-8° JÉSUS
Broché 2 fr. 30. — Relié toile, fers spéciaux, tranche dorée 3 fr. 90

MISS PORC-ÉPIC

Par **Eudoxie DUPUIS**
Illustrations de **CONRAD**

Gravure extraite de *Miss Porc-Épic*

Les Coups de Tête d'Yvonne, par François Deschamps, illustrations de L. Saint.

Les Merveilles de l'Électricité et de la Photographie, par G. Brunel, nombreuses illustrations.

Les Merveilleuses Epreuves du Paladin Huon de Bordeaux, par E. Chanal, illustrations de E. Causé.

Au pays des Glaciers, par V. Tissot, illustrations de Specht, Weber.

Un an à Alger, par Baudel, illust. de De Bar, etc.

Souvenirs d'un petit Alsacien, par Pierre Du Château, illustrations de J. Girardet.

Les Entreprises d'Harry, par E. Dupuis, illustrations de A. Marie, Zier, etc.

Huit Millions sous les flots, par M. Champagne, illustrations de A. Guillaume, Lix, etc.

Histoires sérieuses sur une pointe d'aiguille, par Mme Cocheris, illustrations de Gaillard, Lix.

Le Chef-d'Œuvre du Père Victor, par Eugène Muller, illustrations de Kauffmann.

Extraits des mémoires de la duchesse d'Abrantès, nombreuses illustrations.

Athènes et les Athéniens, par Barthélemy, illust. d'après l'antique.

La Fillette au Héron bleu, adapté de l'anglais, par Eudoxie Dupuis, illustrations de Birch.

A la poursuite d'un parapluie, par M. Champagne, illust. de Lubin de Beauvais.

Deux jeunes Braves, par Mme de Grandmaison, illust. de Girardet et Lix.

Aux Enfants de France, chants et chœurs, par G. Fautras et H. Frovost, nombreuses illustrations.

Vieilles Eglises de France, par Buron, ill. de Lix.

Le Sénégal et le Soudan français, par Gaffarel, illustrations de Nestel.

Vers le pôle Nord, par Daffry de la Monnoye, illustrations de Echambrecher, Weber, etc.

Girouette, Turlur et Cie, par F. Deschamps, illustrations de E. Causé, G. Cain, J. Wagrez, etc.

Impressions et Souvenirs de voyages dans les pays du Nord, par Léouzon Le Duc, illustrations de Breton, Clerget, Lix.

En famille chez les fleurs, par E. Muller, illustrations de Clément, Mesnel, etc.

Philéas et Chantrouille, par Esp, illustrations de Gé.

Scènes de la vie Sibérienne, par Gothi, illust. de Karazine.

Le Testament d'un Marin, par Alex. Muenier, illustr. de B. de Monvel, Geoffroy, J.-A. Muenier. etc.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, GRAND IN-8° PITTORESQUE

Brochés, **3** fr. **90**. — Reliés toile, fers spéciaux, tranche dorée, **6** fr. **25**

Récits d'un Chasseur Sibérien, par Gothi. Illustrations de Karazine.
Russes et Français, par Bournand, avec nombreuses illustrations.
Les Sièges célèbres, nombreux plans, portraits, etc., par le Ct Azibert.
La Guerre, par Carlo du Monge, suivie du **Secret du fer,** par Protche de Viville et des **Lansquenets,** par E. d'Hervilly, illustrations de Poirson, Atalaya, Rochling.
La Ligue de Souabe, par V. Hauff, illustrations de A. Closs, traduction de A. Lavallé.
A la recherche de la pierre philosophale, par Ed. Leblanc, illustrations de Besnier.
Voyage scientifique autour de ma chambre, par A. Mangin, illust. de Lix, A. Marie, Rouyer, etc.
La Comédie des Animaux, par Méry, illustrations de Bombled, Kirchner, Ed. Morin, Specht, etc.
L'Afrique pittoresque, par V. Tissot, illustrations de De Bar, Kirchner, etc. .

COLLECTION DE VOLUMES IN-4° ILLUSTRÉS

Brochés, **2** fr. **75**. — Reliés toile, fers spéciaux, tranche dorée, **4** fr. **25**.

La Tête de Bronze, par Sixte Delorme. Illustrations de Christophe, J. Girardet, etc.
Le Tueur de daims, d'après Fenimore Cooper, par Meryem Cecil, illustrations de Ed. Zier.
Scènes villageoises, par Eug. Muller, ill. de Lix.
Contes et comédies de la Jeunesse, par Lemercier de Neuville, illustrations de Boutet de Monvel.
La Chasse au Phénix, par Daniel Bernard, illustrations de H. Clerget, Vierge, etc.
Les deux auberges (L'Ours et l'Ange), par Jacques Porchat, illustrations de F. Régamey.
Le Dieu Pepetius, par le Bibl. Jacob, ill. de A. Parys.
A la recherche d'une ménagerie, par E. Dupuis, illustrations de Faber.
La nouvelle Scheherazade, par Leïla Hanoum, illustrations de Ferdinandus.
Les disciples d'Eusèbe, par E. Dupuis, illustrations de Courboin.
Chez les oiseaux, par E. Muller, ill. de Giacomelli.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, PETIT IN-4°

Brochés, **1** fr. **90**; reliés toile, tranche dorée, **4** fr.

Le Filleul de Mutte, par P. Du Chateau, illust. de E. Zier.
Pendant la veillée, par H. Bezançon, illustrations de Birch, H. Daux et Ch. Dufau.
Noire et Blanc, par G. Vannesson, ill. de Cortazzo.
Moustique, par Roger Dombre, illustrations de F. Lix.
Les Aventures de Mathurin Gonec, par Maxime Audouin, illustrations de Ginos.
Contes pour ma petite fille, par la princesse Cantacuzène Altieri, illust. de Ferdinandus.
Le Plan de Regis, par M. Bertin, ill. de Duplais-Destouches.
Les 4 fils Aymon, par P. Du Château, ill. de Sandoz.
Vie et aventures de Trompette, par J. Anceaux, illustrations de Boutet de Monvel.
La Chasse aux Lions, p. A. Assolant, il. de J. Girardet.
La petite Maison Rustique, par Marthe Bertin, illustrations de Clérice.
Pharos, par A. Piazzi, illustrations de Sandoz.
Rip, par Was. Irwing, traduction de G. Elwall, illust. de Gottlob.
Maltaverne, par M. Bertin, ill. de J. Geoffroy.
Deux Rivaux, par Pierre du Château, ill. de J. Girardet.
La succession du roi Guilleri, par Ch. Segard, illustrations de Boutet de Monvel.
Messire l'Ogre, par Ch. Ségard, ill. de B. de Monvel.
La Rose et l'Anneau, par Titmarsh, ill. de V. Poirson.
Promenades de deux enfants à l'Exposition, par E. Dupuis, illustrations de Mès.
Histoire de Praline, par H. Pravaz, ill. de J. Girardet.
Histoire d'une petite princesse Russe, par H. Pravaz, illustrations de Jankowsky.
Mamzelle Frisette, par A. Piazzi, ill. de Van Muyden.
A la conquête du courage, par Berthe Vadier, illustrations de Adrien Marie.
Le Roman de Christian, par Pierre du Château, illustrations de Sandoz.

Dictionnaire de la Santé par le Docteur **J.-B. FONSSAGRIVES**

Un beau volume grand in-8° jésus, à 2 colonnes.
Relié percaline, tr. jaspée . . . . . **10** fr.

Le Livre de la Ferme Par **P. JOIGNEAUX**
& des MAISONS de CAMPAGNE

Nouvelle édition, 2 forts vol. in-8° jésus illustrés.
L'ouvrage broché . . . . . **32** fr.
La demi-reliure en chagrin se paie en sus. **8** fr.

Histoire naturelle des Champignons
Comestibles et Vénéneux Par **G. SICARD**

75 pl. coloriées. In-4°, rel. demi-chagr. **55** fr.

La Truite Par **Albert PETIT**
Ill. de *FRAIPONT, GUYDO, JUILLERAT, etc.*
Pêche à la ligne artificielle
Un beau vol. in-8°, broché. . **20** fr.

L'Agriculture Française Par **L. GOSSIN**

1 beau vol. gr. in-8°, orné d'une carte agricole, de nombreuses grav., par Isidore Bonheur, Rouver, Milhau, Mlle Rosa Bonheur, et gravées par Adrien Laveille et Leblanc. Prix : br. **30** fr.
Relié demi-chagrin . . . . . **34** fr.

LA PÊCHE ET LES POISSONS
Nouveau Dictionnaire des Pêches
par **Henri de la BLANCHÈRE**

Préface par Auguste Duméril. Nouv. édition refondue, avec ill. dans le texte, par A. Mesnel.
Un fort vol. in-8° relié demi-chagrin . **34** fr.

Les Grandes Époques de la France des origines à la Révolution

Par MM. G. Hubault et Marguerin — Ouvrage couronné par l'Académie Française

1 vol. grand in-8°, orné de plus de 200 vignettes, par Godefroy-Durand

Broché . . . . . 6 fr.

Relié toile, fers spéciaux. tranche jaspée. . . 7 fr. 50 | Relié toile, fers spéciaux, tranche dorée. . . 8 fr 50

LES CENT JOURS

Drame historique par Edouard NOEL.

Un volume in-8, broché 7 50

Historique du 37e Régiment d'Infanterie *Ancien régiment de Turenne* (1587-1893), par le capitaine Faivre d'Arcier et le lieutenant Royé, illustré par le lieutenant Ganter, beau volume in-8°, avec couverture en chromo. Br. 7 50

Historique du 6e Régiment de Dragons. Un beau volume in-8, broché, avec gravures en couleurs. . . . . 20 fr.

Lettres d'un jeune Officier à sa Mère, (1803-1814), par Ch.-A. Faré, avec une Préface et des Notes, par H. Faré.
Un beau vol. in-8°, br. avec 6 eaux-fortes. 10 fr.
Le même ouvr. avec une seule eau-forte. 6 fr.

L'Amiral Cloué, sa vie. — Récits maritimes contemporains, par H. Buchard, lieutenant de vaisseau. Un beau volume in-8°, avec nombreuses figures, cartes et plans, broché. 5 fr.

Le Général Faidherbe, par L.-M. Brunel.
Magnifique in-8, broché. . . . . 10 fr.
Reliure genre amateur . . . . . 13 fr.

Mémoires du Général Montaudon
2 Beaux vol. in-8 rais. avec portrait. br. 15 fr.

Mémoires d'Afrique (En Abyssinie), par le Général O. Baratieri, avec cartes et portrait de l'auteur, in-8 carré, broché. 7 50

VOLUMES ILLUSTRÉS FORMAT IN-8° RAISIN

Chaque volume, broché, 1 fr. 60; Relié toile anglaise, fers spéciaux, tranche dorée, 2 fr. 60

Au Soleil d'Alsace, par Mme C. Améro, illustrations de Geoffroy, Girardet, Fraipont.
Matelot malgré lui, par Anceaux, ill. de L. Ginos.
Pour les Potaches, par M. Audouin, ill. de Ginos.
Aventures d'un detective, par M. Champagne, illustration de Ginos.
Les Orfèvres français, par Deslys, ill. de H. Clerget, Gaildraut.
Chasse aux Pirates malais, par P. Frédé, ill. de Scott, De Bar, etc.
Les derniers jours d'une guerre civile, par Genevay, ill. de Bocourt, De Bar, Duvivier.
Sans Foyer, par L. Mussat, nombreuses illustrations.
Un Français en Birmanie, par Mahé de la Bourdonnais, illustrations de Duplais-Destouche.
Voyage à la Nouvelle-Calédonie, par Mangin, illustrations de De Bar, Felmann, Mesnel, etc.
Chroniques d'autrefois, par E. Marcel, illustrations de Gilbert, Scott, etc.
Causeries sur les grandes Découvertes modernes, par E. Muller, ill. de De Bar, Duvivier, Adrien Marie.
Causeries familières sur la Nature et les Sciences, par E. Muller, ill. de Lix, Adrien Marie.
Les Vacances d'Abeille, par B. Vadier, ill. de V. Marec.
Sur les Rives de l'Amazone, par Wallut, illustrations de Bar, Lix.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, PETIT IN-4°

Brochés, 1 fr. 50; reliés percaline, fers spéciaux, tranche dorée, 3 fr. 50

Les Épreuves de Jean, par Marthe Bertin, illustrations de E. de Liphart.
L'éducation musicale de mon cousin Jean Garrigou, par L. Dauphin, ill. de Léonce Petit.
Les Comédiens malgré eux, par Léonce Petit, illustrations de l'auteur.
Sans Souci, par Adriana Piazzi, illustrations de B. de Monvel.
Les Petites Conteuses, par Adriana Piazzi, illustrations de Gilbert, Kauffmann.
Ilias, par Protche de Viville, illustrations de Poirson
Bébés et Papas, par Ch. Ségard, ill. de Ferdinandus.
Gette, par Marie Strahl, illustrations de Geoffroy.
Histoire des Mois, par M. Talandier, ill. de Kauffmann,
Le Robinson des Vacances, par P. du Chateau. illustrations de Geoffroy.
Les petits hommes, par L. Ratisbonne, illustrations de De Baumont.
Les petites femmes, par L. Ratisbonne, illustrations de De Baumont.

COLLECTION DE VOLUMES ILLUSTRÉS, PETIT IN-4°

Brochés, 1 fr. 25; Reliés percaline, fers spéciaux, tranche dorée. 2 fr. 75

Le Docteur Cordier, par R. Dombre, illustrations de E. Bayard.
Le Royaume des Roses, par P. Fornari, traduit de l'Italien par Soledade da Selva, ill. de L. Rudnicki.
La Mésange, par V. Aury, illustrations de Jundt.
La Danse des lettres, par E. Dupuis, illustrations de Tofani, B. de Monvel, etc.
Cadet l'étourdi, par E. Dupuis, illustr. de Donzel et Geoffroy.
Tapon et Taponnette, par E. Dupuis, illustrations de Birch, J. Girardet, etc.
Le Sosie, par Protche de Viville, ill. de Poirson.
Fritz le violoneux, par E. Dupuis, illustrations de Benett, Hopkins, etc.
La Vision de l'écolier puni, par E. d'Hervilly, illustrations de Geoffroy.
Les Aventures du Prince Frangipane, par E. d'Hervilly, illustrations de Gaillard.
Le nid de Grand'Maman, par Labesse et Pierret, illustrations de Fraipont.
Les Sept métiers du Petit Charles, par Léonce Petit, illustrations de l'auteur.
Les Lettres d'oiseaux, par R. de Najac, illustrations de Kauffmann, Traviès.

L'ÉCOLIER ILLUSTRÉ

Le Numéro 5 Centimes — *Journal paraissant tous les Jeudis* — Le Numéro 5 Centimes

DOUZIÈME ANNÉE

Le MEILLEUR MARCHÉ de tous les Journaux destinés à l'enfance

ABONNEMENTS, FRANCE : Un an. . . . 4 fr. — Six mois. . . . . 2 fr. — Trois mois. . . . . 1 fr.

Gravure extraite de l'*Ecolier illustré*

Les onze premières années sont en vente

Chaque année : 1 beau volume in-4°, avec nombreuses gravures

Broché.	3 »	Toile, tr. dorée.	5 50
Relié toile, tr. jasp.	4 50	Chaque semestre, 1 vol. cart.	2 »

La Lecture en Classe

à l'Étude et dans la Famille

Paraissant tous les samedis et contenant les chefs-d'œuvre de la littérature contemporaine

Sous la direction de **Maurice PELLISSON**, Inspecteur d'Académie

Chaque semestre de 1894, 1895, 1896, 1897, 1898, 1899 et 1900 forme 1 volume de 625 pages

Broché. . . . . 3 fr. | Cartonné. . . . . 3 fr. 75

Le Numéro 10 Centimes (*Demander le prospectus spécial*) Le Numéro 10 Centimes

La Farce de Maître Pathelin, édition populaire, ill. de Geoffroy, in-16 jésus, broché. 2 »
La Farce du Pâté et de la Tarte 1 25
La Farce du Cuvier . . . . . 1 »

É

timon

1 fr.

50

75

25

Nouveau DICTIONNAIRE GÉNÉRAL
des
SCIENCES
et de leurs Applications

par MM.

Paul POIRÉ
Professeur de physique au lycée Condorcet

Rémy PERRIER
Chargé de cours
à la Faculté des Sciences de Paris

Edmond PERRIER
Professeur au Muséum d'histoire naturelle
Membre de l'Institut.

Alex. JOANNIS
Professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux,
Chargé de cours à la Faculté des sciences de Paris.

Avec la collaboration d'une réunion de Savants, de Professeurs et d'Ingénieurs
principalement MM.
V. BAUDOT, F. BERNARD, A. BILLARD, G. BOHN, D. BOIS, F.-J. BOIS, A. DAGUILLON, J. GIRAUD, J. JOANNIS, H. DE LAPPARENT, F. LETEUR, Dr H.-A. VIGOUROUX

Cet ouvrage est publié en **48 fascicules de 64 pages abondamment illustrées**, du prix de **UN franc** chacun.
Il paraît un fascicule chaque quinzaine depuis le **15 Juillet 1900**.
On souscrit **A FORFAIT** à l'Ouvrage complet, au prix de **40** francs, jusqu'au **1er Janvier 1901**

10 fr. après envoi de la première livraison;
10 fr. le 15 janvier 1901; 10 fr. le 15 juillet 1901; 10 fr. le 15 janvier 1902

Les souscripteurs reçoivent, sans frais, tous les fascicules au fur et à mesure de leur publication.

Dictionnaire général de Biographie et d'Histoire
de Mythologie, de Géographie ancienne et Moderne comparée
des Antiquités et des Institutions grecques, romaines, françaises et étrangères

par

Ch. DEZOBRY
Auteur de *Rome au siècle d'Auguste*

Th. BACHELET
Agrégé d'Histoire, Professeur au Lycée de Rouen

ONZIÈME ÉDITION ENTIÈREMENT REFONDUE
par E. DARSY
Professeur d'histoire au Lycée Louis-le-Grand
avec le concours d'une Société de Littérateurs, de Professeurs et de Savants
Deux très forts volumes grand in-8° à 2 col., renfermant plus de 3.000 pages. Brochés. . . . . **25** fr.
La reliure se paye en sus : en percaline, **5** fr. ; demi-chagrin, **8** fr.

Dictionnaire général des Lettres, Beaux-Arts
ET DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

par

Th. BACHELET
Agrégé d'Histoire, Professeur au Lycée de Rouen

Ch. DEZOBRY
Auteur de *Rome au siècle d'Auguste*

avec le concours d'une Société de Littérateurs, de Professeurs et de Savants

Septième édition, avec Supplément revu et augmenté
Deux très forts volumes grand in-8° à 2 col., renfermant plus de 2.000 pages. Brochés. . . **25** fr.
La reliure se paye en sus : demi-chagrin, **6** fr. **50**; en percaline, **4** fr. **50**

Cet ouvrage est approuvé pour toutes les Bibliothèques scolaires de France

GLOBES TERRESTRES

NUMÉROS	CIRCONFÉRENCES	Montés sur pied bois — PRIX — A Paris	Montés sur pied bois — PRIX — En province franco	Inclin. sur l'écliptique pied bois — PRIX — A Paris	Inclin. sur l'écliptique pied bois — PRIX — En province franco	Inclin. sur l'écliptique pied fonte bronzée — PRIX — A Paris	Inclin. sur l'écliptique pied fonte bronzée — PRIX — En province franco	Demi-méridien cuivre pied bois — PRIX — A Paris	Demi-méridien cuivre pied bois — PRIX — En province franco	Cercle et méridien cuivre — PRIX — A Paris	Cercle et méridien cuivre — PRIX — En province franco
Nouveau **Globe terrestre,** dressé par M. Levasseur											
1	1 00	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »
Nouveau **Globe terrestre,** dressé d'après les atlas du colonel Niox											
1	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Le même globe existe en anglais, en espagnol et en portugais.											
Nouvelles **Sphères terrestres,** dressées par M. Ch. Périgot et dessinées par M. Moureaux											
0	» 40	5 »	6 25	6 50	7 75	7 50	9 »	9 »	10 50	12 50	15 »
1	» 50	6 50	8 50	7 50	9 50	8 50	11 »	10 »	12 50	18 »	22 »
2	» 80	10 »	13 50	12 »	15 50	14 »	18 »	18 »	22 »	30 »	35 »
3	1 »	15 »	20 »	16 50	21 50	18 »	23 »	24 »	29 »	40 »	47 »
Sphères terrestres, dressées par MM. Ch. Larochette et M. Bonnefond											
1	» 60	10 50	13 »	12 50	15 »	13 »	16 50	18 »	20 50	34 »	38 »
2	» 90	15 »	19 50	17 »	21 50	19 »	24 »	25 »	29 »	46 »	53 »
3	1 20	31 »	39 »	34 »	42 »	36 »	46 »	46 »	54 »	86 »	96 »
4	1 60	52 »	64 »	56 »	68 »	57 »	72 »	72 »	84 »	142 »	157 »

Atlas de Géographie générale

Avec Notes Statistiques, Historiques et Géographiques
Par le **Colonel NIOX,** Professeur à l'École supérieure de Guerre

Contenant **34 Cartes dont 18 simples,** de 0m30 sur 0m40 et **16 doubles** de 0m40 sur 0m60
Les cartes et notices réunies dans un élégant cartonnage en toile pleine. . . . . **50** fr.
La reliure en sus, toile pleine . . . . . **8** fr.

ATLAS de GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE

Par le **Colonel Niox,** Prof. à l'École sup. de Guerre
Avec **Cartes historiques**
par **E. DARSY,** *Professeur au Lycée Louis-le-Grand*

Édition de 48 cartes in-4°, Relié toile . . . **7** fr. **50**
— de 84 cartes in-4°, Relié toile . . . **12** »
— de 56 cartes physiques et politiques in-4°, Relié toile. . . . . **9** »

ATLAS HISTORIQUE

Par
H. Vast et le Capitaine **Malleterre**

LA FORMATION DES ÉTATS EUROPÉENS
In-4°, broché . . . . . **9** fr.

Grand Atlas de GÉOGRAPHIE PHYSIQUE et POLITIQUE

par **Émile LEVASSEUR**

58 planches dont 56 simples de 0m45 sur 0m65 et 2 doubles de 0m65 sur 0m90
renfermant **160** cartes et environ **330** cartons. . . . . **60** fr. Relié **68** fr.

Dictionnaire de Géographie commerciale

Contenant, sur les Marchés et Pays commerçants du Globe, tous les renseignements utiles aux négociants et industriels, suivi d'une carte générale de tous les Jeux compris dans l'ouvrage et d'un tableau gén. des tarifs douaniers, par J.-A. Ganeval, 1 vol. gr. in-4° de 816 p. **5** fr.

Table Familiale

L. NISIUS

S'adapte à volonté et sans aucun ressort ni mécanisme, à toutes les tailles et à toutes les grosseurs ; elle peut servir depuis l'enfance jusqu'à l'âge d'homme.

Prix net :
Table-banc familiale en chêne teinté, façon vieux chêne et cîré
110 fr.

Jeux Géographiques

Pour plus de détails et pour la règle des jeux, voir le prospectus spécial.

DOMINOS GÉOGRAPHIQUES

(Brevetés S. G. D. G.)

BASSINS

de la Seine, 1 jeu . . . . . » fr. 60
de la Loire, 3 jeux . . . . . 1 fr. 80
de la Garonne, 2 jeux . . . . . 1 fr. 20
du Rhône, 2 jeux . . . . . 1 fr. 20
Les 4 bassins réunis dans une élég. boîte. **6** fr. »

LE TOURISTE (*Jeu de dés*)

Voyages circulaires sur les lignes de chemins de fer de la France et de l'étranger.
En Vente : Carte n° 1. — Paris à Marseille. — N° 2. — Paris à Berlin. — N° 3. — Paris à Vienne, avec retour par Trieste, Milan et la Suisse.
La carte simple avec cornet de dés et accessoires. » fr. 75
Le jeu, cartonné avec dés et accessoires . . . . 1 fr. »

Jeu du Tour du Monde

Ce jeu est à la fois instructif et récréatif pour les enfants. Il a été installé sur le globe de M. E. Levasseur.
Prix du jeu, *franco.* **42** fr. — Le même jeu, très jolie monture nickelée (pied et cercle). **65** fr.

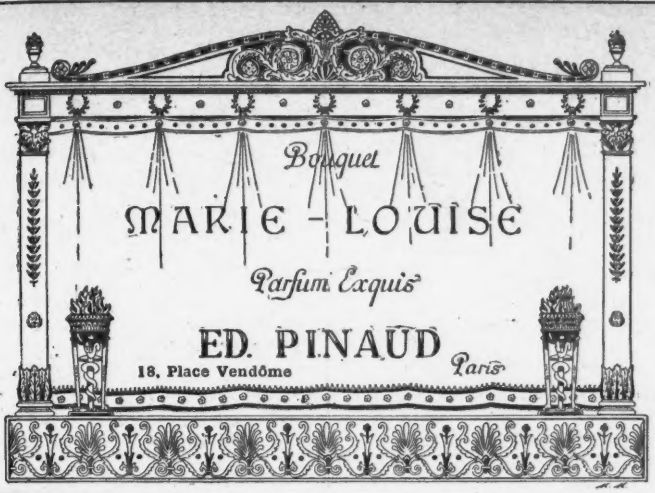
NÉCESSAIRE GÉOGRAPHIQUE

Il se compose d'une magnifique boîte façon ébène, avec l'écusson argent de l'INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS, doublefond, serrure. Il renferme tout ce qui est indispensable pour le dessin, l'orientation, le coloris d'une carte géographique . . . **35** fr.

Imp. A. Gautherin, 131, rue de Vangirard, Paris

est

DÉ



Vin Désiles

Formule du Dr A.-C., Ex-Médecin de la Marine.

Cordial Régénérateur

KOLA, COCA, QUINQUINA, GLYCÉRO-PHOSPHATES

Il tonifie les poumons, régularise les battements du cœur, active le travail de la digestion.

L'homme débilité y puise la **force, la vigueur** et la **santé.** L'homme qui dépense beaucoup d'activité, l'entretient par l'usage régulier de ce cordial, efficace dans tous les cas, éminemment **digestif** et **fortifiant** et agréable au goût comme une liqueur de table.

Exiger sur l'étiquette, au-dessous du titre VIN DÉSILES, la mention : ***Formule du Dr A.-C., ex-médecin de la marine.***

Prix du Flacon : **5 fr.** — *Dépôt :* **18, Rue des Arts, à LEVALLOIS-PERRET** (Seine).

LA LIBRAIRIE NOUVELLE

ANCIENNEMENT 15, BOULEVARD DES ITALIENS

est maintenant transférée au n° 11, même Boulevard.

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE 259-24
18, Rue Saint-Augustin, 18, PARIS

EXTRA-VIOLETTE

Véritable et suave Parfum
DE LA VIOLETTE

SEUL INVENTEUR DU

AMBRE ROYAL

Nouveau Parfum extra-fin.
SAVON, Extrait, Eau de Toilette, Poudre de Riz.

SAVON ROYAL de THRIDACE et du SAVON VELOUTINE

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
RÉSERVES : 100 MILLIONS
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art,** etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du Crédit Lyonnais ; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale,** dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré. Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde** les **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et tous autres objets.

S'adresser : Au Siège Central, 19, Boulevard des Italiens ou dans les Bureaux de quartier.

60 ANNÉES DE SUCCÈS
HORS CONCOURS, Membre du Jury
EXPOSITION UNIVERSELLE PARIS 1900
ALCOOL DE MENTHE de **RICQLÈS**
(Le Seul Alcool de Menthe véritable)
Contre *MAUX* de *CŒUR,* de *TÊTE,* d'*ESTOMAC*
INDIGESTIONS, REFROIDISSEMENTS, GRIPPE
EXCELLENT pour les DENTS et la TOILETTE
Exiger du RICQLÈS

Aux Dames
EN CAS de Gerçures, Cuissons, Rougeurs
ET POUR
Adoucir, Velouter, Blanchir
la peau du Visage et des mains
rien n'égale la
Crème Simon
Se défier des Contrefaçons et Imitations
Poudre de Riz et Savon
DE LA MÊME MAISON

Société " LA FRANÇAISE "
MARQUE DIAMANT
Les meilleur bicyclettes sur la route et la course, Illustrées par les victoires sanségales de Jacquelin et de Garin

Motocycles, Tricycles et Quadricycles avec siège avant suspendu. Moteur de DION
Magasin de Vente et d'Exposition
29, Avenue de la Grande-Armée, PARIS

FROID et GLACE
Compagnie Industrielle des Procédés RAOUL PICTET
16, rue de Grammont, Paris
Appareils industriels à produire le FROID et la GLACE
PRODUCTION GARANTIE
Même dans les pays les plus chauds (Envoi Franco, du Prospectus)

LA TOILETTE ASEPTIQUE
par le **SANOL DEDET** *au Salicylate de Méthyle Borique*
Assure **IMMUNITE** contre toute invasion microbienne, en assainissant surfaces et cavités muqueuses. Prévient inflammations, Carie dentaire, Cancer des fumeurs, Grippe, Angine, Laryngite ; fortifie et assouplit Cordes vocales ; fait disparaître Boutons, Dartres, Rougeurs, Couperose, Pellicules. — Spécifique pour Soins intimes (voir Notice).
Incomparable pour la **TOILETTE des BÉBÉS.** — Odeur agréable, absolument inoffensif. Adopté par le Corps médical.
DEMANDER NOTICE GRATUITE : **DEDET,** Phien, *FONTAINEBLEAU.*
EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ÉTRENNES 1901

Le cadeau le plus utile et le plus agréable qu'on puisse offrir à une jeune fille, à une mère de famille, c'est un abonnement à

La Mode Illustrée

JOURNAL DE LA FAMILLE

Résoudre le problème d'être pour une femme *le meilleur des guides* dans *toutes* les circonstances de la vie est la gloire de **La Mode Illustrée**; c'est ce qui fait son succès.

Maintenant : 1° Son format est celui de l'*Illustration*.
2° Le journal a 16 pages au lieu de 12.
3° Il donne, gratis, 52 GRAVURES COLORIÉES par an et *24 bons de patrons découpés* sur des tailles différentes, à choisir dans 300 modèles de tous genres.
4° Son **Supplément littéraire**, contenant des romans inédits illustrés, de format in-8°, paginé à part, forme au bout de l'an un beau volume illustré.
5° Il donne, gratis, plus de 500 patrons grandeur nature, de robes, manteaux, linge, etc.
6° Il est justement réputé pour l'intérêt de ses travaux à l'aiguille et la clarté de ses explications.
7° Il enseigne le meilleur moyen de transformer les objets de la toilette féminine
8° Une année de la Mode, véritable musée des travaux féminins, contient plus de 2.000 gravures d'objets de toilette divers.

LA DIRECTRICE DE L'ATELIER DES PATRONS DÉCOUPÉS
est à la disposition du Public pour les patrons en papier ou en mousseline sur mesure
tous les jours, de 2 à 6 heures, 2, RUE DE L'UNIVERSITÉ, PARIS
où les abonnées sont priées de passer pour faire prendre leurs mesures, qui sont conservées sur des FICHES PERSONNELLES, *afin de pouvoir obtenir tous les patrons sur mesures qu'elles désirent.*

Spécimen gratis et franco

PRIX DES ABONNEMENTS	PREMIÈRE ÉDITION 52 gravures coloriées 24 planches de patrons			QUATRIÈME ÉDITION Avec 52 planches coloriées à part une chaque numéro		
	3 MOIS	6 MOIS	12 MOIS	3 MOIS	6 MOIS	12 MOIS
	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Seine et Seine-et-Oise.	3 »	6 »	12 »	6 75	13 »	24 »
Départements.	3 50	7 »	14 »	7 »	13 50	25 »
Tous les Pays faisant partie de l'Union postale	4 25	8 50	17 »	7 50	15 »	30 »

On s'abonne en envoyant un mandat-poste au nom de l'Administrateur, 56, rue Jacob, Paris
On s'abonne également dans toutes les Librairies des départements et dans tous les Bureaux de Poste.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons

BORDEAUX

VINS

et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. GEORGES ISSAVERDENS, 10, rue de Sèze.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DURAND-VIEL, 1, place Carnot.

A ANVERS. — M. AUG. BOYER, 131, avenue des Arts.

LAMPE à OZONE

Fumivore Hygiénique

à bout de Platine incandescent

Aspire la Fumée du Tabac; Absorbe toutes les mauvaises odeurs; Préserve des Moustiques; Purifie et Parfume l'air respirable

Prix de la Lampe à la Pharmacie de l'Europe
- à PARIS ..... 12 fr. 50
- En PROVINCE, franco de Port contre mandat-Poste ..... 13 fr. 50
- ou contre remboursement 14 fr. 50

L. MULLER, Phien de 1re Classe, 40, r. de la Bienfaisance, PARIS

HYGIÈNE DE LA TOILETTE

Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.

Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies

SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

BILLETS D'ALLER ET RETOUR

Extension à toutes les gares et haltes du réseau de la délivrance de ces billets

Les billets d'aller et retour qui étaient, jusqu'à ce jour, délivrés seulement entre les gares comprises dans des zones variant suivant l'importance des villes, sont maintenant delivrés entre toutes les gares et haltes du réseau.

La durée de validité de ces billets reste fixée ainsi qu'il suit :

2 jours	pour les	parcours jusqu'à	125 kil.
3 —	—	de 126 à	250 —
4 —	—	251 à	400 —
5 —	—	401 à	500 —
6 —	—	501 à	600 —
7 —	—	au-dessus de	600 —

non compris les dimanches et fêtes.

Cette durée peut être, à deux reprises, prolongée de moitié, moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément égal à 10 0/0 du prix initial du billet.

Dans les cas de **CHLOROSE** et d'**ANÉMIE**

rebelles aux moyens thérapeutiques ordinaires, les préparations à base

d'HÉMOGLOBINE SOLUBLE de V. Deschiens

ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants

Se vend dans toutes les Pharmacies sous les formes suivantes :

ÉLIXIR — SIROP — VIN — DRAGÉES

ET HÉMOGLOBINE GRANULÉE

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations hivernales et balnéaires des Pyrénées

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord (Paris-Nord excepté), de l'État, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur, et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours (aller et retour compris) d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de deux personnes, 20 o/o; de trois, 25 o/o; de quatre, 30 o/o; de cinq, 35 o/o; de six ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins quatre personnes, et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires, le prix d'un de ces billets pour chaque membre en plus de trois.

Arrêts facultatifs sur tous les points du parcours désignés sur la demande.

Durée : 33 jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 %

Ces billets doivent être demandés au moins quatre jours à l'avance à la gare de départ.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectuées les excursions dans la région des Pyrénées est envoyé *franco* à toute personne qui en fait la demande à la Compagnie du Midi. Cette demande doit être adressée au bureau Commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann.

SAVONS MOLLARD Paris, 5, Rue des Lombards, 5
35 % aux Pharmaciens et Médecins.

Savon Phéniqué à 5 % de A. Mollard, la douz. 12 »
Savon Boraté.. à 10 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Thymol à 15 % de A. Mollard, » 12 »
Savon à l'Ichthyol à 10 % de A. Mollard, » 24 »
Savon Boriqué. à 5 % de A. Mollard, » 12 »
Savon au Salol.. à 5 % de A. Mollard, » 18 »
Savon au Sublimé à 1 ou 10 % de A. Mollard, 18 à 24 la 1/2
Savon iodé (ki) 10 % de A. Mollard, la douz. 24 »
Savon Sulfureux hygiénique parfumé, » 24 »
Savon au Goudron de Norwège Mollard, » 12 »
Savon Glycérine..... de A. Mollard, » 12 »
Se vendent en boîtes de 3 pains et de 6 pains.

Librairie agricole de la Maison rustique, rue Jacob, 26, à Paris.

71e ANNÉE **REVUE HORTICOLE** 71e ANNÉE

Fondée en 1829 par les auteurs du Bon Jardinier

RÉDACTEUR EN CHEF : **M. ED. ANDRÉ**

Le plus ancien (70 ans d'existence) et le plus important des journaux d'horticulture, indispensable pour la bonne tenue des jardins et des serres. — Traite spécialement toutes les questions d'horticulture. — Répond aux demandes de *renseignements horticoles* qui lui sont adressées. — Paraît le 1er et le 16 de chaque mois par livraison grand in-8° de 32 pages à deux colonnes, avec une magnifique planche coloriée et des gravures noires, et forme chaque année un beau volume grand in-8° de 576 pages avec de nombreuses gravures, et **24 planches coloriées**, d'une exécution irréprochable, représentant les plantes nouvelles, et les fruits nouveaux les plus intéressants, les insectes nuisibles, les maladies des plantes, etc.

Abonnement pour la France : Un an, **20** fr. — Six mois, **10** fr. **50**. — Trois mois, **5** fr. **50**
— pour l'Etranger : Un an, **22** fr. — Six mois, **11** fr. **50**. — Trois mois, **6** fr. »

Un **numéro spécimen** est adressé à toute personne qui en fait la demande.

Bureaux du Journal : 26, rue Jacob, Paris.

L'ÉCONOMISTE FRANÇAIS

JOURNAL HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE SAMEDI

Rédacteur en chef : M. PAUL LEROY-BEAULIEU, Membre de l'Institut

SOMMAIRE DU NUMÉRO DU SAMEDI 8 DÉCEMBRE 1900

PARTIE ÉCONOMIQUE. — Les Valeurs à revenu fixe et les actions industrielles. — Le Commerce extérieur de la France pendant les dix premiers mois de l'année 1900. — Le Commerce extérieur de l'Angleterre pendant les dix premiers mois de l'année 1900. — Les Sociétés civiles de retraite. — L'Extension de l'industrie métallurgique dans l'univers : les pays nouveaux producteurs. — Lettres de Suisse : un double vote ; le commerce suisse en 1899 ; le rachat du Central. — Tableaux relatifs au mouvement de la population française en 1898 et 1899. — Correspondance : l'incurie postale. — Revue économique : le rendement des impôts et revenus indirects pendant le mois de décembre 1900 ; le produit de l'octroi de Paris pour le mois de novembre 1900 ; la Chambre de compensation des banquiers de Paris ; l'actif et le passif de l'Etat suédois. — Nouvelles d'outre-mer : l'Abyssinie. — Tableaux comparatifs des importations et des exportations de marchandises pendant les dix premiers mois des neuf dernières années, des importations et des exportations de métaux précieux, de la navigation et du rendement des droits de douane pendant les dix premiers mois des années 1900, 1899, 1898.

PARTIE COMMERCIALE. — Revue générale. — Sucres. — Prix courant des métaux sur la place de Paris. — Correspondances particulières : Bordeaux, Lyon, Le Havre, Marseille.

REVUE IMMOBILIÈRE. — Adjudications et ventes amiables de terrains et de constructions à Paris et dans le département de la Seine.

PARTIE FINANCIÈRE. — Banque de France. — Banque d'Angleterre. — Banque de Russie. — Tableau général des valeurs. — Marché des capitaux disponibles. — Marché anglais et chemins de fer américains. — Rentes françaises. — Obligations municipales. — Obligations diverses. — Obligations des chemins de fer austro-hongrois ou autrichiennes diverses. — Actions des chemins de fer. — Institutions de crédit. — Fonds étrangers. — Valeurs diverses : Sociétés d'électricité, Canal de Suez, Valeurs russes, Mines d'or du Transvaal ; mines de l'Australie de l'Ouest. — Assurances. — Renseignements financiers : recettes des Omnibus de Paris, du Métropolitain de Paris, de la Compagnie Générale Française de Tramways, des Voitures à Paris et du Canal de Suez. — Changes. — Recettes hebdomadaires des chemins de fer.

BUREAUX : CITÉ BERGÈRE, 2, A PARIS

ABONNEMENTS. — Paris et Départements : Un an, 40 fr.; six mois, 20 francs.

EAU D'HOUBIGANT La plus appréciée pour la Toilette
HOUBIGANT, 19, Faubourg Saint-Honoré

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Les Annonces sont reçues par M. L. LOIZEAU, 5, rue Guichard.

PROPRIÉTÉ rue de la Grande-Chaumière, 14. Cont. 570 m. 02. Mise à prix 40.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des not. de Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adr. à Me Breuillaud, notaire, n° 333, rue Saint-Martin.

RUE PERDONNET, 8 à 12 (7e arr.) Propriété propre à bâtir. Cce 795 m. 67. M. à pr. 300.000 f. CHATENAY (Seine) : 1° Grande Propriété, Grande-Rue, 9. Cont. 3 h. 71 a. 29 c. M. à pr. 80.000 fr. 2° Jardin potager. Cont. 74 a. 88 c. M. à pr. 30.000 fr. A adj. Ch. not., le 18 décembre. A Me Dauchez, 37, quai de la Tournelle.

DÉPARTEMENT DE LA SEINE
LOTISSEMENT DES TERRAINS DE MAZAS
A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 18 décembre 1900. Deux lots, rue Nouvelle. Surf. 335 m. 65 et 298 m. 42. M. à pr. 160 fr. et 200 fr. le mètre. S'adr. à Me Mahot de la Quérantonnais, not., 14, r. des Pyramides, et à Me Delorme, not., 11, r. Auber, déposit. de l'enchère.

TROIS ACTIONS Cie Assur.-Vie LA NATIONALE. A adjug. le 17 décembre 1900, à 2 heures, en l'étude de Me Olagnier, not. à Paris, n° 27, boulev. des Italiens. M. à prix 25.000 fr. par action. Consign. 5.000 francs.

QUATRE TERRAINS à bâtir à Neuilly-sur-Seine, rue Saint-Pierre, nos 8, 10, 12, 12 *bis*. Cont. 356 m. 72, 348 m. 42, 462 m. 48, 364 m. 58. M. à pr. 44.600 fr., 43.550 fr., 60.125 fr. et 51.040 fr. A adj. sur 1 ench. ch. des notaires de Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adresser à Me Panhard, not., 4, rue de Rougemont.

MAISON à Paris, rue de l'Ouest, n° 38. Contenance 234 m. Rev. br. 7.913 fr. M. à pr. 65.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adr. à Me Maxime Aubron, not., 146, rue de Rivoli.

PROPRIÉTÉ rue Planchat, n° 48. Conten. 700 mèt. Bail princ. 4.600 fr. Mise à pr. 60.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des notaires de Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adr. à Me Rey, not. à Paris, 24, rue Lafayette.

MAISON à Paris, n° 20, rue des Grands-Augustins. Cont. 603 m. Rev. br. 17.319 fr. M. à prix 170.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not., 18 décembre 1900. S'adr. à Me Decloux, not., n° 10 *bis*, boulev. Bonne-Nouvelle.

A adj. s. 1 ench. Ch. des not. Paris, le 18 décembre 1900, CINQ MAISONS.

	Rev. br.	M. à prix.
1° Boulev. Raspail, 259	3.874 f.	30.000 f.
2° Av. de l'Observatoire, 28. . .	18.283 f.	200.000 f.
3° Boulev. Raspail, 257	3.774 f.	30.000 f.
4° Rue Boissonnade, 25	3.749 f.	30.000 f.
5° Rue Boissonnade, 17	10.176 f.	80.000 f.

TROIS TERRAINS r. Boissonnade, 19, 21, 23. Conten. 503 m., 522 m. et 517 m. M. à pr. 36.000 fr. chacun. S'adr. à Me Petit, notaire à Levallois, et à Me Jousselin, notaire à Paris, n° 21, place de la Madeleine.

MAISON à Paris, rue du Bac, n° 144. Revenu brut 16.795 fr. 60. Mise à prix 170.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. des notaires de Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adr. à Me Huillier, not., n° 83, boulev. Haussmann.

MAISON à Paris, 414, rue Saint-Honoré. Cont. 571 mèt. Rev. br. 29.829 fr. M. à pr. 300.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 18 décembre 1900. S'adr. à Me F. Morel d'Arleux, not., 35, r. Faub.-Poissonnière.

VENTE au Palais, sur baisse de mise à prix,
le 26 décembre 1900, à 2 heures,
MAISON A ENGHIEN (Seine-et-Oise)
Rue de Malleville, 43.
Mise à prix 10.000 francs.
S'adres. à Mes Boudin, de Biéville, Juilhard, avoués, et à Me Bablot, notaire à Montmorency.

MAISON à Paris, n° 52, rue de Montreuil. Conten. 732 m. Rev. br. 15.486 fr. M. à pr. 140.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adr. à Me A. Morel d'Arleux, not., 5, r. du Renard.

MAISON à Paris, 47, rue Rodier. Rev. br. 8.005 fr. M. à pr. 95.000 fr. A adj. s. 1 ench. Ch. not. Paris, le 18 décembre. S'adr. à Me Sabot, not., n° 3, rue Biot.

MAISON à Paris, r. Notre-Dame-de-Nazareth, 61, et du Vert-Bois, 68. Rev. brut 17.277 fr. 50. Mise à prix 180.000 fr. — PROPRIÉTÉ avec Jardin à Billancourt, rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, 215 et 217. Mise à prix 50.000 fr. A adj. Ch. des not. de Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adresser à Mes Panhard, Bouillaire et Fay, not., r. Saint-Florentin, dépos. enchère.

MAISON r. Bréa, n° 20. Rev. br. 12.910 fr. M. à pr. 130.000 fr. A adj. sur 1 ench. Ch. des not. de Paris, le 18 décembre 1900. S'adr. aux notaires Me Rigault et Me Greslé, 87, rue de Rennes, déposit. de l'enchère.

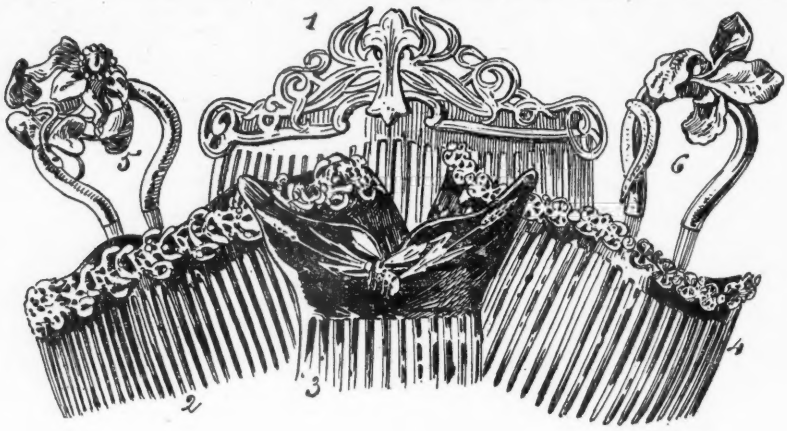
VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le 29 décembre 1900, à 2 heures, en 6 lots, de :
SIX IMMEUBLES
Sis commune de St-Maur-des-Fossés (Seine), savoir :
Premier lot : PROPRIÉTÉ à usage de Ferme, rue Norbert, 6. Cont. 1.540 m. Rev. par bail. 1.000 fr. M. à pr. 15.000 fr. — 2e lot : PAVILLON, r. Norbert, n° 8. Cont. 1.100 m. M. à pr. 6.000 fr. — 3e lot : TERRAIN de 836 mèt., rue Norbert. M. à pr. 1.000 fr. — 4e lot : 821 m. 70 de TERRAIN, r. Norbert. M. à pr. 1.000 fr. — 5e lot : 1.500 mètres de TERRAIN, rue Norbert et rue du Port-au-Fouarre. M. à pr. 1.500 fr. — 6e lot : PROPRIÉTÉ à Saint-Maur-des-Fossés, pl. des Écoles, n° 2, et r. du Pont-de-Créteil. Conten. 185 mèt. Rev. 1.560 fr. Mise à prix 16.000 francs.
S'adresser à Me Ferté, avoué à Paris, rue des Petits-Champs, n° 36 ;
A Me Leclerc, notaire à Charenton.

VENTE au Palais, le 22 décembre 1900,
à 2 heures, en 3 lots.
TERRAINS A SAINT-MAUR-LES-FOSSÉS
1er lot : Terrain angle rue Condé et rue du Petit-Parc.
Contenance 29.572 m. 45 environ.
Mise à prix 50.000 francs.
2e lot : Deux Terrains, même lieu.
Contenance 12.063 m. 12 environ,
Et deux Terrains, même lieu.
Contenance 16.922 m. 30 environ.
Mise à prix 50.000 francs.
3e lot : Un Terrain avec Pavillon,
lieu dit Clos-Saint-Honoré.
Contenance 7.610 m. 18 environ,
Et deux autres Terrains, même lieu.
Contenance 6.214 m. 60 environ.
Mise à prix 35.000 francs.
S'adr. aux avoués Mes Brunet, n° 95, rue des Petits-Champs, et Caillet, n° 6, rue Monsigny.

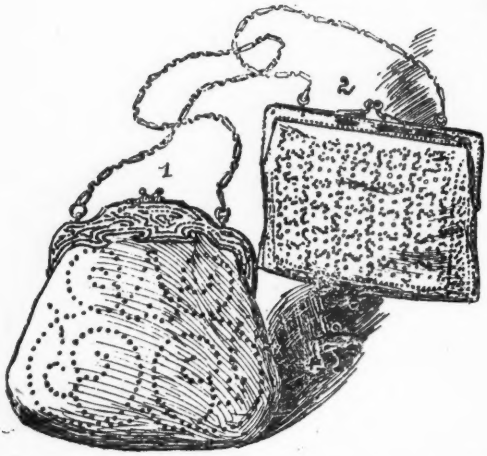
GRANDE PROPRIÉTÉ à Saint-Denis, rue des Poissonniers, 10, et boul. Ornano. Cont. 3.152 m. Rev. br. 16.715 fr. Mise à pr. 195.000 fr. A adj. sur une ench. Ch. des notaires de Paris, le mardi 18 décembre 1900. S'adr. à Me Rivière, not. à Paris, n° 4, rue de la Paix.

Etude de Me Berton, avoué à Paris, 14, rue d'Anjou.
VENTE au Palais de Justice, à Paris,
le samedi 29 décembre 1900, à 2 heures,
D'UNE PROPRIÉTÉ
A usage d'Usine et d'Habitation, sise à Paris,
Cité Nys, nos 12 et 12 *bis*, et rue de l'Orillon, n° 38.
Revenu par bail principal 18.000 francs.
Mise à prix 130.000 francs.
S'adresser pour les renseignements :
A Mes Berton et Duclos, avoués,
Et à Me Aubron, notaire.

HAUTES NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES pour CADEAUX



Henry à la Pensée



5, RUE DU
FAUBOURG SAINT-HONORÉ
PARIS

Gravures extraites de l'ÉCHO DE LA PENSÉE
Revue illustrée des Nouveautés élégantes pour Cadeaux envoyée **FRANCO**
sur demande.

VINS DE BORDEAUX

Coteaux d'Ambarès 3 ans, 130 francs la barrique de 228 litres logé.
En bouteille, 1 fr. 50 c. l'une.
Palus d'Ambarès 1 an, 95 francs la barrique de 228 litres logé.
Écrire : GUIONEAUD, propriétaire à Ambarès et Lagrave (Gironde)

COMPRIMÉS DE VICHY

Aux Sels naturels de Vichy (État) extraits des Sources par la Compagnie Fermière

En faisant dissoudre 4 à 5 de ces comprimés dans un verre d'eau ou d'eau rougie, on obtient pratiquement et économiquement une eau artificielle gazeuze analogue à celle des célèbres sources de Vichy

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHARMACIES. — COMPAGNIE FERMIÈRE DE VICHY, 8, BOULEVARD MONTMARTRE

VIN DE CHASSAING
BI-DIGESTIF
Prescrit depuis 30 ans
CONTRE LES AFFECTIONS DES VOIES DIGESTIVES
Paris, 6, Avenue Victoria.

CONSTIPATION
Guérison par la véritable
Poudre Laxative de Vichy
Laxatif sûr, agréable, facile à prendre
Le flac. de 25 doses environ 2 fr. 50
PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies.

La "PHOSPHATINE FALIÈRES" est l'aliment le plus agréable et le plus recommandé pour les enfants dès l'âge de 6 à 7 mois, surtout au moment du sevrage et pendant la période de croissance. *Il facilite la dentition, assure la bonne formation des os.*

PARIS, 6, AVENUE VICTORIA ET PHcies

POUR RECONQUÉRIR **VIRILITÉ** et **FORCE** DEMANDEZ dans les phcies **CITRATE** DU Dr **CHABLE** ou écrire, RUE BERGÈRE 28, PARIS
ECZÉMA, DARTRES, PLAIES, HUMEURS Dépuratif CHABLE, 5 fr. — 28, r. Bergère, Paris. ENVOI FRANCO — CONSEILS GRATIS

Dentition
SIROP DELABARRE
Sirop sans narcotique.
Employé en frictions sur les gencives, il facilite la sortie des Dents et supprime tous les accidents de la première Dentition.
Exiger le nom de **DELABARRE** et le **Timbre officiel.** — 3 fr. 50 LE FLACON
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

Le meilleur Calmant
SIROP BERTHÉ
Souffrances de toute nature : *Rhumes, Maux de Gorge, Maux d'Estomac, Douleurs de Ventre* chez les Femmes, *Excitation nerveuse, Insomnies*, etc.
PÂTE BERTHÉ, complément du traitement.
EXIGER le *Timbre officiel* et la *Signature*
Sirop, 3f; *Pâte*, 1f60.
FUMOUZE-ALBESPEYRES, *78, Faubg St-Denis, Paris.*

PATE ÉPILATOIRE DUSSER

Employée une ou deux fois par mois, elle détruit les poils follets disgracieux sur le visage des Dames, sans aucun inconvénient pour la peau, même la plus délicate. **Sécurité, Efficacité garanties.** — 50 Ans de Succès. — (Pour la barbe, 20 fr.; 1/2 boîte, spéciale pour les moustaches, 10 fr. *franco* mandat.) — Pour les bras, employer le **PILIVORE** — DUSSER, 1, Rue J.-J.-Rousseau, PARIS

COLLECTION HETZEL

LES MONDES CONNUS ET INCONNUS

JULES VERNE

L'œuvre complète de JULES VERNE donnant la description de toutes les parties du monde forme cinquante romans complètement distincts — réunis en 38 volumes se vendant séparément — et dont les titres et les prix sont inscrits ci-contre.

pour ÉTRENNES 1901

Jules Verne complet

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

Couronnés par l'Académie

38 volumes grand in-8 illustrés. Brochés : **348** fr.
Cartonnés toile : **465** fr. — Reliés : **540** fr.

CHAQUE VOLUME BROCHÉ, 4 FR. 50. — CARTONNÉ TOILE, 6 FR.
Deux ouvrages réunis en un volume : 9 fr.
CARTONNÉ TOILE : 12 FR. — RELIÉ : 14 FR.

Cinq semaines en Ballon.	Voyage au centre de la Terre.
De la Terre à la Lune.	Autour de la Lune.
Les Indes-Noires.	Le Chancellor.
Trois Russes et Trois Anglais.	Une Ville flottante.
Robur le Conquérant.	Un billet de loterie.
Face au Drapeau.	Clovis Dardentor.
Le Château des Carpathes.	Claudius Bombarnac.
L'Étoile du Sud.	L'Archipel en feu.
Le Rayon-Vert.	L'École des Robinsons.
Sans dessus dessous.	Le Chemin de France.
Le Tour du monde en 80 jours	Le Docteur Ox.
Les 500 millions de la Bégum.	Les Tribulations d'un Chinois

CHAQUE VOLUME BROCHÉ : 9 FR.
CARTONNÉ TOILE : 12 FR. — RELIÉ : 14 FR.

† **SECONDE PATRIE. Dessins de G. Roux**

Le Testament d'un Excentrique.	Michel Strogoff.
Le Superbe Orénoque.	César Cascabel.
Le Sphinx des glaces.	Nord contre Sud.
Deux ans de Vacances.	Famille sans nom.
Maître Antifer.	La Maison à vapeur.
P'tit Bonhomme.	Le Pays des fourrures.
Hector Servadac.	Un Capitaine de 15 ans.
Kéraban-le-Têtu.	L'Ile à hélice.
Mrs Branican.	20 000 lieues sous les mers
La Jangada.	Aventures du capitaine Hatteras.

CHAQUE VOLUME BROCHÉ : 10 FR.
CARTONNÉ TOILE : 13 FR. — RELIÉ : 15 FR.

L'Ile mystérieuse.	Les Enfants du Capitaine Grant.
Mathias Sandorf.	

LA DÉCOUVERTE DE LA TERRE

Les Premiers Explorateurs. — Les Grands Navigateurs XVIIIe siècle. — Les Voyageurs du XIXe siècle.

Chaque volume : 7 fr. — Cartonné : 10 fr. — Relié : 11 fr.
Les trois ouvrages réunis en un seul beau volume. Cart. 25 fr. — Rel. 30

VOLUMES IN-8 RAISIN

ILLUSTRÉS

Série A

Brochés **7 fr.**
Cartonnés toile **9 fr. 40**
Reliés **11 fr.**

BARBIER (J.). Contes blancs (avec musique inédite *de C. Gounod, E. Guiraud, H. Maréchal, J. Massenet, G. Nadaud, E. Reyer, Rubinstein, Saint-Saëns, H. Salomon, A. Thomas*).

— Bempt (avec musique inédite *de E. Boulanger, Th. Dubois, V. Joncières*).

BENTZON (TH.) . .	Geneviève Delmas.
BOISSONNAS (B.). .	Une Famille pendant la guerre (*couronné*).
CORNEILLE	Chefs-d'œuvre (*édition F. Brunetière*).
DESNOYERS (L.) . .	Aventures de Jean-Paul Choppart.
DUBOIS (Félix). . .	La Vie au continent noir
HUGO (Victor) . . .	Le Livre des Mères.
LAPRADE (V. DE). .	Le Livre d'un Père.
LAURIE (André) . .	LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS. 9 volumes (*voir page* 6).
LAURIE (André) . .	ROMANS D'AVENTURES. 5 volumes (*voir page* 6).
LEGOUVÉ (E.), de l'Académie.	Nos Filles et nos Fils.
—	Une Elève de seize ans.
—	Epis et Bleuets.
MACÉ (Jean) . . .	Histoire d'une Bouchée de pain.
NEUKOMM (Edmond)	Les Dompteurs de la Mer.
PERRAULT (P.). . .	Ma Sœur Thérèse.
RATISBONNE (Louis)	La Comédie enfantine (*couronné*).
SANDEAU (Jules). .	Mlle de la Seiglière.
—	La petite Fée du village.
STAHL (P.-J.) . . .	Histoire d'un Ane et de deux Jeunes Filles (*couronné*).
ULBACH (Louis) . .	Le Parrain de Cendrillon.
VADIER (B.) . . .	Théâtre à la Maison.
VALDÈS (André) . .	Le Roi des Pampas.
VIOLLET-LE-DUC . .	Histoire d'une Forteresse.

Jeunes Filles

Jeunes Gens

***
* * *

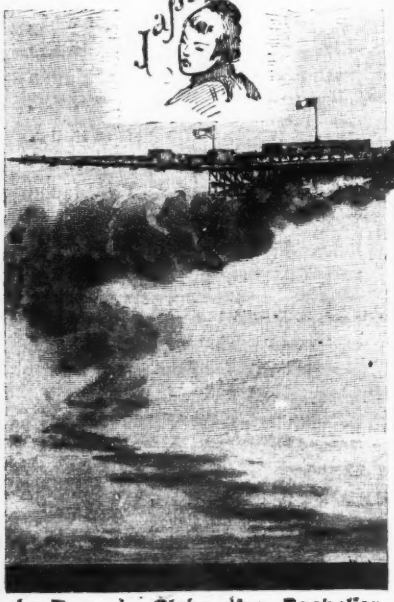
HETZEL (P.-J. STAHL), le créateur de la *Bibliothèque* et du *Magasin d'Éducation et de Récréation*, a été le principal initiateur de cette littérature de la jeunesse dont les volumes s'entassent chaque année, et dont le public croît et se multiplie tout naturellement. Son idée était bonne puisque tant d'autres se sont mis à l'appliquer. Mais, comme il était particulièrement préparé à la tâche qu'il entreprenait, comme il avait cette condition excellente d'aimer ce qu'il allait faire, il y a mieux réussi qu'un habile homme — qu'un éditeur avisé et zélé.

G. F.

ÉTRENNES 1901

Souvenirs

d'un Soldat de Vercingétorix



Le Tour du Globe d'un Bachelier
NOUVEAUTÉ 1901

ALFRED RAMBAUD

L'Anneau de César (Couronné par l'Académie fra
Nouvelle édition augmentée d'une Étude sur la Gaule
cienne, par P. Foncin. Volume grand in-8, illustré de 84
sins de G. Roux, 9 cartes.
9 fr. — Cartonné toile, **12** fr. — Relié, **14** fr.

ANDRÉ LAURIE

LA VIE DE COLLÈG

dans tous les temps et dans tous les pays

12 volumes in-8 illustrés à **7** fr.
Cartonnés toile, **9** fr. **40** — Reliés, **11** fr.

Angleterre. . . .	*Scènes de la Vie de Collè*
Allemagne. . .	*Un Écolier Hanovrien.*
Amérique. . . . (États-Unis).	*L'Oncle de Chicago.* (Cartonné toile). . . **10**
Espagne.	*Le Bachelier de Séville.*
France	*Mémoires d'un Collégie*
	Une année de Collège à Par
Italie.	*Tito le Florentin.*
Grèce ancienne. .	*L'Ecolier d'Athènes.*
Japon.	*Autour d'un Lycée japona* (Cartonné toile). . . **10**
Norvège.	*Axel Ebersen.*
Orient	† **Le Tour du Globe d'u Bachelier.** (C. toile) **10**
Russie	*Mémoires d'un Collégien ru*

A. LAURIE, J. VERNE, STEVENSON

LES ROMANS D'AVENTURE

10 volumes in-8 illustrés

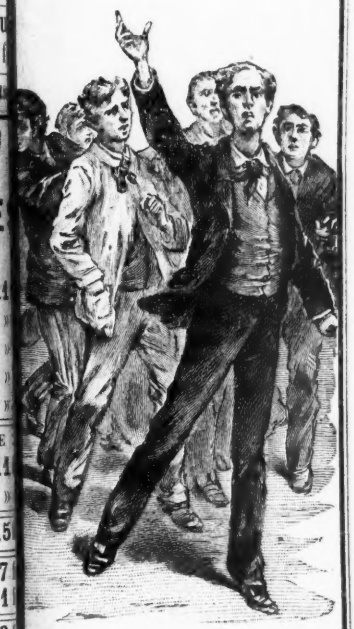
A. LAURIE.	*Atlantis.* . . .	**7** fr.	Cartonné, **9** fr. **40** Relié, **11**
—	*Le Secret du Mage.*	— »	— »
—	*De New-York à Brest en 7 heures.*	»	— »
—	*Le Rubis du Grand-Lama.*	»	— »
—	*L'Héritier de Robinson.*	**7** fr.	**10** fr. — »
	LES CHERCHEURS D'OR DE L'AFRIQUE AUSTRALE		
—	*Gérard et Colette.* . .	**7** fr.	Cart., **10** fr. Relié, **11**
—	*Le Filon de Gérard.*	— »	— »
—	*Les Exilés de la Terre.*	**10** fr.	Cart., **13** fr. Relié, **15**
VERNE ET LAURIE.	*L'Épave du Cynthia.*		Broché, **7** Cartonné toile, **9** fr. **40** Relié, **11**
STEVENSON.	*L'Ile au Trésor.* .	**4** fr. **50**	Cartonné, **6**

COLLECTION HETZEL

ÉTRENNES 1901

En produisant chaque année, ns le mois de décembre, les vo-mes qui sont donnés à l'occa-on du Jour de l'An, la Librairie ETZEL a mis les parents et les is à même de composer peu à u pour la jeunesse une biblio-èque qui dure et qui a le don ne jamais vieillir.

L. M.



s nouveautés pour 1901 sont précédées d'une †

VOLUMES GRAND IN-8

ILLUSTRÉS

Série B

Brochés, **7 fr.**
Cartonnés toile, **10 fr.**
Reliés, **11 fr.**

BIART (Lucien) . .	**Aventures d'un jeune Naturaliste.**
— . . .	**Les Voyages involontaires.**
DAUDET (Alphonse)	**Histoire d'un enfant.**
—	**Contes choisis.**
DUPIN DE St-ANDRÉ	**Double conquête.**
ERCKMANN-CHATRIAN.	**Histoire d'un Paysan.**
LAURIE (André). .	LES ROMANS D'AVENTURES :
(Voir page 6) . . .	**L'Héritier de Robinson.**
	Les Chercheurs d'or de l'Afrique Australe :
— . . .	**Gérard et Colette.**
— . . .	**Le Filon de Gérard.**
LAURIE (André). . (Voir page 6)	LA VIE DE COLLÈGE DANS TOUS LES TEMPS ET DANS TOUS LES PAYS :
— . . .	**L'Oncle de Chicago.**
— . . .	**† Le tour du Globe d'un Bachelier.**
— . . .	**Autour d'un Lycée japonais.**
LEGOUVE (E.). . .	**La Lecture en Famille.**
MALIN (Henri) . .	**Un Collégien de Paris en 1870.**
NOUSSANNE (H. de)	**Le Château des Merveilles.**
PERRAULT (P.) . .	**† L'Héritage de Jean.**
SANDEAU (Jules) .	**La Roche aux Mouettes.**
— . . .	**Madeleine** (*couronné*)
STAHL (P.-J.) . . .	**Les Patins d'argent** (*couronné*).
— . . .	**Maroussia** (*couronné*).
STAHL et MULLER	**Le Nouveau Robinson suisse.**
VIOLLET-LE-DUC .	**Histoire de l'Habitation humaine** (*illustrations en couleur*)
— . .	**Histoire d'un Hôtel de Ville et d'une Cathédrale** (*illustrations en couleur*).

Volumes grand in-8 jésus, brochés, 10 fr.

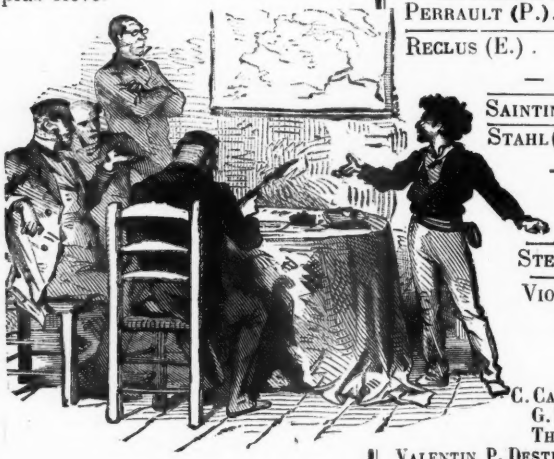
Cartonnés toile, **13** *fr.*
Reliés, **15** *fr.*

BIART (Lucien). . .	**Don Quichotte de la Manche**, *édition spéciale à la jeunesse.*
CLEMENT (Ch.) . .	**Michel-Ange, Raphaël et Léonard de Vinci.**
LA FONTAINE. . .	**Fables**, *illustrées par* **Lambert.**
LAURIE (André) . .	**Les Exilés de la Terre.**
MALOT (Hector). .	**Sans famille** (*couronné*).
MAYNE-REID . .	**Aventures de Terre et de Mer.**
—	**Aventures de Chasses et de Voyages.**

COLLECTION HETZEL

Étrennes 1901

Les œuvres qui forment cette série sont toutes de premier ordre. Il suffit de parcourir la liste des noms de leurs auteurs dont la plupart sont célèbres. Malgré leur extrême bon marché qui les rend accessibles à tous, ces ouvrages sont illustrés et édités avec le même soin que ceux qui composent les séries d'un prix plus élevé.



Série in-8° illustrée

Chaque volume broché, **4** fr. **50**. Cartonné toile, **6** fr.

BEAUCHÊNE (M. DE).	† **Les Nièces de M. Burke.**
BENTZON (TH.). . .	Pierre Casse-Cou.
— . . .	La Rose blanche.
— . . .	Contes de tous les pays.
BERR DE TURIQUE .	La petite Chanteuse.
BIART (Lucien). . .	Voyage dans un parc.
BRETON (E.). . .	Cousine Alice.
BUSNACH (W.) .	Le petit Gosse (couronné par l'Académie)
CAUVAIN (H.) .	Le Grand Vaincu.
CHAZEL (Prosp.)	Le Chalet des sapins.
CRÉTIN-LEMAIRE	La petite Madeleine.
DEQUET (A.). .	Hist. de mon Oncle et de ma Tante
DE SILVA . . .	Le Livre de Maurice.
DUMAS (Alexand.)	Histoire d'un Casse-Noisette.
GENNEVRAYE. . . .	Un château où l'on s'amuse
—	La petite Louisette.
—	Marchand d'allumettes (couronné).
—	Les Robinsons de Roc-Fermé
GIRON (Aimé) . . .	Le Vieux ramasseur de pierres
LERMONT.	Les Jeunes Filles de Quinnebasse
—	Siribeddi.
—	Un honnête petit homme.
MACÉ (Jean) . . .	Théâtre du Petit Château.
—	Les Serviteurs de l'Estomac
MALOT (Hector). . .	Romain Kalbris.
NICOLE (G.)	Contes et Légendes d'Egypte
PERRAULT (P.). . .	Pas-Pressé.
RECLUS (E.)	Histoire d'une Montagne.
—	Histoire d'un Ruisseau.
SAINTINE (X.)	Picciola.
STAHL (P.-J).	La Petite Rose, ses sept Cousin
—	Les 4 Filles du docteur Marsc
STAHL et DE WAILLY.	Les Vacances Riquet et Madeleine.
STEVENSON (R.-L).	L'Ile au Trésor.
VIOLLET-LE-DUC.	Histoire d'une Maiso
— . .	Histoire d'un dessinate

ILLUSTRATIONS PAR

C. CARRIER, P. PHILIPPOTEAUX, G. ROUX, J. GEOFFR G. FERRIER, FRŒLICH, DEL DOSSO, D. MAILL TH. SCHULER, BERTALL, ADRIEN MARIE, BIG VALENTIN, P. DESTEZ, E. LAMBERT, E. BAYARD, RIOU, L. BENE L. FLAMENG, VIOLLET-LE-DUC.

Magasin illustré d'Éducation et de Récréation

ET

SEMAINE DES ENFANTS

Réunis et dirigés par

J. VERNE et J. HETZEL

Journal de toute la famille

Fondé par P.-J. STAHL en 1864

Couronné par l'Académie Française

37e ANNÉE ✣✣✣✣ **37e ANNÉE**

LA SÉRIE COMPLÈTE DES TOMES I A XII

1896 à 1900. — Illustrés de 2000 dessins

Se vend brochée, **84** fr. — Cartonnée toile, **108** fr. — Reliée, **120** fr.

Elle contient, œuvres principales :

JULES VERNE : L'Ile à Hélice, Face au Drapeau, Clovis Dardentor, Le Sphinx des Glaces, Le superbe Orenoque, Le Testament d'un Excentrique, Seconde Patrie. — A. LAURIE : *Romans d'aventures* : Atlantis, Gérard et Colette, Le Filon de Gérard. *Scènes de la vie de collège :* L'Écolier d'Athènes, L'Oncle de Chicago, Le Tour du Globe d'un Bachelier. — GENNEVRAYE : Les Petits Robinsons du Roc-Fermé. — AIME GIRON : La Famille de la Marjolaine, Le Vieux Ramasseur de pierres. — HENRI MALIN : Un Collégien de Paris en 1870. — NEUKOMM : Les Normands en Amérique en l'An mille. — P. PERRAULT : Ma sœur Thérèse, L'Héritage de Jean. — Th. BENTZON : En temps de Guerre (La Rose blanche). — F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ : Double Conquête. — HENRY DE NOUSSANNE : Le Château des Merveilles. — É. BRETON : Cousine Alice. — MOUANS : Frisonne l'Engourdie, La Maison blanche. — LOUDEMER : Pêche et Chasse sur les Côtes de France. — M. DE BEAUCHÊNE : Les Nièces de M. Burke.

Contes, Nouvelles et Articles divers par Th. BENTZON, F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française, F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, A. FERMÉ, E. GRIMARD, E. LEGOUVÉ, de l'Académie française, J. DE COULOMB, E. MAISON, A. MOUANS, NICOLE, SEVIN, VADIER, VICARINO, etc., etc. Scènes enfantines diverses, par FRŒLICH, FROMENT, LALAUZE, etc.

Chaque année composée de deux tomes forme un beau volume grand in-8° de 768 pages. Broché **14** *fr. Cartonné toile* **18** *fr. Relié* **20** *fr.*

Il reste quelques exemplaires de la Première série (1864-1894). **60** *volumes grand in-8° à* **7** *fr. Cartonnés toile* **10** *fr. Reliés* **11** *fr.*

Abonnement

UN AN

Paris.	**14** fr.
Départements. . . .	**16** fr.
Union Postale. . . .	**17** fr.

LE

Magasin d'Éducation et de Récréation

ce journal de toute la famille, entre dans sa trente-septième année d'existence, et n'a pas dévié de la ligne littéraire tracée par P.-J. Stahl. L'Académie française a récompensé les efforts de son fondateur en décernant une distinction exceptionnelle à cette œuvre charmante qui remplit de tous points le but que son fondateur s'était proposé.

✣✣✣

L'année 1901 sera des plus attrayantes; Jules Verne et André Laurie lui réservent chacun un roman inédit de grand intérêt.

ÉTRENNES 1901

ÉTRENNES Librairie RENOUARD. — H. LAUR

NOUVEAUTÉ

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Par Michel CERVANTÈS SAAVÉDRA

Préface de M. TARSOT

Illustrations en noir et en couleurs de HENRI MORIN

BROCHÉ. . . . . 6 fr. | RELIÉ . . . . . 9 fr.

MÊME COLLECTION :

LES CONTES DE PERRAULT

Préface de M. Larroumet, de l'Institut. — Illustrations en noir et en couleurs de Géo, Job, Robida, etc.

L'AMI DES ENFANTS

Par BERQUIN

Préface de M. Tarsot. — Illustrations en noir et en couleurs de H. Gerbault.

LES FABLES DE FLORIAN

Préface de M. Theuriet, de l'Académie française. — Illustrations en noir et en couleurs de Vimar.

COLLECTION GRAND IN-8°

BROCHÉ . . . . . 10 fr. | RELIÉ . . . . . 13 fr.

GRAMMAIRE DES ARTS DU DESSIN
Par Ch. BLANC
de l'Académie française.

GRAMMAIRE DES ARTS DÉCORATIFS
Par Ch. BLANC
de l'Académie française.

L'ART dans la Parure et dans le Vêtement
Par Ch. BLANC

LES ÉCOLES ET LES ÉCOLIERS à travers les Ages
Par L. TARSOT
Préface de M. Mézières, de l'Académie française.

MONTAGNES DE FRANCE

LE JURA
Texte et dessins de G. FRAIPONT.
Préface de M Pierre BAUDIN.
Un vol. gr. in-8° avec 130 dessins.

LES VOSGES
Texte et dessins de G. FRAIPONT.
Préface de M. FOURNIER.
Un vol. in-8 avec 160 dessins inédits.

Histoire Populaire de la Peinture

Par ARSÈNE ALEXANDRE

4 volumes grand in-8° illustrés avec 1.000 gravures

BROCHÉ . . . . . 40 fr. | RELIÉ . . . . . 60 fr.

ÉCOLES
Allemande, Anglaise et Espagnole
Un vol. gr. in-8° avec 215 gravures.

ÉCOLES
Hollandaise et Flamande
Un vol. gr. in-8° avec 250 gravures.

ÉCOLE FRANÇAISE
Un vol. gr. in-8° avec 250 gravures.

ÉCOLE ITALIENNE
Un vol. gr. in-8° avec 250 gravures.

Chaque volume se vend séparément.

BROCHÉ . . . . . 10 fr. | RELIÉ . . . . . 15 fr.

COLLECTION IN-4°

La Femme dantiqu
Texte G. NOT
Préface de ène
tut.
Un magnifique volume in-4 33 rep
et 350 dessins dans le t es doc
collections particulières.
VÉLIN. . . . . .

LA LÉGIO HO
O
Par L. BONN E MA
Chevalie honne
Publié sous le Haut P M. le
de la nneur
Un volume in-4° avec 2 couleu
hors texte, ans le
VÉLIN. . . . . .

MÊME TION
Les Perles de la Côte par le
aquarelles et dessins par X. —
MISTRAL. — 20 aquarell res e
hors texte.
Les Premiers Vénitien LAT.
rice BARRÈS. — 16 héliog xte, 5
Le Mobilier sous la et
LAFOND. — Préface de HOU
française. — 10 eaux-forte par

LES CATHÉD D
Par A LO
Un volume in-4° renferma hors
RELIÉ TOILE. . . . . 30 rage

LES VILLES
NOUVEAUTÉ
PARIS
Par Georges RIAT
Attaché à la Bibliothèque nation
Un volume in-8° avec 144 grav
BROCHÉ. . 5 fr. | RELIÉ . . 6 rip

ENVOI FRANCO CO

AUR Éditeur, 6, rue de Tournon, PARIS NOUVEAUTÉS

CTION IN-4° A 40 FR.

NOUVEAUTÉS

e da tiquité Grecque

Texte e G. NOTOR

ce de ène MÜNTZ

tut.

me in- 33 reproductions en couleurs

ns le t es documents des musées et

lières.

. . . . . 80 fr.

GIO HONNEUR

O

BONN E MARSANGY

Chevalie honneur.

Haut P M. le Grand Chancelier

de la neur.

avec 2 couleurs, 9 tailles-douces

s texte, ans le texte.

. . . . . 80 fr.

MÉME TION :

la Côte par le Général BOURELLY,

sins par X. — Préface de Frédéric

aquarell res en noir dans le texte et

énitien LAT. — Préface de M. Mau-

16 hélioge xte, 50 gravures dans le texte.

us la et l'Empire, par Paul

éface de HOUSSAYE, de l'Académie

aux-forte par Magniant.

NOUVEAUTÉ

HÉD DE FRANCE

Par A LOTH

enferman hors texte en phototypie.

. . . 3 rage 800 exemplaires.

LES CÉLÈBRES

É

IS UGES & YPRES

RIAT Par Henri HYMANS

que nation teur de la Bibliothèque Royale

144 gravu de Bruxelles.

LIÉ . . 6 cription. . . . . 3 fr. 50

NOUVEAUTÉ

Autour de la Méditerranée

Par MARIUS BERNARD

9 volumes renfermant ensemble onze cents gravures de

CHAPON, AVELOT, LE PAN DE LIGNY, 90 fr.

I. Les Côtes barbaresques : Tripolitaine et Tunisie, 1 vol. — **Tunisie et Algérie**, 1 vol. — **Algérie et Maroc**, 1 vol.

II. Les Côtes latines : Espagne, 1 vol. — **France**, 1 vol. — **Italie**, 1 vol.

III. Les Côtes orientales : Autriche et Grèce, 1 vol. — **Turquie d'Europe et d'Asie**, 1 vol. — **Terre Sainte et Egypte**, 1 vol.

Chaque volume se vend séparément.

BROCHÉ . . . . . 10 fr. | TOILE. . . . . 13 fr.

COLLECTION IN-4°

BROCHÉ . . . . . 20 fr. | RELIÉ. . . . . 22 fr.

Ouvrages de LIBONIS

Styles français, 1 vol. avec 250 gr.

Styles antiques, — —

Styles modernes, — —

L'Ornement d'après les maîtres, 1 vol., 753 motifs de décoration.

Ouvrages de G. FRAIPONT

Professeur à la Légion d'honneur.

L'Art de composer et de peindre l'Éventail, l'Ecran, le Paravent. 1 vol. avec 16 fac-simile d'aquarelles.

La Plante dans la nature et la décoration. (Fleurs, feuillages, fruits, légumes.) 1 vol. avec 16 fac-similés d'aquarelles et 130 dessins.

L'Art dans les Travaux à l'Aiguille, avec de nombreuses vignettes, suivi d'un album de 32 planches en couleurs.

SAINT ANTOINE DE PADOUE

ET L'ART ITALIEN

Par C. de MANDACH

Préface de M. *Eugène Müntz*, membre de l'Institut. 1 vol. in-8 jésus, illustré d'une planche en taille-douce, 12 planches hors texte, 88 gravures dans le texte.

Prix . . . . . 20 fr.

NOUVELLE ÉDITION NOUVEAUTÉ

Les Fleuves de France

Par Louis BARRON

Ouvrage couronné par l'Académie française, avec 600 gravures de CHAPON. — Complet en 4 volumes in-8° jésus.

BROCHÉS. . . . . 16 fr. | RELIÉS . . . . . 20 fr.

Les 4 volumes reliés dans un élégant étui. . . . . 21 fr.

On vend séparément.

Le Rhône

1 volume orné de 168 gravures.

La Loire

1 volume orné de 135 gravures.

La Garonne

1 volume orné de 151 gravures.

La Seine

1 volume orné de 160 gravures.

Chaque volume se vend séparément.

BROCHÉ. . . . . 4 fr. | TOILE. . . . . 5 fr.

CO MANDAT-POSTE

Ernest FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine — PARIS

NOUVEAUTÉS :

Géographie Pittoresque et Monumentale de la France
TOME II

LA
FRANCE DE L'OUEST

Illustré de 600 gravures, dont 160 en couleurs.

Un volume in-4°. Broché. . . . . 25 »
— — Relié demi-chagrin, tranches dorées, plaque . . . . . 32 »
— — Reliure amateur . . . . . 35 »

LE TOME Ier
LA FRANCE DU NORD

Un volume in-4°.
Illustré de 600 gravures, dont 160 en couleurs.
Broché, **25** francs. — Relié demi-chagrin, **32** francs. — Relié amateur, **35** francs.

LE SECOND EMPIRE
1851-1870
Par ARMAND DAYOT
INSPECTEUR DES BEAUX-ARTS
Un magnifique volume grand in-4° oblong, orné de 1000 gravures, d'après les peintures, gravures, médailles et ornements du temps.
Broché. . . . . **15** » | Relié amateur maroquin, plaque or. **20** »

Le Lac d'Or du Docteur Sarbacane
Par PAUL DE SÉMANT
Un volume in-4° raisin, nombreuses illustrations dans le texte.
Broché, **8** fr. — Relié toile, tranches dorées, **12** fr. — Relié demi-chagrin, tranches dorées, **15** fr.

L'ENFER DE GLACE
Par LOUIS BOUSSENARD
Un beau volume in-8°, illustrations de CLÉRICE.
Broché, **10** fr. — Relié toile, plaque, **12** fr. — Relié demi-chagrin, tranches dorées, **15** fr.

Envoi FRANCO contre mandat-poste.

H. OUDIN, Éditeur, 10, rue de Mézières, Paris

Viennent de paraître :

Un Siècle

MOUVEMENT DU MONDE DE 1800 A 1900

Un beau et très fort volume, grand in-8°, broché. . . . . **7 fr. 50 c.**

Reliures : **10** et **12** francs.

DIVISIONS DE L'OUVRAGE ET NOMS DES COLLABORATEURS

Dédicace par Sa Sainteté Léon XIII

Lettre de S. E. le Cardinal Rampolla, à Mgr Péchenard, Recteur de l'Institut Catholique de Paris

Préambule par le Vte E. M. de Vogüé, de l'Académie française

PREMIÈRE PARTIE

Mouvement Politique et Économique

L'Œuvre et l'Influence de Napoléon : M. Marius Sepet. — **Les Nationalités** : M. Étienne Lamy. — **Les Gouvernements** : M. Henri Joly. — **La Législation** : M. Émile Chénon. — **Le Partage du monde** : M. René Pinon. — **Les peuples nouveaux** : Vte de Meaux. — **La Guerre** : Gal de Don Cte de la Girennerie. — **L'Industrie et le Commerce depuis un siècle** : Vte G. d'Avenel. — **L'Homme et la Terre cultivée** : M. Jean Brunhes. — **La Question sociale au XIXe siècle** : Cte Albert de Mun, de l'Académie française. — **L'Église romaine et les courants politiques du siècle** : Georges Goyau.

DEUXIÈME PARTIE

Mouvement Intellectuel

La Presse : M. Eugène Tavernier. — **L'Éducation** : Mgr P.-L. Péchenard. — **La Critique** : R.-P.-A. Lapotre, s. j. — **La Philosophie** : M. le Chne Jules Didiot. — **Les Sciences mathématiques** : M. Georges Humbert. — **Les Sciences physiques et chimiques** : M. Bernard Brunhes. — **Les Sciences de la vie** : M. Maurice Arthus. — **Les Sciences de la Terre** : M. A. de Lapparent, de l'Institut. — **L'Archéologie** : M. Paul Allard. — **L'Histoire** : Mgr L. Duchesne, de l'Institut. — **La Littérature** : M. F. Brunetière, de l'Académie française. — **Les Beaux-Arts** : M. André Pératé. — **La Musique** : M. Camille Bellaigue.

TROISIÈME PARTIE

Mouvement Religieux

La Religion et les Religions : R.-P. René-Marie de la Broise, s. j. — **Les Religions non chrétiennes** : Bon Carra de Vaux. — **Les Églises chrétiennes séparées** : M. le Chne Pisani. — **Les Luttes de l'Église** : M. Georges Fonsegrive. — **L'Expansion de l'Église catholique** : R.-P. A.-D. Sertillanges, des Frères Prêcheurs. — **Le Mouvement théologique** : R.-P. Bainvel, s. j. — **Les Œuvres et la charité de l'Église** : Cte d'Haussonville, de l'Académie française. — **La Vie intime de l'Église** : S. G. Mgr Touchet Evêque d'Orléans. — **Conclusion : Vers l'Unité** : S. Em. le Card. Richard, archevêque de Paris.

Abbé BROUSSOLLE

Licencié ès lettres — Docteur en théologie.

Aumônier du Lycée Michelet

LA JEUNESSE DU PÉRUGIN

ET LES

ORIGINES DE L'ÉCOLE OMBRIENNE

Un beau volume, grand in-8°, contenant 130 dessins et illustrations, broché. **12** francs

Maison Alfred MAME & Fils, Éditeurs à Tours
Paris, 168, boulevard Saint-Germain

VERSAILLES ET LES DEUX TRIANONS

TEXTE PAR PHILIPPE GILLE
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

et environ 475 illustrations, dessins et relevés
PAR MARCEL LAMBERT
ARCHITECTE DES DOMAINES DE VERSAILLES ET DES TRIANONS]

L'ouvrage se compose de deux volumes du format grand in-4°, comprenant plus de 600 pages, illustrées de plus de **75** planches doubles et simples hors texte (dont environ 15 eaux-fortes, 2 héliochromies, 16 planches aquarellées à la main, et le reste en héliogravures) et de **400** sujets dans le texte.

Édition de Luxe, 150 exemplaires numérotés, savoir :

Nos **1** à **25**, sur grand papier des manufactures impériales du Japon. . . . . **1.000** fr.
Nos **26** à **65**, sur papier de Chine. . . . . **600** fr.
Nos **66** à **150**, tirage sur grand vélin du Marais. . . . . **450** fr.

EXEMPLAIRES NON NUMÉROTÉS : **300** FRANCS

LES DEUX VOLUMES SONT EN VENTE!

LIVRES ILLUSTRÉS POUR LA JEUNESSE

La Filleule de du Guesclin

Par PIERRE MAEL

Un volume petit in-4°, orné de 35 gravures d'après **Marcel Pille**

Prix relié en percaline avec sujets en couleurs . . . . . **10** fr.

FORMAT PETIT IN-FOLIO, 2e SÉRIE

CHATEAU DE LA VIEILLESSE
Par **GUY CHANTEPLEURE**
Ouvrage orné de 47 gravures.

LES MARÉCHAUX DE NAPOLÉON
Par **GÉRARD DE BEAUREGARD**
Ouvrage orné de 63 gravures.

PETIT ANGE, Par PIERRE MAEL, 81 gravures.

Prix de chacun des volumes, relié en percaline, plaque riche, tranches dorées . . . . . **9** fr.

FORMAT IN-4°, Ire SÉRIE

A Travers l'Histoire naturelle
Par **HENRI COUPIN**. Orné de 157 gravures.

A l'Assaut de l'Afrique
Par **PAUL BORY**. Orné de 103 gravures.
Prix relié percaline, plaque spéciale, tranches dorées. **8.50**

FORMAT IN-4°, 2e SÉRIE

LES LIBRES BURGHERS
Par **G. SAINT-YVES**
Ouvrage orné de nombreuses gravures.

Cadette de Gascogne
Par **CHAMPOL**. Orné de 36 gravures.
Prix relié percaline, plaque spéciale, tranches dorées. **7** fr.

FORMAT IN-4° CARRÉ

MON AMI L'OISEAU BLEU
Par **GUY CHANTEPLEURE**
Orné de 25 gravures.

LE MAUDIT
Par **GEORGES BEAUME**
Orné de 33 gravures.

Onze volumes déjà parus dans cette collection.

Prix de chacun des volumes, relié percaline rouge, plaque spéciale, tranches dorées . . . . . **5** fr.

LA REVUE MAME, véritable organe de la famille, paraissant tous les dimanches. Prix du numéro : **15** c. Abonnement, **1** an, **8** fr.; six mois, **4.50**. Étranger, **11.50**.
Chaque année de la REVUE MAME forme un magnifique volume très illustré. Relié en percaline, ornements or et noir. 10 fr.

Librairie BELIN FRÈRES, 52, rue de Vaugirard, PARIS, VIe

L. LANIER

CHOIX DE LECTURES DE GÉOGRAPHIE

L'Afrique. Ouvrage orné de 57 vignettes, de 11 cartes tirées en couleur et de 31 cartes intercalées dans le texte. Dixième édition, corrigée et augmentée. 1 vol. de 930 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 6 fr. 50

L'Amérique. Ouvrage orné de 37 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 26 cartes intercalées dans le texte. Douzième édition, corrigée. 1 vol. de 688 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 4 fr. »

L'Asie. Ouvrage orné de 53 vignettes, de 9 cartes tirées en couleur et de 41 cartes intercalées dans le texte :

PREMIÈRE PARTIE (Asie russe, Turkestan, Asie ottomane, Iran). Sixième édition, corrigée. 1 vol. de 630 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 4 fr. »

DEUXIÈME PARTIE (Indes orientales, Indo-Chine, Empire chinois, Japon). Sixième édition, corrigée. 1 vol. de 900 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 6 fr. 50

L'Europe (sans la France). Ouvrage orné de 44 vignettes, de 10 cartes tirées en couleur et de 53 cartes intercalées dans le texte. Douzième édition, corrigée. 1 vol. de 1.000 pages, in-18 jésus, broché . . . . . 7 fr. »

Reliure toile souple, avec fers spéciaux, en plus pour chaque volume : 1 fr. 60

L. LANIER ET G. CARRÉ

CHOIX DE LECTURES HISTORIQUES

Le Moyen âge. (395-1270); par M. G. Carré, professeur agrégé d'histoire et de géographie, lauréat de l'Institut. Ouvrage orné de 38 gravures intercalées dans le texte. Troisième édition. 1 vol. de 588 pages, in-18 jésus, broché . 4 fr. »

Reliure toile souple, tranches marbrées, en plus. 0 fr. 60

ÉMILE BOURGEOIS

Manuel Historique de Politique Étrangère

Tome Ier. — **Les Origines**, 2e *édition*. 1 vol. in-18 jésus, broché. . . . . 4 fr. 50

Tome II. — **Les Révolutions** (1789-1830), 2e *édition*. 1 vol. in-18 jésus, broché . . . 5 fr. 50

A. HENRY

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

Depuis ses origines jusqu'à la fin du XIXe siècle.

3e *édition*. 1 vol. in-12, relié en toile souple . . . . . 4 fr. »

Librairie du Victor Hugo illustré. - L. Monaque, gérant, rue Thérèse, 13, Paris

Victor Hugo illustré

SEULE ÉDITION COMPRENANT LES ŒUVRES POSTHUMES

2.200 dessins de

MM. MEISSONIER, J.-P. LAURENS, BRION, DE NEUVILLE, RAFFET, BAYARD, DAUBIGNY
CHIFFLARD, GAVARNI, FRÉMIET, L. MÉLINGUE, LIX, VIOLLET-LE-DUC
HOFBAUER, ROCHEGROSSE, K. BODMER, TONY JOHANNOT, MORIN, HENRI PILLE, HILLEMACHER
D. VIERGE, JACQUE, FLAMENG, MAILLARD, VOILLEMOT
ZIER, A. MARIE, LANÇON, H. SCOTT, FÉRAT, RIOU, A. MAIGNAN, LOUIS BOULANGER
LEMUD, MÉRYON, - VICTOR HUGO

ROMAN

	Broché.	Cart. toile.	D.-ch.
Notre-Dame de Paris	8 50	12 »	13 »
Quatre-vingt-treize	6 »	9 50	10 50
Les Misérables. I. Fantine. — II. Cosette. — III. Marius. — IV. L'Idylle rue Plumet. — V. Jean Valjean (les 5 volumes)	24 »	39 »	44 »
Les Travailleurs de la Mer	7 »	12 »	13 »
L'Archipel de la Manche	1 »		
Han d'Islande	5 »	8 50	9 »
L'homme qui rit	8 50	12 »	13 »
Le Dernier Jour d'un Condamné. — Claude Gueux	2 »	8 »	9 50
Bug-Jargal	2 50		

HISTOIRE

Histoire d'un Crime	6 »	9 50	10 50
Napoléon le Petit	3 »	6 50	7 50
Choses vues	4 »	7 50	8 50
Littérature et Philosophie mêlées. — William Shakespeare. — Paris.	4 »	7 50	8 50

EN VOYAGE

Le Rhin. — Alpes et Pyrénées. — France et Belgique	8 »	11 50	12 50

ACTES ET PAROLES

Victor Hugo raconté. — Avant l'Exil	7 »	10 50	11 50
Pendant l'Exil. — Depuis l'Exil	7 »	10 50	11 50

ŒUVRE POÉTIQUE

I. Odes et Ballades. — Les Orientales. — Les Feuilles d'Automne. — Les Chants du Crépuscule. — Les Voix intérieures	4 »	7 50	8 50
II. Les Rayons et les Ombres. — Les Contemplations. — Les Chansons des Rues et des Bois	4 »	7 50	8 50
III. **La Légende des Siècles**	4 »	7 50	8 50
IV. **L'Art d'être Grand-Père.** — Le Pape. — La Pitié suprême. — Religions et Religion. — L'Ane. — Les Quatre Vents de l'Esprit	4 »	7 50	8 50
La Fin de Satan. — Dieu. — Les Années funestes	4 »	12 »	13 »
Toute la Lyre	4 »		
Les Châtiments	4 50	8 »	9 »
L'Année terrible. La Libération du Territoire	4 »	7 50	8 50

THÉATRE

I. Hernani. — Marion De Lorme. — Le Roi s'amuse. — Lucrèce Borgia. — Marie Tudor. — Angelo. — La Esmeralda. — Ruy Blas. — Les Burgraves	6 »	9 50	10 50
II. Cromwell. — Théâtre en liberté. — Torquemada. — Amy Robsart. — Les Jumeaux	6 »	9 50	10 50

L'ŒUVRE COMPLÈTE, même édition, se vend aussi en 19 volumes reliés, plat toile, tranches jaspées, 190 *francs.*

Librairie **HACHETTE et Cie**, boulevard Saint-Germain, 79, Paris.

ERNEST LAVISSE

HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS LES ORIGINES JUSQU'A LA RÉVOLUTION

PUBLIÉE AVEC LA COLLABORATION DE

MM. BAYET, BLOCH, CARRÉ, COVILLE, KLEINCLAUSZ, LANGLOIS, LEMONNIER, LUCHAIRE, MARIÉJOL, PETIT-DUTAILLIS, REBELLIAU, SAGNAC, VIDAL DE LA BLACHE

Mise en vente du **QUATRIÈME FASCICULE** *terminant*

Les Origines
La Gaule indépendante et la Gaule romaine

Par M. G. BLOCH

Professeur à l'Université de Lyon, chargé de la conférence d'histoire ancienne à l'École normale supérieure.

PRIX DE CHAQUE FASCICULE. . . . . **1 fr. 50**

Avec le 5e fascicule, qui sera mis en vente le 22 Décembre, commencera le 2e partie du tome II : **Les Premiers Capétiens,** par M. A. LUCHAIRE.

La 1re partie du tome II : **Le Christianisme, les Barbares; Mérovingiens et Carolingiens,** par MM. BAYET et KLEINCLAUSZ, sera publiée ultérieurement.

Conditions et mode de la publication. — L'*Histoire de France* comprendra 8 volumes grand in-8° brochés, de 800 pages. Chaque volume se vendra séparément, broché, 12 francs.

L'ouvrage complet sera publié en 64 fascicules, d'environ 96 pages chacun, du prix de 1 fr. 50,

Il paraîtra environ deux fascicules par mois, sauf pendant les mois de vacances.

CALMANN-LÉVY, Éditeur, rue Auber, 3, PARIS

Pour paraître prochainement

Dix mois de Campagne

Chez les Boërs

PAR UN ANCIEN LIEUTENANT

DU

COLONEL DE VILLEBOIS-MAREUIL

Avec une carte et des gravures d'après des documents inédits.

Un beau volume illustré grand in-18. Prix . . . . . 4 francs.

DERNIÈRES PUBLICATIONS

DMITRY DE MÉREJKOWSKY

La Mort des Dieux

= Le Roman de Julien l'Apostat =

13e ÉDITION

Un beau volume grand in-18, *traduit du russe par Jacques SORRÈZE*. Prix. . . . . **3 fr. 50**

H. SIENKIEWICZ

Sans Dogme

16e ÉDITION

Un beau volume grand in-18, *traduit par le comte A. WODZINSKI*. Prix. . . . . **3 fr. 50**

HENRI LAVEDAN

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Valse

Un volume grand in-18. Prix. . . . . **3 fr. 50**

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

LIVRES ILLUSTRÉS

VERSAILLES ET LES DEUX TRIANONS,
texte par **Philippe Gille**, avec illustrations, dessins et relevés par **Marcel Lambert.**
(ALFRED MAME ET FILS, éditeurs.)

Nous avons signalé, à diverses reprises, les beaux fascicules de cet important ouvrage, dont la publication est maintenant achevée. Il forme aujourd'hui deux magnifiques volumes, comprenant plus de six cents pages, illustrées d'eaux-fortes, d'héliochromies, de planches aquarellées à la main, d'héliogravures, avec de nombreux sujets dans le texte. Toute la série a tenu les promesses des premières livraisons, et c'est toute l'histoire, en même temps que la description de Versailles, que les auteurs ont mises sous nos yeux. Il est inutile de revenir sur les qualités d'érudition minutieuse et charmante qu'ils ont déployées à chaque page. Constatons seulement que cet ouvrage est le plus récent chef-d'œuvre de l'édition moderne et qu'il restera comme l'un des plus parfaits.

CHAMPS DE BATAILLE DE L'ARMÉE FRANÇAISE (BELGIQUE, ALLEMAGNE ET ITALIE),
par **Charles Malo**, avec 12 gravures en couleurs hors texte et 12 gravures et cartes en noir dans le texte, d'après les dessins d'**Alfred Paris.**
(Librairie CH. DELAGRAVE.)

C'est la suite et le complément naturels d'un précédent volume : *Champs de bataille de France*, et M. Charles Malo a été bien inspiré de visiter ainsi pour nous la Belgique, l'Allemagne et l'Italie, et d'aller revivre aux lieux mêmes, où elles furent gagnées ou perdues, toutes les batailles héroïques de l'armée française dans les deux derniers siècles. Et ce livre est tout à la fois précis et émouvant. L'auteur y déroule avec une admirable clarté le récit des opérations militaires, et il nous décrit les sites pittoresques, tels qu'ils sont aujourd'hui, ou tels qu'ils furent, avec un égal bonheur de vision exacte ou d'évocation toujours puissante. M. Alfred Paris ajoute encore à la beauté de cet ouvrage instructif et intéressant, par ses attachantes gravures en couleurs, reproduites avec un soin qu'il faut bien louer sans réserve.

LILI L'A DIT, par **François Deschamps,** avec 35 gravures, d'après **Robaudi.**
(HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Mademoiselle Lili est une jeune personne bien turbulente : elle remplit toute la maison d'un tapage ininterrompu. Ses deux frères, qui sont doux et sages, aussi « petites filles » qu'elle est « garçon », ne comprennent rien à cette sœur terrible qui les assourdit et les effare. Tout de même ils adorent Lili, comme ne manquera pas d'adorer le mari futur qu'il faut bien lui souhaiter, pour quand elle sera grande, comme adoreront tout de suite les lecteurs de ce charmant volume, plein de fantaisie et de gaieté.

L'EXPOSITION DU SIÈCLE, par **A. Quantin,** avec 500 gravures (publié par la Revue le *Monde moderne*).

Voici un livre tout à fait impartial sur l'Exposition de 1900. L'auteur n'a point voulu seulement rassembler ici des impressions. C'est tout l'historique de la grande fête universelle, et tout le détail de sa préparation, depuis le jour où elle fut décidée, que l'on trouvera dans ce magnifique volume, et voilà désormais fixé pour l'histoire le souvenir précis de cette extraordinaire manifestation artistique et industrielle. L'auteur s'est gardé avec soin de tout admirer sans réserve : sa critique est indépendante, toujours exacte. Tour à tour élevée quand il s'agit de beaux-arts et d'arts décoratifs, sérieuse devant les sciences et leurs applications, elle ne dédaigne point toutes les jolies choses du luxe et de la mode, les musées charmants de la femme et du costume ; elle se plaît à nous les décrire avec une grâce délicate et subtile. L'illustration comprend plus de 500 gravures dont le groupement méthodique est déjà tout un enseignement.

LE MYSTÈRE DE LA CHAUVE-SOURIS.
par **Gustave Toudouze,** avec 62 gravures, d'après **Alfred Paris.** (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Les scènes, tour à tour tragiques et amusantes, de ce récit nous transportent au pays de Bretagne, en plein complot royaliste. C'est en 1804, l'année même où le célèbre Georges Cadoudal risquait à Paris un audacieux coup de main contre le Premier Consul. M. Gustave Toudouze a su faire vivre de curieux personnages, de ces hommes énergiques et fins comme il s'en révèle toujours dans les conspirations, et, surtout, il a su évoquer autour d'eux ce décor merveilleux de la Bretagne, Camaret, Kerloc'h, les landes, les marais, les gorges sauvages, les falaises à pic, toute cette nature désolée et farouche qui a si heureusement inspiré le talent d'Alfred Paris dans l'illustration de ce beau livre.

FLORENCE ET LA TOSCANE, par **E. Müntz,** avec 300 gravures. (HACHETTE ET Cie, éditeurs.)

Tout le monde a lu des notes sur Florence : il n'est pas de ville, d'où l'on ait rapporté un aussi grand nombre de carnets de voyage, bourrés d'impressions, de descriptions, d'évocations. Mais presque toujours, ces carnets, quand on les publie, apparaissent confus, et n'ont d'intérêt que pour l'auteur et ses compagnons de séjour. Il fallait un homme érudit, un maître incontesté de l'histoire de l'art, pour parler dignement de Florence, et M. Eugène Müntz nous devait ce livre de descriptions vivantes et de science toujours prête : grâce à lui, tous les monuments illustres, et non seulement de Florence, mais de Pise, de Lucques, de Sienne, de la Toscane entière, s'évoquent à nos yeux dans toute la beauté de leur forme et avec tout le prestige de leur passé.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue pour Paris doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85* bis, *faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.*

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 25094-12-00. — (Encre Lorilleux).